



**HAL**  
open science

# Souffrance sexuelle : genre, norme et politique dans une pratique psychanalytique : la différence sexuelle et sa fétichisation

Pascale Stefani

## ► To cite this version:

Pascale Stefani. Souffrance sexuelle : genre, norme et politique dans une pratique psychanalytique : la différence sexuelle et sa fétichisation. Psychologie. COMUE Université Côte d'Azur (2015 - 2019), 2017. Français. NNT : 2017AZUR2001 . tel-01451702

**HAL Id: tel-01451702**

**<https://theses.hal.science/tel-01451702>**

Submitted on 1 Feb 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**UNIVERSITE COTE D'AZUR**  
**FACULTE DES LETTRES, ARTS ET SCIENCES HUMAINES**  
ECOLE DOCTORALE 86 Sociétés, Humanités, Arts et Lettres (SHAL)  
Laboratoire interdisciplinaire Récits Cultures et Sociétés (LIRCES) EA3159

**THESE POUR L'OBTENTION DU DOCTORAT DE PSYCHOLOGIE**  
**SPECIALITE : PSYCHOLOGIE CLINIQUE**

Présentée par

**Pascale Stefani**

**Souffrance sexuelle :**  
**genre, norme et politique dans une pratique**  
**psychanalytique**  
**La différence sexuelle et sa fétichisation**

Sous la direction de

**Marie-José Del Volgo**

Membres du jury

**Jacques Cabassut, Professeur de psychologie clinique à l'Université Côte d'Azur**  
**(Président)**

**Marie-José Del Volgo, Directrice de recherche en Psychopathologie clinique MCU-**  
**HDR à l'Université Côte d'Azur-Maître de Conférences HDR à Aix Marseille**  
**Université**

**Vincent Estellon, Professeur de psychologie clinique à l'Université Montpellier Paul**  
**Valéry (Rapporteur)**

**Laurie Laufer, Professeure de psychopathologie clinique à l'Université Paris VII**  
**Denis Diderot (Rapporteur)**

**Delphine Scotto Di Vettimo, Maître de Conférences HDR en psychologie clinique et**  
**psychopathologie à Aix Marseille Université**

**Le 14 janvier 2017**

## **Remerciements**

Je remercie particulièrement ma directrice de thèse Marie-José Del Volgo. Elle m'a permise d'être plus autonome et de régulièrement préciser mon propos.

Je remercie tous les psychologues, psychothérapeutes et psychanalystes que j'ai pu rencontrer.

Je remercie Laurie Laufer, Jacques Cabassut, Delphine Scotto Di Vettimo et Vincent Estellon d'avoir accepté d'être jury lors de ma soutenance.

Je remercie tous les patients que j'ai accompagnés comme clinicienne, qui m'ont fait confiance, m'ont grandement nourri dans mes questionnements et doutes, et m'ont permis à chaque rencontre de penser mes a priori et mes normes.

Je remercie Solen Cozic et Catherine Delemarre de L'université Côte d'Azur pour leur aide précieuse.

Je remercie tous les auteurs, poètes, philosophes, écrivains, artistes, chercheurs qui ont été le catalyseur de mon inspiration tout au long de la thèse.

Enfin je veux exprimer ma gratitude à mon fils Nestor qui m'a épaulé et qui a dû supporter mes retraits solitaires dans l'écriture et mes manques de disponibilité, à ma sœur Josseline qui a su m'écouter patiemment lorsque je doutais de mes capacités ainsi qu'à mes amis. Leur empreinte est derrière ce travail.

## **Plan**

<b>Introduction</b> .....	p.8
<b>Méthodologie et hypothèses</b> .....	p.11
<b>Première partie</b> .....	p.13
<b>Etat de la question</b> .....	p.13
<b>A (Sur) Production de discours sur le sexuel</b> .....	p.16
a1 Une rencontre clinique : Mme M, en quête du point « G ». (J'ai) La « bonne position » .....	p.18
a2 Soumission au discours et déconstruction .....	p.22
a3 Discours de vérité .....	p.25
a4 Discours de la science et de la médecine .....	p.31
a4-1 Discours du maître, discours capitaliste .....	p.31
a4-2 L'homme neuronal .....	p.33
a4-3 Petit historique de la sexologie .....	p.38
a4-4 Psychanalyse et sexologie, approches incompatibles ? .....	p.41
a4-5 Une rencontre clinique : Mr A, la « Papavirine », le « papaviril » .....	p.42
a5 Discours analytique .....	p.43
a5-1 Le sexuel comme discours .....	p.43
a5-2 Savoir sur le sexuel, côté psychanalyse .....	p.50
a6 Savoir sur le sexuel, côté études de genre .....	p.54
<b>B Rapport entre psychanalyse et politique : le sexuel comme question politique</b> .....	p.55
<b>C « La », « les » différence(s) sexuelle(s) : instabilité sémantique</b>	
<b>De quoi ça parle ?</b> .....	p.66
c1 La catégorie de la différence et le binarisme .....	p.67
c2 Il n'y a pas « la » différence sexuelle .....	p.74
<b>D La question de la différence sexuelle au sein de la psychanalyse</b> ..	p. 77
d1 Tentative de dénaturalisation de la différence sexuelle .....	p.78
d2 La sexuation : le primat du Phallus, le fin mot de la différence sexuelle .....	p.82
d3 Les signifiants « femme », « homme » sont-ils inanalysables ? .....	p.87

d4 Une psychanalyse avec le genre ? .....	p.89
<b>E La question de la différence sexuelle au sein des études de genre et féministes</b> .....	p.95
e1 Le genre comme catégorie discursive : l'impasse de la binarité du genre .....	p.96
e2 Le sexe comme construit historiquement .....	p.105
e3 La catégorie du genre dans la pensée féministe .....	p.107
e4 Les études <i>queer</i> .....	p.113
e5 La différence sexuelle comme dilemme insoluble .....	p.115
e6 Déconstruction de la différence anatomique .....	p.117
<b>F Convergences et conflits entre psychanalyse et études de genre</b> ...	p.122
f1 Affinités .....	p.122
f2 Affrontements .....	p.130
<b>Deuxième partie</b> .....	p.141
<b>Clinique</b> .....	p.141
<b>A Clinique comme politique</b> .....	p.141
<b>B Rencontres cliniques</b> .....	p.148
b1 Mr F., une jouissance sans désir, sans souffrance, sans rencontre. Excitation à satiété, le virtuel et l'opacité du sexuel .....	p.149
b2 Mme R., se sentir enfin femme, jusqu'où ? La jupe qui rétrécit .....	p.155
b3 Mr et Mme S., la PMA ou comment contourner la norme .....	p.157
b4 Mr P., avouer ou pas ? Rester dans le secret ou pas ? .....	p.158
b5 Mr R., la sexualité sans interrogation ni investissement libidinal mais avec souci de performance .....	p.163
b6 Mr V. ou le masculin comme dangereux .....	p.164
b7 Mr K. ou l'amour comme perte .....	p.167
b8 Mr L., l'hystérie comme quête identitaire .....	p.169
b9 Mr T., ou qui sait le plus sur le sexe : sa femme, lui ou le thérapeute ? .....	p.171

### Troisième partie

<b>Une psychanalyse avec le genre</b> .....	p.174
<b>A La question de la norme</b> .....	p.175
a1 La norme comme « grammaire de la subjectivité » .....	p.176
a2 Caractère constitutif, productif de la norme ; la norme comme formatrice....	p.179
a3 la « maladie » de la normalité .....	p.184
a4 L'attachement aux normes .....	p.189
a5 Désir de reconnaissance .....	p.191
a6 Assujettissement, consentement, incorporation,, interpellation .....	p.192
a7 Autonomie et leurre .....	p.198
a8 Une rencontre clinique : Mme A., un corps lisse, sans traces .....	p.200
a9 Le dispositif de pouvoir .....	p.202
a10 Le concept de performativité .....	p.205
<b>B La question du symbolique</b> .....	p.207
b1 Lois transcendantes, ordre immuable ?	
Loi symbolique comme loi sociale .....	p.208
b2 Historicité .....	p.215
b3 L'ordre sexuel .....	p.216
b4 Le patriarcat .....	p.217
b4-1 Le père : le nom d'une solution .....	p.217
b4-2 La domination masculine .....	p.220
<b>C La question du social et du psychique</b> .....	p.224
c1 Résistance psychique au social : c'est par le symptôme que le sujet se noue au social .....	p.224
c2 La sexualité comme acte social. « Le capital érotique » .....	p.228
c3 Mélancolie de genre : deuil, dépossédé sans savoir de quoi .....	p.233
<b>D La question de l'identité sexuée-sexuelle, l'identité de genre, l'identification</b> .....	p.238
d1 L'identité, un mythe ? .....	p.238
d2 Identification à un pôle genré .....	p.243
d3 La mascarade, la parade : une réponse à l'activation des stéréotypes de genre .....	p.251

d4 Le fantasme .....	p.254
d5 Le corps, une opération interprétative .....	p.256
d5-1 Le corps, une pièce à conviction ? .....	p.256
d5-2 Le corps comme construction .....	p.261
d6 La question de l'hystérie .....	p.264
d7 « <i>Il n'y a pas de rapport sexuel</i> » .....	p.272
d7-1 La question de l'incomplétude .....	p.273
d7-2 La position femme, homme du côté de la jouissance .....	p.274
d7-3 Trois vignettes cliniques .....	p.276
d7-4 Suppléance au non rapport sexuel .....	p.277
d8 Une rencontre clinique : Mr M., le désir de savoir, « avoir ou pas les codes ». Qu'est-ce qu'une femme ? .....	p.278
d9 L'homosexualité, amour du même ? .....	p.284
d10 La transsexualité .....	p.288
d11 Une rencontre clinique : Mr G., « J'ai 16 ans, plus que 2 ans » .....	p.291
d12 L'homoparentalité .....	p.293
<b>E Proposition sur la question de la différence sexuelle</b> .....	p.300
e1 Penser les catégories, inventer d'autres modalités de sexuation .....	p.301
e2 Questionner la domination, le pouvoir, l'assujettissement et l'attachement aux normes .....	p.304
e3 Déconstruire, dénaturer, historiciser la différence sexuelle .....	p.308
e4 Penser ses aprioris, son transfert, désidentifier et « démancoliser » .....	p.311
e5 Penser les normes, défétichiser la différence sexuelle .....	p.313
e6 Redéfinir le symbolique .....	p.317
e7 Repenser l'articulation social et psychanalyse .....	p.319
e8 Résister, repolitiser la psychanalyse .....	p.321
<b>Conclusion</b> .....	p.324
<b>Bibliographie</b> .....	p.328

*Ce qu'on ne peut pas dire, il ne faut surtout pas le taire, mais l'écrire*»<sup>1</sup> (Derrida)

<sup>1</sup> Derrida, 1980, *La carte postale*, p. 209, Paris, Flammarion

*« Et comme la psychanalyse est une théorie du genre, l'écarter serait suicidaire (...) . Il nous est impossible de démanteler quelque chose que nous sous-estimons ou ne comprenons pas »<sup>2</sup> (Rubin)*

*« Il est néfaste d'être purement un homme ou une femme, il faut être femme masculine ou homme féminin »<sup>3</sup> (Woolf)*

*« Et si la santé sexuelle n'était qu'un leurre, à moins de confondre sexualité et fonctionnalité génitale. L'évolution actuelle, qui attend tout du médicament, et à la rigueur d'une rééducation des comportements, fait l'impasse sur le symbolique, donc sur ce qui permet la pensée autant que l'érotisme<sup>4</sup> » ( Esturgie)*

*« Ne pas croire que quand on dit oui au sexe on dit non au pouvoir »<sup>5</sup> (Foucault)*

*« ... (Que) chaque psychanalyste soit forcé (...) de réinventer la psychanalyse<sup>6</sup> » (Lacan)*

*« Entre chacun de nous et notre sexe, l'Occident a tendu une incessante demande de vérité (...) La question de ce que nous sommes, une certaine pente a conduit en quelques siècles, à la poser au sexe »<sup>7</sup> (Foucault)*

*« La psychanalyse a-t-elle perdu le tranchant subversif de son geste qui invente la sexualité infantile polymorphe ? (...) La subversion de ce geste peut-elle se prolonger aujourd'hui dans nos pratiques ? »<sup>8</sup> (Laufer)*

*« La position d'écoute et la méthode de référence sont déterminantes dans le traitement du discours du patient lorsqu'il propose des explications à sa souffrance : l'écoute opératoire fait advenir le discours opératoire, l'écoute idéologique fait advenir le*

<sup>2</sup> Rubin, 2010, p. 68

<sup>3</sup> Woolf, 1929, p. 156

<sup>4</sup> Esturgie, Président de l'institut français de sexoanalyse, 2005, Conférence au congrès de sexologie, Marseille

<sup>5</sup> Foucault, 1976b, p. 208

<sup>6</sup> Lacan, 1979, p. 220

<sup>7</sup> Foucault, 1976b, p. 102

<sup>8</sup> Laufer, 2010, p. 231



*discours idéologique, l'écoute flottante dans l'intersubjectivité fait advenir le discours associatif*»<sup>9</sup> (Del Volgo)

*« Le genre est une inconnue installée au cœur de l'énigme sexuelle. Nul ne peut l'ignorer aujourd'hui (...). Le sexe ne fera plus cavalier seul (...) et sûrement pas en psychanalyse, jamais plus »*<sup>10</sup> (Bourseul)

*« Il y a des normes sociales fautes de toute norme sexuelle »*<sup>11</sup> (Lacan)

## Introduction

*« (...) au lieu de légitimer ce qu'on sait déjà (...) entreprendre de savoir comment et jusqu'où il serait possible de penser autrement ? »*<sup>12</sup>.

La présente recherche propose de penser la question de la souffrance sexuelle. L'abord se fera autour de la différence sexuelle, accompagnée des notions d'identité sexuée, d'attachement aux normes, de pouvoir-assujettissement et de domination ainsi que de « mélancolie de genre »<sup>13</sup>. De notre clinique, autour des effets sur le corps d'une logique capitaliste et patriarcale, nous tenterons de donner statut de preuve clinique à cette « mélancolie de genre ». Mon propos portera sur l'apport des études de genre sur ma clinique, mon écoute et mon transfert en m'intéressant aux mouvements possibles par rapport aux impasses de la sexuation qui ont marqué les sujets.

La psychanalyse, en introduisant la dimension de la clinique, participe au débat sur les affaires de la cité. Elle est depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle un des nouveaux lieux

<sup>9</sup> Del Volgo, 2003, p. 18

<sup>10</sup> Bourseul, 2016, p. 137

<sup>11</sup> Lacan, Juillet 1973, Interview *France Culture, Espace Lacan*

<sup>12</sup> Foucault, 1984, p. 15-16

<sup>13</sup> Butler, 2005, p. 147, concept autour de l'intériorisation de la mélancolie à travers laquelle se construit l'identité de genre.

d'interrogation de la différence des sexes, qui occupe de façon massive et inédite la scène des débats publics avec la différence des sexes formulée en terme de différence de genre : mariage, adoption des homosexuels, sexe neutre, demande de changement de sexe etc. Jamais le sexe n'a suscité autant de travaux, de fascinations, de théories et d'exhibitions : croyance de trouver dans l'énoncé de la jouissance des corps, l'énigme du désir ? La différence homme-femme, l'hétérosexualité, la continuité entre identité sexuée et sexe anatomique perdent de leur évidence « naturelle » et provoquent un trouble certain. La révolution des sexes, du genre, est un bouleversement historique . Quelque chose s'est mis à bouger pour la première fois dans l'histoire quant aux rapports de sexe, événement majeur plein de promesses.

Les configurations familiales renversant l'ordre établi et les avancées médicales ont ouvert un champ où les questions de la différence sont réinterrogées. Nous penserons avec la psychanalyse l'impact des mutations actuelles sur la construction identitaire et sexuée du sujet incarcéré dans un « ordre symbolique » : mutation encourageant le quantitatif, le rentable, le rapide, le simple, le consommable, mais aussi un autre « ordre sexuel » revendiqué par une « certaine psychanalyse », qui lui aussi enferme, comme toute orthodoxie.

La question de la différence sexuelle intéresse aussi bien la psychanalyse que les études de genre. Ces dernières, interdisciplinaires, ne peuvent manquer de ré-interroger les lignes théoriques de la psychanalyse, qui peine à s'intéresser à ce champ d'études et souvent résistante à la question du social. Leur fonction analytique et critique fonde l'originalité de ces savoirs.

Nous nous intéresserons à cet apport qui peut permettre à la psychanalyse de continuer à se situer du côté du discours subversif. Il s'agira de les faire dialoguer, malgré leur perspectives différentes, de partager leurs outils conceptuels ; de faire apparaître ce que le symptôme contient de contingent mais aussi de social et de normatif, de penser la rencontre des processus inconscients et sociaux de subjectivation ; de penser aussi la question du sexuel, de la différence, de l'intime, en tant que discours et effet de discours, comme question politique, au sens foucauldien. La question du traitement politique qu'on souhaite faire de la différence sexuelle est centrale. La psychanalyse est une méthode d'analyse des discours, qui nécessite d'interroger ses

lieux d'énonciation. Les genres sont construits par les discours et les pratiques sociales. Ainsi la « loi symbolique », centrale, peut être pensée comme loi sociale. Nous questionnerons alors certaines notions psychanalytiques de la sexualité, ses ambiguïtés, comme le dogme souvent « intouchable » de la catégorie « différence sexuelle ». Nous repenserons d'autres modalités de sexualité ainsi que les effets de constructions sociales si intégrées psychiquement qu'elles en deviennent naturelles.

Ainsi nous interrogerons les rapports entre inconscient et politique, champ érotique et champ social, la jonction de la structuration psychique et des constructions sociales comme enjeu éthique. Nous tenterons de montrer comment, à partir du travail clinique auprès de sujets en souffrance sexuelle, le fait de maintenir ouverte la dimension de la recherche fonctionne comme opérateur de soin, tout en maintenant une exigence d'élaboration psychique propre au travail thérapeutique. Nous penserons les inventions de nouvelles manières d'entendre la plainte de nos patients et nos a-prioris. Nous garderons sans cesse à l'esprit diverses interrogations : la psychanalyse a-t-elle besoin de la notion de genre – celle des études de genre et féministes - en plus de celle de bisexualité psychique chez Freud et de semblant chez Lacan ? Peut-elle affronter la recomposition de l'« ordre sexuel » ? Le primat du phallus peut-il passer pour le fin mot de la différence des sexes, comme l'affirme Lacan ? Comment la différence sexuelle peut-elle être assignée par la théorie ? Y a-t-il une unique façon de penser le sexe, comme différence sexuelle ? Et qu'en est-il du « roc social » face à ce que Freud nommait le « roc biologique » ? Nous nous intéresserons à la façon dont le mode d'assujettissement aux normes est en jeu dans la souffrance sexuelle, l'identité sexuée, dans le désir de normes et de reconnaissance.

C'est au travers de mes rencontres, en tant que psychologue clinicienne au CHU de Nîmes dans le service d'urologie, avec des sujets en demande face à leur « souffrance sexuelle », que nous tenterons de répondre en quoi la psychanalyse peut continuer à se situer du côté du discours non normatif. « Je ne suis plus un homme », « Je ne me sens plus femme », c'est ce que j'entends au quotidien dans mes rencontres. Cela résonne comme tentative permanente de devoir fournir des preuves de sa féminité, sa masculinité. Ainsi, nous questionnerons le « savoir y faire » de nos patients dans leur « compromis » entre singularité - qui pose la question du désir - et injonctions de

conformité - qui pose la question de l'attachement aux normes, de l'idéal de la jouissance, de l'objectivation. L'hystérie comme drame identitaire nous aidera à penser cette question.

Nous poserons que l'apport des philosophes Butler, Foucault, Derrida et d'autres penseurs aux travaux de Freud et Lacan nous permettrait de nous éloigner des fonctions de normalisation, des prescriptions morales et d'un certain conformisme toujours quelque peu à l'oeuvre dans la psychanalyse sur la question du sexuel. Cet apport nous permettrait-il aussi de pouvoir penser l'opposition duelle tranchée entre homme et femme autrement, dans sa dépendance aussi de son inscription sociale et politique et des normes, constitutives du sujet ?

Tenter d'articuler subjectivité et politique c'est accueillir l'ambiguïté de leur contradiction.

## **Méthodologie et hypothèses**

Mon choix méthodologique est centré sur l'étude de cas cliniques dans un abord structural pour ainsi recueillir l'insaisissable, inscrire la question de la subjectivité et échapper à l'emprise psychiatrique et sa nosologie. Il n'est pas question ici d'entretiens à visée de recherche, qui peuvent dénaturer la parole. Le recueil des données s'est fait dans l'après coup de mes rencontres, ne visant pas l'objectivité mais l'intersubjectivité. L'«éthique du non savoir», autre nom de la méthode psychanalytique, m'accompagnera, pour ouvrir de l'incertitude, des interrogations posées à partir de l'opérateur qu'est mon transfert et entendre l'«équivocité de la langue». Le pari est que l'inclusion de la dimension de l'inconscient permettra de repenser mes possibles «points aveugles» qui apparaissent sous forme de présupposés ou préjugés.

Notons qu'il est question aussi d'un témoignage des limites par rapport à la cure. En effet il n'y a pas de paiement et la demande première se fait au médecin, qui invitera le

patient à une consultation psychologique, voire « sexologique » ; ce dernier l'entend souvent comme une « prescription ». Il s'agira de mettre à l'épreuve le dispositif de la psychanalyse à l'hôpital. Témoignage de « *l'instant de dire* »<sup>14</sup> comme position éthique par rapport à un sujet vulnérable mais aussi politique face à la logique néolibérale. Cette position rend compte d'une rencontre parfois brève ( mais aussi de plusieurs années) mais favorable pour une construction mythique individuelle qui rend possible son efficacité thérapeutique. Elle ouvre la possibilité d'une approche de la souffrance souvent organisée dans la monotonie de la plainte. Ce dispositif basé sur l'épreuve du dire et non d'une parole causaliste permettra la construction d'un récit nommé par Del Volgo « *roman de la maladie* »<sup>15</sup> autour du symptôme avec ses points de jouissance isolés dans le corps.

L'épistémologie du genre croisant la psychanalyse m'accompagnera pour développer une approche critique de la domination et ainsi questionner les représentations dominantes qui cherchent à s'imposer comme allant de soi, et permettre de nouveaux modes d'articulation du singulier et de l'universel. Cette épistémologie interroge les constructions du féminin et du masculin, les reproductions et visions qu'elles forgent et les pratiques qu'elles instituent.

L'épistémologie de la domination interroge les dispositifs de hiérarchisation des sexes, de fabrication des identités et des « minorités » et éclaire la façon dont les pouvoirs continuent de façonner les corps, les affects, les sexualités, les mémoires et les normes (santé, parentalités etc).

Nous travaillerons avec plusieurs hypothèses :

- Tout savoir entretient un rapport avec une position de pouvoir.
- Le personnel, l'expérience individuelle, l'intime, le discours sur la sexualité relève du politique.
- La fétichisation des concepts est un obstacle majeur aux avancées du travail théorique.
- Le dialogue transdisciplinaire est pertinent autant pour la recherche que pour une clinique souhaitant prendre en compte les changements sociaux relatifs à la sexualité.

---

<sup>14</sup> Del Volgo, 1997

<sup>15</sup> Del Volgo, 2003

- La différence sexuelle est un mode d'organisation, de régulation sociale parmi les possibles, une extension d'une question première, celle de l'altérité . Le genre serait une autre manière de désigner le Réel, le semblant.
- Penser, déplacer les modes d'attachement aux normes peut participer à un allègement de la souffrance sexuelle.

## **Première partie**

### **Etat de la question**

Il me paraît important d'évoquer mon cheminement qui m'a amené à me poser certaines questions. Mon terrain de recherche s'avère être le lieu de ma clinique au quotidien depuis douze ans dans le service d'urologie du CHU de Nîmes. Ce service accueille entre autre des personnes et des couples en demande de soins et d'accompagnement autour de leur souffrance sexuelle. Il est composé d'une équipe pluridisciplinaire ; certains sont formés à la sexologie, centrée sur les thérapies cognitivo-comportementales. Le médecin urologue et/ou sexologue ou le gynécologue est en général le premier sollicité face à des souffrances déclarées comme sexuelles : perte de désir sexuel, d'érection, douleurs génitales, syndrome du petit pénis, demandes de nymphoplastie, problèmes d'éjaculation prématurée ou d'anéjaculation, souffrances urologiques ayant des répercussions sur la sexualité : incontinence, impériosités ou infections urinaires à répétition, cancer ou conflits relationnels dans le couple.

De nombreux malentendus et incompréhensions se sont fait rapidement jour dans la manière d'accueillir cette souffrance par les intervenants. Ainsi mon désir de recherche ou tout du moins d'écriture débutera, tentant de clarifier ma position de psychologue clinicienne d'orientation psychanalytique, et d'imaginer des passerelles possibles avec la

sexologie, supposée « science du sexe ». Science plus proche du scientisme avec ses protocoles, ses visions rééducatrices de l'accompagnement, ses aides médicamenteuses quasi systématiques ( antidépresseur, Viagra\* etc). Un fossé se creuse de plus en plus, mais de penser ce hiatus me permet d'alléger mes propres sentiments d'incompréhension et de colère, moteur de mon désir de penser, d'écrire et de transmettre mes réflexions et ma clinique.

Ainsi, naturellement, le sujet de ma recherche porta sur la question du sexuel et de la différence sexuelle à l'intérieur même de la psychanalyse - savoir et pratique non homogène – et non plus centré sur la rencontre psychanalyse-médecine. Il m'a semblé que le sexe comme objet de consommation, hors langage, soumis aux lois générales du marché, le rapport sexuel possible sans rencontre avec l'autre, produisaient un discours en lien étroit avec celui de la science. La psychanalyse comme « mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient » est quelque peu mise à mal par la réalité d'un discours du consumérisme sexuel qui prétend l'annuler. Et de nouveau, un hiatus important peu à peu se dégagea, portant principalement sur la question du symbolique et du normatif . Les débats houleux sur le « mariage pour tous »<sup>16</sup>, où les psychanalystes étaient appelés à se positionner, y est certainement pour quelque chose.

La question de la différence sexuelle avec ses injonctions, la souffrance du côté de la binarité des sexes qui enferme, venaient se dire au quotidien dans mes rencontres, binarité non questionnable par un certain régime de discours de la psychanalyse. Ainsi de nouvelles questions apparurent, des hypothèses, qui semblaient proches d'autres savoirs en lien avec la psychanalyse, particulièrement les études de genre tournées vers différents savoirs : la philosophie, la sociologie, l'histoire, l'anthropologie, les études féministes, les études « gays » etc. Ces apports participeront à mes questionnements permanents du côté de mes contre-transferts et a-prioris, nourrissant mon écoute.

Nous poserons plusieurs questions : comment la psychanalyse peut participer à la suspension à produire une vérité et un sens par trop univoque, prétention et risque de toute « machinerie théorique »? Comment peut-elle subvertir le dispositif de savoir et de pouvoir qui se masque derrière les oppositions tranchées, duelles, entre les femmes et les hommes ? Comment sortir de la binarité homme - femme (identité sexuée, genre,

---

<sup>16</sup> Loi du 17 mai 2013 en France ouvrant l'ouverture du mariage aux couples de personnes de même sexe

rôles etc) et la penser autrement, par exemple penser *les* différences sexuelles, au pluriel. Et en quoi la pensée de philosophes comme Butler, Derrida et Foucault et d'autres chercheurs peut ajouter à celle de Freud et Lacan pour répondre à la question non pas de *la* sexualité mais *des* sexualités et *des* différences sexuelles ?

Comment permettre une repolitisation de la psychanalyse, qui est un savoir constitué historiquement, comment défaire sans cesse son rapport au savoir et aux normes qu'il institue ? En tant que méthode, théorie et pratique, elle ne peut se passer de sa propre réflexivité, d'un rapport critique à son savoir, d'une mise en perspective de son propre mode de fabrication, de ses propres conditions d'apparition, un discours qui se confronte à ce qu'il a voulu oublier ou exclure de lui-même, comme nous y invite Derrida<sup>17</sup>. Il s'agira de participer à rompre avec les rendez-vous manqués avec les études féministes et de genre, revivifier la psychanalyse pour qu'elle garde son allure « scandaleuse ».

« Je ne me sens plus femme », « Je ne suis plus un homme », c'est ce que j'entends au quotidien lorsque je reçois des personnes, souvent pendant plusieurs années, dans le service d'urologie où elles consultent en premier lieu le médecin, avec une plainte autour de leur sexualité et de leur être, de leur corps qui se dérobe, du sexe qui « ne marche pas ou plus ». Façon de poser la question : « suis-je correctement masculin, féminine », « qu'est-ce qu'une femme, qu'est-ce qu'un homme ? », et à demi-mot : « comment être plus libre du souci en permanence d'avoir à fournir des preuves de féminité ou de masculinité ? ».

J'aborderai, pour penser la question de la différence sexuelle et de la norme, l'apport pour la psychanalyse d'autres savoirs, principalement les études de genre centrées sur les travaux de Judith Butler, les constructions sociales, avec le concept de mascarade et de mélancolie de genre. L'apport aussi des études féministes, celles se dégageant d'une théorisation d'une différence sexuelle primaire. Cet apport peut-il permettre à la psychanalyse une plasticité dans la construction des dissemblances et ressemblances, une créativité psychique toujours en mouvement, par delà toute théorie binaire empêchant ce dernier ? Freud a tenté d'analyser la question du lien entre la structuration psychique et le social avec la formation du surmoi, mais reste ponctuel<sup>18</sup>. Gori nous rappelle que Freud montre le lien d'existence du sujet dans ses dysfonctionnements et

---

<sup>17</sup> Derrida, 1996

<sup>18</sup> Freud, 1921



non ses fixations à l'ordre social<sup>19</sup>. Lacan essaie cette jonction dans sa théorie des quatre discours avec la circulation du « plus-de-jour », mais est-elle suffisante ? Pourrions nous repenser la relation entre position symbolique - souvent posée comme intemporelle - et norme.

Comme Laplanche nous y invite, nous poserons la question : « *le genre serait-il vraiment a-conflituel au point d'être un impensé de départ ?* »<sup>20</sup> Combien de fois ne nous retrouvons-nous pas en face d'un homme, d'apparence tout à fait masculine selon les « normes », avec le sentiment d'être en relation avec une femme, ou bien l'inverse ? Il s'agira de penser le genre et la différence sexuelle comme question, qui n'ont de sens que dès lors qu'ils sont posés comme question.

Profiter des malentendus théoriques, pallier aux insuffisances théoriques et politiques de la notion de différence sexuelle, me semble plus une chance qu'un risque, pour questionner et penser la clinique du contemporain.

## **A (Sur) Production de discours et savoirs sur le sexuel**

Nous penserons avec la notion de performativité ; celle-ci s'applique à un discours qui réalise dans l'instant ce qu'il énonce, au fait qu'un acte de discours fait advenir au sujet ce qu'il a nommé, désigné (cf chapitre a10 performativité, p.205). Nous poserons alors que les femmes, les hommes, comme de nombreux énoncés, sont des « performatifs ». La sexualité est toujours problématique. La rencontre avec le sexuel est toujours traumatique car la langue est traumatique et c'est ce qui affecte le corps. Les réalités que la sexualité est censé recouvrir sont disparates ; elle n'est pas un objet commun ni une question partagée.

*« De quelle façon un certain régime du discours de la psychanalyse, porteur d'un*

---

<sup>19</sup> Gori, 2014, p. 83

<sup>20</sup> Laplanche, 2003a, p. 162

*modèle de la sexualité articulé à une représentation de la différence des sexes et du partage du masculin et du féminin qui - c'est le moins qu'on puisse dire - ne contrarie en rien l'ordre social et la configuration des relations de pouvoir sur laquelle il repose, est contredit, de bout en bout, par la logique sur laquelle s'appuie la méthode de traitement de la souffrance qu'est d'abord (...) la psychanalyse »<sup>21</sup>.*

Nous assistons à l'hyper-développement de discours de la sexualité, de théories, de savoir sur le sexe. La psychanalyse fait elle-même partie de l'économie de la production du savoir critique de la sexualité. Il s'agira alors de questionner les représentations des questions sexuelles et leur mise en discours ; d'analyser différents concepts appartenant au sexuel et leur construction dans l'espace public, comme le concept de genre, l'identification, l'ordre sexuel, le symbolique. Le processus de mise en discours du sexe et le savoir sur la sexualité sera centré sur certains travaux psychanalytiques et ceux de Michel Foucault et des études de genre : discours destiné à dire « la vérité sur le sexe », et mise en place d'un appareillage à produire sur le sexe des discours. La sexualité sera envisagée avant tout comme discours sur la fonction sexuelle et non cette fonction elle-même. Lacan invite aussi à penser les faits de discours. Pour lui la question de l'« être femme ou homme » est une question de discours. Ainsi genre et psychanalyse se rencontrent autour d'une position de critique des discours. Le discours analytique fait rupture du côté d'un dégagement de la question savoir-pouvoir, avec le savoir insu du symptôme.

Foucault étudie les productions discursives et l'acharnement et la passion à en parler, l'ardeur de savoir, l'explosion et la prolifération discursives ; cela l'amène à questionner le régime « *pouvoir-savoir-plaisir* », qui sous-tend le discours sur la sexualité. « *La volonté de savoir s'est acharnée à constituer une science de la sexualité* »<sup>22</sup>. Il y avait déjà mise en discours du sexe par la religion, avec la confession. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'incitation politique et économique à parler de sexe n'a pas abouti sous forme d'une théorie générale de la sexualité mais sous forme de comptabilité, classification, recherches quantitatives ou causales, rationalité. La réalité sexuelle, avec son droit au bien-être, objet de consommation avec ses services-qualités, est-elle le biais par lequel

<sup>21</sup> Prokhoris, 2000, p. 56

<sup>22</sup> Foucault, 1976b, p. 21, op. cit.

le sujet pose la question de son être ? Ou l'évolution des discours sur la sexualité participe-t-elle de l'étouffement de cette question ? Ce qui fonde la psychanalyse est la méconnaissance du sujet de son désir, de sa sexualité. Foucault lui, évoque aussi à l'inverse un sur-savoir, excessif, démultiplié.

Il est essentiel de situer les savoirs, de questionner la position d'énonciation, jamais indemne de l'inconscient. Il n'y a pas de discours objectifs d'experts d'une part, et d'autres parts, des savoirs situés et subjectifs. Il revient à la psychanalyse d'anticiper les conséquences des effets du discours actuel sur le sujet, si elle veut penser ce qui conditionne l'acte analytique aujourd'hui, de mettre à l'épreuve des autres discours celui qui est le sien. Tout discours est amené à occuper une fonction politique. Il s'agit donc de prendre en compte l'hégémonie des savoirs.

### **a1 Une rencontre clinique : Mme M, en quête du point « G » . (J'ai) La « bonne position »**

Mme M. a une demande très directe, sans détour ; elle se sait en face d'une « spécialiste de la sexualité » lui a dit son gynécologue et voudrait améliorer son orgasme ; elle a passé beaucoup de temps sur internet mais désire en parler directement avec moi pour des conseils. Elle dit considérer avoir droit au plaisir maximum, la sexualité occupe une grande place pour elle, et ce qui la motive à consulter, c'est qu'elle constate une baisse de plaisir dans l'orgasme. Pour les hommes dit-elle l'orgasme est assuré, c'est plus simple et elle l'envie. « Le mien est presque toujours présent mais il est moins intense qu'auparavant ... je dirai même pour être précise un tiers en moins ... oui c'est la bonne mesure ». « Vous voulez dire environ 33% de perdu ? » m'autorisais-je. Et peut-être que sa nouvelle recherche du « point G » y serait pour quelque chose. Dictature du chiffre, discours de la science : ce qui n'est pas visible n'est pas réel, les choses ne mentent pas, les corps disent toujours la vérité. Le corps peut être augmenté, transformé, « prothésé ». Il y avait un évitement répétitif à aborder la question de la

rencontre avec l'autre, de l'insaisissable du désir, du sien et de l'autre, de leur complexité, du sens du plaisir et la question de l'autre et de son accueil dans l'économie du désir.

Elle évoquait la sexualité comme un apprentissage, à la manière des recettes de cuisine, où il est question de technique, de savoir faire : ingrédients, plat principal et petites gâteries, comme une « pratique », organiciste et technique. Une jouissance sexuelle comme réponse à des stimuli corporels, la stimulation des zones érogènes ad hoc permettant la réaction de plaisir. Sa demande : connaître les petits coins de son corps ignorés rendrait selon elle ces stimuli opérationnels. Ce « point G », objet de tous les fantasmes, ce qui lui manquait, quête du Saint Graal, ultime jouissance, un potentiel, une promesse, elle le réclamait, à corps et à cris. Certaines disaient l'avoir trouvé, incluant des hommes, pourquoi pas elle ? Etre dans le « faire » plutôt que l'« être », dans les sensations jusqu'à l'obsession, or plaisir et obsession ne font pas bon ménage. Nous savons que chaque rencontre sexuelle est tentative - même si rejetée - de rencontre avec soi et l'autre, l'imaginaire, les représentations, et toute notre histoire y est reconvoquée. Le plaisir varie pour chaque femme et va bien au delà du bon endroit, la bonne manière, loin d'une affaire d'anatomie. Une zone corporelle ne devient érogène qu'à la condition d'être investie libidalement, cela renvoie à la construction psychosexuelle de chacun dans une continuité du jeu des pulsions dans la relation à l'autre, permettant une certaine plénitude, une « maturité » sexuelle - même si cette dernière est un leurre - et une capacité d'inventer.

Ce sont nos expériences relationnelles, langagières, corporelles qui nous permettent de partager et au delà du désir et du plaisir, de permettre à l'affect de prendre place dans nos sexualités. Freud nous a appris qu'il existe un nombre potentiellement infini de transformations des pulsions découlant des zones érogènes où le plaisir n'est pas limité aux (auto)stimulations des zones érogènes mais à l'ensemble relationnel : être vu et voir, les sons, les voix etc. Le corps entier peut être source de plaisir, sans stimulations directes dans certaines circonstances. Faire l'amour est loin d'être un exercice technique. Pour Mme M., la sexualité doit être simple, pas question de complexité avec la question centrale du sens du plaisir et du désir et de la fonction de l'accueil de l'autre. Mettre l'accent sur l'acte, le comportementalisme sexuel, la technique, c'est tenter de remplacer le désir par l'excitation, la stimulation ; c'est éviter la complexité du désir, le mystère de

l'attirance, la non maîtrise. Elle parle de ses rapports sexuels comme on parlerait d'un bon repas, satisfaisant car repu.

Et si sa question principale sur le « point G » était le point de butée sous son embarras de « que faire avec son corps et le corps de l'autre » ? Sans réponse bien sûr. Car de son corps, elle semble en parler comme d'une machine, elle le connaît bien, l'apprécie. Grâce à la masturbation qu'elle pratique fréquemment, elle connaît bien les positions aptes à la faire jouir. Position ? Oui c'est de cela qu'il s'agit pense-t-elle, la bonne position pour trouver ce fameux point G décrite par d'autres femmes comme la jouissance ultime. Quête de performance, alors comment faire quand le seul vrai organe sexuel est la libido et le désir, la pulsion de vie ? Croyance, foi, confiance en l'autorité médicale, croire au « point G ». « Vous y croyez ? » lui demandais-je lorsqu'elle évoqua qu'elle avait même pensé s'offrir des injections de collagène proposées par certains chirurgiens pour augmenter la soi disant zone de plaisir vaginal. « Oui et non, en tout cas j'ai résisté, c'est très cher, j'y crois sans y croire ». Alors je l'invite : « Parlez moi de vous, de votre histoire », et après un long silence : « J'occupe la troisième position dans la famille, on est cinq enfants, deux frères aînés et deux soeurs après moi ». « Ce ne doit pas toujours être une position facile et confortable » lui adressais-je.

En effet « coincée » entre quatre frères et sœurs. « J'ai toujours été jalouse de mes frères, ils avaient une place privilégiée, moi je me suis occupée de mes petites sœurs, et d'eux aussi, ils commandaient, je remplaçai souvent ma mère ». Alors comme coincée, enfermée dans cette position, cet emplacement ? Ce rang, le troisième, et puis ce tiers de jouissance perdue dans l'orgasme. Situation, localisation, exposition, place, condition, fonction, de quoi parle-t-elle ? Position pour l'orgasme, position fétichisée, trouver la bonne position pour ne pas s'en faire déloger ? D'ailleurs elle choisit toujours des hommes qui ne désirent pas s'engager car elle non plus ne le désire pas ; l'amour elle n'y croit pas et puis ça fait trop souffrir.

Ce tiers de jouissance en moins auquel viendrait suppléer la trouvaille du point G et la meilleure position - nouvelle offre impliquant une nouvelle demande effrénée, une augmentation du manque à être, une multiplication du pousse-au-jouir, de moins en moins régulés - un chiffre, une lettre, façon de tenter d'écrire la formule du rapport sexuel, scientifiquement<sup>23</sup>, de venir à bout de la contingence de la rencontre avec l'autre,

---

<sup>23</sup> Lacan, 1971

sans parole, jouissance autiste dont l'Autre est radicalement exclu. Ecriture biologique, émotion comme réponse corporelle à une perception, cartographie, si loin de l'affect freudien, toujours déplacé ou menteur. Lacan isolera une autre vérité que celle du désir, celle produite par l'écriture, la plus aboutie étant mathématique, où toute ambiguïté est éliminée, toute position subjective et équivoque est exclue. Il y aurait donc « *impossibilité d'écrire le rapport sexuel* »<sup>24</sup>.

Il m'a semblé que l'expression de sa frustration, sa sensation de ratage, son désamour de soi, sa colère exprimée autour de cette quête du « point G », était à saisir comme une opportunité d'un dire, d'une jouissance autour de la honte qu'elle a pu évoquer ; honte pour et de sa mère qui lui avouait un jour qu'elle n'avait jamais vraiment apprécié le sexe, plutôt une corvée, honte pour et de son père, toujours très amoureux mais qui n'avait pu combler sa femme. Et honte maintenant pour elle de n'être pas à la hauteur, culpabilité de ne pouvoir à elle seule être la représentante de sa mission : réparer le couple parental, et aussi le rejeter. « Je fais tout le contraire d'eux, de ma mère, jouir pleinement d'un homme sans prise de tête, sans attachement ». Rester en lien en tentant de les réparer ? Toute puissance qui se manifeste dans une injonction à une jouissance supposée accessible en permanence et à tout moment.

*« La honte (...) est d'abord un sentiment social ; elle apparaît le plus souvent en réaction au regard d'autrui et vient marquer l'échec de la confirmation narcissique. (...) La honte prendrait sa source dans le regard de l'Autre, regard qui révélerait au sujet ses propres limites, son incomplétude, autrement dit dévoilerait le décalage insurmontable entre l'image narcissique de soi faite de perfection et une image reconnue dans le regard de l'Autre, d'insuffisance et d'imperfection »*<sup>25</sup>.

L'orgasme obligatoire ne serait-il que l'envers de la répression sexuelle, une jouissance qui emprisonne ? Après trois séances, elle décida de mettre fin à nos rencontres. Elle émit le désir de revenir plus tard, peut-être, revenir sur son histoire, ayant découvert, dira-t-elle, un « endroit bienveillant ». « Mais pour l'instant je cours de partout, je n'ai pas trop le temps et je suis épuisée ». Epuisée dans cette course effrénée à l'orgasme, inexorablement perdue d'avance.

Ainsi se termina notre rencontre : « vous me dites que vous n'êtes pas actuellement

<sup>24</sup> Lacan, 1972-73, p. 14

<sup>25</sup> Scotto di Vettimo, 2004, p. 114-115

en position d'investir ce lieu ; ma porte reste ouverte ».

## **a2 soumission aux discours et déconstruction**

« *Tâchons de ne pas être trop gouvernés* »<sup>26</sup>. Butler se situe dans le sillage de Foucault quand elle nous invite à refuser aux normes le soin de définir ce qu'est une « vie vivable »<sup>27</sup>.

Les psychanalystes parlent aujourd'hui plus volontiers en termes de lois. Or la loi n'est pas seulement ce qui empêche l'inceste, le meurtre, ni même l'ensemble des prescriptions d'une tradition. Est souvent pris pour la loi l'ensemble d'interdits que véhicule le droit actuel qui peut exercer aussi une violence inouïe. Le droit peut combattre la violence par l'exercice d'une autre violence. L'instrument de toute soumission est toujours un discours, fut-il sans paroles. Tout discours a sa cohérence qui la tient d'un idéal qui lui est consubstantiel. Cet idéal est variable. Par exemple, pour Freud, il s'agirait du « Père Idéal ». La cohérence, due à la logique interne d'un discours, système de pensée qui l'oppose ou le conjoint à d'autres, est plus contraignante que l'idéal en lui-même. Plus une théorie est forte et cohérente, plus elle suscite une adhésion sans réserve, et plus elle a tendance à devenir totalitaire. « (...) nous vivons une ère de soumission aux discours qui, dans ses effets profonds, valent tyrannie »<sup>28</sup>.

Chaque discours implique un ensemble de faire. Les discours nous cueillent, nous font oublier, nous protègent et nous soumettent à nouveau. Le discours est en surplomb, il vient d'en haut, bien que nous ne le sachions pas toujours ; en surplomb car il est

<sup>26</sup> Foucault, 1978c, Conférence

<sup>27</sup> Butler, 2000

<sup>28</sup> Zygoris, Novembre 1998, exposé, Journée de la Fédération des ateliers de psychanalyse

toujours déjà-là . Avant que l'on n'ait proféré le premier mot, il est déjà-là. Il donne sa cohérence à toute situation, faute de quoi la situation est vécue comme hors sens. Freud questionne la « poussée de liberté » (*Freiheitsdrang*). « *Quand une communauté humaine sent s'agiter en elle une poussée de liberté, cela peut répondre à un mouvement de révolte contre une injustice patente, devenir ainsi favorable à un nouveau progrès culturel et demeurer compatible avec lui. Mais cela peut être aussi l'effet de la persistance d'un reste de l'individualisme indompté et former alors la base de tendances hostiles à la civilisation. La poussée de liberté se dirige de ce fait contre certaines formes ou certaines exigences culturelles, ou bien même contre la civilisation* »<sup>29</sup>.

Pour la psychanalyse le symptôme est la manifestation de l'assujettissement du sujet au discours qui le produit et qu'il produit. L'incorporation des normes du discours « légitime » implique toujours quelque peu une censure s'exerçant avant tout discours, une sorte de « forclusion ». La psychanalyse a toujours fait des emprunts de notions et de concepts à d'autres champs, sans toujours le reconnaître : la linguistique avec le signifiant, la logique avec le concept d'incomplétude, la philosophie avec la question du sujet etc ; des détournements, des transformations, des retours . Un mode de pensée en refoule et en exclut d'autres. En effet, produire des savoirs entraîne souvent la disqualification de différents savoirs, différentiels car hétérodoxes, marginaux, locaux. En ce qui concerne la coexistence avec les autres savoirs, nous savons qu'elle est difficile. Dans la production des savoirs sur la sexualité, elle peut permettre d'ouvrir à d'autres possibilités de discours, d'agencements, non clos sur eux-mêmes. Il n'est pas question seulement de pure opposition dans la contestation des savoirs et des pouvoirs établis, mais de proposition de savoirs multiples avec tout de même des cadres.

Le geste « déconstructif » est une ouverture de la clôture. Il transforme le paysage et les catégories traditionnelles. Alors un autre geste est-il possible qui n'effacerait pas au moment où il montre ? C'est ce à quoi nous invite Derrida, avec son concept de déconstruction<sup>30</sup> : une pratique d'analyse textuelle pour révéler les décalages et les confusions de sens par une lecture centrée sur les postulats sous-entendus et les

---

<sup>29</sup> Freud, 1930, p. 45

<sup>30</sup> Derrida, 1967a



omissions dévoilés par le texte lui-même. Ce concept nous aidera à saisir davantage la question du dire – cacher . En effet il nous invite à questionner une théorie à partir des éléments qu'elle laisse dans l'ombre, à partir de ses points aveugles. La déconstruction est une méthode d'analyse et d'interprétation du discours permettant de faire ressortir les idées réprimées, les sujets évités qui auraient pu contredire la cohérence du discours de l'autre. Tout texte, ainsi que l'histoire de chacun, s'écrit sur son contraire qu'il tient à l'écart et s'efforce d'effacer, comme nous le rappellent Derrida mais aussi déjà Freud. Toute pensée et pratique soucieuses d'articuler subjectivité et politique sont exposés à l'ambiguïté dans la tentative de résoudre l'objet de cette contradiction.

*« L'habitude de penser empêche parfois d'éprouver le réel, immunise contre lui, le fait paraître de la pensée encore . Il n'y a pas une idée qui ne porte en elle sa réfutation possible, un mot le mot contraire »<sup>31</sup> .*

L'hypothèse de Foucault<sup>32</sup> est que la multiplication des discours sur le sexe ne chercherait au fond qu'à masquer le sexe : discours-écran, dispersion, évitement. Ainsi nous garderons à l'esprit que la production sociale de discours sur la sexualité permet paradoxalement de mieux ignorer ce qu'il en est de la sexualité. La production de la sexualité fonctionne comme différenciation, fixant souvent le corps selon le genre masculin ou féminin. Deux catégories : homme, femme . Comme nous y invite Derrida, serait-il alors plus pertinent de parler de « certains hommes », « certaines femmes » ? Peut-on les penser autrement, en évitant l'opposition duelle trop tranchée entre l'homme et la femme ? Par exemple, penser des différences sexuelles au pluriel, des mélanges de genre chez les femmes et les hommes, créer, ouvrir à des venues plurielles, encore à venir, « *inventer des idiomes sexuels, des différences sexuelles incalculables (...) Ouvrir un espace propice pour une venue de l'autre* »<sup>33</sup> .

En cela, Derrida nous invite entre autre à une déconstruction du « *phallogocentrisme* »<sup>34</sup>, qualifiant ainsi entre autre la place centrale de la symbolique du phallus dans la psychanalyse.

<sup>31</sup> Proust, 1925, *A la recherche du temps perdu*, « *La fugitive* », p. 602, La Pléiade, Gallimard, 1954

<sup>32</sup> Foucault, 1976b, op. cit.

<sup>33</sup> Derrida, 31 juillet 2006, cité dans la conférence « Jacques Derrida : le « peut-être » d'une venue de l'autre femme » de Caroline Dely

<sup>34</sup> Derrida, 1972c, p. 17. Concept qui montre que l'essentiel de la métaphysique occidentale est basée sur le langage masculin. C'est à partir d'une relecture de Nietzsche qu'il fait apparaître le *phallogocentrisme* de la société occidentale.

### a3 discours de Vérité

*« Le contraire d'une vérité est une autre vérité »<sup>35</sup>.*

Quels sont les enjeux de la question de la « vérité » dans la construction de la subjectivité ? Peut-on exiger la « vérité » ? Comment la mesurer ?

Nous questionnerons certains aspects de la théorie psychanalytique et son utilisation, ses usages, dans le champ social et politique de ce qui se donne comme un ensemble de vérité. Il s'agira de mettre à l'épreuve non pas la vérité des concepts mais leur opérativité, de voir si ça marche.

*« La langue est fasciste lorsqu'elle n'interdit pas de dire mais qu'elle oblige à dire »<sup>36</sup>.*

La tâche de produire des discours vrais sur la sexualité a été prise en charge par la biologie et la médecine. Elles ont pris le relais de l'institution religieuse, qui depuis le Moyen Age, s'efforçait de dire, et de faire dire la vérité sur la sexualité (le mot apparaît vers 1860). Tout discours tient par sa référence, son appel à la vérité, sorte de fétiche, indispensable et prégnant. Foucault pose le postulat que le sexe est le foyer idéal de discours vrais, d'un ensemble de savoirs-pouvoirs, d'une supposée vérité qui se nomme « sexualité », et non d'une répression sexuelle première<sup>37</sup>. *« L'important, c'est que le sexe n'ait pas été seulement affaire de sensation et de plaisir, de loi ou d'interdit mais aussi de vrai et de faux, que la vérité du sexe soit devenue chose essentielle (...) bref que le sexe ait été constitué en enjeu de vérité »<sup>38</sup>.*

<sup>35</sup> Pascal B., 1669, p. 338, *Les pensées de Blaise Pascal*, n° 6, Lefèvre, Paris, 1826

<sup>36</sup> Barthes, 7 janvier 1977, p. 14, *Leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire du Collège de France*, 1978, Paris, Seuil

<sup>37</sup> Foucault, 1976b, p. 91, op. cit.

<sup>38</sup> Foucault, 1984, p. 76

Cette vérité, celle du désir, impliquerait un lien étroit entre désir et Loi, ce qui vient dire que le désir véritable, bien constitué, ne peut s'épanouir qu'en accomplissant la Loi, et inversement, la Loi serait la structure du (vrai) désir. Prokhoris nous invite à penser la loi non pas comme limite mais une loi « *dont le socle est le fruit de cette opération par laquelle le trouble de la non-identité des sexes en vient à posséder, sous le nom de « différence », comme une consistance propre* »<sup>39</sup>. Pour Foucault, la vérité serait un effet du discours lui-même et non pas la résultante d'une confrontation entre langage et réalité. Le pouvoir convainc au nom de vérités, plus précisément c'est la croyance en la vérité qu'il exploitera. La volonté de vérité devient « *une prodigieuse machine à exclure* »<sup>40</sup>. « *Il n'y a pas d'exercice du pouvoir sans une certaine économie des discours de vérité, fonctionnant dans, à partir de, et à travers ce pouvoir. Nous sommes soumis par le pouvoir à la production de la vérité et nous ne pouvons exercer le pouvoir que par la production de la vérité (...) soumis à la vérité dans le sens que la vérité fait loi ; c'est le discours vrai qui, pour une bonne part, décide ; il véhicule, propulse lui-même des effets de pouvoir* »<sup>41</sup>.

La notion de Derrida de « *différance* »<sup>42</sup> ( processus, aspect dynamique, acte de distinguer inopérant ) et d' « *indécidabilité* »<sup>43</sup> ( effet de la déconstruction ) révèlent l'échec d'un sens « vrai », « unique » ; elle suspend, déstabilise, contredit. La distinction ne fonctionne pas. Ces notions introduisent du dérapage, du déséquilibre. Selon lui, notre difficulté à concevoir une « *différance originaire* » nous porte à rechercher en vain des distinctions ou des oppositions conceptuelles claires et distinctes. Il pense le concept d'une origine différenciée. Il tente d'éviter - reproche à Austin et Searles d'un geste métaphysique et moralisateur - la tentative de distinguer le « pur » de l' « impur », de remonter à une origine simple, intacte, pour penser ensuite la complication, l'accident, le bien avant le mal, le positif avant le négatif. Il n'y a pas de premier discours, « (...) *paraphrasant Freud, qui le dit du pénis présent/absent (mais c'est la même chose), il faut reconnaître dans la vérité le prototype normal du fétiche* ». *Comment s'en*

<sup>39</sup> Prokhoris, 2000, p. 139

<sup>40</sup> Foucault, « La vérité en question », in *Le monde diplomatique*, Mars 2016, p. 21

<sup>41</sup> Foucault, 1976a, p. 22

<sup>42</sup> Différence avec un « a », depuis la conférence de janvier 1968, Marges 1-29, -de la philosophie, Ed. De Minuit, 1972 : le fait de différer, rendant cette « petite » différence inopérante dans l'acte de distinguer

<sup>43</sup> Derrida, 1972, notion accentuant que plusieurs lectures sont également possibles, effet de la déconstruction

*passer ?* »<sup>44</sup>. Du fait de l'importance de la répétition (itérabilité), Derrida montre l'absence d'une origine singulière au niveau du discours au profit d'origines multiples. Pour lui la différence sexuelle n'est pas opposable mais « sexuée » autrement au delà de l'homosexualité, de l'hétérosexualité et de la bisexualité.

En cela il est en partie précurseur des études féministes et queer et s'oppose à Lacan qui, lui, scelle les genres. Il s'intéresse au genre dans les textes (lecture genrée) et souligne la perception binaire logocentrique et sexuelle de la société occidentale.

Les discours ont souvent figé la différence des sexes. Il y a toujours danger d'une théorisation qui viserait à colmater le réel du sexe. « *La vérité des sexes n'est pas représentable (...) La différence des sexes est devenue une praxis, une praxis de l'irreprésentable* »<sup>45</sup>. Les genres ne peuvent être ni vrais ni faux, mais produits comme les effets de vérité d'un discours de l'identité première et stable. « *On admet aussi que c'est du côté du sexe qu'il faut chercher les vérités les plus secrètes et les plus profondes de l'individu ; que c'est là qu'on peut le mieux découvrir ce qu'il est et ce qui le détermine* »<sup>46</sup>. Foucault remet en cause la vision qui voudrait faire de la sexualité le « *sismographe de la subjectivité* »<sup>47</sup>.

Krafft-Ebing<sup>48</sup>, psychiatre, étudie les perversions de façon purement descriptive et non du côté de la psychogenèse des troubles sexuels. Il part de l'horreur du crime pour déboucher sur l'horreur de toutes les perversions : voisinent ensemble la griffure durant l'acte amoureux, le « masochiste travesti », l'amateur de chaussures rouges et le criminel de petites filles. Le dispositif de sexualité émerge à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle et constitue un événement historique : déchiffrer dans l'unité du sexe la vérité de la subjectivité. Pour échapper à ce dispositif, il s'agira de penser la différence des sexes indépendamment du jeu de vérité, d'un discours de la vérité. « *J'ai voulu voir si ça pouvait être dit et jusqu'où ça pouvait être dit (...) Je souhaitais entendre l'effet produit par ce discours hypothétique, en survol* »<sup>49</sup>. Penser hors des limites du « vrai sexe » et émanciper la subjectivité de ce régime de vérité est une épreuve intellectuelle. Dans sa réflexion sur

<sup>44</sup> Derrida, *ibid*, p. 79-80

<sup>45</sup> Collin, 1999, p. 59

<sup>46</sup> Foucault, 1976b, p. 13, *op. cit.*

<sup>47</sup> Expression de Lacan, 1980-88, p.172

<sup>48</sup> Krafft-Ebing, 1886

<sup>49</sup> Foucault, 1954-88, p. 298

Herculine Barbin<sup>50</sup>, il soutiendra que la différence sexuelle relève d'un discours de vérité. Ici, un sujet se voit confisqué dans sa façon d'aimer.

La psychanalyse nous enseigne que, sur la question de la « vérité du sexe, » le discours scientifique empêche qu'elle s'y produise, relevant d'une volonté obstinée de non savoir dans sa volonté de savoir, esquivant, barrant l'accès, masquant le rapport à la « vérité ». Avec l'inconscient, il est question de la vérité subjective du sujet. « *Dans la cure, il est question de se donner le droit d'interroger la vérité sur ses effets de pouvoir et le pouvoir sur ses discours de vérité. Faire tenir debout, faire consister, non point « les choses telles qu'elles sont », mais une « histoire », vraisemblable, cohérente* »<sup>51</sup>. Dans un de ses principes de l'hétérotopie<sup>52</sup>, Foucault questionne l'origine et l'adresse de toute posture discursive, par exemple, celle qui produit des hétérotopies des modèles du masculin et du féminin. Ce contre-espace qu'est l'hétérotopie pensé par Foucault contient six principes : il accueille les marges et les déviations, il juxtapose plusieurs modèles. Universel, il a une fonction particulière dans chaque culture. Il est relié à la norme dans un système d'ouverture et fermeture - le plus garant du statut hétérotopique est la théorisation analytique. Il crée un espace d'illusion - illusoire performance du genre . Et il pose la question : pourquoi a-t-on parlé de sexualité, qu'en a-t-on dit ? Ainsi il dégage la « *volonté de savoir* »<sup>53</sup> comme support et instrument du pouvoir, s'acharnant à constituer une science de la sexualité. Celle-ci ne prend pas la forme d'une théorie générale de la sexualité, mais la forme de comptabilité, classification, du côté de la rationalité. Freud viendra ici faire rupture face à la constitution d'une « science-aveu », discours de vérité sur le sexe s'articulant non plus sur le péché, le salut ou la mort mais sur le discours de la science, celui qui « parle » du corps. Mais la psychanalyse n'a pas toujours pu se dégager de ce discours. La fabrication de l'avouable est dans un certain rapport avec l'inavouable. La « *technologie de l'aveu* » serait la base de la « *scientia sexualis* » ; ici Foucault décline la vérité du sexe en deux tendances : une « *ars erotica* » dans laquelle cette vérité tiendrait au plaisir, et une « *scientia sexualis* » comme rituel de production de vérité, dans laquelle cette dernière tiendrait à une gestion de ce qui est permis ou défendu, puis à la pratique de l'aveu<sup>54</sup>.

<sup>50</sup> Foucault, 1978b

<sup>51</sup> Foucault, 1978, « Qu'est-ce-que la critique » in *Bulletin de la société française de philosophie*, avril-juin 1990, p. 38

<sup>52</sup> Concept de Foucault, 1977, du grec topos : « lieu », et hétéro : « autre »

<sup>53</sup> Foucault, 1976b, op. cit.

<sup>54</sup> *ibid*, p. 77-78

La vérité « produit » cette sexualité et le pouvoir-savoir coïncident. « *Nous sommes astreints à produire la vérité par le pouvoir qui exige cette vérité. Nous avons à dire la vérité, contraints, condamnés à avouer la vérité, en ce sens que la vérité fait loi. C'est l'appartenance à un camp - la position décentrée - qui va permettre de déchiffrer la vérité* »<sup>55</sup>.

Toute tentative de « dire vrai », c'est-à-dire de produire des énoncés objectifs et universels à partir desquels s'organisent nos normes, règles et valeurs, doit nous questionner. Les critères des représentations de la sexualité sont efficaces en tant que la vérité produit la réalité objective en constituant son objet même, vérité non préalablement inscrite dans une réalité objective. Quand Héritier parle de « *la valence différentielle des sexes* », elle l'identifie à « *la butée fondamentale* », « *butoir ultime de la pensée* »<sup>56</sup>. Elle en fait un dogme immuable, une croyance, un mythe, permettant de barrer la voie à des questionnements essentiels.

La critique butlérienne de la psychanalyse découle, à bien des égards, de ce que Foucault dit des savoirs-pouvoirs. Que veulent ces dispositifs en se posant comme vérité, se demande David-Ménard<sup>57</sup> ? Pour une « certaine psychanalyse », la « vérité du sexuel » se nomme la castration et est au cœur de tout rapport à la vérité. Lacan ouvrira les voies sur la subversion de la vérité. Mais la vérité peut devenir comme un empire. Lacan nous dit : « *La fin de la psychanalyse, ça suppose une certaine réalisation de l'opération vérité* »<sup>58</sup>. Chez Lacan comme chez Foucault, il s'agit de « *l'érotique du vrai dire* » plus que de « *comment parler vrai de sa vie érotique* »<sup>59</sup>.

Et Foucault fait crédit à la psychanalyse de se tenir au plus près d'une précieuse « fonction critique » pour percevoir l'historicité de nos discours et nos pratiques, effets de dispositif de pouvoir. « (...) *Remettre en question notre volonté de vérité ; restituer au discours son caractère d'événement ; lever enfin la souveraineté du signifiant* »<sup>60</sup>. Il condamne le nouage du désir et de la « vérité », garant de l'ordre sexuel, la vérité phallique du désir. Rappelons que pour lui, la « scientia sexualis » cherche « la vérité » au fond du sexe, avec l'obligation de vérité. « Dire vrai » à propos de la sexualité repose

---

<sup>55</sup> *ibid*, p. 42

<sup>56</sup> Héritier, 1996, p. 19

<sup>57</sup> David-Ménard, Article 2015

<sup>58</sup> Lacan, 1967-68, *L'acte psychanalytique*, inédit

<sup>59</sup> Allouch, 1998

<sup>60</sup> Foucault, 1966b, p. 385

sur des discours d'aveux, de « *véridiction* »<sup>61</sup>. Le pornographique par exemple constitue le sexe « vrai », un régime de vérité. Le cadrage sur les organes génitaux, comme un documentaire, tente de saisir la vérité de l'orgasme. Sa fin est toujours l'éjaculation masculine. Cette technologie s'inscrit dans le cadre plus large d'une mise en place d'un « régime de véridiction » que Foucault définit ainsi : « (...) *l'ensemble des règles permettant, à propos d'un discours donné, de fixer quels sont les énoncés qui pourront y être caractérisés comme vrai ou faux* »<sup>62</sup>. Il relie le « dispositif de sexualité » comme « *sismographe de la subjectivité* » à la vérité, qui enregistre les mesures des oscillations. Il lie la « souveraineté du signifiant » à la « volonté de vérité », nous condamnant au vrai et parle de tyrannie et de la bonne articulation signifiante. Alors comment en sortir ?

La psychanalyse dispose de quoi faire imploser ce « dispositif » comme de le verrouiller complètement. Prokhoris propose de faire surgir la « vérité du désir », structure signifiante authentifiant l'assujettissement du sujet à son véritable désir, une souveraineté qui se substituerait à la tyrannie de l'« *opération-vérité* »<sup>63</sup>. Et Irigaray d'ajouter : « *L'enjeu n'est pas d'élaborer une nouvelle théorie mais d'enrayer la machinerie théorique elle-même, de suspendre sa prétention à la production d'une vérité et d'un sens par trop univoques* »<sup>64</sup>.

Lacan, à l'inverse de Freud, semble en quête de transcendance. Or, l'éthique de la psychanalyse est la référence de la pratique analytique, au nom d'une transcendance qui ne serait autre que celle du désir. L'ordre sexuel en construit la « vérité » et la validité comme « *police de la conduite sexuelle et sexuée, avec certaines hiérarchies supposées nécessaires (...) maintenues* »<sup>65</sup>.

#### **a4 Discours de la science et de la médecine**

<sup>61</sup> Foucault, 1976b, op. cit.

<sup>62</sup> Foucault, 1978-79, p. 37

<sup>63</sup> Prokhoris, 2000, p. 135, op. cit.

<sup>64</sup> Irigaray, 1977, p. 75

<sup>65</sup> Prokhoris, 2000, p. 71, op. cit.

*« La clinique s'éprouve alors comme psycho-somatique, autrement dit une clinique où le « psychique » et le « somatique » se trouvent séparés par un trait d'union, séparation et réconciliation entre médecine et psychanalyse »<sup>66</sup>.*

Del Volgo et Gori invitent le psychanalyste, à partir de leur expérience du soin psychique, à penser l'éthique et le politique, à savoir le devoir de mettre en garde contre les dérives d'une médicalisation généralisée et la « passion de l'ordre » qu'elle semble recouvrir<sup>67</sup>. *« La science n'est rien d'autre qu'un fantasme, qu'un noyau fantasmatique »<sup>68</sup>* nous rappelle Lacan. Un fantasme, par son projet de connaissance intégral du réel, comme volonté de maîtrise, et en tant qu'impuissance, condamnée à une exploration partielle et partielle.

Nous tenterons tout au long de cette recherche de questionner les incidences du discours de la psychanalyse face au discours médical, au travers de la compréhension de ce que nous appellerons un « nouvel ordre sexuel » basé sur la performance, l'hypervalorisation du corps, ainsi que des politiques sexuelles actuelles ; par exemple ce qui concerne la trans-sexualité, les PMA, les mères porteuses, la chirurgie, les questions juridiques, les « assistances sexuelles », l'homoparentalité etc. Rappelons que la médicalisation de la sexualité et sa psychopathologisation apparaissent parallèlement à l'invention de la psychanalyse.

#### **a4-1 Discours du maître, discours capitaliste**

*« Qu'on soit arrivé à industrialiser le désir, on ne pouvait rien faire de mieux pour que les gens se tiennent un peu tranquille, hein ? »<sup>69</sup>.*

<sup>66</sup> Del Volgo, 2001, p. 167-176

<sup>67</sup> Gori, Del Volgo, 2004

<sup>68</sup> Lacan, 1977, p. 26

<sup>69</sup> Lacan, mai 1972, p. 78



Lacan définit le discours du maître comme « *l'envers de la psychanalyse* »<sup>70</sup>, invitant les analystes à prendre la « chose politique » au sérieux. Etre normal, c'est obéir au discours du maître et il nomme le discours capitaliste comme discours perversi du Maître moderne. « *Le maître moderne, que l'on appelle capitaliste* »<sup>71</sup>. Il en viendra à parler du discours « du capitaliste » en Occident, subversion du « discours du maître » comme centré sur la personne dont le moteur est le consommateur. L'objet est supposé le compléter. On peut tenir le rapport du discours du maître à la science pour le paradigme et l'essentiel du rapport de ce discours au savoir. Lacan nomme le discours capitaliste comme « *follement astucieux, mais voué à la crevaison* »<sup>72</sup> car intenable et qui selon lui, avec l'accélération du cycle production - consommation - accumulation, peut finir par se consumer lui-même. Il abolit la barrière de la jouissance, annihilant le sujet comme sujet du désir, produisant sans cesse du manque à jouir. « *Il est le seul à rendre impossible cette articulation que nous avons pointé ailleurs comme le fantasme (...)* »<sup>73</sup>.

Ainsi le discours du maître exclut le fantasme, ce qui le rend, dans son fondement, aveugle. Arendt se joue des « *spécialistes de la solution des problèmes* » et y dégage une posture qu'elle nomme : « *l'aversion de la contingence* »<sup>74</sup> ; voire une forclusion. Production d'une manière spécifique de faire lien social, ce qu'on nomme justement un « discours ». Modalité de lien social qui rend public que l'objet n'est pas perdu, fondée sur les principes de l'efficacité.

Quel sujet peut advenir comme effet de ce discours ? Il devient selon Lacan un substitut du discours du maître<sup>75</sup>.

#### **a4-2 « L'homme « neuronal » »<sup>76</sup>**

<sup>70</sup> Lacan, 1973-74

<sup>71</sup> Lacan, 1969-70, p. 34

<sup>72</sup> Lacan, mai 1972, Conférence, op. cit.

<sup>73</sup> Lacan, 10 mai 1967, *Séminaire XIX, La logique du fantasme*, inédit

<sup>74</sup> Arendt, 1969, p. 7-51

<sup>75</sup> Lacan, 1969-70, op. cit.

<sup>76</sup> Expression de Changeux J.P., *L'homme neuronal*, 1983, Pluriel

« *L'avenir de la médecine c'est la psychanalyse : le dernier discours qui essaie de maintenir vive la clinique, en cela qu'elle est insupportable* »<sup>77</sup>.

Lacan, à propos de la demande faite au médecin, pose la question : « *Dans quel registre du mode de réponse à la demande se positionne-t-il ?* »<sup>78</sup>. Il évoque la mise à l'épreuve du médecin par le malade de le sortir de sa condition de malade, ce qui peut vouloir dire le préserver dans sa maladie ou l'authentifier dans celle-ci. A la demande d'une reconnaissance symbolique du symptôme plus que de son éradication répond souvent sa neutralisation dans la santé et un semblant de guérison. Le préalable serait la reconnaissance et l'écoute de la souffrance, quel que soit le traitement. Le danger est dans la non reconnaissance d'une souffrance ainsi que dans les préjugés explicatifs de « causalité psychique » : « Vous somatisez, vous n'avez rien, c'est dans votre tête », ouvrant la route à la traque d'un coupable. Notons que cause et accusation ont la même étymologie. La conviction de « réactions psychosomatiques » ne peut se faire que par le sujet lui-même, fruit de sa construction personnelle. La question du sens ne peut s'élaborer que sur l'énigme du désir. Il est question de répondre à une demande de savoir, au rapport à la jouissance du corps. Ainsi Lacan évoque la « *structure de la faille entre la demande et le désir* »<sup>79</sup>. Il n'est pas de la nature du sujet d'exiger véritablement sa réalisation. Le corps est fait pour jouir de soi-même ; à la jouissance, le plaisir y met une barrière, jouissance au sens où le corps s'éprouve, du côté de la tension, du forçage.

Arendt nous rappelle la part de fantasme de la science dans son désir de savoir total du réel : « *Le mode de pensée, qui présente A et C (solutions opposées) comme des solutions indésirables et en conséquence s'arrête à B (solution logique), ne peut servir qu'à détourner l'attention et empêcher les facultés de jugement de s'exercer sur le nombre très élevé des possibilités réelles* »<sup>80</sup>.

Dans le savoir empiriste et scientifique au XVII<sup>e</sup> siècle, la vérité découle de

<sup>77</sup> Lacan, 1966a, p. 768

<sup>78</sup> *ibid*, p. 771

<sup>79</sup> *ibid*

<sup>80</sup> Arendt, 1969, p. 16-17, op. cit.

l'expérience, par induction. La méthode expérimentale sera fondée sur les connaissances scientifiques, la vérification se fera par expérimentation renouvelable à l'identique. Et c'est ici qu'apparaîtra le rejet du cadre scientifique de la psychanalyse, avec le facteur causal inconscient (plus de tentative de réfutation). Ici le discours « naturaliste », qui ne fait que commenter les résultats expérimentaux, a pour tâche la clarification. Il s'étend aux sciences humaines et fait sortir du champ de validité ce qui est de l'ordre du « sens ». « (...) on aboutirait à ratifier en tant que normale l'actuelle hiérarchie des sciences, la différence reconnue entre celles qui réussissent à refermer des boîtes noires et celles que l'on dit molles, parce qu'aucun de leurs énoncés n'échappe à la contestation, parce qu'elles n'ont réussi à inventer aucun témoin fiable dont elles seraient reconnues comme les représentants autorisés »<sup>81</sup>. Boîte noire qui établit une relation entre ce qui y entre et ce qui en sort que nul n'a, pratiquement, les moyens de contester<sup>82</sup>.

Pour le savoir rationaliste, le raisonnement suffirait à trouver la « vérité ». L'obtention de la connaissance se fait sans l'expérience. Nous assistons à l'apparition des sciences de la sexualité, la « scientia sexualis », avec la psychiatrie et le droit ainsi qu'à un déplacement de la question du politique de l'espace public à l'espace interne à la communauté scientifique. Sur le « marché » des savoirs, la science occupe une place spécifique. Son savoir est celui auquel la psychanalyse est la plus organiquement liée. La science n'est pas que savoir, elle est en excès par rapport aux connaissances qu'elle produit, d'être également pourvoyeuse d'objets techniques.

Il y a actuellement peu de place dans la communauté scientifique pour la confrontation des opinions. L'espace public s'est singulièrement rétréci, car ne peuvent plus y être invoqués que les arguments dûment démontrés par la méthode expérimentale, ou légitimés par leur efficacité, du point de vue de l'utilitarisme, au sens économique du terme. Position (positivisme, scientisme) qui rejettent du côté de l'obscurantisme, de la croyance et de l'expérience mystique, ce qui ne relève pas des sciences expérimentales, même s'il peut y avoir reconnaissance que la science ne rend pas compte du monde réel, dans la mesure où elle ne traite que de situations artificiellement créées.

Notons qu'un certain nombre de psychanalystes revendique le statut de sciences à la psychanalyse. Pour Dejours, elle relève de la catégorie des « sciences historico-

---

<sup>81</sup> Stengers, 1992, p. 27-28

<sup>82</sup> Latour, 1989

*herméneutiques* »<sup>83</sup>. Pour Stengers, « *la tentative freudienne n'a rien de « scientifique ». Elle a au contraire prise en compte, avec une lucidité remarquable, ce que présuppose toute science dure, c'est-à-dire le contrôle expérimental de ce qui est interrogé* »<sup>84</sup>.

La science, rejointe par l'économie de marché, promet de guérir le sujet de son manque en imposant à la techno-science de fabriquer tous les objets susceptibles de le combler. Le capitalisme industriel est devenu financier. Le discours scientifique introduit un nouveau paradigme : un homme « bionique », dans sa manière de penser objectivante, productrice d'effets délétères qui oblitèrent le sujet. Le discours psychiatrique fournit à la société contemporaine la morale qu'elle recherche. Le nouveau discours de la science médicale est renvoyé à un conditionnement dénué de relation au langage et non à ses violences et passions. Avec la psychiatrie de dépistage, de l'évaluation et du comportement, on assiste à un glissement entre l'ordre du savoir et celui de la vérité. Au nom des Lumières, l'état a le devoir de gouverner l'ensemble des pratiques sexuelles en séparant normal et pathologique. Pour Freud, à l'inverse, c'est le pathologique qui éclaire le normal. Il va substituer à une prétendue science du sexe, une théorie du désir, la rattachant à une catégorie anthropologique propre à l'humain.

La nouvelle économie ne prend pas en charge cette complexité. Il n'y a plus de subjectivité, de social, de psychique, de sujet unique, non généralisable, non reproductible, non mesurable. Elle va jusqu'à rétrécir le biologique au cerveau, puis aux neurones, puis à leur activité biochimique. C'est « l'homme neuronal », catastrophe épistémologique : les neurosciences tiennent pour identique la connaissance du cerveau, de soi-même et de la société, véritable saut illégitime entre co-occurrence, corrélation et causalité. On assiste à la réduction des patients aux dimensions de cet outil méthodologique. Il n'est plus question que de gérer des « destins biologiques » avec des comportements sans l'histoire, les désirs, les mémoires, les souvenirs, des interrogatoires sans questionnement comme nous le rappelle Gori<sup>85</sup>, ainsi que Cabassut : « *Ce qui caractérise aujourd'hui cette « clinique » soumise à la rationalité du soin, c'est bien le déni, voire la forclusion du pulsionnel sexuel, dont les passions archaïques se veulent neutralisées par des protocoles, visions managériales, conduites à tenir et autres démarches -plus ou moins de- qualité qui rendent muets les professionnels en*

---

<sup>83</sup> Dejours, 1993, p. 6

<sup>84</sup> Stengers, 1992, p. 77, op. cit.

<sup>85</sup> Gori, 2013

*privilégiant le faire sur l'acte de parole*<sup>86</sup> ».

Le DSM<sup>87</sup> abandonne définitivement la terminologie psychanalytique, psychodynamique ou phénoménologique (hystérie, perversion etc) qui avait humanisé la psychiatrie pendant plus de 60 ans. Les critères comportementaux la remplacent, d'où est exclue toute subjectivité, les troubles relevant de la psychopharmacologie ou de la chirurgie.

L'exemple de la perversion<sup>88</sup> - éradiquée dans le DSM, devenue « paraphilie » - est intéressante. Ici le sujet pervers n'est pas renvoyé à une histoire, intime ou collective. Le discours devient pervers quand il prétend classifier le pervers. Les représentants de la science médicale ont commencé par se pencher sur la masturbation puis l'hystérique en tant que malade sexuelle. L'homosexualité en fut l'essence<sup>89</sup>. Lotringer<sup>90</sup>, dans son livre « A satiété », décrit la « thérapie par l'ennui », par conditionnement sexuel pour contrôler et soigner la déviance sexuelle aux Etats Unis. Ici le comportementalisme met à mort le mythe de la sexualité « humaniste ». Le plaisir et la consommation deviennent des punitions et non la douleur ou l'interdiction. Lotringer rend compte de ce qui se passe quand la science s'identifie à son objet au point de se pervertir elle-même. Il réfléchit non seulement sur l'« obscénité » du traitement mais sur celle des sociétés postmodernes.

Nous assistons à la construction artificielle de nouveaux « dysfonctionnements » ou de nouvelles maladies. Alors que laisse dans l'ombre par exemple l'EBS<sup>91</sup>, sexologie empirique-scientifique dite naturaliste, prépondérante, référée expérimentalement à son objet par des expérimentations reproductibles ou des recherches de corrélations statistiques ? L'exemple de l'hystérie (cf chapitre d6 La question de l'hystérie, p.264) montre un lien entre erreurs, échecs thérapeutiques (action médicale, chirurgicale ou psychothérapeutique ) et non-prise en compte du symptôme dont la nature névrotique a été méconnue, pouvant entraîner l'anéantissement du sujet non entendu dans sa souffrance. En ce qui concerne la souffrance sexuelle, la conversion est fréquente. Cette

<sup>86</sup> Cabassut, Juin 2016, p. 19

<sup>87</sup> DSM : manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux, publié par l'APA, société américaine de psychiatrie .

<sup>88</sup> Roudinesco, 2007

<sup>89</sup> Krafft-Ebing, 1886, op. cit.

<sup>90</sup> Lotringer, 1988

<sup>91</sup> Evidence Based Sexology : sexologie utilisant l'approche de l'EBM, médecine basée sur les preuves

structure est enseignante sur l'historicité des discours sur la fonction sexuelle. Il est à noter que le sujet qui souffre dans sa sexualité va généralement en premier lieu vers un médecin (généraliste, urologue, gynécologue ou sexologue) et il est souvent persuadé que ses souffrances ne peuvent être que d'un caractère organique. Il s'agit souvent de rencontres manquées. Le sujet hystérique est un peu le paria de la médecine. La structure est fréquente mais le diagnostic est rare, surtout dans les souffrances sexuelles masculines. Si l'assimilation au genre ne peut plus se faire au nom du corps sexué, elle se fait autrement, à travers toute une série de discours où s'entremêlent politique, social et morale. La connexion privilégiée entre féminin et hystérie est réaffirmée, l'hystérie chez la femme étant présentée comme le résultat de la nature féminine, celle chez l'homme comme une forme d'« anormalité ». Historiquement, l'hystérie sera ainsi articulée tantôt comme résultat de la différence des sexes, tantôt comme la marque symptomatique d'une distinction entre sexe et genre<sup>92</sup>. Nous sommes toujours « malade des mots » mis sur un symptôme autant que de celui-ci ou de l'absence de parole. Freud nous avertit : « (...) *on commence par céder sur les mots et on finit par céder sur les choses* »<sup>93</sup>.

La progression accélérée de la médecine techno scientifique et l'extrême médicalisation en sexologie contribuent au malentendu. C'est ainsi que Lacan parlera de « *sinthome* »<sup>94</sup> hystérique plutôt que de symptôme, qui est du côté du médical. Il met ainsi l'accent sur la structure, c'est-à-dire le mode d'être au monde du sujet hystérique, la façon de poser une question, sa névrose étant d'abord combat contre sa question. Il y a une grande confusion entre le travail du symptôme parlé en séance analytique et la construction médicale rendant compte d'un signe clinique dans sa propre (bio)logique<sup>95</sup>. L'intolérance médicale, par exemple à certains sujets hystériques, peut se traduire par une escalade symptôme-traitement, impliquant un abord de l'hystérie d'avant le tournant psychanalytique, sans prise en compte de l'inconscient. Le médecin peut abandonner toute tentative de compréhension, se réfugier derrière le pharmaceutique. Puis épuisé par les échecs et les rechutes il passe la main au psychiatre, qui, dans les meilleurs des cas,

---

<sup>92</sup> Arnaud, 2005

<sup>93</sup> Freud, 1921, p. 110, op. cit.

<sup>94</sup> Orthographe ancienne de symptôme au XVI<sup>e</sup> siècle reprise par Lacan pour faire entendre un sens différent et désigner un des ronds du nœud borroméen

<sup>95</sup> Del Volgo, 2001

passer la main à d'autres psychothérapeutes (corporelles, systémiques, analytiques etc). Souvent les symptômes sexuels apparaissent et disparaissent selon les circonstances ou les étapes de la vie génitale : puberté, mariage, parentalité, retraite, ménopause, andropause etc. Le piège est alors de faire de l'hystérie une complication de la vie génitale, voire un trouble endocrinien, médical, réduisant la névrose à la physiopathologie, donc ignorant son message, éliminant alors le sexuel. Ajoutons que la demande adressée au médecin est particulière, notamment en sexualité, quand elle est initiée par le/la partenaire, qui ne se sent souvent pas concerné, ou désire être « délivré de son malade ».

#### **a4-3 Petit historique de la sexologie**

Le sexe ça « *s'administre, ça se gère, il en va d'un intérêt public* »<sup>96</sup>.

Rappelons que la « *scientia sexualis* » est le discours scientifique autour des normes, des écarts entre une bonne et une mauvaise sexualité. Elle cherche « la vérité » au fond du sexe, avec l'obligation de vérité et un sujet objectifié. La discipline qui se nomme sexologie, avec la criminologie, est dérivée de la psychiatrie ; cette dernière avait pour précédents modèles le modèle anatomo-clinique, les paradigmes de la socio-génèse et psychogénèse. Se construit alors un modèle intégratif -biologique- psychologique-social. La sexologie est une discipline à ambition médicale, elle se veut avant tout art ou technique du bon fonctionnement sexuel. « *Un modèle de rationalisation de la sexualité* »<sup>97</sup>, avec celui triomphant sous la forme de la thérapie comportementale de Master et Johnson<sup>98</sup>, avec un élément « économique », comptable : le nombre et la fréquence des orgasmes. Elle a pour mission d'explorer de fond en comble les aspects

<sup>96</sup> Foucault, 1976b, p. 33, op. cit.

<sup>97</sup> Bejin, 1990, p. 78

<sup>98</sup> Gynécologue et psychologue américain, pionniers en sexologie

les plus sombres de l'humain, croyance que l'énoncé de la jouissance des corps permettrait de trouver le mystère du désir.

C'est avec la sexologie, discours dominant, supposée science médicale et positiviste, avec ses normes et ses diagnostics, qu'apparaissent des discours de naturalisation de la sexualité, de normalisation. Son discours est normatif, répondant aux « troubles » sexuels et non à la souffrance, par des solutions chimiques et rééducatives, au nom de la science. La médicalisation de la sexualité confond sexualité et génitalité, réalité et Réel, corps machine et corps symbolique, clinique du regard, des signes et clinique éthique, stimulus, jouissance et désir, éthique et biopolitique. Sa bible est le DSM. La médecine positiviste se transforme en une science criminelle avec l'eugénisme, l'hygiène raciale, avec la prétention de maîtrise totalisante de la sexualité humaine. Au XIX<sup>e</sup> siècle, avec de nouvelles classifications des perversions, la science médicale invente la « *biocratie* »<sup>99</sup>. Foucault la rebaptisera « *bio-pouvoir* »<sup>100</sup> : l'art de gouverner les peuples par les sciences de la vie et non une philosophie de l'histoire ainsi que les techniques spécifiques du pouvoir s'exerçant sur les corps individuels et les populations.

Jusque dans les années 80, il est question d'une pensée « rationaliste ». Dans les années 90, on assiste au développement de la recherche fondamentale, à la mise au point des médicaments sexoactifs. La science invente les dysfonctions sexuelles. De plus, la position épistémologique impose le paradigme scientifique aux sciences humaines. Ainsi la sexologie tourne autour de « l'anatomo-physio-bio-éthologie » des comportements sexuels et d'une position principalement « naturaliste ». Elle exclue la coexistence avec les autres formes de savoir et la méthode clinique a de moins en moins droit de cité. L'introduction de la méthode expérimentale vient remplacer et non compléter les autres comme la phénoménologie, l'herméneutique, la psychodynamique, la psychanalyse. Et le discours sexologique tente depuis sa naissance de s'imposer comme le seul entendable car scientifique, basé sur les preuves. Mais depuis les années 90, nous avons affaire à un changement de paradigme radical dans la question de la souffrance sexuelle, à savoir que le savoir dit « scientifique » chasse radicalement les autres savoirs antérieurs à lui. Nos pratiques sont façonnées par différents savoirs avec aller-retour avec la clinique. Le cadre théorique est ainsi menacé de disparition par un

<sup>99</sup> Système politique basé sur l'eugénisme et la sélection naturelle

<sup>100</sup> Foucault, 1976b, op. cit.



procès idéologico-épistémologique .

Faire de l'amour et du sexe une science ont fragilisé selon Illouz, sociologue, la vision de l'amour et de la sexualité comme unique et désintéressée<sup>101</sup>. La comptabilité amoureuse peut être évaluée, mesurée et prédite, réifiant les besoins et préférences. Le discours sexologique, avec son modèle de l'économie de marché : management, performance, productivité, rendement, dérégulation libérale entraînant une dérégulation symbolique, et son modèle médical, s'apparente à une conception « immunitaire » du lien social<sup>102</sup>.

On assiste à une forte médicalisation de la sexualité et une extension du paradigme médical du politique à l'intime. L'investigation sexologique avec ses interrogatoires pré-établis, amène des réponses déterminées en fonction des questions posées, souvent très loin de ce qu'il en est de la demande du patient. Elle est en continuité avec la période de « refoulement » (religieux) pour dire la vérité du sexe : croyance de dé-complexifier, dé-conflictualiser la question. Elle ne ferait en fait que stopper le questionnement. De la part opaque de l'humain auparavant destinée à Dieu, la science s'en empare, de force : on peut la mesurer jusqu'à la transparence qui fait disparaître le sujet dans une culture de mort. La sexualité touche à l'intime, à ce qui est propre au sujet au plus profond de son être. La sexologie médicalise le plaisir, l'emblème en est le Viagra\*. Le discours médical apparente le plaisir sexuel à une fonction physiologique et organique en omettant l'essentiel : il dépend de l'histoire de chacun . Artifice – symbolique - de la science dans son usage scientiste, normatif, et artifice – imaginaire - dans une invitation médiatique à la dédramatisation de la sexualité : « Ne pas se prendre la tête, le rapport sexuel se fait avec le corps, laisser votre tête sur la table de chevet ».

#### **a4-4 Psychanalyse et sexologie, approches incompatibles ?**

<sup>101</sup> Illouz, 2012, p. 307

<sup>102</sup> Argumentaire du Colloque, 6 mars 2004, *Sexologie et politique. La sexualité : un enjeu de société*

Abraham et Pasani mettaient déjà en garde en 1974 que l'histoire de la sexologie dans l'avenir s'orientera probablement en deux branches, l'une d'obédience scientifique et médicale concentrée sur les faits, le besoin indestructible de guérir et l'autre plus libre, plus irrationnelle, plus hardie qui continuera à se demander le pourquoi de l'existence du sexe et son sens<sup>103</sup>.

Psychanalyse et sexologie s'intéressent à la sexualité humaine, mais avec une conception et une approche fort différentes. Elles ne parlent pas de la même chose. Ce qui intéresse bien évidemment la psychanalyse, c'est le vécu subjectif de la sexualité et non son objectivation, les conflits intra-psychiques dont le symptôme est une composante et non la guérison à tout prix jusqu'à l'acharnement thérapeutique d'éradication du symptôme, qui ne demande qu'à se déplacer. Celui-ci est nommé « trouble sexuel » - qui trouble qui ? - par le courant de la sexologie. Sa proie, c'est la dysfonction, sa mission, l'annihilation des troubles. Rappelons que pour la psychanalyse, le symptôme sexuel a même valeur que tout autre symptôme névrotique. Il y a de nombreux paradoxes et malentendus dans l'histoire des liens entre psychanalyse et sexologie. Nous l'avons vu, différents types de savoir sur la sexualité ont pu coexister jusqu'aux années 90 pour ensuite être exclus par un nouveau paradigme de connaissance avec un discours naturaliste. Le savoir scientifique devient hégémonique et impose le silence à d'autres comme l'historisation subjective ou l'inter-subjectivité. Or sa méthodologie ne peut pas prendre en compte l'essentielle fonction narrative et la construction de sens. La réduction des patients aux dimensions de cet outil méthodologique avec rupture épistémologique et changement d'objet - un sujet dépouillé de ses contingences non mesurables et de son histoire - entraîne un changement de la pratique clinique : gérer des destins biologiques sans interrogations et sans mémoires.

Le corps devient machine avec pièces défectueuses, à réparer, un corps assiégé, augmenté. Giami, psychosociologue,<sup>104</sup> réfléchit et nous éclaire sur la question de la construction des normes sociales de la sexualité, sur la médicalisation de la sexualité, l'invention de nouvelles entités cliniques telles que les dysfonctions sexuelles, parallèlement aux découvertes des laboratoires pharmaceutiques, des médicaments « sexoactifs » ou l'invention du point G.

<sup>103</sup> Abraham et Pasini, 1974

<sup>104</sup> Giami, 2004

Abraham pense qu'on peut considérer la psychanalyse comme modèle d'un savoir sexologique »<sup>105</sup>. Fédida, bien qu'opposant farouche à la sexologie dans les années 70, deviendra directeur de l'enseignement du DU de sexologie à Paris V. Il tentera une jonction et soutiendra que la sexologie est utile si elle n'est pas normative et si elle n'a pas la prétention à être la « science du sexe », justifiant ainsi d'une théorie soutenant pouvoir se passer de l'inconscient<sup>106</sup>.

Ce qui semble clair, c'est le danger d'une banalisation, dépersonnalisation et appauvrissement de l'éros avec les sexothérapies comportementales qui dé-culpabilisent et dé-conflictualisent. Quel nouveau sujet, quel objet nous proposent le discours médical, la médecine de performance, avec sa fabrication de maladies (cf le DSM) ?

#### **a4-5 Une rencontre clinique : Mr A, la « papavirine », le « papaviril »**

Mr A., 56 ans, consulte pour une raison très précise : son nouvel urologue l'a invité à consulter la psychologue et il ne comprend pas ce qu'il fait là ; il veut juste des piqûres de « Papavirine » (injections intracaverneuses destinées à provoquer une érection ) qu'il a à plusieurs reprises obtenues au cours de sa vie par différents médecins. Il m'annonce qu'il n'a jamais eu de rapports sexuels, seulement quelques attouchements avec des femmes beaucoup plus âgées que lui ; ce qu'il désire c'est avoir au moins une fois dans sa vie un « vrai rapport avec pénétration, comme tout le monde », mais il n'a jamais eu de véritables érection. Il a pu expérimenter des débuts d'érection grâce aux injections mais en parle comme quelque chose de plutôt effrayant : « Je ne savais pas quoi en faire ».

Mr A. a vécu plusieurs décompensations, aurait subi des viols et attouchements par son père pendant de longues années, sa mère étant trop alcoolique pour le protéger. Il porte une haine radicale à leur endroit. De toute évidence Mr A. souffre de psychose.

---

<sup>105</sup> Abraham, 1978

<sup>106</sup> Fédida, 1973

Son psychiatre, que j'ai contacté plus tard, me le confirmera. Il devient vite impatient ; il veut juste mon accord pour la « Papavirine » ; bien sûr le signifiant « PAPA-VIRI(L)ne» me convainc rapidement de la source de son délire obsessionnel qui ne l'a jamais quitté. Je ne réponds bien évidemment pas à sa demande mais l'invite à des entretiens réguliers. Il y en aura quatre ; le dernier se termine ainsi : « Puisque vous ne voulez pas m'autoriser aux piqûres, j'irai voir un autre médecin ou psy, j'en ai toujours trouvé qui acceptaient, y'en a des gentils !».

## **a5 Discours analytique**

Del Volgo nous rappelle à la position éthique et politique à la fois face à la vulnérabilité et à la logique néolibérale<sup>107</sup>.

### **a5-1 Le sexuel comme discours**

Rappelons que c'est la question du sexuel, de la sexualité infantile, qui a donné sa spécificité à la psychanalyse, qu'elle est discours, pratique clinique, corps de savoir et méthode d'investigation des processus psychiques. Alors quel accueil du récit de soi autour de la sexualité et du rapport au corps peut-elle offrir ? Comme Foucault et Lacan nous y invitent, nous traiterons du sexuel comme effets de discours.

Comment le dispositif analytique et de sexualité ont-ils affaire l'un avec l'autre ? La découverte de Freud fut de rendre indissociables d'emblée la sexualité et l'inconscient. Il n'y a pas d'inconscient sans la force de la libido sexuelle. Et n'oublions pas que

---

<sup>107</sup> Del Volgo, 1997, op. cit

l'inconscient freudien ne prend pas à sa charge la différence sexuelle. On assiste à une rupture épistémologique avec la psychanalyse sur la question de la sexualité : Freud contestera tous les fondements de la « science du sexe » qui dépiste, mesure, identifie et contrôle toutes les pratiques sexuelles, normales et pathologiques. Il y substituera une théorie du désir. Mais comme nous le verrons, sa théorie de la sexualité continue à être entendue aussi comme norme.

Les travaux de Roudinesco<sup>108</sup> sur la perversion comme structure, en tant que Jouissance, érotisation de la haine, sublimation de la pulsion, nous montre que Freud est le seul à cette époque à faire rupture : il abandonne la classification et la description voyeuriste issues de la sexologie et conceptualise les mécanismes psychiques de la perversion comme la fixation à une sexualité infantile et déni radical de la différence des sexes et de la castration ( Nous y reviendrons). Il l'inscrira dans une structure tripartite avec la psychose et la névrose. Avec Roudinesco, nous poserons la question : la psychanalyse a-t-elle négligé la question historique, politique, culturelle et anthropologique de la perversion en s'interrogeant essentiellement sur sa structure ? Par exemple les sujets homosexuels furent un temps interdit de pratiquer la psychanalyse !

Face à un discours considéré comme scientifique, totalisant, partiel, partial, unitaire, formel, la psychanalyse connaît aussi les affres et la nécessité de désassujettir les savoirs, même si elle oublie parfois de le faire. Elle n'est pas un savoir comme les autres car elle est née d'une tentative de soulager le sujet de ses souffrances, s'inscrivant dans une scène transférentielle. Il s'agit de la penser comme pensée critique. Ici le thérapeute ne peut ignorer les enjeux sociopolitiques de l'histoire singulière. Nous questionnerons alors les ressources lui permettant de relever ce défi et les conditions et modalisation de nouveaux outils. Rappelons que les symptômes pour lesquels nos patients viennent consulter portent la marque des valeurs d'une époque, d'une culture. Celle-ci les fabriquent. Les souffrances psychiques et sociales ne peuvent être assimilées à des « maladies » comme les autres. Le « *souci de soi* » tel que l'envisagent Gori et Del Volgo<sup>109</sup> permet de se démarquer des effets de médicalisation de l'existence. La psychanalyse propose un tout autre discours et fait rupture depuis sa naissance de cette volonté scientifique, posant la sexualité au centre de la question de l'« identité » du sujet

<sup>108</sup> Roudinesco, 2007, op. cit.

<sup>109</sup> Gori, Del Volgo, 2004, op. cit.

divisé - pas que la sexualité infantile. Elle en fait l'impossible à dire. Avec elle, le savoir n'est plus du même côté. La théorie analytique n'opère pas à la manière des autres, elle est sans conclusion ou achèvement, elle s'entend toujours en relation à la praxis analytique, qui n'est pas simple technique mais correspond à la rencontre de la singularité clinique et des transformations sociétales. « *On appelle savoir expérimental un discours objectivement fragile-précaire (...) - et subjectivement riche : il peut permettre des devenirs subjectifs inédits dans une culture, des manières neuves de se penser et de se dire (...)* »<sup>110</sup> nous dit Liotta.

La forme narrative est la forme originelle du savoir, permettant la transmission d'expériences. Ce processus est au cœur des activités sexuelles et amoureuses. Liotta se demande alors si le savoir que construit l'analysant, affrontant son réel, est un savoir expérimental.

Qu'est-ce que parler veut dire ? Dans le discours, il y a toujours une irruption contingente. « *Ce qui va sans dire va autrement en étant dit* »<sup>111</sup>. La psychanalyse est avec les sujets aux prises avec les aléas et contradictions du désir. Elle est une méthode d'analyse des discours sur le sexe : être, se sentir femme, homme, est aussi une question de discours. Freud a toujours craint que la psychanalyse soit considérée comme une vision du monde susceptible de dire la vérité et donner son avis sur toutes conduites, qu'elle soit instrumentalisée<sup>112</sup>. Sa force c'est d'avoir une position de retrait par rapport au pour ou contre ; elle privilégie la question sur la réponse. Le discours analytique n'est pas de l'ordre de la connaissance. Il y a rupture radicale par le dégageant du rapport thérapeute-patient - le savoir insu du symptôme - et par sa relecture fondamentale de la sexualité - pas que infantile - comme productrice de sens dans la singularité d'une histoire, à l'opposé des évaluateurs et normalisateurs. « *L'interprétation analytique est faite pas pour être comprise mais pour produire des vagues* »<sup>113</sup>. L'expérience psychanalytique, dans son expérience du sexe, est supposée ouvrir à un espace, un écart entre sens et non sens. Il n'y a de sens qu'équivoque. Liotta<sup>114</sup> suppose que le pensable excède les limites du pensé, qu'il rend possible de nouvelles figures de la subjectivité.

Quelles incidences les discours analytiques sur la sexualité peuvent-ils avoir sur les

<sup>110</sup> Liotta, 2016, p. 55

<sup>111</sup> Prokhoris, 2000, p. 133, op. cit.

<sup>112</sup> Freud, 1933a, p. 231, op. cit.

<sup>113</sup> Lacan, 1975, Conférence Yale University

<sup>114</sup> Liotta, 2016, op.cit

pratiques sexuelles, sociales, institutionnelles et politiques ? La parade, le semblant sont véhiculés par un discours. Rappelons que ce dont il est question ici n'est pas le sexe de la biologie mais le sexe d'une anatomie fantasmatique, d'une représentation inconsciente du corps marquée par l'histoire de chacun. Et la psychanalyse fournit une analyse des mécanismes d'assujettissement par lesquels les sexes sont divisés, l'enfant au départ bisexuel « transformé » en garçon et fille. Elle se risque à penser l'impensé, avec les sujets qui viennent consulter, elle n'a pas vocation à dire ce qui est normal ou pas ; elle vise à restituer la liberté du sujet, éclairant la vie amoureuse et psychopathologique. En psychanalyse, la pensée n'advient qu'à la faveur de l'impensé sur lequel elle ouvre, et qui l'invite à renouveler ses coordonnées de pensée ; l'attitude analytique, c'est celle qui interroge le lieu d'énonciation d'un discours, son historicité, les résistances à l'altérité, les enjeux inconscients. Toute normativité au nom de la psychanalyse est une imposture, une suppression du processus analytique. En tant que méthode, théorie, pratique, la psychanalyse ne peut se passer d'un rapport critique à son savoir, d'une mise en perspective de son propre mode de fabrications, des conditions d'apparition. Le psychanalyste, psychologue, psychothérapeute, ne peut faire l'économie d'une désaliénation à son propre discours.

Pour Foucault, la psychanalyse s'inscrit dans la lignée de l'émergence des discours sur la sexualité. Il s'est toujours méfié de toute « vénération du discours ». Selon lui, la norme est liée à la notion de discipline, relevant de l'articulation entre discours, dispositif et discipline. Ainsi il nommera « biopolitique », l'art de gouverner les corps dans la vie sociale (cf chapitre A La question de la norme, p.175). Rappelons que nous pensons toujours à partir du discours même que nous récusons nous dit Derrida. Les psychanalystes sont souvent sommés par la société ou la rumeur publique (et y répondent malheureusement) de fonctionner comme des experts pouvant prédire sur le modèle de la science expérimentale les effets des modifications en cours dans les institutions familiales par exemple ou dans les codes sexuels. Le discours de la science rejette le sujet, s'échine à lui trouver une identité soi disant infalsifiable ; elle donne une identité de corps (dans le registre de l'avoir) pour mieux rejeter la question de l'être. Rappelons qu'il peut y avoir des discours de la psychanalyse abusifs ; la construction ou l'assertion exercent une emprise, proportionnelle à l'impensé qui les travaille. Il y a

danger à ce que la psychanalyse devienne une officine d'expertise de l'action publique et politique, interprétant le « social » nous dit Tort<sup>115</sup>. « *Sur quoi se fonde la psychanalyse quand elle cherche quelquefois à s'afficher comme gardienne des valeurs les plus sacrées de l'humanité ?* »<sup>116</sup> se demande Prokhoris.

Parler au nom de la psychanalyse et non à partir d'elle, c'est camper sur une posture d'autorité, la psychanalyse devenant un ensemble de dogme et non plus une épreuve critique singulière. Nous l'avons vu, le discours analytique est défini par Lacan comme vecteur de permutation des autres discours - liens sociaux - discours du maître, discours capitaliste. L'invention par Lacan du « discours analytique » déplace, subvertit les rapports de la psychanalyse au politique et à la politique. Dans les articulations discursives qui font le lien social, il met en évidence la dépendance du discours analytique envers les autres discours. Ce discours ne pourrait exister et se soutenir que de son rapport aux autres, notamment le discours du maître. Dans le contexte où règnent l'économie de marché, l'ultralibéralisme, le scientisme et les neurosciences comme nouveau pouvoir, comment la psychanalyse peut répondre de la question du sexuel, de son discours sur le thérapeutique ? Chaque thérapeute s'implique aussi sexuellement dans son propre discours. Peut-on parler de sexualité autrement qu'à mots couverts ou concepts et mathèmes ? Que produit le discours analytique, quel éclairage apporte-t-il ? Quelles sont les interprétations qu'il propose, les destitutions qu'il opère ? Le « bien-dire » dans la psychanalyse laisserait-il finalement de côté la sexualité ? La théorie des processus inconscients et leurs effets informent le dispositif de l'analyse bien sûr. Mais quelle théorie ? Comment et à quelles fins ? Car il existe divers régimes théoriques.

Le discours de la psychanalyse se constitue essentiellement autour d'une théorie de la sexualité, reliant théorie de l'inconscient et théorie de la sexualité, qui peut venir voiler une dimension de l'innovation freudienne. On peut dégager deux ordres de discours : en premier la métapsychologie, avec le triple point de vue topique, économique et dynamique. Le sexuel est ici le jeu des forces érotiques, qui ne dérive pas de la sexuation mais de la disposition « perverse polymorphe » à la jouissance, et ce d'une infinité de façons, ainsi une multiplicité de l'aptitude sexuelle, par identification, contacts, contamination, ouverture. Et en deuxième, les thèses organisant les

---

<sup>115</sup> Tort, 2005

<sup>116</sup> Prokhoris, 2000, p. 37, op. cit.



représentations du sujet autour d'une théorie de la sexualité - l'ordre sexuel chez Lacan - avec le complexe d'Oedipe, la fonction phallique, la castration, l'envie du pénis chez la femme etc. Ces deux registres sont quelque peu antagonistes : l'un pense les possibles, l'autre ancre l'existence humaine dans le destin que tracerait la différence sexuelle, l'ordre familial conçu d'abord comme un ordre des générations, à elle assujetti nous rappelle Prokhoris.

La psychanalyse détiendrait-elle la bonne version de l'ordre sexuel, garantissant l'accès à l'ordre symbolique ? La soumission à la théorie de la sexualité gouverne-t-elle le déroulement de la cure doit-on se demander ? L'écoute adressée à la loi qu'articule le phallus, emblème d'une « *rectification subjective* »<sup>117</sup> et pivot de l'articulation du Désir et de la Loi, relève d'un choix politique : *le Sage de référence avec parole d'évangile* »<sup>118</sup>. L'analyse deviendrait le jugement (dernier) et structurerait la division des sexes.

« *L'inconscient [c'est le] « discours de l'autre » car des injonctions nous déterminent et aussi ces réseaux de signifiants qui cadastrant notre univers, qui sont faits de ce qui nous a été adressé et aussi de la façon dont nous nous en sommes débrouillés* »<sup>119</sup>. Discours de l'autre avec jeu de ses emprises : un ensemble ouvert, des effets de cette machine à produire du sens. On observe un double mouvement dans la psychanalyse : sa représentation du sexe, de la sexualité, non plus fondé sur la reproduction, amenant la promotion du désir, et la formulation du rapport théorie-pratique de la sexualité avec les constructions sociales de l'ordre sexuel sur la question des normes. Rappelons que Freud pose que c'est la recherche du plaisir qui est la prédisposition originelle, et non l'instinct de reproduction.

Pour Foucault, le sujet est avant tout construit discursivement par le contexte historico-social. Pour Lacan, sans être d'une certaine manière en contradiction avec cette théorie, le sujet est parlé par l'Autre, c'est-à-dire le discours qui est tenu sur lui, le plus souvent les parents. « (...) *Nous sommes parlés* »<sup>120</sup>. Le sujet se fait donc représenter par les signifiants de l'Autre qui le désignent, car ces signifiants vectorisent le désir qu'a l'Autre pour lui. Alors comment nos patients se servent-ils d'autrui pour définir leur identité sexuelle ? Mais définir son identité sexuelle, n'est-ce pas déjà la figer ?

<sup>117</sup> *ibid*, p. 114

<sup>118</sup> *ibid*

<sup>119</sup> *ibid*, p. 313

<sup>120</sup> Lacan, 1975-76, p. 162

« Nous avons besoin aujourd'hui d'une théorie de la sexualité qui ne soit pas celle de l'identité masculine ou, à défaut, de l'identité féminine, définie comme incomplète par rapport à celle de l'homme, mais théorie de la construction réciproque des sexes l'un par l'autre, c'est-à-dire d'une théorie des rapports intersexuels, et non seulement d'une théorie intergénérationnelle de l'identité sexuelle »<sup>121</sup>.

La pulsion et la variabilité de son objet, son excès, la compulsion de répétition, la jouissance, sont un irréductible de la psychanalyse. Jouissance comme restes irréductibles de la norme. « Jouissance liée au fait qu'il n'y a pas simplement des organismes ou des corps régulés par le plaisir ou le déplaisir, mais aussi des corps confrontés aux pulsions, au ratage du langage, à l'inconscient et à ses formations (...) »<sup>122</sup>.

Tout est champ potentiel d'investissements libidinaux. Ainsi la psychanalyse nous invite à un brouillage des repères. La sexualité serait-elle la capacité à subvertir toutes les significations ? Nous sommes fait de discours et notre clinique nous enseigne sur les embrouilles du sexe et du désir pour obturer sa division et résoudre la question du savoir. Alors comment le réel de la contingence nous invite-t-il à repenser notre savoir psychanalytique sur le sexuel ? Comment créer la place et l'espace pour une implication subjective ?

Rappeler la résurgence incessante d'un point d'impossible serait une des tâches de la psychanalyse face aux technologies nouvelles où les limites visibles reculent indéfiniment.

## **a5-2 Savoir sur le sexuel, côté psychanalyse**

<sup>121</sup> Dejours, 1993, p. 15, op. cit.

<sup>122</sup> Laufer, 2014a, p. 23

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, on assiste à une contestation prééminente envers les médecins et psychiatres sur le savoir sur la sexualité (socialistes, féministes, homosexuels etc). Il s'agit davantage d'une transformation du régime de normativité impliquant un déplacement des contrôles sociaux qu'une révolution sexuelle.

Dans un temps où la technique assume la fonction de la science, la gestion celle de la politique et la sexualité celle de l'amour, nous interrogerons tout au long de cette recherche ce que la psychanalyse, en tant que construction d'un savoir sexuel, a à dire aujourd'hui face à d'autres discours comme les sciences sociales par exemple. Tout savoir relève-t-il d'un discours ? Par exemple, Lacan parle d'un discours qui ne serait pas un savoir : la politique. Il n'y a pas de savoir neutre, mais toujours imbrication entre savoir et pouvoir. Tout savoir entretient un rapport de pouvoir. *« Par rapport au projet d'une inscription des savoirs dans la hiérarchie du pouvoir propre à la science, la généalogie serait une sorte d'entreprise pour désassujettir les savoirs historiques et les rendre libres, c'est-à-dire capables d'opposition et de lutte contre la coercition d'un discours théorique unitaire, formel et scientifique »*<sup>123</sup>.

La passion de savoir peut constituer en psychanalyse, comme dans d'autres domaines, *« une réponse défensive au traumatisme »*<sup>124</sup>. Freud le situe dans l'expérience de l'enfant confronté à la naissance d'un autre enfant : d'où vient cet enfant ? Et le désir de le supprimer. Nous poserons la question : à quoi nous ouvre l'inconscient, au centre de ce champ de savoir sur le sexe qu'est la psychanalyse ? Morel se demande si l'on peut parler de sexe en psychanalyse sans faire référence à la différence sexuelle<sup>125</sup>. D'un point de vue freudien, il est difficile de répondre oui. Certains concepts sont sexués, comme la libido « masculine ». Nous nous demanderons si la psychanalyse peut intégrer d'autres savoirs : études de genre, études féministes, études gays et lesbiennes, queer, savoirs minoritaires, philosophie, histoire, etc. Sont-ils compatibles ? L'aspect caractéristique du savoir inconscient rend la psychanalyse « inactuelle » : *« ni soumise aux effets de mode, ni intemporelle, ainsi elle se doit d'entamer un dialogue avec ce qui lui est contemporain »*<sup>126</sup>. Lacan avec le *« Il n'y a pas de rapport sexuel »*<sup>127</sup>, a tenté de destituer

<sup>123</sup> Foucault, 1976a, p. 11, op. cit.

<sup>124</sup> Schneider, 19 sept 2011, Entretien

<sup>125</sup> Morel, 2005, p. 67

<sup>126</sup> Bourlez, 2015, p. 268

<sup>127</sup> Lacan, 1970, 1972

les catégories homme, femme, a ouvert une brèche à l'endroit de la psychanalyse, une invitation à d'autres études mais celle-ci reste souvent esquivée<sup>128</sup>. « *Il n'y a pas de rapport sexuel* » est une invitation à la psychanalyse à s'intéresser aux « embarras » du corps, au ratage, à la non complémentarité des sexes, à l'invention de chacun, même si ses travaux sur la sexualité peuvent être quelque peu dogmatiques (cf chapitre d7 « *Il n'y a pas de rapport sexuel* » p.272).

En psychanalyse, bien évidemment, il ne s'agit pas du sexe de la biologie mais d'une anatomie fantasmatique, d'une représentation inconsciente du corps. La découverte freudienne, véritable révolution copernicienne, a introduit une coupure profonde dans le champ du savoir. La subversion du rapport du sujet au savoir inconscient dans la séance analytique conduit le sujet à constater qu'il n'est pas, comme il le croyait, réduit à ce qui le détermine historiquement. Mais oublier ces déterminations peut poser problème. La mutation du symptôme, de formation pathologique en support pour la création, peut lui permettre de mieux se loger au sein du lien social. C'est l'enjeu du discours analytique, forme de lien social, l'un des quatre discours formulé par Lacan en 1970. Ces discours tournent autour d'une constante : la barrière de la jouissance comme conséquence de la loi humaine, qui concerne l'interdit de l'inceste. La psychanalyse, comme pratique clinique et champ de savoir, introduit une dialectique entre l'irréductible singularité du symptôme et son insertion au sein du lien social. Parfois elle peut l'oublier en omettant la rencontre avec d'autres sciences humaines ou sociales. Notre pratique est fondée sur le corpus des savoirs qui nous permet de pouvoir la penser. Parmi les différents types de savoir, la forme narrative comme forme originelle du savoir a permis la transmission des expériences, en particulier intersubjectives, les mythes. Le processus narratif est au coeur des activités amoureuses et sexuelles ; ce savoir constitue la part essentielle de la prise en charge. La différence des sexes, selon Freud, tout comme la provenance des enfants, sont deux questions fondamentales. Elles poussent l'enfant à forger des « théories sexuelles infantiles ». Avec l'originalité de l'objet de la psychanalyse - polymorphie du sexuel infantile et indifférence de l'inconscient à tout principe ordonnateur - comment confirmer la validité de la logique phallique ? Pour Lacan, la loi et le désir sont unifiés, comme un pacte, consistance propre sous le nom de différence

---

<sup>128</sup> Allouch, 1998

sexuelle, sorte de fétiche, nous tenterons de l'argumenter.

Le langage modélise le corps, le met sous tension ; la notion de désir sexuel en psychanalyse est nouée au langage et au désir de savoir, racine de la théorie de la libido freudienne, avec le concept de pulsion. C'est de cette position que peut répondre le psychanalyste à cette demande de savoir. Il n'y a d'inconscient qu'articulé à la sexualité et vice versa, ce qui a un effet traumatique sur le sujet et le pousse à fantasmer n'est rien d'autre que la sexualité elle-même. Les fantasmes sont à la fois protection et origine de nos symptômes. Freud constate, en les écoutant, que le discours des patients ne contient pas n'importe quoi mais qu'il concerne de manière directe ou allusive la sexualité. Le but final des processus pathologiques serait de rétablir une satisfaction sexuelle d'autrefois. Tout trauma est sexuel, le traumatisme du sexuel est porté dans les mots de la langue et par eux nous rappelle Cabassut<sup>129</sup>.

Ce qui constitue la sexualité ce sont les avatars du désir qui est inventivité, « *production poétique* »<sup>130</sup>, construction narrative convoquant l'herméneutique, la phénoménologie, l'historisation subjective et intersubjective. Ce qui fonde la psychanalyse, c'est la méconnaissance du sujet de son désir, de sa sexualité. Lacan avec le concept de jouissance, parle du manque à être qui soumet le sujet à une jouissance impossible, un ratage, un assujettissement à un impossible. Nous ferons nôtre la distinction de la pratique lacanienne qui ne peut avoir d'autres principes que « ça rate ». Le discours analytique découvre que le sujet ne peut être produit sans un objet de jouissance, Lacan l'appellera « l'objet a » ; celui-ci affirme que rien de l'ordre du savoir n'est sans le produire. Le « pas de rapport sexuel » nous indique qu'aucune parole ne permet de rendre compte du sexe. Et Lacan nous rappelle que du sexuel, il ne faut rien entendre d'autre que du semblant, qui ne s'oppose pas au réel mais se noue à lui . « *Tout ce qui est de l'ordre du sexe, c'est le semblant* »<sup>131</sup>. Alors se déprendre des catégories de la sexualité ne ferait-il pas que « *répéter l'engagement inconscient d'un mode de jouissance et de désir (...) continuer de faire jouer les semblants que sont l'homme et la femme ?* »<sup>132</sup> demande Liotta. Pour lui, la sexualité est au centre de l'inconscient en ceci qu'elle est un manque et qu'il existe une faille entre le désir et la demande. Le désir sexuel est noué au langage qui modélise le corps. La psychanalyse traite de la souffrance

<sup>129</sup> Cabassut, mars 2009

<sup>130</sup> Lartillot F., 2010

<sup>131</sup> Lacan, 1973, p. 460, op. cit.

<sup>132</sup> Liotta, 2016, p. 73, op. cit.

psychique en sa relation avec l'inconscient, « discours de l'autre », discours intériorisé ; il s'agira alors de questionner la manière dont il s'est constitué, qui prescrit ce que nous sommes au sujet de la sexuation, prescription au double sens du terme. « (...) *injonction et décret d'oubli ; injonction à être femme ou homme, et décret d'oubli des éléments (discursifs, institutionnels, inconscients) qui ont présidé à la construction de cet être sexué* »<sup>133</sup>. En psychanalyse, la théorisation commence par une désignification, le sens est créé en subvertissant les significations codées de la langue et des mots ; plaisir, pulsion, sexualité sont des métaphores. Freud a montré comment le sexuel est déterminé par l'intervention psychique du sujet, impliquant d'accueillir ce qui se refuse à se dire dans l'expérience d'un corps habité par le langage. Et l'articulation de la sexualité à la sexuation, qui joue comme support du « symbolique », est pour le moins sujette à des crises.

Ainsi le sexué tel qu'il s'éprouve procède du sexuel. Il est donc originairement troublé. Rappelons que ce n'est donc pas la sexuation qui dicte la sexualité mais la disposition sexuelle « perverse polymorphe »<sup>134</sup> qui est plastique, apte à toutes les modulations. Laplanche conçoit le sexuel, propre à l'inconscient, comme résidu inconscient du refoulement-symbolisation du genre, pluriel, par le sexe, duel<sup>135</sup>.

Nous poserons la question : si les normes sont duelles (phallique/castré, présence/absence etc), empêchent- t-elles les possibilités psychiques multiples ?

## **a6 Savoir sur le sexuel, côté études de genre .**

*« Quelle est donc cette pensée qui refuse de faire retour sur elle-même, qui ne remet jamais en cause ce qui la constitue au premier chef ? Cette pensée est la pensée dominante. Cette pensée affirme qu'il existe un déjà-la des sexes, quelque chose qui*

<sup>133</sup> Prokhoris, 2000, p. 4 de couverture, op. cit., op. cit.

<sup>134</sup> Freud, 1905b

<sup>135</sup> Laplanche, 2003

*précède toute pensée, précède toute société . Cette pensée est la pensée de ceux qui gouvernent les femmes »<sup>136</sup>.*

Le savoir dont les études de genre se revendiquent est un savoir situé, expérientiel. Les études féministes – au centre des études de genres - seront définies comme un savoir, souvent disqualifié, car considéré comme « non conceptuel » ou non scientifique, donc incapable d'unanimité. Il s'appuie sur un ensemble de savoirs locaux, différentiels et oppositionnels, minoritaires (invention de technique de soins, transformation de l'expérience en savoir, points de vue marginaux etc) court-circuitant le savoir dominant, particulièrement gynécologique et sexologique, « *en enrayant la machinerie théorique elle-même, de suspendre sa prétention à la production d'une vérité et d'un sens par trop univoques* »<sup>137</sup>.

Par exemple, que de patientes viennent évoquer leurs parcours gynécologiques, sans écoute, vécus comme une série d'interventions intrusives, souvent inutiles ! Savoir qui problématise, d'un point de vue épistémologique inédit, le rapport que tout savoir entretient avec une position de pouvoir, le renforçant, le renversant ou le modifiant en retour (cf chapitre a3 Le dispositif de pouvoir).

Les études de genre et féministes problématissent les trois dimensions du sexe : mâle ou femelle et leurs rôles et comportements sexuels censés leur correspondre, le genre produit et reproduit par la socialisation et défini comme les attributs du féminin et du masculin et enfin la sexualité. Celle-ci est pensée comme système politique. Ces études travaillent sur leur relation . Relation de causalité, de simultanéité, de normalisation et sur les implications de cette délimitation ; sur le désassujettissement des savoirs pour les rendre plus libres, capables de l'opposition contre la coercition d'un discours théorique unitaire. Ces études fondent leur analyse sur le fait que les rapports sociaux de sexe sont une dimension centrale de toute société. Elles se proposent d'interroger la construction sociale des genres masculin et féminin. Pour ces études, le genre précède le sexe et la sexualité précède le genre . Nous y reviendrons. Mais le terme « études de genre » semble aussi avoir parfois quelque peu perdu son caractère critique, s'écartant non seulement des pensées féministes mais des approches politisées.

<sup>136</sup> Wittig, 1992, p. 44

<sup>137</sup> Irigaray, 1984, p. 75, op. cit.

## **B Rapport entre psychanalyse et politique : le sexuel comme question politique**

*« L'analyste ne peut pourtant pas basculer du côté purement politique, il a à entendre les peurs du petit enfant et son obéissance aux discours parentaux ou de l'entourage ...qui eux-mêmes sont des effets de l'air du temps . Mais il n'a pas non plus à faire l'impasse sur toutes les saloperies du dehors ...ni à se taire (...) Est-ce que les psychanalystes pourraient (...) fournir des outils utiles ? Des outils pour se révolter et ...vivre ? Est-ce que le discours de l'analyste ou un engagement des analystes en tant que tels dans cette révolte, apporterait quelque chose de spécifique et pertinent ? »<sup>138</sup>.*

*« Il est certain que se coltiner la misère du monde (...) c'est entrer dans le discours qui la conditionne, ne serait-ce qu'au titre d'y protester »<sup>139</sup>.*

Nous reprendrons la définition du politique de Demailly, sociologue, qui pourrait selon elle être ainsi défini : *« la réflexion stratégique et les pratiques de pouvoir concernant l'organisation de la société, l'agencement pratique et symbolique d'un groupe humain. C'est le langage qui permet l'émergence du politique (comme pratique et comme réflexion sur l'organisation du monde humain), dans la conflictualité, la pluralité des paroles et le mensonge »<sup>140</sup>.*

La psychanalyse n'est pas imperméable au sociétal, au politique. Elle est une pratique sociale et comme toutes les autres est influencée par les idéologies politiques anciennes - respect des hiérarchies, individualisme, dépolitisation, repli sur la sphère privée. Le

<sup>138</sup> Zygoris, 2012, Argumentaire colloque « La rue, le politique et le sexuel »

<sup>139</sup> Lacan, 1974, p. 25

<sup>140</sup> Demailly, 2016, Article



politique est un champ spécifique du social – plus large - non coextensif à celui-ci. Les psychanalystes sont nombreux à intervenir dans l'espace public, en matière de mœurs ou de législation familiale par exemple, certains se proclamant « experts ». La psychanalyse n'est évidemment pas du côté d'une vision politique du monde, ni d'une éthique mais elle a des effets éthiques et politiques dans la production des subjectivités. Elle a alors une responsabilité historique dans les affaires de la cité dont elle ne peut se dédouaner. Elle peut contribuer à la théorisation du vivre ensemble et à l'invention de pratiques qui le soutiennent. Pour cela elle doit affronter le défi de l'historicité et accepter une pluridisciplinarité qui respecte les spécificités épistémologiques ; l'emprunt de concepts peut se faire à la condition d'en payer le prix, c'est-à-dire de faire l'effort de les traduire – une définition du « conversionnisme ». Cela implique qu'elle analyse sa propre influence sociopolitique et repère ses formes particulières et paradoxales de résistance au politique se manifestant dans une dépolitisation ou une politisation inavouée. Résistance sous-estimée aussi à l'historicité, or il y a une histoire du symbolique et aussi une histoire de ce qui fait traumatisme, d'un certain nombre d'impensés, de « trous », de deuils d'une autonomie absolue – imaginaire – de son objet de connaissance. Il s'agirait donc de déconstruire sa résistance à penser son hétéronomie partielle – un « refoulé » à repenser en permanence - pour justement garder son autonomie et sa subversivité.

Quand Freud étudie les foules organisées, le leadership, le rôle des pulsions de mort dans l'histoire des sociétés, les guerres, le malaise dans la civilisation qui affecte les subjectivités, il prend le politique comme un objet central de connaissance<sup>141</sup>. La théorie freudienne identifie les contradictions du fait politique à travers ses effets sur les sujets divisés traversés par des tensions et des désirs à domestiquer, canaliser et réprimer, partiellement voués à l'échec, un « impossible ».

Peut-on envisager une continuité entre le projet, l'expérience de l'émancipation individuelle et l'engagement pour l'émancipation collective ? Quels parallèles entre acte analytique et acte révolutionnaire ? Dans un colloque à Cerisy<sup>142</sup>, l'argument était le suivant : *« Si l'appel à la révolution transforme la pensée en acte, la parole de l'analysant lors d'une cure a des effets pratiques sur ses actes, qui le font s'inscrire dans*

<sup>141</sup> Freud, 1930, op. cit.

<sup>142</sup> Colloque Cerisy, 3-13 août 2011, *Marx, Lacan : l'acte révolutionnaire et l'acte analytique*, Coll. « Point Hors ligne », Ed. Erès, 2013

*le lien social différemment* ». Il semblerait que la psychanalyse n'a pas vraiment théorisé l'articulation de la cure sur la subjectivation politique. Castoriadis<sup>143</sup> l'a tenté dans ses nombreux travaux. « *Qu'y renonce donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque* »<sup>144</sup> nous dit Lacan à propos de la position d'analyste.

La position « politique » du psychanalyste est une posture qui offre certaines façons d'écouter ses analysants : posture qui amène à déconstruire ses propres normes, ses aprioris, ses assignations. Une politique de l'irreprésentable, car il n'y a aucun modèle, il faut inventer. L'« affaire » de la psychanalyse n'est pas politique à proprement parlée mais politique en tant que biopouvoir - art de gouverner les corps - qui peut entendre quelque chose de la psychanalyse avec le pulsionnel. La sexualité est porteuse des valeurs sociétales. La dimension politique de la psychanalyse se joue dans l'adresse faite à l'analyste, qui est du côté d'un malaise lié aux normes, avec ses possibilités d'existence. Le psychanalyste ne peut être indifférent face à la politique du sexuel, aux normes. « *Les enfants, les fous, les pauvres et les étrangers (...)* . *Est-ce que les psychanalystes pourraient leur fournir des outils utiles ? Des outils pour se révolter et vivre . Est-ce que le discours de l'analyste ou un engagement des analystes en tant que tels dans cette révolte, apporterait quelque chose de spécifique et de pertinent ?* »<sup>145</sup>.

La question du sexuel est une question politique. Les problèmes sexuels sont des problèmes politiques concernant la manière dont la collectivité s'y prend pour instituer des valeurs, imposer certains comportements et même des manières de penser. Politique du fait qu'il est question de rencontres et de non rencontres et aussi du fait que la psychanalyse pose autrement la question de la rencontre avec le Réel. La psychanalyse est une pratique politique car elle touche à ce qu'il y a de plus intime du pouvoir. Le rapport à l'autre est d'abord un rapport à la toute puissance, l'injonction, la passion de domination sur les amours et les plaisirs. Ce sont les particularités de ce rapport de pouvoir qui agissent dans le nœud de la singularité. Ces particularités intimes explosent. Alors il s'agit de donner sa chance à des possibles non prévisibles, mixés, une créolisation, hybridation ou métissage. Le politique ainsi peut être questionné par la

---

<sup>143</sup> Entre autres, Castoriadis C., 1990

<sup>144</sup> Lacan, 1958, p. 321

<sup>145</sup> Zygouris, 2008, Journées et Conclusion 2012

psychanalyse du côté de la répartition des modes de jouissances plus ou moins aliénantes. Freud déjà proposait des instruments d'analyse de ce que serait le versant de passivation de tout un chacun dans son rapport au pouvoir et à l'autorité, repérée comme « servitude volontaire »<sup>146</sup>.

Dire : « Le personnel est politique »<sup>147</sup>, c'est entendre la politisation d'expériences individuelles sans voix, expériences partagées en savoirs valorisés, et construire une attitude « positionnée » ou « située ». Cela implique un travail d'historisation et de conscientisation, de politisation de l'expérience individuelle, de l'espace privé, intime, de réappropriation de savoirs par des communautés vaincues de l'histoire (femmes, minorités sexuelles etc). Leur contribution, notamment sur la question de la différence sexuelle, du « différent des sexes », des préjugés, de l'historisation et du conflictuel, ne peut qu'intéresser la psychanalyse. Mais ne s'oppose-t-elle pas point par point à la politique ? Sa théorie permettrait-elle d'éclairer le social, de redonner la parole au sujet, saisie dans sa relation à l'Autre ?<sup>148</sup>.

La clinique analytique suspend le militantisme, par égard au réel de la souffrance qui habite le sujet. Elle prend en charge, avec la rencontre avec l'inconscient, le réel tel qu'il s'impose à chacun, en cela qu'il interrompt l'intelligibilité des réclamations sociales, même les plus justes. Elle trace la carte de nos spectres, repère la logique de nos fantasmes en fonction d'une dimension « hors sens »<sup>149</sup>, supplémentaire à celles qui ont cours dans la cité. Dans le meilleur des mondes, l'humain aura à affronter la répétition de ce qui se refuse, un excès. En ce sens, la psychanalyse n'a ni à s'alarmer de la crise de l'ordre symbolique et de ses universels, ni à se réjouir de l'omnipotence scientifico-capitaliste et ses perfectionnements. Elle doit continuer à se ré-inventer pour accueillir ce qui vient profondément déranger les certitudes identitaires, aussi bien que les lendemains qui chantent. Quand Lacan, à propos de la place de l'analyste, nous dit : «( ...) *C'est justement de n'être absolument pas là pour lui-même* »<sup>150</sup>, c'est précisément sa dimension sociale et politique, c'est-à-dire de se défaire de ses préjugés. Il insiste sur la dimension politique de la psychanalyse, qui a trait au « *gouvernement*

<sup>146</sup> Freud, 1930, op. cit.

<sup>147</sup> Slogan des années 60

<sup>148</sup> Lezé, 2015

<sup>149</sup> Lacan, 1973, absence : ab-sens : loin du sens

<sup>150</sup> Lacan, 1969, p. 59

*des vivants*»<sup>151</sup>, expression de Foucault. Solers parlera d'« *une politique du symptôme* »<sup>152</sup>.

Selon Lézé<sup>153</sup>, l'analysant s'affilie en fin de compte à un mouvement social, sa conversion étant aussi un acte militant au service de la cause. Dans ce dispositif, la cure psychanalytique peut être assimilée à un fait d'organisation politique. Tout patient devient un expert à l'égal des professionnels. Selon lui, de révolutionnaire, le discours psychanalytique peut devenir réactionnaire si la psychanalyse ne révisé pas très largement ses vues sur la famille. La psychanalyse n'est pas apolitique, mais est une façon de faire du politique par d'autres moyens et, en particulier, en devenant freudien nous dit-il, n'étant pas une nouvelle religion qui dépolitiserait les individus. L'interaction de la sphère privée et de la sphère publique, sociale, historique, est au centre du processus analytique. La politique est un des champs privilégiés où s'affrontent les désirs des sujets. En 1967, Lacan dira : « *L'inconscient, c'est la politique* »<sup>154</sup> nous dira Lacan.

La modernité a toujours opposé l'individu et l'espace public. L'intime se trouve clivé du politique nous dit Gori<sup>155</sup>, il suppose une relation à autrui. L'espace du politique est à penser comme un lieu d'institutionnalisation du sujet. Il suppose des rapports de force, et aussi repose sur des mythologies fondatrices du rapport à l'origine. Nous poserons la question : face aux nouveaux enjeux de la société civile, est-il pertinent que la psychanalyse reste à l'écart de la question historique, politique, culturelle et anthropologique, pour pouvoir continuer à se situer du côté du discours subversif, de l'invention de chacun ? Comment permettre une repolitisation de la psychanalyse, qui est un savoir constitué historiquement, comment défaire sans cesse son rapport au savoir et aux normes qu'il institue ? Il s'agit d'envisager la clinique des discours de souffrance comme une politique, pas une médecine du corps social. De poser le postulat que la politique commence avec le sujet individuel et que c'est l'expérience de ce sujet individuel qui légitime sa position politique.

---

<sup>151</sup> Foucault, 1979-80

<sup>152</sup> Solers C. 1998, p. 71-76

<sup>153</sup> Lézé, 2010, op. cit.

<sup>154</sup> Lacan, 10 mai 1967, Séminaire « La logique du fantasme », inédit

<sup>155</sup> Gori, 2010

La question des rapports entre politique et psychanalyse ont été au cœur de l'entreprise de Deleuze et Guattari dans les deux tomes de « *Capitalisme et Schizophrénie* » : « *L'Anti-Oedipe* » et « *Mille Plateaux* »<sup>156</sup>. Dans ce dernier, ils remettent en question toutes les théories qui visent à une systématisation. A celle-ci, ils substituent une sorte de patchwork distinguant « l'espace lisse et l'espace strié » selon des multiplicités de devenirs, d'intensité. Pour eux, il n'y a de devenir que minoritaire, ne s'intéressant qu'aux transformations du champ social. Ils mettent la subjectivité, le désir inconscient, la libido au sens freudien, au premier plan de la question politique, dans son aspect théorique mais plus encore pratique et organisationnel. Amour et sexe investissent le champ social. On assiste actuellement à des débats et polémiques autour de nombreux événements : l'accouchement sous X, la filiation, les AMP, l'adoption, l'homoparentalité, la pornographie etc. Quels sont les rapports que ces problèmes de société ont entre eux ? Selon Iacub, tous ces sujets relèveraient de la même problématique . Ils sont « *liés par un destin intellectuel commun, où la question du traitement politique qu'on souhaite faire de la différence sexuelle est centrale* »<sup>157</sup>.

Tout un courant de pensée, à partir des années 1980, va « *profiter du potentiel subversif des sexualités marginales pour questionner l'ordre social et politique* »<sup>158</sup>. Certains auteurs considèrent les catégories masculin-féminin et les différences des sexes comme construites et sources de violence. Le pouvoir hétérosexuel en serait l'un des responsables. Wittig, à son propos, parle de « *régime politique* »<sup>159</sup>, faisant partie de l'administration des corps et de la gestion de la vie, de la biopolitique. En définissant implicitement une normalité, l'hétérosexualité serait un régime disciplinaire sur le sexe. « *La sexopolitique* » apparaît comme une forme dominante de l'action biopolitique dans le capitalisme contemporain »<sup>160</sup> nous dit Preciado qui parle de « *technologie du gouvernement des gens* », de nouvel « *empire sexuel* »<sup>161</sup>. Et Foucault questionne le politique au sens des « *effets de pouvoir propre à un discours considéré comme scientifique* »<sup>162</sup>. Dans son article de 2003, Preciado explore les avantages théoriques et politiques de la notion de « *multitudes* » par rapport à celle de la différence sexuelle. Le

<sup>156</sup> Deleuze et Guattari, 1972,1980

<sup>157</sup> Iacub, 2000, p. 252

<sup>158</sup> Saes, 2005, p. 89

<sup>159</sup> Wittig, 1992, p. 18, op. cit.

<sup>160</sup> Preciado, 2003, p. 17

<sup>161</sup> *ibid*

<sup>162</sup> Foucault, 1976a, p. 10, op. cit.

genre ne serait pas l'effet d'un système fermé de pouvoir mais l'ensemble des dispositifs « sexopolitiques » – de la médecine à la représentation pornographique en passant par les institutions familiales – qui vont faire l'objet d'une réappropriation par les minoritaires sexuels. Le sexe, les pratiques, les codes de la féminité et de la masculinité, entrent dans les calculs de pouvoir, faisant des discours sur le sexe un agent de contrôle de la vie.

Pour Lacan le rapport entre psychanalyse et politique n'est pas un rapport direct, immédiat. Le hiatus est dans le fait que la politique est relative au collectif, à un collectif de parlants, là où la psychanalyse, en tant qu'expérience et pratique, vise le singulier et procède au un par un. Il y a aussi entre eux tout le système des « pratiques discursives », les institutions (famille, école, etc), les mœurs comme formations des valeurs, des normes et des goûts d'une époque, mais aussi les savoirs. Lacan élève la politique à la structure d'un lien social fondamental voire du plus fondamental des liens sociaux. La politique ne serait pas un savoir mais un discours. Or nous dit-il « *Il n'y a de discours, et pas seulement l'analytique, que de la jouissance* »<sup>163</sup>. Pour penser la jonction « politique et psychanalyse », il se sert de sa théorie des quatre discours et de la circulation du plus de jouir qui expliquerait beaucoup de faits politiques selon lui. Psychanalyste lacanien, Nguyễn critique la position des études de genre, notamment les mouvements LGTB (lesbiennes-gay-trans-bi), qui travaillent aussi sur la question de l'identité sexuelle. Selon lui, ils utiliseraient Derrida, Foucault et aussi Lacan, la lecture de ce dernier lui semblant partielle car ils emprunteraient les concepts du champ psychanalytique et les abandonneraient pour développer des conditions politiques. Il soutient que la psychanalyse doit se prononcer sur les mutations de la Jouissance affectant les sujets et le lien social, sur « *les conséquences qu'emporte la priorité donnée au plus de jouir sur le désir et l'amour* »<sup>164</sup>. Il suggère de « (...) *mettre la psychanalyse au chef de la politique et non l'inverse* »<sup>165</sup>. Selon lui, les sujets LGTB ne veulent pas reconnaître le grand écart entre Freud et Lacan dans le débat des identités sexuelles<sup>166</sup>. « *Le sujet de l'inconscient ne serait ni le gay et sa culture, le sujet d'un mode de vie ; le sujet queer, du fait même du refus d'assignation de genre, se situe souvent près du sujet évanouissant de la psychanalyse, ce que la psychanalyse réfute, car la voie du*

<sup>163</sup> Lacan, 1970, p. 90, op. cit.

<sup>164</sup> Nguyễn, 1-2 décembre 2007, Journées de L'EPFCL, Paris, note 3

<sup>165</sup> *ibid*

<sup>166</sup> Lacan, 1973, op. cit.

*performatif, de la performance, qui touche au corps et aux pratiques sexuelles comme « agir » subversif l'en l'éloigne »*<sup>167</sup>, s'opposant alors à Butler et Derrida.

Il est question d'enjeux politiques quand la psychanalyse pense les enjeux des mouvements des identifications, avec verrouillage ou déverrouillage des normes définissant l'espace de nos existences. La différence sexuelle ordonnerait la sexualité et serait au principe de toute pensée articulée. *« C'est à dire qu'une version de la théorie de la sexualité développée par la psychanalyse pour établir l'ordre sexuel serve de « cache-sexe » (...) à un état de relation de pouvoir »*<sup>168</sup>. Il suffit de penser à la violence extrême dans les débats sur la modification des formes de vie dite « privée ». Puig de la Bellacasa nous dit dans son livre sous-titrée *« Think we must »*: *« Les conditions de vie sont aussi des conditions de vue »*<sup>169</sup>. Elle nous invite à sortir de l'alternative entre relativisme et universalisme et d'une conception abstraite de l'objectivité. Science et politique sont ainsi considérées comme des notions en (re)construction, des processus interdépendants avec les savoirs, leurs modalités de production, les rapports dans lesquels ils s'inscrivent et qu'ils contribuent à transformer. La prétendue neutralité scientifique est une posture politique. La production scientifique n'est pas hors du monde social. Pour parvenir à une démocratie intellectuelle, il conviendrait de porter systématiquement attention aux points de vue marginaux et de *« vise(r) à produire des effets transformateurs en tant que communiquer non pas uniquement un état de fait mais le processus de sa transformation »*<sup>170</sup>. *« Penser nous devons »*<sup>171</sup>, c'était aussi un appel de Virginia Woolf, en réaction à l'absence des femmes des universités et des sciences. Elle évoque les conditions matérielles de production des savoirs et les effets d'autorité de la science dans la société, la conception du désintéressement.

Pour Douville<sup>172</sup>, le discours de l'analyste ne se situe que *« par rapport à d'autres modalités de lien social (...) Ce que la psychanalyse met en évidence est que si de fortes contraintes à la sublimation créent une façon de malaise entre le sujet et ses idéaux, le malaise dans le lien social est aussi lié à ce qui cause chacun comme sujet : sa prise*

<sup>167</sup> Nguyen, 2007, op.cit.

<sup>168</sup> Prokhoris, 2000, p. 171, op. cit.

<sup>169</sup> Puig de la Bellacasa, 2013, p. 190

<sup>170</sup> *ibid*, p. 213-214

<sup>171</sup> Woolf, 1929

<sup>172</sup> Douville, Psychologue, psychanalyste, directeur de la revue Psychologie Clinique

*dans le langage et sa division subjective* »<sup>173</sup>.

La question de la « crise du symbolique » émerge dans les années 1990, en même temps que d'autres problématiques de la « mélancolisation du lien social » et autres « mutations anthropologiques », plaçant le sujet en « état limite ». Ici Ehrenberg<sup>174</sup> parle de clinique à la fois comme analyse sociopolitique (le libéralisme) et pratique de prise en charge des maux engendrés par de nouveaux idéaux sociaux rassemblés par le concept d'autonomie (réparation des liens sociaux défaits par le libéralisme). Lebrun<sup>175</sup>, lui, parle d'un discours social qui laisse croire que l'ordre symbolique ne porte plus en lui cette inéluctable déception inhérente à notre condition humaine (discours scientifique tout puissant et famille qui met en congé le père permettant soi-disant l'évitement de la castration ). Il rappelle que, même s'il n'y a plus de père pour la garantir, l'énonciation qui marque les énoncés est néanmoins garantie par le langage. Il s'appuie, avec Melman<sup>176</sup>, sur le texte de Lacan de 1938, « *Les complexes familiaux* », avec une définition normative du symbolique venant de Lévi-Strauss<sup>177</sup>. Lacan fondera sa théorie sur cette lecture de l'éviction de l'histoire sociale et de la transformation des normes. Pourtant, « *C'est par Lacan que la psychanalyse deviendra une sociologie et une politique via la « subversion du sujet* »<sup>178</sup>, dira Althusser, au moment où Lacan est exclu de L'IPA<sup>179</sup>.

Que reste-t-il de l'esprit d'avant-garde de la psychanalyse ? Gori rappelle que « *ce n'est pas dans une confrontation idéologique que la psychanalyse peut-être un antidote aux différentes formes de servitude volontaire, mais bien plutôt par les effets d'une pratique qui permettent tant bien que mal et plus ou moins à un sujet de s'affranchir de cette haine de lui-même autant que de l'autre qui le conduit à aimer ce qui l'aliène* »<sup>180</sup>. Butler tente de montrer comment un système social suppose une division tranchée des sexes qui produit par lui-même des effets d'exclusion dans l'ordre politique et social. La jonction est plus intime, entre l'ordre de la formation de la psyché et l'ordre du fonctionnement social et politique. Freud et Lacan essaient cette jonction, difficilement

<sup>173</sup> Douville, Article 2011

<sup>174</sup> Ehrenberg, 2010

<sup>175</sup> Lebrun, 1997

<sup>176</sup> Melman, 2009

<sup>177</sup> Lévi-Strauss, 1950

<sup>178</sup> Althusser, 1964, article, La Nouvelle critique (revue théorique du parti communiste)

<sup>179</sup> International Psychoanalytical Association .

<sup>180</sup> Gori, 2011, Article « Psychanalyse et politique : les liaisons dangereuses, in *le cercle Psy*



semble-t-il. Butler pense qu'il faut politiquement forcer la donne, parfois par le travestissement mais aussi par tout ce qui est une caricature du « phallicisme », une subversion comme manifestation politique des deuils impossibles. De toute façon le « phallus » est un artifice, c'est une position politique dans le champ de la sexualité, pouvant se réclamer de tout ce qui est reconnaissance des droits des minorités<sup>181</sup>.

L'origine de la souffrance amoureuse et sexuelle serait selon Illouz<sup>182</sup> davantage du fait que les hommes et les femmes, dans leur relations intimes, rejouent l'inégalité caractérisant leurs relations dans l'ensemble de la société. L'arène sexuelle serait devenue une arène compétitive qui confère un statut et un capital érotique<sup>183</sup> (cf chapitre c2. La sexualité comme acte social, le « capital érotique », p.228). Pour elle, notre culture affirme que les souffrances amoureuses sont le résultat de psychologies défaillantes ou immatures. Freud lie l'attirance sexuelle à nos expériences passées et l'importance des premières années dans la préférence amoureuse, avec l'idée de compulsion de répétition ; les expériences précoces de la perte se répètent comme moyen de gagner en maîtrise. L'idée de responsabilité règne, mais les échecs des vies privées ne sont pas évidemment seulement le résultat de psychés défaillantes. Les vicissitudes de la vie amoureuse et sexuelle sont le produit de nos institutions, de l'ensemble des tensions et contradictions sociales et culturelles qui structurent le moi et l'identité moderne. L'amour et le sexe reflètent et amplifient l'enfermement du moi dans les institutions de la modernité, façonnées par les rapports économiques et de genre. Il faut donc déplacer l'angle d'analyse, identifier les causes institutionnelles du malheur amoureux. Elle questionne l'emprise de l'idéal amoureux dans la modernité. « *La grammaire culturelle du capitalisme pénètre massivement le domaine des relations amoureuses (...)* »<sup>184</sup>. Elle lie aussi la rationalisation de l'amour à l'intensification des technologies de choix, incarnées par Internet ; internet comme marché, où l'on peut comparer des « valeurs » attachées aux personnes pour opter pour la « meilleure affaire ». « *On assiste à la pénétration du langage et des techniques de marketing dans le domaine des relations intimes vers des technologies de l'interchangeabilité qui*

---

<sup>181</sup> David-Ménard, 2015

<sup>182</sup> Illouz, 2012

<sup>183</sup> *ibid*, p. 209

<sup>184</sup> *ibid*, p. 25

*élargissent l'offre* »<sup>185</sup>. L'expérience sexuelle est un bien, on doit donc l'accumuler, un capital sexuel à produire. L'individu est responsable - voire coupable - de son destin. La grammaire de l'amour moderne est le capitalisme, et le capitalisme a pour caractéristique de créer des contradictions immanentes. Le mythe libéral en économie méconnaît le caractère pleinement social des émotions et des affects, avec une responsabilité unique du sujet. Et les rapports de force qui structurent le champ social sont toutes formes de marchés. Selon elle, les « capitalistes sexuels » accumulent les conquêtes, les « prolétaires », les échecs sexuels. L'amour et le sexe sont devenus une marchandise, dotée d'une valeur d'échange et destinée à créer une relation de domination.

Le discours psychanalytique hégémonique d'une « certaine psychanalyse », en produisant un savoir sur la vérité de la famille (définissant les structures pathogènes ou non), en a fait un modèle de « *gouvernementalité* »<sup>186</sup>. Cette structure normative n'est ni naturelle, ni symbolique, mais sociale. Le système dominant est fondé sur le dimorphisme (masculin-féminin), le causalisme ( sexe/genre) et l'hétérosexisme. On assiste autour de 1968 à un moment où la sexualité et le corps deviennent politiques, contre une psychanalyse familialiste et « oedipienisante ». L'ordre sexuel est historique, politique.

Nous poserons la question : la dérégulation libérale entraîne-t-elle une dérégulation symbolique du psychisme et peut-on dire que le sexe est politique, qu'il ne relève pas des mœurs ? La mise en discours, par le travail politique et juridique, scientifique, religieux, littéraire, des représentations des questions sexuelles, permet de les penser. Butler prône la fin d'un questionnement forclos et l'ouverture sur une politique de l'inquiétude seule capable de rouvrir la question du sens. Le genre est de l'ordre du faire, donc il peut être « défait » (dé-faire le genre)<sup>187</sup>. Le faire lui-même est défait par l'inconscient. Le sujet du désir est défait par sa propre sexualité car il n'en a pas la maîtrise. Le genre est défait par le sexuel. Notre propre sexualité ne nous appartient pas comme un attribut mais elle représente ce par quoi nous sommes dépossédés ; le genre est l'expérience d'une affirmation complexe d'exister. Et le rapport aux autres nous ont servis de traits identificatoires.

---

<sup>185</sup> *ibid*, p. 344

<sup>186</sup> Dorlin, 2008, p. 106

<sup>187</sup> Butler, 2006

Fausto-Sterling nous rappelle qu'« identifier quelqu'un homme ou femme est une décision sociale. Nous pouvons utiliser notre savoir scientifique pour prendre cette décision, mais seules nos croyances à propos de la sexualité, et non la science, peuvent définir notre sexe. De plus nos croyances au sujet du genre affectent les types de savoir que les savants produisent sur la sexualité au départ »<sup>188</sup>.

### **C « La différence sexuelle », « les différences sexuelles » : Instabilité sémantique. De quoi « ça parle » ?**

« Nous nous trouvons en face d'une grande énigme, d'un problème posé par un fait biologique, celui de l'existence de deux sexes. Là finissent nos connaissances et, ce fait, nous n'arrivons pas à le ramener à autre chose. La psychanalyse n'a en rien contribué à résoudre ce problème qui est sans doute tout entier d'ordre biologique. Nous ne découvrons dans le psychisme que des reflets de cette grande opposition et nos explications se heurtent à une difficulté dont nous soupçonnions depuis longtemps le motif [...]. Le fait de la bisexualité psychologique pèse sur nos recherches et rend difficile toute description »<sup>189</sup>.

#### **c1 La catégorie de la différence et le binarisme**

<sup>188</sup> Fausto-Sterling, 2000, p. 3, op. cit.

<sup>189</sup> Freud, 1938b, p. 60

« *Un sexe n'a pas de contraire (...)* »<sup>190</sup>.

Contre la pluralité des sujets, toute société a créé une norme exprimée sur le mode d'une différence binaire, rappelant la logique de la sexualité infantile : bon/mauvais, etc. Un formatage, une inscription du genre dans la psyché, ce qui fait un intime étranger en nous et la source d'un conflit, très bien dépeint par Virginia Woolf<sup>191</sup>. La différence sexuelle serait-elle une évidence initiale ? L'activité de pensée serait-elle la traduction du chiffre deux ? Le binarisme considère qu'un sexe ne vaut que pour un autre sexe et exclut toute autre forme d'expression de la sexualité, exclut que les sexes puissent être multiples. Cette idéologie du binaire tient lieu d'universel. « *Il n'y a pas de différences sexuelles, mais une multitude de différences* »<sup>192</sup>.

Jordan développe l'idée, en commentant un énoncé de Bateson, que la différence, cela n'existe pas comme une chose, c'est simplement une idée<sup>193</sup>. Par exemple, la donnée de deux sexes anatomiques distincts peut être pensée dans le cadre d'une autre construction intellectuelle. Mais David, doctorant en sociologie, évoque « *La scission fondamentale et irréductible entre le masculin et le féminin*<sup>194</sup> » et Devereux « (...) *la coexistence de deux sexes, dont seul l'ensemble peut constituer une humanité humaine* »<sup>195</sup>. « *S'il y a bien deux corps, il y a aussi deux sexualités, masculines et féminines, toutes deux complémentaires* »<sup>196</sup>. « *La valence différentielle des sexes* »<sup>197</sup> - appelée ainsi par Héritier, qui constate que la distinction entre féminin et masculin est universelle - serait-elle ainsi un invariant trans-culturel, mais aussi un invariant de la structure même de la pensée ? « *C'est l'observation de la différence des sexes qui est au fondement de toute pensée, aussi bien traditionnelle que scientifique (...) Il m'est apparu qu'il s'agit là du butoir ultime de la pensée, sur lequel est fondée une opposition*

<sup>190</sup> Derrida, 2004

<sup>191</sup> Cf *Orlando*, 1928

<sup>192</sup> Preciado, 2003, op. cit.

<sup>193</sup> Jordan, 1999

<sup>194</sup> David, 2007, p. 43

<sup>195</sup> Devereux, 1982, p. 7

<sup>196</sup> *ibid*, p. 47

<sup>197</sup> Héritier, 1996, p. 19, op. cit.

*conceptuelle essentielle : celle qui oppose l'identique au différent (...) Support majeur des systèmes idéologiques, le rapport identique/différent est à la base des systèmes qui opposent deux à deux des valeurs abstraites ou concrètes (...) valeurs contrastées que l'on retrouve dans les grilles de classement du masculin et du féminin »<sup>198</sup>.*

Or le doute, la conflictualisation de la différence sont la condition même de possibilité de pensée. Dans le rêve, il n'y a pas de barrières qui veillent aux oppositions. Son moteur est dans l'étrangeté des ressemblances et des affinités entre des réalités hétérogènes. Dans l'interprétation des rêves, il est question d'associations libres, d'écoute flottante, déployés qu'à la condition d'une suppression de l'exigence logique binaire. La différence a-priori, le binarisme, rend impossible tout autre type de différence : santé-maladie, privé-public, subjectivité-social etc. Le binarisme a infiltré l'épistémologie moderne (ou-ou, ni-ni, soit-soit) et rend impossible toute pensée du divers, du multiple, de l'ambivalence, du conflictuel. Et la psychanalyse se doit de questionner les impensés de cette pensée binaire et réfléchir sur la part politique de sa pratique : en pensant le « différend », en travaillant sur les impasses des identifications qui s'appuient sur des signifiants, en tissant et déissant ; notre grammaire est prise elle-même dans des réseaux de significations sociales. La différence dérange, la modification peut produire l'horreur, le pareil aussi. En premier lieu, elle peut sembler scandaleuse. L'altérité, c'est moi et l'autre, avec, contre, dans, premier renoncement, première perte. Elle n'est perçue comme créative qu'ensuite.

Alors comment le langage construit-il les catégories de sexe ? Comment penser autrement ? L'hétérosexualité « obligatoire » et le « *phallogocentrisme* »<sup>199</sup> par exemple sont compris comme des régimes de discours-pouvoir qui se distinguent souvent par leur manière de répondre aux questions. Ayouch propose de penser « *l'historicité des catégories de la métapsychologie, préoccupante maltraitance théorique, clinique et idéologique, visions essentialisées des sexes et des genres* »<sup>200</sup>.

Qu'est-ce qui est admis, pas admis, exclu ? Logique binaire, hiérarchisante, qui range. La dualité entraîne la guerre. Le mythe d'origine du masculin et du féminin n'est

---

<sup>198</sup> *ibid*, p. 20

<sup>199</sup> Derrida, 1972c, *op. cit.*

<sup>200</sup> Ayouch, 2015, p. 303

pas une généalogie. Son intérêt est de penser la question des sexes comme différence sexuelle - est-elle l'unique manière ? - enjeux d'un certain régime de l'activité de pensée, visant à exclure, tracer des frontières pour se ranger, pour absolument trancher : la différence c'est ceci, pas cela, qui clos d'autres configurations, l'extension des possibles. Mythe d'origine garanti vrai. « (...) *quand Freud amène au jour ce qu'on peut appeler les lignes de destinée du sujet, c'est la figure de Tirésias dont nous nous interrogeons devant l'ambiguïté de son verdict* »<sup>201</sup>. Verdict, « jugement », nous dit Lacan, une opération qui tranche, donc retranche ce qui est « mauvais », vrai, faux ? Penser serait-il juger ? Les catégories, la question des valeurs guident nos conduites. Lacan évoque la « *rectification* » dans la direction de la cure : rendre droit, corriger ; en chimie : traiter en séparant. Et plutôt que « jugement », Prokhoris préfère parler de « *fictionnement* », « (...) *un processus où « fictionner », c'est-à-dire faire émerger de nouvelles configurations signifiantes vient désamarrer les différents « jugements » qui nous tiennent sous leur coupe* »<sup>202</sup>.

Bernat nous éclaire sur la logique binaire<sup>203</sup>. Il nous rappelle que quand les humains vivent avec les dieux, tant qu'il n'y a pas de sexualité, la femme est seconde, appendice de l'homme, un ajout, nous dit-il. Puis par l'intervention divine, se crée une « grande séparation : désormais il y a du « deux », des dieux et des humains, deux sexes, résultant d'une « faute » du côté de la femme, premier pas dans la création du genre. Il y avait du « un », puis du « deux » résultant d'une coupure et créant un système de logique binaire. C'est donc une coupure qui crée le genre<sup>204</sup>, avec une symétrie binaire et hiérarchisée, du maîtrisable par et pour la pensée seulement. Avec la séparation, l'ordre et le classement apparaissent deux thèses, celle d'Hésiode : ici la différence des sexes est transformée en opposition, en conflit puis en hiérarchisation des sexes, avec dominant/dominé (comme dans la bible, Adam, puis Eve, alors que nous naissons d'une femme). Et celle d'Aristophane : ici il y a coupure aussi mais pas de hiérarchie, la perte est égale pour les deux sexes, avec celle de la toute-puissance - perte appelant à la quête d'une retrouvaille de la moitié perdue. Cette coupure implique un rapport horizontal, créant des alter ego, alors que chez Hésiode, il s'agit d'un rapport vertical, sur le mode de domination de l'un

<sup>201</sup> Lacan, 1958, p. 597, op. cit.

<sup>202</sup> Prokhoris, 2000, p. 72, op. cit.

<sup>203</sup> Bernat, 2015

<sup>204</sup> Sexe vient du latin secus, du verbe seco : coupé

et soumission de l'autre. Ecart et différence sont posés d'emblée comme conflit, voire menace. C'est la thèse d'Hésiode qui est à l'origine d'une hiérarchie des sexes, à la source des lois et de notre culture, dont quelques théories psychanalytiques ne sont pas exemptes.

Le dispositif analytique offre un traitement à la douleur des normes et au paradoxe auquel tient cette douleur. Postures souvent autour d'une théorie de la sexualité, d'un ordre sexuel s'articulant à « *la butée indépassable de la différence sexuelle* », celle-ci étant, selon Héritier : « *à la base de la création de l'opposition fondamentale qui nous permet de penser. Car penser c'est d'abord classer, classer c'est d'abord discriminer, et la discrimination fondamentale est basée sur la différence des sexes. C'est un fait irréductible (...) comme l'opposition du jour et de la nuit. Nos modes de pensée et nos organisations sociales sont donc fondés sur l'observation principale de la différence des sexes* »<sup>205</sup>. La butée, le butoir originaire signerait-il l'arrêt de la pensée ? Calmerait-il les interrogations ? Et qu'empêche-t-il de penser ? Avec ce qui est nommé comme le « déni de la différence sexuelle » (psychose ou perversion) y aurait-il un déni constitué par la construction de la différence sexuelle envers d'autres façons de prendre ses marques dans la question de la sexualité ? Rappelons que toute classification est fondement d'inégalités. Le paradoxe est qu'il existe deux universalismes contradictoires : l'individualisme abstrait, sexué, une tentative d'une réponse possible au « dilemme de la différence », moins de la différence sexuelle que celui de la différence des sexes ; et l'universalisme de la différence, de l'homme ou de la femme<sup>206</sup>.

La différence sexuelle est le fruit d'une série d'opérations interprétatives ; elle constitue une solution de pensée préférée à d'autres pour rendre compte d'un état de choses. C'est la pensée qui ordonne ce qu'elle rencontre et non l'inverse. Le binarisme peut être un refuge contre l'angoisse et comme produit par l'angoisse des sujets eux-mêmes ou à la place de cette inquiétante étrangeté. Une différence, ça ne s'observe pas, c'est une façon parmi d'autres possibles, d'interpréter, de traiter les décalages. Il n'y a pas une seule « vérité » concevable. En effet bien des théories ont considéré que les deux sexes ne différaient guère, que les mêmes organes existaient, externes chez les mâles, internes chez les femelles, ce qui implique une différence des genres et non pas des

<sup>205</sup> Héritier F., 1998, entretien in *La Croix*

<sup>206</sup> Bereni et Tachman, 2014

sexes<sup>207</sup> (cf chapitre d5-2, Le corps comme construction, p.261).

La question des minorités sexuelles apportent un brouillage de certaines catégories. La prolifération de celles-ci sont plus diffuses et non exclusives, dessinant une multitude de lignes de partage fluides et mouvantes, lignes souvent socialement naturalisées et figées sur des oppositions de pensées comme non construites. Le genre introduit une dimension politique dans la façon de penser les rapports. Cindy Sherman<sup>208</sup>, photographe, nous le montre bien. Elle ouvre une mise en abîme du sujet, décline les valeurs esthétiques et fait éclater les catégories. Elle déjoue la fascination où se joue la différence des sexes et démultiplie l'offre visuelle, l'exhibition. « *Les catégories homme, femme ne précèdent pas l'analyse, elles s'en dégagent (...) Le genre, par voie de conséquence, est l'étude des relations entre le normatif et le psychique* »<sup>209</sup>.

Ainsi nous pouvons entendre la bi-catégorisation sexuelle comme « obstacle épistémologique » à la saisie du « sexe », comme processus complexe de sexualité irréductible à deux catégories. Forme de « substantialisme » car les phénomènes de sexualité deviennent signe d'une propriété substantielle, cachée à l'intérieur du corps : le sexe féminin, le sexe masculin. Notons que pour Fausto-Sterling<sup>210</sup> la sexualité en deux sexes est erronée (cf chapitre e6, Déconstruction de la différence anatomique, p.117). Pour Laplanche<sup>211</sup> le polymorphisme des genres - plus que deux - se retrouve comme simplifié, pris dans une sorte de carcan du complexe de castration. Le sexuel, au sens sexuel infantile, tentera de s'en évader - c'est l'inconscient. Il reprend le genre en psychanalyse et questionne la distinction entre sexualité adulte et sexualité infantile refoulée. Il ajoute au couple opposé sexe/genre le « *sexual* ». Selon lui, la différence des genres est symbolisée dans un système très rigide. Le système présence-absence, positif-négatif, présence du phallus. Le système de la castration est un facteur contingent. Laplanche rappelle la station debout où le sexe féminin n'est pas visible.

Nous poserons la question : la « déconstruction » derridienne peut-elle s'appliquer à la question sexuelle ? Comment substituer à l'impérialisme de la pensée dualiste une

<sup>207</sup> Laqueur, 1992

<sup>208</sup> Sherman, née en 1954, artiste et photographe américaine contemporaine, connue pour se mettre en scène dans ses œuvres dans lesquelles elle modèle son corps grâce à différents artifices .

<sup>209</sup> Scott, 2012, p.13

<sup>210</sup> Fausto-Sterling, 1993

<sup>211</sup> Laplanche, 2007



pensée de l'altérité irréductible, de la différence non « oppositive » et de la singularité plurielle ? « *Ni un, ni deux mais trois* »<sup>212</sup>. Derrida nous invite à sortir du binarisme qui nous emprisonne et à aller vers l'innombrable, même si on y trouve aussi insécurité et danger, à faire coexister « je suis un homme, une femme » avec une identité plurielle. Il pose la question de comment approcher la question du sexe au delà de la logique dualiste du « phallogentrisme ». Au delà aussi de la division binaire avec l'activité-passivité, l'hétéro-homosexualité, favorisant toujours la hiérarchie et la suprématie du masculin. La logique oppositive ramène toute différence au même, maîtrise la singularité irréductible de l'autre, marquant notre langage, culture, mémoire et nos affects. On parle, sent et pense toujours à partir du discours même que nous récusons. Derrida cite Nietzsche avec le « *par-delà* »<sup>213</sup> (per : à travers). Il insiste sur le passage et mouvement d'une oscillation indécidable et interminable entre deux oppositions et sur la transgression du pas qui va « *de l'autre côté* », mais de tous les côtés à la fois vers un accès pour penser la différence sexuelle sans sacrifier l'un à l'autre. Il opérera un déplacement du « *au-delà* » (trop proche de la transcendance) vers l'« *au-delà de l'au-delà* »<sup>214</sup>. Il impulse à la différence sexuelle (homme, femme et aussi homme-homme, femme-femme, humain-animal etc) une « *main d'écriture* ». Il pose la question de « la » femme non pas en termes d'essence, de nature, d'identité, mais bien comme une opération de style, une question d'écriture. Le « elle » désignant l'opération de la féminité et de l'écriture, accomplit ce « *pas au-delà* » des oppositions<sup>215</sup>. Toute pensée de la « *différance* »<sup>216</sup> est toujours déjà sexuelle et entre les deux termes - différence et sexuelle - il y a rupture, distance disjonctive, éloignement irréductiblement au travail. La « *différance* » introduit un peu de jeu, de dérapage, de déséquilibre ; la différence, le différé, l'après-coup, la trace. Le présent n'est pas originaire mais reconstitué, il n'est pas la forme absolue de l'expérience, il n'y a pas de pureté.

La « *désistance* »<sup>217</sup>, concept derridien, est centrale pour la psychanalyse. La logique propre à la désistance conduit à la déstabilisation du sujet, à sa désidentification. Penser la responsabilité depuis cette désistance du sujet de toute détermination venue des identifications qui en composent le masque, c'est aussi penser la responsabilité depuis

<sup>212</sup> Derrida, Juin 2006, Conférence

<sup>213</sup> Nietzsche, 1886

<sup>214</sup> Derrida, 2000, p. 82, op. cit.

<sup>215</sup> Derrida, 1994

<sup>216</sup> Derrida, cf note de bas de page 25, note 41

<sup>217</sup> Derrida, 1987, *Psyché : Inventions de l'autre*, Galilée

l'inconscient qui ignore la différence entre le virtuel et l'actuel, entre l'intention et l'action. C'est élargir la responsabilité, c'est-à-dire ce dont le sujet a à répondre. « *Laissons flotter entre le masculin et le féminin* »<sup>218</sup>. Derrida déconstruit ce qu'il appelle la « *sexdualité* » : la logique duelle qui sous-tend la notion traditionnelle de la différence sexuelle et de la sexualité. Il dénonce la hiérarchie phallogcentrique qui s'insinue dans toute différence traitée comme une opposition irréductible. Il démontre que la différence excède l'opposition, la dichotomie, elle ne peut jamais être capturée par telle ou telle notion d'identité ou de diversité. Cette dernière n'est que la prolifération du même ou de l'identique ; elle n'est nullement le dépassement de l'identité par la différence. Il rappelle, sur le thème de la différence, sa mobilité et son instabilité constitutives. La différence, le différé<sup>219</sup> de la différence, n'est « *pas un état d'opposition, c'est une danse* »<sup>220</sup>. Et il nous invite à penser le sexe, la sexuaction et le sexuel comme expérience - psychique et culturelle - de la coupure, de la partition, comme résistance à la totalisation, du « *pas tout* », pas « *tout puissant* ». Penser le sexe comme expérience de la divisibilité infinie, voire de la blessure. On passe d'un sexe qui fait la différence - avec Freud et Lacan - à une « *différence qui défait et diffère, multiplie et divise tout partage assuré des sexes* »<sup>221</sup>.

Notons que Derrida s'oppose au centre inhérent à la « *structuralité de la structure* »<sup>222</sup>. Il montre qu'avec la prohibition de l'inceste, les oppositions nature-culture et universel-normatif, la structure ne peut tenir ; « *La prohibition de l'inceste est universelle (naturelle) mais elle est aussi une prohibition, un système de normes et d'interdits (culturels)* »<sup>223</sup>. La structure qu'il rejette est binaire et dépasse la seule opposition signifiant-signifié. Cette structure est en fait celle de l'histoire de la pensée, qui conçoit le monde selon un système d'oppositions qui se décline à l'infini : logos-pathos, âme-corps, bien-mal, même-autre, homme-femme, culture-nature, dedans-dehors, mémoire-oubli, parole-écriture, intelligible-sensible, jouir-nuit etc.

Une effraction passe entre la différence ontologique et la différence sexuelle. Ainsi,

<sup>218</sup> Derrida, 1972b, p. 38

<sup>219</sup> « di-fero » en latin signifie le mouvement, le déportement dans des directions multiples : la dissémination

<sup>220</sup> Derrida, 1982, p. 72

<sup>221</sup> Lévesque, Article 2002

<sup>222</sup> Derrida, 1967b, p. 409, op. cit.

<sup>223</sup> *ibid*, p. 415

l'homosexualité n'est pas assimilée au « même », à l'identique, à l'homogénéisation. Une différence est une tension et non une coexistence. Et la différence des sexes n'est pas l'opposition de deux. Et qu'en est-il de la neutralité ? Le genre permet d'interroger les points aveugles du mot « neutre ». Barthes nous dit : « *Le Neutre ne ramène ni à la grisaille, ni à la neutralité ou à l'indifférence, mais au contraire, en déjouant les paradigmes et les stériles oppositions binaires, il renvoie à des états intenses, forts, inouïs* »<sup>224</sup>.

## c2 Il n'y a pas « la » différence sexuelle

La « différence sexuelle », la « sexualité », comme idiomme, catégorie épistémologique et comme objet sont une invention occidentale moderne<sup>225</sup>. Et la différence sexuelle, celle articulée au nœud de la castration, diffère grandement de celle plurielle des études de genre, reconnu justement par la psychanalyse normative comme déni de cette différence.

« *La différencedessexes n'existe pas* »<sup>226</sup> nous dit Prokhoris ( qui l'écrit d'un seul mot). Elle n'est pas opposition de deux termes. Elle n'est pas une donnée initiale, la référence ultime. Et plutôt que la différence sexuelle, elle préfère parler de « *voisinage des sexes* »<sup>227</sup>.

Schneider<sup>228</sup> préfère « *dualité des sexes* ».

Viderman évoque la « *dissemblance des sexes* », plus fécond selon lui<sup>229</sup>.

Collin, « *le différend des sexes* »<sup>230</sup>.

<sup>224</sup> Barthes R., 1977-78

<sup>225</sup> Foucault, 1976b, op. cit.

<sup>226</sup> Prokhoris, 2000, p. 122, op. cit.

<sup>227</sup> *ibid*, p.119, 167

<sup>228</sup> Schneider, 2000

<sup>229</sup> Viderman S., 1970

<sup>230</sup> Collin, 1999, op. cit.

Lacan lui, parle d' « *incommensurabilité entre les sexes* »<sup>231</sup> avec le « non rapport sexuel » comme paradigme, l'impossibilité de faire Un, écart qui invite à se défaire de toute comparaison entre les deux sexes.

Derrida préférera parler de « *différences sexuelles* » au pluriel, « *d'indécidabilité* »<sup>232</sup>, qui consiste à ébranler la dualité fixe des sexes pour échapper à toute assignation binaire en la divisant à l'infini, en la pluralisant. Il restera attaché à l'idiome de la différence sexuelle ; la déconstruction n'est pas un geste de censure, effacement du problème, mais une invitation à accepter d'hériter d'une histoire et vouloir penser cet héritage.

De même Rubin<sup>233</sup>, en la mettant au pluriel, y désigne plutôt la diversité sexuelle, ce qu'une certaine psychanalyse nomme perversion : déni de la différence sexuelle, de l'irréductible dualité du masculin et du féminin, du fait symbolique de la castration.

Preciado<sup>234</sup> préfère parler de « *multitudes des sexes* » et non de différence.

Quant à Fraisse elle préfère « *différence des sexes* » et non « sexuelle » car elle ne propose aucun contenu et s'attache aux conditions de pensée épistémologiques de la différence<sup>235</sup>.

Badinter préfère « *ressemblance des sexes* » et non « différence » : pour elle ce qui unit les sexes est plus important que ce qui les distingue. Elle dénonce « *une offensive naturaliste* »<sup>236</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, la maternité étant pour elle le dernier mythe fondant la différence des sexes.

Et Cixous<sup>237</sup> nous invite non pas à reconnaître ou pas l'existence de la différence sexuelle, mais à la lire comme un fait et un effet de discours et de langue. Elle est proche de la psychanalyse avec ses mécanismes psychiques tels que les modalités du rapport à l'autre, à l'amour, à l'hostilité, à la formation du moi. Elle y transforme la différence sexuelle en son acronyme « *DS* », la formule et non la chose. Cette « *DS* » déstabilise les assignations, elle passe, « *pas sage* », du passage de l'un vers l'autre et de l'un dans l'autre. Nous pouvons l'associer à ce que Barthes nomme « *nouvelle cathédrale moderne* » (cf film de Tati « *Trafic* ») quand il intronise la DS Citroën<sup>238</sup>.

<sup>231</sup> Lacan, 1967, *Séminaire XIV, La logique du fantasme*, inédit

<sup>232</sup> Derrida, 1999

<sup>233</sup> Rubin, 1984

<sup>234</sup> Preciado, 2003, op. cit.

<sup>235</sup> Fraisse, 1996

<sup>236</sup> Badinter E., 2012, p. 6

<sup>237</sup> Cixious, 1994

<sup>238</sup> Barthes, 1957

Freud utilisait « *Sexuelle Differenz* »<sup>239</sup> et lui donnait un sens particulier ; au pluriel, il pense la variété des comportements sexuels, voire des orientations sexuelles et non tant la distinction homme-femme, proche en cela de la pensée *queer*. Il utilisait aussi le mot « *Geschlecht* » où ici sexe et genre sont non distinguables. Il se traduit par la différence sexuelle en tant que manifestation de positions inconscientes différenciées, conduisant les sujets à diverses voies sociales et érotiques. Il semble tendre vers l'adoption d'une identité et d'une orientation sexuelles comme résultante d'un processus complexe impliquant identifications, transferts, assignations culturelles et sociales, etc. Et il érige la différence sexuelle en quasi concept.

Nous pouvons considérer que la différence sexuelle est le résultat de la traversée de frontières à la fois idiomatiques et culturelles. Ceci complique la saisie conceptuelle de cette locution à contenu multiple. De quoi « ça parle » ? En premier lieu, c'est souvent son irréductibilité qui est énoncée, liant chaque sujet à son destin de genre. La locution « différence sexuelle » a une histoire intellectuelle particulière en France. L'usage dans une langue est intraduisible, c'est ce qui définit l'idiome. Un trait de langue et un trait de culture se lient de façon singulière dans toute langue donnée : un texte et un contexte. Rappelons que « *sexualis* » (sexuel) ne se rapportait auparavant qu'au sexe féminin. De même le mot « sexe » désigna surtout les femmes jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle.

La pensée du genre en France s'est trop souvent construite sinon contre du moins dans une certaine ignorance de la psychanalyse. Rubin abandonnera la psychanalyse au nom d'une méfiance radicale à l'égard de tout geste d'interprétation. Pour elle, la déconstruction du genre comme catégorie sociale et politique de régulation binaire de la vie sexuelle et de la vie sociale doit conduire à un abandon de cette catégorie, en pratique et en théorie<sup>240</sup>. « *Le genre est une division des sexes socialement imposée* »<sup>241</sup>. Wittig<sup>242</sup> aussi veut faire disparaître la différence sexuelle du discours, impliquant de faire disparaître le concept même de différence, catégorie dangereuse. Cela impliquerait-il que le sujet se définit à partir d'un rapport à soi, de la pulsion ? Se voit-il encore marqué par l'Autre ? Autre comme opposé au même ? Butler, à la question de la fin de la

---

<sup>239</sup> Freud, 1918

<sup>240</sup> Rubin, 1984, op. cit.

<sup>241</sup> Rubin, 1975a, p. 179

<sup>242</sup> Wittig, 1992, op. cit.

différence sexuelle répond « non »<sup>243</sup>. La question de la différence sexuelle doit rester posée comme question troublante et troublée, laissée ouverte, non résolue, stimulante. « (...) *Je suggère que nous ne prenions pas de décision quant à ce qu'est la différence sexuelle (...)* »<sup>244</sup>. Pour elle, toute théorie émane d'un lieu. Il n'y a pas de théorisation possible sans point de vue et pas de point de vue qui n'implique un lieu depuis lequel s'exerce la contemplation « théorique », lieu qu'elle considère justement en crise en Europe. Et qu'arrive-t-il au « contenu » de la différence sexuelle quand elle traverse l'atlantique ? Il est difficile de s'entendre - méconnaissance dans son rapport à l'autre et à soi, mystère de la division sexuelle – et probablement vain de chercher à s'entendre.

« *La différence sexuelle nous nous demanderons toujours* ». « *Nous nous* » : question à l'autre et de l'autre. « *Mais c'est ça, la différence sexuelle, si elle a quelque chose à voir avec cette situation : se demander. Et se demander, à l'autre, s'il y en a, si c'est une détermination accessoire (...) ou une antenne essentielle à travers toutes les séparations (...)* »<sup>245</sup>.

Parole prenante et toujours imprenable, celle sur la différence ou les différences sexuelles.

## **D La question de la différence sexuelle en psychanalyse**

Nous assistons à un grand éventail des positions analytiques vis-à-vis de la différence sexuelle, de la sexualité, des identifications sexuelles. Il s'agira de souligner les enjeux de ces problématiques. La question de la différence des sexes occupe actuellement massivement la scène des débats publiques. Pour la psychanalyse, les nouvelles « façons de faire » ne peuvent manquer de ré-interroger ses lignes théoriques,

<sup>243</sup> Butler, 2006, p. 176, op. cit.

<sup>244</sup> *ibid*, p. 201

<sup>245</sup> Derrida, 1994, p. 100

aussi car elle se retrouve sollicitée à se prononcer. Lacan, avec le caractère central du langage et de l'ordre symbolique, place l'inconscient comme lieu de la différence sexuelle. La psychanalyse se retrouve prise dans un paradoxe où elle même affirme et promeut la différence des sexes au travers de paradigmes métapsychologiques (approche différente de la période oedipienne etc) et l'affirmation du singulier comme irréductible aux généralités.

### **d1 Tentative de dénaturalisation de la différence sexuelle**

La psychanalyse a érigé tout son appareil conceptuel et théorique sur la question sexuelle<sup>246</sup>. Sexualité et organisation du psychisme sont consubstantielles. La nécessité structurale de la reconnaissance des sexes s'articulerait en aval à la différence moi-non moi et en amont à la différence des générations. Notons que la notion freudienne de sexualité infantile, perverse polymorphe, procédant de la pulsion, introduit une inédite dé-naturalisation, dé-biologisation de la sexualité mais aussi de la sexuation. Freud signale que les notions de masculin et féminin sont « *confuses* », la différence sexuelle est déclarée « *ténue* »<sup>247</sup>. « *Il est indispensable de se rendre compte que les concepts de « masculin » et de « féminin », dont le contenu paraît si peu équivoque à l'opinion commune, font partie des notions les plus confuses du domaine scientifique* »<sup>248</sup> nous dit Freud, tout en évoquant « *la libido d'essence masculine* ».

Chaque ordre établi tend à produire la naturalisation de son propre arbitraire, nous rappelle Bourdieu<sup>249</sup>. Lacan tente de libérer la « sexuation » des essences figées « homme » « femme » pour affirmer une « liberté de choix » quant au sexe, indépendamment des « attributs sexuels ». « *On s'y range, en somme par choix-libre,*

<sup>246</sup> Freud, 1905b, op. cit.

<sup>247</sup> Freud, 1933b, op. cit.

<sup>248</sup> Freud, 1905b, p. 161, op. cit.

<sup>249</sup> Bourdieu, 1998

*aux femmes de s'y placer si ça leur fait plaisir (côté homme). Chacun sait qu'il y a des femmes phalliques, et que la fonction phallique n'empêche pas les hommes d'être homosexuels (...) A tout être parlant (...), il est permis, qu'il soit ou non pourvu des attributs de la masculinité-attributs qui restent à déterminer - de s'inscrire dans cette partie (côté femme) (...) choix inconscients bien sûr (...) la différenciation sexuelle relève d'une toute autre dimension que la simple « réalité » biologique » (...) chacun avec son bout de la grande énigme du sexe »<sup>250</sup>.*

*« Ce qui fait la masculinité ou la féminité est un caractère inconnu, que l'anatomie ne peut saisir » nous dit Freud<sup>251</sup>.*

Bourseul nous montre que la notion de genre, en apparence étrangère à ses travaux, était déjà bien à l'oeuvre chez Freud, même si elle apparaît plus tard comme notion conceptuelle et théorique<sup>252</sup>, nous y reviendrons. Il s'intéressait à la différence des sexes, mais ne traitait pas de la notion d'identité. Rappelons que Freud a proposé de penser la sexualité à partir de la sexualité infantile relevant d'une plasticité infinie, une « polymorphie » originelle. Le psychisme entier se construit sur le développement de l'organisation sexuelle. Le paradoxe est qu'une certaine version de la psychanalyse, celle qui dit que la réalité sexuelle est celle de la différence sexuelle, comme « *butée indépassable* », comme modèle de toute différence et le point de « *structuration de toute pensée* »<sup>253</sup>, éclipse la dimension novatrice et audacieuse de Freud : la force de l'emprise des signifiants, qui peuvent broyer une vie. Elle oublie de distinguer la réalité comme cadrage fantasmatique et que c'est par le langage que le sujet entre dans le sexuel, s'offrant comme un réel énigmatique et angoissant. Le doute, la conflictualisation de la différence sont la condition de possibilité d'une pensée. La différence sexuelle n'est jamais à part du discours et du fantasme ; le corps s'aborde toujours à partir d'une structuration de celui-ci, elle est toujours en altérité avec elle-même. Il existe des hommes-mère, des mères-homme, des femmes-homme, des hommes-femme. Deux hommes ou deux femmes peuvent apporter les variations à un enfant, le principe de différenciation qui le structure peut se mettre en place sans reposer sur la différence sexuelle de ses parents. La place symbolique d'un père ou d'une mère

<sup>250</sup> Lacan, 1972-73, p. 67, op. cit.

<sup>251</sup> Freud, 1933b, p. 152, op. cit.

<sup>252</sup> Bourseul, 2015

<sup>253</sup> Héritier, 1996, op. cit.



peut être occupée de multiples façons, il n'y a pas une entité mère ou père contre tout encombrement du réel (cf chapitre d12. L'homoparentalité, p.293).

On peut parfois comprendre dans les textes de Freud une chose et son contraire. Ce dernier admet que le mystère de la féminité ne sera pas résolue par la psychanalyse. « *Cette élucidation devra venir d'ailleurs et pas avant que nous n'ayons appris comment s'est constituée, de façon générale, la différenciation des êtres vivants en deux sexes* »<sup>254</sup>. Enigme soumise à la compréhension de la constitution de la différenciation des êtres vivants en deux sexes. « *Nous ne savons rien là-dessus et la bisexualité est pourtant un caractère extrêmement frappant de la vie organique* »<sup>255</sup>. Ainsi comment, si filles et garçons sont indifférenciés, deviennent-ils femmes ou hommes ? « *[...] Vous êtes maintenant préparés à admettre que la psychologie ne résoudra pas non plus l'énigme de la féminité (...) Nous ne savons rien là-dessus et la bisexualité est pourtant un caractère extrêmement frappant de la vie organique, par laquelle elle se distingue de façon tranchée de la nature inanimée. Ce faisant, il appartient à la nature même de la psychanalyse de ne pas vouloir décrire ce qu'est la femme – ce serait pour elle une tâche difficilement réalisable –, mais d'examiner comment elle devient, comment la femme se développe à partir de l'enfant aux dispositions bisexuelles* »<sup>256</sup>.

« *Nous ne savons rien là-dessus* », tel est l'aveu scientifique de Freud. Et « *Il n'y a rien de plus flou que l'appartenance à un de ces côtés (...) une supposition qu'il y ait un sujet mâle et femelle. C'est une supposition que l'expérience rend très évidemment intenable...* » nous dit Lacan <sup>257</sup>. Freud abandonne l'idée même de trouver l'essence de la femme. « *(Il) faut prendre garde de ne pas sous-estimer l'influence des organisations sociales (...)* »<sup>258</sup>. « *Nous ne revendiquons pas plus qu'une valeur de vérité moyenne pour ces affirmations ; de plus, il n'est pas toujours facile de distinguer ce qui est à mettre sur le compte de l'influence de la fonction sexuelle d'une part, du dressage social, de l'autre* »<sup>259</sup>.

Schneider explore les deux versants de la théorie freudienne : maîtrise du féminin et érection du principe masculin, voire d'une seule : masculine. La vie sexuelle serait

<sup>254</sup> Freud, 1933b, p. 156, op. cit.

<sup>255</sup> *ibid*, p. 178

<sup>256</sup> *ibid*, p. 156

<sup>257</sup> Lacan, Les non-dupes errent, Le séminaire, Livre XXII, leçon du 15 janvier 1974, inédit

<sup>258</sup> Freud, 1933b, p. 155, op. cit.

<sup>259</sup> *ibid*, p. 177

dominée par la polarité masculin-féminin, d'où l'hypothèse de deux libidos particulières<sup>260</sup>. « *Freud ne parle pas de butée de la différence des sexes comme « originaire », qu'il situe non pas dans une présumée complémentarité naturelle des sexes mais dans l'excitabilité protéiforme de tout corps voué à en rencontrer d'autres* »<sup>261</sup>. Pour Freud, l'originaire n'est pas stable. C'est donc la dimension de la rencontre et des altérations qui nous affectent qui vont initier une géographie de plaisir et de douleur. Il y a toujours un excès au delà de l'assignation. Le sexe est un phénomène culturel, non naturel. Dans le cas des enfants sauvages, des études montrent qu'il faut au minimum une dizaine d'années de socialisation avant qu'ils éprouvent du désir sexuel, même dans une situation « érotique »<sup>262</sup>.

Certains auteurs dont Ayouch<sup>263</sup> posent la question de la pertinence du modèle théorique freudien, avec le danger d'une dérive naturaliste avec la référence fondamentale à la différence sexuelle anatomique des sexes, d'où le recours à la théorie Laplanchienne de l'assignation du genre. Le mythe du couple complémentaire<sup>264</sup>, naturalisé, appelle à la nécessaire relation de couple où chacun cherche sa moitié. Il est renforcé avec l'Oedipe, la mère fusionnelle et le père séparateur. « *Que veut une femme ?...le masculin, le féminin...(il) faut bien que nous les interroignons tel qu'ils sont, c'est-à-dire(...) dans la totale incapacité de leur donner quelque corrélat que ce soit* ». « *Le yin et le yang, le mâle et la femelle : voilà l'exemple de référents introuvables. Cela ne veut pas dire, foutre, qu'ils ne sont pas réels* »<sup>265</sup>. « *L'homme ou la femme nous ne savons pas ce que c'est* »<sup>266</sup>. Pour Lacan, « *Il n'y a rien par quoi le sujet puisse se situer comme être de mâle ou être de femelle* »<sup>267</sup>.

Donc différence sexuelle et bisexualité psychique ne sont pas des repères fiables, corps et sexualité sont trop indisciplinés, ils ne relèvent pas si simplement de bi-catégories. « *Il n'y a pas de rapport sexuel* » devient un concept remplaçant celui de la bisexualité freudienne.

<sup>260</sup> Schneider, 2000, op. cit.

<sup>261</sup> Prokhoris, 2000, p. 177, op. cit.

<sup>262</sup> Cyrulnik B., 1998

<sup>263</sup> Ayouch, 2013

<sup>264</sup> C'est ce mot, remplaçant dans la constitution tunisienne le mot égalité, qui a amené des milliers de citoyens à manifester à l'été 2012

<sup>265</sup> Lacan, 1970-71, p. 46

<sup>266</sup> Lacan, 1969-70, p. 37, op. cit.

<sup>267</sup> Lacan, 1973, p. 228, op. cit.

Stoller<sup>268</sup> va remettre en question les visions naturalistes de la différence des sexes. Comme Money<sup>269</sup>, il reprend la distinction sexe-genre. Il est le premier à introduire le genre en psychanalyse, nous y reviendrons. Il travaille sur le transsexualisme et les troubles des identités de genre chez l'enfant, sur les souffrances de contradictions entre sexe anatomique et sentiment d'appartenance à un sexe (cf chapitre d10. La transsexualité, p.288).

## **d2 Sexuation : le primat du Phallus, le fin mot de la différence sexuelle ?**

*« (La dissymétrie) continue à se marquer dans la psychanalyse qui, si elle sexualise les deux sexes, voués l'un et l'autre à la castration, reconduit la confusion en élevant la particularité de l'un d'entre eux, par diverses contorsions théoriques, au rang de Signifiant, le signifiant phallique, distingué certes du pénis, mais prélevé sur lui (...) Ce qui fait problème c'est que le Nom (qui saisit le corps, expression même de l'acte symbolique) soit celui de l'un, qui est l'un des deux mais se pose en Tiers, confondant par surcroît Tiers et pouvoir »<sup>270</sup>.*

Nous poserons la question : pourquoi l'affirmation du phallus comme signifiant serait-il unique pour les deux sexes ? Le primat du phallus, comme entité conceptuelle, deviendrait-il mythe fondateur, pouvant engendrer ainsi des interdits de penser ? Le complexe d'Oedipe est central chez Freud, la norme relationnelle de l'enfant à ses parents ouvrirait l'accès à la reconnaissance d'une double différence : sexe et générations, avec le père comme séparateur de la fusion maternelle. L'homme a un pénis alors que la femme avait un pénis qu'elle a perdu dans un mouvement hystérique lors du

---

<sup>268</sup> Stoller, 1968

<sup>269</sup> Money, 1972

<sup>270</sup> Collin, 2003, p. 3

passage d'une sexualité clitoridienne à une sexualité vaginale, qui caractérise la « femme mûre sexuellement ». C'est la différence entre les sexes, d'où la différence des sexes. Dans l'envie du pénis, Freud ne prend pas en compte la charge symbolique et culturelle associée à cette partie du corps. L'envie fonctionne dans les deux sexes : envier les privilèges d'autrui. « L'homme », « la femme », Lacan le nomme : « *bannière vers laquelle on choisit de se ranger* »<sup>271</sup>. Freud l'aborde du côté de l'identification oedipienne, Lacan, de leur genres respectifs de jouissance. Déjà Lacan tente de les décliner selon d'autres logiques que celle qui articule la différence sexuelle, Freud parle de prédisposition polymorphe. A propos des travaux de Stoller, « *Sex and gender* »<sup>272</sup>, Lacan va situer la problématique du genre au niveau du rapport homme-femme, en parlant du destin des êtres parlants de se répartir entre homme et femme<sup>273</sup>, pas toujours conforme à l'anatomie. Ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme et inversement<sup>274</sup>. Pour lui il n'y a que des semblants d'homme et de femme. Le genre, le rapport de l'homme à la femme, de la femme à l'homme, relèverait du semblant qui est véhiculé par un discours. Discours qui peut être porté à des limites telles que les effets qu'il produit ne sont plus du semblant mais du réel ; l'acting out fait passer le semblant sur la scène, Lacan l'appellera la passion. Mais l'ordre symbolique selon lui est soumis à la différence sexuelle, articulé à la référence phallique, support de l'ordre symbolique. Le phallus, quête du « Nom du père », lieu du manque, devient signifiant de la différence sexuelle. Or ne pourrait-on pas le considérer comme un parmi d'autres ? Il a donné à la structure oedipienne la forme d'une « métaphore paternelle », mettant en jeu le « Nom Du Père », désir de la mère et du phallus, mais n'en fait pas tout à fait un invariant anthropologique, avec des conséquences universelles. Il s'agit de l'entendre comme métaphore. Cette métaphore remplace la castration féminine freudienne avec l'intervention du signifiant paternel comme tiers à la relation mère-enfant. Le père freudien est moins le séparateur qu'il ne l'est chez Lacan, mais davantage comme la résolution d'un système où les investissements sexuels et amoureux se transforment en identifications (double) et aussi autour de la confection d'un surmoi - transmission de surmoi à surmoi et théories des fantasmes originaires - nous dit Tort<sup>275</sup>. L'imgo du père

<sup>271</sup> Lacan, 1972-73, p. 93, op. cit.

<sup>272</sup> Stoller, 1968, op. cit.

<sup>273</sup> Lacan, 1971, op. cit.

<sup>274</sup> Lacan, 1971-72, « Le savoir du psychanalyste »

<sup>275</sup> Tort, 2005, op. cit.

concentre en elle la fonction de répression avec celle de sublimation.

Lacan dès 1960, est le premier à mettre en garde les analystes à propos d'Oedipe. Il s'est vite méfié des conséquences psychologisantes du mythe d'oedipe<sup>276</sup> : « *Le complexe d'OEdipe au XXI<sup>e</sup> siècle a quelque chose de daté* »<sup>277</sup>. « *Il ne saurait tenir indéfiniment l'affiche dans les formes de société où se perd de plus en plus le sens de la tragédie* »<sup>278</sup>. Et en 1967, à propos de l'attachement aux coordonnées de la famille, il dira : « *Il est un mode d'interrogation de la sexualité, qui risque fort de manquer une conversion sexuelle qui s'opère sous nos yeux* »<sup>279</sup>.

Avertissements contre un discours normalisant. Malgré ces derniers, pas toujours entendus, une « certaine psychanalyse » a produit un discours normatif. Lacan parle de la sexuaction comme manière dont les uns et les autres se placent relativement à la question de la référence phallique. La référence à l'ordre symbolique ordonne, régimente, prescrit la manière dont les hommes et les femmes se placent par rapport à la référence phallique. En avoir ou pas ? Le phallus est le symbole du pouvoir. Lacan réinvente l'incontournable dualité en lui conférant une nécessité inconsciente, avec deux positions sexuelles distinctes : être le phallus, c'est représenter le désir de l'autre et le paraître. Le masculin possède le phallus dans la mesure où le féminin le lui attribue. D'où le jeu, la comédie, la « mascarade », jeu de dupes entre être et avoir.

C'est à travers le langage que se construit l'identité de genre, la façon dont l'enfant est intégré dans l'ordre symbolique. Dans le drame oedipien, la menace de castration incarne le pouvoir, les règles de la loi du Père. Le rapport de l'enfant à la loi dépendrait de la différence sexuelle, de son identification imaginaire (ou fantasmée) avec le masculin ou le féminin. Avec le « complexe d'Oedipe », l'enfant serait pour la mère le substitut du pénis. Pour qu'elle soit une vraie femme (donc castrée), il va falloir que le père, séparant l'enfant de la mère, se fasse l'agent de la « castration symbolique » et instaure ainsi la femme. La maternité serait une des réponses possibles au manque féminin. L'enfant, phallus symbolique, intervient donc comme l'opérateur même de la différence des sexes. C'est à dire qu'il sera le signifiant efficace permettant et de produire une femme et de prouver la loi du père, ce qui reviendra à produire un homme. Il semblerait que selon la sexuaction avec Lacan, le complexe de castration place la

---

<sup>276</sup> Lacan, 1938

<sup>277</sup> *ibid*, p. 187

<sup>278</sup> Lacan, 1960, p. 813

<sup>279</sup> Lacan, 1967, p.587

femme privée de quelque chose (un pénis) et non pas munie de quelque chose (vagin)<sup>280</sup>. L'homme instaure la femme, comme agent de la « castration symbolique ». L'enfant, phallus de la mère, devient pierre de touche de la construction de l'ordre symbolique, enfant comme signifiant de la « différence sexuelle », opérateur de la différence. Ainsi l'« identité sexuée » des femmes doit être structurellement liée à la maternité, sa vocation. Cela nous invite à questionner l'« identité », l'« altérité », l'« étranger », le « propre ». La castration symbolique est « *un certain pliage du désir, au nom du Symbolique, avec pour emblème le « phallus », avec reconnaissance de la différence sexuelle* »<sup>281</sup>.

En fait la différence sexuelle qu'assigne le masculin et le féminin n'est rien d'autre qu'une très hégémonique formation de l'inconscient. Et une certaine version de la psychanalyse peut participer à la légitimation de cette hégémonie, avec la question des normes. La question de l'incomplétude sera liée par Lacan à celle de la castration et de la fonction du phallus, signifiant du manque, de l'objet perdu, du désir. Être ou avoir le phallus (qui n'est pas le pénis), être ou pas, avoir ou pas l'objet d'amour. Ainsi pour lui comme pour Freud, la relation entre deux partenaires passe par le détour de la représentation de l'autre et surtout par le rapport que chacun entretient avec la castration. La fonction de l'objet phallique, c'est être ce qui manque à la mère, à ce qu'elle désire, ainsi combler le désir de l'Autre manquant. Lacan pense la différence sexuelle dans le rapport avec le Réel, qui n'est ni les rôles, ni la réalité. Ses formules de sexuation définissent des postures masculines et féminines quant au rapport au phallus et à la jouissance, sans référence à un sexe biologique. Mais il invoque deux groupes universels : « les hommes », les « femmes ». Il est question de types de jouissances : côté « homme, côté « femme », revenant tout autant à des hommes qu'à des femmes. Mais à la base se trouvent « deux » côtés, fondés sur deux groupes convoquant, pour être constitués, une différence des sexes quelque peu naturalisée et binaire. Dire « *Il n'y a pas de rapport sexuel* », c'est dire qu'il n'y a pas de synchronicité dans les jouissances, qu'il y a une dissymétrie irréductible. Deux jouissances hétérogènes se rencontrent. Pour l'homme, la Jouissance phallique, pour la femme, la Jouissance « *pas que phallique* », la Jouissance *Autre*. La femme, dans sa Jouissance « *autre, pas-toute phallique* »,

<sup>280</sup> Prokhoris, 2000, p. 52, op. cit.

<sup>281</sup> *ibid*, p. 227

redistribue la différence des sexes bien au-delà de l'anatomie, car « *le complexe de castration trouvé comme phase normative de l'assomption par le sujet de son propre sexe* »<sup>282</sup> insiste moins sur le genre du sexe que sur l'idée qu'il lui soit propre. En fait, « *Quand on est mâle(...) on peut aussi se mettre du côté du pas-tout* »<sup>283</sup>.

C'est la manière de prendre position dans le langage qui détermine le sujet comme masculin ou féminin, la façon dont il s'organise autour des signifiants. Pour Lacan, l'identité de genre n'est rien d'autre que ce qu'il a exprimé avec le terme « l'homme et la femme ». Il situe la question du genre, du point de vue de l'adulte qui interprète chez l'enfant des comportements pour en faire des signes prédictifs de sa position sexuée future (garçon manqué, pédé etc). Mais aucune opération de nomination ne peut assurer le sujet de son être sexué, il n'y a que des semblants d'homme et de femme dira-t-il. Ainsi le genre relève du semblant qui est véhiculé par un discours. Serait-il selon lui à situer du côté de l'acting out (présentation du semblant) ? Le dispositif de l'« ordre sexuel », soumis à la différence sexuelle, est donc articulé à la référence phallique, support de l'« ordre symbolique » ; il prétend faire la loi. Lacan construira une logique de la sexuation se transformant en une mathématisation quelque peu dogmatique de la différence sexuelle. Parvient-il à saisir l'impact des nouvelles interrogations sur l'identité de genre ? Ainsi un seul destin serait prévu par la construction de la sexuation en « différence sexuelle », car donnée comme inanalysable . Nous l'envisagerons comme un destin parmi d'autres.

Pour Nguyễn<sup>284</sup>, les sujets LGBT, se référant à Foucault, tenteraient de dégager des identités sexuelles qui ne se réfèrent pas à la différence sexuelle ; ainsi ils remettraient en question l'interprétation hétéronormée de la sexualité, interprétation axée sur la différence sexuelle et la question phallique, revendiquant ainsi une identité mobile, identité comme absence d'identité stable.

---

<sup>282</sup> Lacan, 1955, p. 21

<sup>283</sup> Lacan, 1972-73, p. 97

<sup>284</sup> Nguyễn, 2007, op. cit

### d3 Les signifiants « femme », « homme » sont-ils inanalysables ?

L'inconscient peut être pensé comme « *discours de l'autre* » car des injonctions nous déterminent et aussi ces réseaux de signifiants qui cadastrent notre univers, qui sont faits de ce qui nous a été adressé et aussi de la façon dont nous nous en sommes débrouillés<sup>285</sup>. Prokhoris évoque les signifiants avec le « voisinage » des sexes, avec comme dans la cure, un voisinage avec des fragments signifiants se liant et se déliant par identifications successives au gré de ressemblance. Ainsi elle propose de délier les nœuds signifiants, qui sont nombreux et qui ont une histoire. Nous l'avons vu, le phallus serait le signifiant de la différence sexuelle. L'ordre sexuel serait le fruit de la combinaison des signifiants « homme », « femme », sous la loi du signifiant « Différence sexuelle », il est formation de l'inconscient et non des moindres, intouchable. Il serait un « *Destin (...) au sens de ce qui insiste à s'accomplir comme névrose de destinée* »<sup>286</sup>. Prokhoris évoque les « *signifiants-dictateurs* »<sup>287</sup>, souvent noués à des menaces d'abandon et de condition d'amour. La psychanalyse les analyse mais les signifiants sacrés homme, femme, enfant, seraient-ils non analysables ? Lacan dit de l'homme, la femme, qu'ils ne sont que des signifiants, qu'une articulation signifiante ; est-elle donc banale ? Elle n'est en fait que l'effet d'événements discursifs, pris pour de l'originare, articulation d'une dissemblance en différence. Les signifiants traduisent et construisent le « donné » ; ils ne l'expriment pas, ils inventent l'« originare » ou ce qui passera pour tel. L'aphorisme de Lacan : « *l'homme, la femme, sont des signifiants* », semble prendre la forme de « double-bind » : ils ne sont que ça, mais il faut y croire fermement. Ainsi l'être sexué ne serait sexué qu'après formatage. Pour lui, être un homme, une femme, on ne sait pas très bien ce que c'est, mais on sait une seule chose : il s'agit de signifiant, qui ne relève d'aucun programme, biologique ou culturel. Le phallus est le signifiant unique pour les deux sexes. Le signifiant chez Lacan semble hétéroclite, relevant de ce qui émerge à la conscience, et ceux inconscients. « Représentations de chose » que Freud évoquait ou « Représentations de mots »,

<sup>285</sup> Prokhoris, 2000, p.313, op. cit.

<sup>286</sup> *ibid*, p. 168

<sup>287</sup> *ibid*, p. 156



phonèmes électifs, manifestations, lieu de l'interlocution<sup>288</sup>.

Alors quelles sont les conditions de l'emprise de l'ordre sexuel soumis à la différence sexuelle ? Pour Lacan, à juste titre, homme, femme, sont des signifiants. Or un signifiant n'est qu'un ensemble d'effets, non clos sur lui-même, non un « point de capiton », non pure référence, pure structure. Il est l'oeuvre même des liens qui le hantent ; des signifiants inconscients qui sont refoulés, donc dont l'accès est barré aux possibles psychiques, « *coupés des trajets qui les ont dessinés et qui sont la trace, à même les corps, des liens qui nous constituent, comme dispositifs d'injonctions, intraitables tant qu'on ne les traitera pas* »<sup>289</sup>. Ainsi la clinique questionnera de quoi ces liens sont tissés, la « prédisposition perverse polymorphe ».

La différence des sexes constituerait un obstacle à la toute puissance, et le dénier serait un vieux rêve de l'humanité (fascination de l'androgynie, de l'auto-engendrement etc) : blessure narcissique qu'on cherche à effacer en s'imaginant, dans les fantasmes omnipotents, « pourvu » de tout. Les notions de féminité-masculinité serviraient à pérenniser la croyance en un fondement biologique des différences de sexe. Schaeffer<sup>290</sup> montre que les concepts de genre, d'identité psychosexuelle, de différence des sexes et de sexualité ne se recouvrent pas. Parler du féminin en référence au genre ou à l'identité psychosexuelle ce n'est pas parler de la même chose. Ce qui crée et définit le féminin serait lié à la découverte du vagin lors de la relation sexuelle et la pénétration, ainsi la création du féminin par le masculin. Le masculin et le féminin sont ici conçus au niveau génital, présent dans les représentations du sens commun. Ainsi le féminin se créerait dans l'hétérosexualité, non questionnée en tant que norme. Et le primat est donné à la différence des sexes, à la rencontre de la jouissance sexuelle. Dans le couple bisexualité-refus du féminin dans les deux sexes, les deux termes, pris séparément, renverraient à une négation de la différence sexuelle. La bisexualité agie constituerait une défense vis à vis de l'élaboration de la différence des sexes au niveau de la relation sexuelle génitale.

Lacan situe la question du genre entre désir et jouissance, manque-à-être et pulsion, acte et « absence de rapport sexuel ». Le jeu de genres n'est pas réduit à la mascarade, il

<sup>288</sup> Gori, 1999, p. 306-307

<sup>289</sup> Prokhoris, 2000, p. 181, op. cit.

<sup>290</sup> Schaeffer, 1997

y a toujours une adresse à l'Autre, nous rappelle Leguil<sup>291</sup>. Selon Lacan, le genre est comme un mode d'être et non une norme. Il aborde la différence des sexes depuis ce qui sépare irréductiblement l'homme et la femme. Le sujet est pris par les paroles de l'Autre mais il est seul avec les effets qui s'en dégagent - par exemple, un garçon peut être une fille tant qu'il désire le désir de la mère qui désirait une fille.

#### **d4 Une psychanalyse avec le genre ?**

A propos des travaux de Stoller sur le genre, bien que critiqués, Green, toujours fidèle à Freud, dira : « *Ils représentent la seule acquisition importante dans ce domaine (la sexualité), depuis Freud* »<sup>292</sup>. Ce sont les piliers de la théorie freudienne qu'il s'agissait là de considérer : Oedipe, sexualité génitale, rapport binaire féminin-masculin . Or les psychanalystes à cette époque ont recouvert cette question par un savoir médical et pathologisant. Serait-ce audible aujourd'hui ? Prokhoris évoque l'Oedipe comme pierre de touche de l'ordre symbolique reposant sur le dogme de la différence sexuelle. Nous verrons dans le chapitre sur les convergences (f1, p. 122) entre les études de genre et la psychanalyse que les deux peuvent se retrouver même si elles ne parlent pas le même langage et posent différemment les questions. Laplanche est l'un des rares psychanalystes qui s'intéresse à la place du genre dans l'oeuvre freudienne. « *Masculin et féminin, c'est la première différenciation que vous faites quand vous rencontrez un être humain (...) avec une certitude exempte d'hésitation (...) En psychanalyse, en clinique d'une façon générale, l'immense majorité, voire la totalité des « observations » pose de façon irréfléchie au départ : « Il s'agit d'un homme de 30 ans ; ou d'une femme de 25, etc »*. *Le genre serait-il vraiment a-conflictuel au point d'être un impensé de départ ?* »<sup>293</sup>. Il définit le sexe comme l'ensemble des déterminations et fantasmes reliés

---

<sup>291</sup> Leguil, 2015

<sup>292</sup> Green, 1997, p. 46

<sup>293</sup> Laplanche, 2003a, p. 162-163, op. cit.

à la fonction sexuelle et le genre comme ce même ensemble relié à la distinction masculin-féminin. Pour lui, si la division sexuelle de travail était égalitaire (soins aux enfants etc), le choix d'objet primaire serait bisexuel<sup>294</sup>.

La psychanalyse tenterait-elle de socialiser, transcender cette psyché sauvage, ce non-ordre sexuel, utilisant le prétexte anatomique ? L'Oedipe serait-il un moment clé, universel, dans l'histoire de la masculinité et ses prérogatives ? Celui de la mise en place d'un dispositif de savoir/pouvoir consistant à instituer le pouvoir patriarcal en figure psychique : le Père ? Ainsi le père symbolique qui impose l'Oedipe renvoie à un ordre historique : il vient contrecarrer la contestation historique du pouvoir patriarcal, maintenant la différence sexuelle.

Benjamin est aussi une des rares psychanalystes à progresser dans le paysage du « genre ». Elle se situe dans le mouvement psychanalytique « intersubjectivisme » qui interroge et récuse l'importance de la pulsion telle que définie dans l'édifice freudien, contre la conception intra-psychique historique de la psychosexualité depuis Freud. *« Attribuer une différence à l'autre comme objet sexuel, et même adorer ou idéaliser cette différence, n'est pas du tout la même chose que de respecter l'autre comme sujet égal »*<sup>295</sup>. Elle repense les propositions de Freud et s'éloigne de l'« objet » pour aller vers la possibilité de « l'amour identificatoire », donc vers une perspective « relationnelle ». Elle postule que l'amour d'objet et l'identification sont exclusifs l'un de l'autre comme conséquence d'Oedipe, lui permettant de penser les relations inconscientes du désir dans d'autres schémas.

Pour Tubert<sup>296</sup>, la pensée freudienne au sujet des catégories « masculinité » et « féminité » est en soi « déconstructive » bien qu'elle opère avec la binarité. Celles-ci ne sont pas des points de départ mais au contraire des aboutissements. Les trois manières de concevoir le sexe, biologiquement (Réel), socialement (Symbolique : la norme) et intimement (Imaginaire : sentiment d'appartenance à un genre) peuvent être associées aux trois registres mis en évidence par Lacan : RSI : Réel, Symbolique, Imaginaire). Relevons aussi les travaux récents sur la psychanalyse du lien qui interrogent la formation de la vie pulsionnelle dans l'intersubjectivité. Ils supposent un rapport dialectique entre intersubjectivité et vie subjective intrapsychique comme nous le

<sup>294</sup> *ibid*, p. 56

<sup>295</sup> Benjamin, 1996, p. 32

<sup>296</sup> Tubert, 2003, psychologue et psychanalyste, fondatrice du premier centre de Psychothérapie de Femmes en Espagne

montre les travaux de Kaes<sup>297</sup>.

Le genre paraît être une notion récente, traversant tous les champs épistémologiques. Qu'en était-il de ce qui relevait du genre avec Freud ? Déjà présente, elle ne faisait pas l'objet d'un discours spécifique comme actuellement. Selon Bourseul<sup>298</sup> le genre traduirait quelque chose du sexe en faisant valoir l'écart entre l'anatomie et le psychique, le génital et le social, et le sexe, l'assignation et l'affirmation, révélant les processus de constructions sociales et culturelles qui le fondent. Ainsi le genre ne ferait que reprendre la place « entre » occupée par ces constructions sociales. A propos de l'anatomie comme destin et sur les « possibilités » de genre chez Freud, il note que les énoncés sont parfois contradictoires et confus. Quand Freud dit dans sa célèbre formule : « *le destin c'est l'anatomie* »<sup>299</sup>, on entend la suprématie du biologique, donc du sexe sur le genre, pré-existant ; mais l'« anatomique » n'est pas le « biologique ». Destin peut être associé à « névrose de destinée », traduisant le caractère prophétique de certaines constructions névrotiques. Peut-on l'appliquer à l'anatomie demande Bourseul, ou plutôt à son investissement, à ce qui s'imposerait au sujet ? Peut-on entendre que la bi-catégorisation des genres et la série de dominations qu'elle recouvre correspond à une fatalité ? Destinée en tant que ratage de toute adéquation entre le corps et l'image idéale du corps, les corps et les mots ? Un destin qui imposerait à l'anatomie et non l'inverse. Ainsi le genre vous tomberait dessus.

Les théories critiques (études de genre, culturelles, gays et lesbiennes etc) soulèvent et relèvent au contraire des processus de constructions sociales et culturelles qui le fondent, donc la construction également sociale du sexe. Dejours<sup>300</sup>, psychanalyste, pense les rapports sociaux de sexe dans l'espace social, invitant à aller au delà de la relation verticale parent-enfant dans laquelle Freud se serait enfermé selon lui. Relisons alors, avec l'éclairage du genre, ce que Freud propose comme conséquences psychiques de la différence des sexes sur le plan anatomique<sup>301</sup>, où il se penche sur le sort de la petite fille et non plus seulement sur le petit garçon. Pour cela certaines critiques de l'époque, notamment de femmes psychanalystes, peuvent nous éclairer sur la question de

---

<sup>297</sup> Kaes, 1999

<sup>298</sup> Bourseul, 2015, p. 240, op. cit.

<sup>299</sup> Freud, 1924, p. 31

<sup>300</sup> Dejours, 1993, op. cit.

<sup>301</sup> Freud, 1925, p. 189-202

« l'envie du pénis » et du « féminin-masculin ». « *A quel endroit du parcours de développement (chez la petite fille) cette distinction est à trouver, cela ne parvenait pas à se révéler clairement* »<sup>302</sup>. Le complexe d'Oedipe demeure d'abord un modèle masculin, avec l'angoisse de castration et aussi la bisexualité psychique illustrée par l'ambivalence des positionnements. Nous décelons une dimension du genre, non nommé ainsi quand Freud tente de rendre compte des spécificités féminines, des problèmes notamment d'ordre culturel. « *Le complexe d'Oedipe de la petite fille recèle un problème de plus que celui du garçon* »<sup>303</sup>. Freud ne parvient pas à expliquer que la fille vient à abandonner la mère pour adopter le père comme objet, alors même que la mère constitue le premier objet de la fille tout comme pour le garçon. Cette « hétérosexualité » de la petite fille ne va pas de soi pour lui. Il imagine une histoire de la découverte des zones génitales du garçon par la fille, ainsi l'envie du pénis<sup>304</sup>, stade phallique, impliquant une atteinte narcissique et l'invitant à toute concurrence avec lui. « *Elle l'a vu, sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir* »<sup>305</sup>.

Il y aurait donc différence fondamentale du complexe d'Oedipe chez le garçon et la fille : l'angoisse de castration signe le péril du complexe chez le garçon, l'achève, alors que chez la petite fille il le rend possible et l'inaugure, l'ouvre. Cela concernera les investissements libidinaux et les identifications de l'enfant. Ainsi dans cette conception, Freud consolide une approche de la différence des sexes empêchant de considérer le garçon et la fille dans un rapport de complémentarité de parcours ou de résolution en miroir du développement psychique affectif et sexuel. Un autre genre apparaît de fait. « *(...) On ne se laissera pas fourvoyer par la contestation des féministes, qui veulent nous imposer une complète parité de position d'appréciation entre les sexes, mais (...) tous les individus humains, par suite de leur prédisposition bisexuelle et de l'hérédité croisée, réunissent en eux des caractères masculins et féminins, de sorte que la masculinité et la féminité pures restent des constructions théoriques au contenu mal assuré* »<sup>306</sup>

Ainsi pour Freud, l'anatomie n'y est pas pour rien mais ne préside pas à tout dans la

---

<sup>302</sup> *ibid*, p.193

<sup>303</sup> *ibid*, p. 194

<sup>304</sup> *ibid*, p. 195

<sup>305</sup> *ibid*, p. 196

<sup>306</sup> Freud, 1924, p. 201

mise en place des parcours de développement de la sexualité et de la reconnaissance de la différence sexuelle sur le plan psychique. Les conséquences de ces parcours n'ont rien d'automatiques, seulement repérables ou non dans la clinique, du fait de la bisexualité psychique commune à tous. Alors « *l'anatomie c'est le destin* » ne peut être pris au pied de la lettre. Le complexe d'Oedipe semble ainsi exposé comme relevant très explicitement d'un moment éminemment social, culturel et relationnel. Portée culturelle plus que corporelle de cette anatomie que nous pouvons lire aujourd'hui comme une prise en compte d'une dimension de genre, comme vecteur de sexuation, d'identification sexuelle et pas seulement opposé au génital du sexe. « *Avec Lacan, il y a toujours d'abord l'amour, le symbolique, le signifiant et on ne sait jamais comment la sexualité rejoint cela. Cela se rejoint par des artifices ou alors par l'aveu que l'affinité ou l'articulation des signifiants du désir à la sexualité reste une énigme* »<sup>307</sup>.

David-Ménard parle de son insistance à penser les pulsions liées à cette non résolution et pense qu'on peut dire autre chose que de s'en tenir à l'énigme du rapport aux signifiants. La pulsion ne serait pas qu'une affaire de rhétorique<sup>308</sup>. Rappelons que le pulsionnel et la libido ne sont ni strictement biologiques, ni simplement sociaux. Alors à quel point le statut du sexuel et du pulsionnel non séparé de l'amour peut être pensé comme un mythe ou une « véridiction » au sens de Foucault demande-t-elle ? Pour elle, le symptôme c'est ce qui nous arrête et nous fait vivre. Le Nom Du Père, c'est un peu un système de normativité, nous dit-elle, même si Lacan en est revenu avec le sinthome et le nouage « RSI » comme construction symbolique. Le sinthome tient ensemble les deux extrêmes de la singularité du cas et de l'universalité d'une structure à laquelle tous peuvent prétendre.

Pour Morel<sup>309</sup>, cette idée permettrait de répondre à la question posée : elle permettrait de parler du sexe sans se référer primordialement à la différence des sexes. Le sinthome devient l'unique terme qui fasse lien : entre Réel, Symbolique et Imaginaire mais aussi lien à l'autre, lien social et lien avec le partenaire sexuel. Il ne nécessite pas le recours au phallus pour caractériser la sexuation, outil qui ne donne de réponse qu'à la question : « Comment me situer comme fille ou garçon ? ». Mais le choix du sexe est à situer à un autre niveau<sup>310</sup>. Il n'y aurait de masculin et de féminin que par rapport à la

<sup>307</sup> Butler, Article 2015, op. Cit.

<sup>308</sup> David Ménard, Article 2015

<sup>309</sup> Morel, 2005, op. cit.

<sup>310</sup> *ibid*, p. 76

castration, au phallus, même décollé de sa référence au pénis pour devenir un signifiant, une proposition. « *Si on se place du point de vue d'une logique de la jouissance, il est difficile d'admettre qu'il n'y ait que deux modes de celle-ci, dans sa référence au phallus - ce qu'affirme Lacan* »<sup>311</sup>.

Comme posé dans nos hypothèses de départ, la question du genre ne serait qu'un prolongement parmi d'autres possibles d'une question plus première, celle de l'altérité. Une certaine dimension du genre viendrait alors y répondre et parfois s'y opposer. Le genre cherche à produire des places bien définies selon la logique binaire de la différence, duelle donc statique, là où le sexuel produit des pluralités (aussi dans ses définitions). Pour Bernat<sup>312</sup>, à l'inverse de Bourseul, le genre n'est pas un « concept limite » entre le sexuel, le sexe et le social - ce n'est qu'un souhait - mais plutôt en opposition afin d'endiguer et cadrer les altérités individuelles. La constitution d'une identité individuelle est indissociable de celle des altérités et de son acceptation. Sinon, il n'y a que des normes, imposées à tous, les sujets deviennent une fonction. Pour lui le fondement du genre rappelle la préoccupation grecque fondamentale, le « *genos* » : « Pourquoi y-a-t-il des femmes ? », donc pourquoi y-a-t-il de l'« autre », de la différence ? Différence non plus à l'intérieur de soi mais projetée défensivement sur l'extérieur, dans la scène sexuelle.

Penchons nous sur l'hypothèse de la scène sexuelle comme « autre » scène, avec la division moi/non moi. Pourquoi certains se rangent dans une identité de genre toute faite, outre l'économie qu'ils y trouvent puisqu'ils n'ont plus à s'inventer, demande Bernat ? La question de la castration résume une autre question plus ancienne, celle de la séparation interne entre moi et non-moi, moi et l'autre. La vie sexuelle met en représentations le désir de réunion, à l'autre mais aussi de soi, et le désir de ne plus éprouver de séparation ou de division, désir de fusion. S'ensuit l'angoisse de fusion (être englouti, dévoré, disparu) par ou en l'autre, être emporté par son désir ou son plaisir, « perdre la tête ». Ici la différence est vécue comme une menace contre son intégrité propre. Selon lui, le genre n'est pas une notion qui se situe entre anatomie et psychisme mais une exigence externe ne visant qu'à prendre leurs places. Chacun y va de sa théorie personnelle, davantage sur son mode de relation aux différences, aux autres, que sur les

---

<sup>311</sup> *ibid*, p. 69

<sup>312</sup> Bernat, 2015, op. cit.

objets du masculin et féminin. Alors est-ce le genre qui est agent de trouble, ou le sujet qui fait entendre sa place, conflictuelle, entre sexuel et social, singularité et norme, moi / non-moi, ce dont la notion de genre serait le reflet ?

Ce que nous propose Bourseul<sup>313</sup> c'est de traduire l'impossible des sexes, car innombrables, dans une autre dimension que celle de la différence sexuelle, trop imaginaire. Le genre ne serait alors ni objet imaginaire, ni processus symbolique mais il se ferait instance au réel, permettant de réinventer les sexes et non plus seulement renouveler la sacro-sainte différence sexuelle, pour pouvoir s'en passer. Pour lui la différence des sexes n'en est pas une, elle masque le non rapport sexuel.

Le « continent noir » serait-il l'autre : l'autre sexe » ?

## **E La question de la différence sexuelle au sein des études de genre**

*« Virginia (Woolf) laisse entendre que l'existence humaine se déploie entre l'angoissante clarté de l'extérieur et l'insondable obscurité des mouvements intérieurs. Hommes ou femmes, nous ne pouvons faire autrement qu'évoluer à la lisière de ces deux inconnues – et c'est là très précisément, dans les replis de l'ombre et de la lumière, qu'apparaissent les questions du genre. Il faudra donc admettre que la Femme n'existe pas et l'Homme non plus »<sup>314</sup>.*

Butler nous accompagnera tout au long de nos questionnements, ainsi que Foucault, Derrida et d'autres penseurs. Le genre paraît être une notion récente, traversant tous les champs épistémologiques. Qu'en était-il de ce qui relevait du genre avec Freud ? Nous l'avons vu, déjà présente, elle ne faisait pas l'objet d'un discours spécifique comme

<sup>313</sup> Bourseul, 2015, op. cit

<sup>314</sup> Rovere M., 2012, p. 14, Préface de *Elles*, Woolf



actuellement. Rappelons que selon Bourseul, le genre traduit quelque chose du sexe en faisant valoir l'écart entre l'anatomie et le psychique, le génital et le social, l'assignation et l'affirmation et le sexe, révélant les processus de constructions sociales et culturelles qui le fondent <sup>315</sup>. Ainsi le genre ne ferait que reprendre la place « entre » occupée par ces constructions sociales<sup>316</sup>.

Pour Lévesque<sup>317</sup>, philosophe, la question de la différence sexuelle ne s'est jamais posée radicalement. Selon lui, la réflexion aurait plus à attendre de la philosophie ou la littérature que de la psychologie ou la sexologie.

Rappelons que nous avons posé l'hypothèse que la question du genre serait à entendre comme une nouvelle manière de désigner le réel, soit l'impossible de la jouissance sexuelle, en se passant de la référence à L'Oedipe. Que dans la notion de genre, il serait question de la présentification du semblant. Le genre n'est pas un nouveau terme pour parler des femmes, des hommes, du masculin, du féminin ou de la différence des sexes, mais il est à entendre comme une catégorie d'analyse qui rompt avec les manières communes de penser, système de bicatégorisations hiérarchisés entre les sexes et les valeurs et représentations qui leurs sont associés . Le partage entre le masculin et le féminin produit des tensions et des paradoxes.

## **e1 Le genre comme catégorie discursive : l'impasse de la binarité du genre**

La différence des sexes formulée en terme de différence de genre est un des enjeux du 21<sup>e</sup> siècle. Les études de genre, comme toute discipline, supposent un discours, un objet et une méthode. Nous verrons que le genre n'est pas seulement le sexe social mais une catégorie discursive produisant le corps sexué. Il questionne la subjectivité d'une

---

<sup>315</sup> Bourseul, 2015, op. cit.

<sup>316</sup> *ibid*, p. 240

<sup>317</sup> Lévesque, 2002, op. cit.

époque. C'est le processus du discursif qui intéresse le genre. Il est avant tout un concept, un outil conceptuel utilisé par des chercheurs travaillant sur les rapports entre homme et femme. Il s'agit d'études, d'un vaste champ interdisciplinaire et non d'une théorie. L'ouvrage de Delphy, « *Penser le genre* »<sup>318</sup>, a joué un rôle important sur les chercheurs dès les années 2000. Nous nous demanderons comment les études de genre peuvent renouveler nos pratiques de recherches, nos concepts, nos méthodes et nos outils.

Genre vient du latin « *genus, generis* », il renvoie à l'origine et à la naissance. Il est utilisé par le sens commun pour désigner une catégorie quelconque, classe, groupe ou famille, présentant les mêmes signes d'appartenance. Notons que le genre n'est pas un concept psychanalytique, non plus que l'identité sexuelle, souvent difficile à traiter sur le plan théorique et clinique. Les études de genre, nées des études féministes et gays des années 60-70, forment un ensemble multiple et non homogène. Elles n'existent pas au singulier. Leur unité est une langue polémique et ironique. Elles sont un domaine de recherche et d'expérience qui concerne de près la psychanalyse et la philosophie et le débat culturel de notre époque car elles touchent aux thèmes de l'identité - comme processus d'identification - , de la norme - symbolique et hétérosexuelle - et surtout de la sexualité. Ainsi le genre parle non pas que de différence sexuelle mais aussi – inséparable - de sexualité, dès lors qu'on l'appréhende comme un rapport de pouvoir<sup>319</sup>. Il questionne les conditions de production de la différence sexuelle pour comprendre les façons dont celle-ci implique des dominations. Il peut permettre d'adresser une nouvelle façon de penser la différence sexuelle. Sa nouveauté n'est pas que théorique mais aussi institutionnelle. Laufer insiste sur le caractère sécularisateur du concept de genre<sup>320</sup>. Il constituerait une nouvelle étape d'une sécularisation de la pensée.

La notion de genre suscite bien des théorisations et ne fait pas d'unanimité, de même dans le champ de la psychanalyse. Il n'y a pas de définition unique du genre. Et il y a différents présupposés quant à la différence sexuelle. C'est le processus du dire, du discursif, qui intéresse le genre. En accordant une place centrale aux discours, il est sujet

---

<sup>318</sup> Delphy, 1998

<sup>319</sup> Fassin, 2014, p. 81-94

<sup>320</sup> Laufer, 2014b

à des critiques de l'approche matérialiste. Critiques aussi de valider une dichotomie nature/culture, rejetant la matérialité des corps à l'extérieur du regard constructiviste. Egalement critiques de non scientificité, or les travaux du genre dénoncent justement l'épistémologie scientiste qui est de s'abstraire du contexte social.

Parler de « la théorie du genre », qui n'existe pas, repose sur la croyance, le fantasme selon lequel le sexe et la sexualité pourraient être déterminés par un simple discours simplificateur. Par exemple, parler d'homosexualité à l'école entraînerait la fabrication d'homosexuels, ou évoquer les multiples façons dont les rôles féminins et masculins ont été pensés, une déviance de genre ! Or l'hétérosexualité n'est pas une forme naturelle mais dominante au sens où le système social la produit et la légitime, stigmatisant ceux qui s'en écartent.

Ces études suscitent même intolérance et violence, tant dans les débats que dans la rue. Quelle serait leur source ? Au nombre des attaques de la psychanalyse, on trouve les théories du genre, qui ont pris leur essor outre-Atlantique au moment de l'épidémie du Sida, où les minorités sexuelles faisaient front à une féroce violence. Beaucoup ne se reconnaissent pas dans les déclarations de certains représentants du milieu psychanalytique. Car la psychanalyse n'a cessé d'être prise en référence ou à partie pour défendre ou contrer les arguments en faveur du droit au mariage pour tous. « *Le genre ne laisse pas la psychanalyse tranquille, même si elle peut ne rien avoir envie de faire avec lui. Il trouble, ne laissant pas tranquille le sexe et le sexuel, sexuel comme politique, mais le sexe échappant toujours de n'être qu'un instant du sexuel, tout comme le genre* »<sup>321</sup>.

Pour les adversaires des « théories du genre », le genre ne serait qu'une simple théorie intellectuelle comme tant d'autres, hypothétiques, non prouvées scientifiquement. Et le scandale que suscitent ces études en rappelle un autre, celui provoqué par la psychanalyse. La caractéristique paradoxale du concept de genre, des études de genre (au pluriel), est qu'il est le fruit des mobilisations de ses adversaires (mariage pour tous, « ABCD » de l'égalité contre les stéréotypes sexistes etc). On assiste à une prolifération de discours sur le genre dans l'espace public qui s'est opérée sur un registre majoritairement hostile. Ce concept n'est pas une importation du terme

---

<sup>321</sup> Bourseul, 2015, p. 249, op. cit.

américain « gender » mais il plonge ses racines dans une longue tradition de recherches des mouvements féministes des années 1960-70, appelés seconde vague (cf chapitre e3. La catégorie du genre dans la pensée féministe, 107). Ce champ de recherche se nourrit d'une dialectique fructueuse entre contestation politique et savoirs savants. Il prend pour objet les rapports sociaux entre les sexes et traverse de multiples disciplines, en constante reconfiguration. Ce qui les relie est un objet de recherche commun. Il se situe dans le sillage et à proximité du mouvement féministe. Et la distinction sexe-genre est à l'origine d'un déploiement théorique considérable aux Etats-Unis, ces études interdisciplinaires peinent encore en France.

Depuis les travaux de Mead<sup>322</sup>, on ne considère plus, sauf exception, l'identité sexuée, sa façon d'érotiser son corps et ses relations, comme directement déterminées par son sexe biologique. C'est par la sociologie, l'anthropologie et l'histoire que la notion de genre entre dans le champ épistémologique. Scott, historienne, remet en question les catégories de la différence. L'identité « femme » n'est pas considérée comme point de départ de la réflexion mais seulement et toujours comme lieu de controverse (cf chapitre e5. La différence sexuelle comme « dilemme insoluble »; p.115). Elle désigne le genre comme : « *Un mode fondamental de signifier les rapports de pouvoir (...). Une catégorie utile, un élément constitutif des relations sociales fondées sur les différences perçues entre les sexes* »<sup>323</sup>. Avec la « French Theory » (Deleuze, Derrida, Foucault etc) elle invite à historiciser toutes les catégories, à analyser non plus simplement la place des femmes, des hommes dans l'histoire mais à déconstruire ces catégories même d'homme, de femme, qui organise un système binaire et inégalitaire. Elle invite donc à un changement de méthode qui privilégie l'analyse des structures discursives pour ainsi questionner les rapports sociaux et la qualification du féminin, analyse ressaisie en terme de structuration de discours. Et « *Comme la psychanalyse est une théorie du genre (...)* »<sup>324</sup>, il s'agit d'affirmer le brouillage des catégories binaires.

Les anthropologues ont depuis utilisé la notion de genre ou « rôle de sexe » dans une perspective constructiviste. La déconstruction implique que, comme rien n'est joué d'avance dans la répétition, tout reste ouvert à ré-articulation ou resignification. Les

---

<sup>322</sup> Mead M., 1963

<sup>323</sup> Scott, 2012, p. 93, op. cit.

<sup>324</sup> Rubin, 1975-84, p. 68, op. cit.

études de genre ont engagé un vaste débat autour de la différenciation des sexes et du clivage masculin-féminin, qui serait une fiction construite par le discours dominant et normatif de l'hétérosexualité. L'institution de ce binarisme - ordre supposé et imposé, idéologie qui tient lieu d'universel - considère qu'un sexe ne vaut que pour un autre sexe, excluant le fait que les sexes puissent être multiples.

Pour les sexologues européens du XIX<sup>e</sup> et début du XX<sup>e</sup> siècle, l'ordre biologique et l'ordre social se confondaient. Dans les années 1950, le psychologue et sexologue Money<sup>325</sup> travaille sur le sentiment d'identité des hermaphrodites, et parle de « rôle de genre », le rôle qu'on joue en société. Puis Stoller, psychanalyste, travaillant sur les transsexuels, distingue le « rôle de genre » de « l'identité de genre » et oppose genre et sexualité. Tous deux distinguent le genre du sexe, soit le rôle ou l'identité, de l'anatomie. Mais tous deux restent dans une mise en conformité du sexe et du genre. Et Money cherchera à maintenir la binarité de l'identité sexuelle. Stoller définit ainsi le genre : « (il) a des connotations psychologiques et culturelles, plus que biologiques (...) Le genre est la quantité de masculinité ou de féminité que l'on trouve dans une personne (...) »<sup>326</sup>.

Le concept de genre a été élaboré par les équipes médicales, avec l'intersexualité et les protocoles de réassignation de sexe. En France, sur ce sujet et sous l'influence de Levi-Strauss, on a préféré longtemps parler de différence sexuelle, principalement avec les questions théorico-cliniques du transsexualisme. Au début des années 1970, la deuxième vague des théories du genre devient celle du « transgénérisme » comme politique de l'identité de genre. Le féminisme va alors s'approprier le concept de genre, mais il en inverse la logique, en récusant sa visée normalisatrice. Dans les années 1980, les sciences humaines le présentent comme symbolique ou arbitraire en laissant au sexe anatomique le rôle de réel incontournable. A la fin des années 1980, les critiques abondent : en dénaturant le genre, on a aussi réifié la naturalité du sexe. En privilégiant la distinction sexe-genre, on a négligé celle entre « sexuation » et « sexe », entre un processus biologique et sa réduction catégorielle aux sexes « mâle », « femelle », laquelle consiste en la naturalisation d'un rapport social, d'où la concentration sur le sexe biologique. Ainsi apparaît une nouvelle conception du genre.

<sup>325</sup> Money J., 1955

<sup>326</sup> Stoller, 1968, p. 28, op. cit.

Cette mise en évidence de l'historicité du sexe ébranle l'idée selon laquelle il existe des catégories naturelles. Le genre peut être ainsi envisagé comme concept critique qui suspend provisoirement « *ce que l'on sait déjà : le fait qu'il y a deux sexes* »<sup>327</sup>.

Le genre devient un outil scientifique et une arme politique, au service de la critique des normes. Le sujet se construit dans la dépendance aussi du social, du politique et des normes. Les études de genre ont lu Freud avec Foucault. Depuis les années 1990, la distinction genre et sexe elle-même fait l'objet de relectures critiques. Car l'évidence de la différence sexuelle est trompeuse. Le sexe est construit tout autant que le genre, l'anatomie aussi a une histoire : au XVIII<sup>e</sup> siècle apparaît le modèle à deux sexes, non plus un seul<sup>328</sup>, voire cinq sexes<sup>329</sup>. Ici il y a constitution en champ scientifique, ruptures avec les fausses évidences du sens commun, condition première de la science. La différence des sexes est toujours circonscrite dans une norme, un Ordre, entendue dans la dyade du couple parental père, mère. Il n'y a pas de contradiction entre n'être que d'un sexe et n'être jamais enfermé dans son sexe. Penser le « et/et » à la place du « ou/ou ». Une autre manière de penser le genre est le continuum : un ensemble d'éléments tels que l'on peut passer de l'un à l'autre de façon continue.

Pour ces études, il n'y a pas de sexe avant le genre, qui organise l'identité sexuée. C'est le genre qui organise le sexe. Le sexuel serait préalable à la différence des sexes, voire à la différence de genre. Pour Laplanche, qui introduit la catégorie du genre en psychanalyse<sup>330</sup>, le genre précède le sexe, mais c'est le « sexe » qui organise les genres et non le contraire. Il réintroduit, avec cette catégorie, qui reste « *souvent absente ou impensée par Freud* »<sup>331</sup>, celle du « *message énigmatique* » propre à la théorie de la séduction généralisée. Bereni<sup>332</sup> met l'accent sur trois dimensions, piliers analytiques du genre : construction sociale, dimension relationnelle et rapport de pouvoir.

1- la posture constructiviste : rupture avec l'essentialisme au centre (invariant naturel, substrat biologique, vision biologisante du social) comme impératif politique et parti pris analytique.

2- la perspective relationnelle : femme, homme sont le produit d'un rapport social, ainsi

<sup>327</sup> Varikas E., 2003, « Conclusion », p. 206

<sup>328</sup> Laqueur, 1990

<sup>329</sup> Fausto-Sterling, 1993

<sup>330</sup> Laplanche, 2003, p. 162, op. cit.

<sup>331</sup> *ibid*, p. 163

<sup>332</sup> Bereni, 2014, p. 13-18

le genre est un système qui produit une bipartition hiérarchisante.

3- l'existence d'un rapport de pouvoir, d'une asymétrie entre masculin et féminin et entre homme et femme, avec la pertinence de croiser le genre avec d'autres rapports de pouvoir (classe, race, sexualité etc).

L'idée de Butler est que la sexuation est certes polarisée par la division entre masculin et féminin, mais d'une manière beaucoup moins décidable que ce dont une société a besoin pour se constituer. Elle critique la fonction constitutive de la différence sexuelle. Son projet sera une entreprise de dénaturalisation du désir et de la sexualité. La façon d'être et d'agir de l'enfant n'est pas naturelle. Dès sa naissance, il évolue dans un bain de normes et d'influences qui contribuent à le socialiser, à lui transmettre les codes de la vie en société, à lui apprendre à utiliser son corps et, au delà de son sexe biologique, à le doter d'un genre. On assiste à des conflits de représentations à l'oeuvre et des moyens utilisés pour les réguler, entre les logiques de la « libération » des enfants (autogestion de son corps etc) et celles de leur protection.

La différence des genres nous amène à utiliser de façon inconsciente des stratégies pour nous faire admettre comme femme ou homme. Y aurait-il les vrais hommes et les autres, les vrais femmes et les autres ? La masculinité et la féminité sont des configurations de pratiques. Elles sont plurielles. Les rapports entre les hommes entre eux, les femmes entre elles, impliquent une différence de genre au sein des catégories générales de genre. Quand on parle de « vrais hommes », « vraies femmes », on pose une hiérarchie des masculinités et des féminités. L'ordre du genre définit des espaces et des traits dans lesquels les hommes sont tenus de s'investir pour devenir des hommes ainsi que les femmes.

Pour Butler, le genre est aussi le produit d'une performance. Elle met en évidence les multiples manières par lesquelles les sujets incarnent une masculinité ou une féminité, par des gestes, postures, vêtements par exemple. Elle analyse aussi les institutions et les espaces qui soutiennent ce processus de sexuation, comme l'école, l'espace public, la médecine. Le masculin et le féminin ne sont pas un rôle car la notion est relationnelle. Alors comment les masculinités, les féminités se définissent-ils les uns par rapport aux autres ? Elle met au jour la construction culturelle de toute sexualité dans les rapports de pouvoirs existants. Et la culture peut devenir un destin qui

verrouille le genre mieux que la biologie n'a su le faire. Sa recherche est à la fois une œuvre de reconceptualisation du corps, et du genre, et de mise en exergue du travail des normes qui délimitent ce qu'est une vie humaine vivable. Elle va saisir que l'expression « identité sexuelle » n'a pas de sens, introduisant, par la critique philosophique, son brouillage (cf chapitre d1. L'identité, un mythe ?, p.238). Son analyse de la construction sexuée passe par une relecture approfondie de Freud : avec son concept de mélancolie de genre, le tabou homosexuel précédant celui de l'inceste, elle pose la question : qu'est-ce qui est perdu ? (cf chapitre c3. La mélancolie de genre, p.233). Elle fera une analyse critique des concepts d'identification et de sexualité en psychanalyse, qui sont issus d'une conception structuraliste du sujet et de la différence sexuelle. Pour elle, genre, sexualité, désirs sont des constructions contingentes. Il n'est pas question d'étudier le rapport entre des « universalités concurrentes », mais plutôt de penser leur coexistence, leur articulation et elle se demande s'il y a une unique façon de penser les sexes, comme différence ou si on peut imaginer et inventer d'autres modalités de sexualité.

*« Le genre a permis de révéler que pas même la psychanalyse ne peut détenir un savoir supposé capable de border cette affaire, car le sexuel n'est pas statique, il ne cesse de gesticuler »<sup>333</sup>. En même temps, la psychanalyse confirme l'intérêt du genre et sa limite, qui n'invalide en rien son utilité comme outil critique d'analyse et agent de trouble. « En imitant le genre, le drag révèle implicitement la structure imitative du genre lui-même, ainsi que sa contingence »<sup>334</sup>. Rappelons notre hypothèse du genre comme manière de désigner le réel. Butler rappelle que le genre est toujours une « pratique d'improvisation se déployant à l'intérieur d'une scène de contraintes »<sup>335</sup>.*

Il n'est pas possible de disjoindre les répétitions de rôle auxquels chacun se livre (masculin, féminin) et les représentations de genre véhiculées par le langage. Ainsi la désignation, la nomination et la reconnaissance ont une importance cruciale (cf chapitre A. La question de la norme, p.175). Le genre est un système qui produit de la différence (valeurs, attributs féminins, masculins) et, en même temps, de la hiérarchie. Et quelle est la relation entre la différence et la hiérarchie ? Cette dernière est-elle antérieure à la division, ainsi le sexe ne serait qu'un marqueur de la division sociale ? Parler de « sexes

<sup>333</sup> Bourseul, 2015, p. 249, op. cit.

<sup>334</sup> Wittig, 1992, p. 127-28, op. cit.

<sup>335</sup> Butler, 2006, p. 13, op. cit.



opposés » introduit déjà la notion de conflit obligé.

Les mécanismes par lesquels la notion de féminin et masculin est produite et naturalisée, et aussi l'appareillage par lequel ces termes sont déconstruits et dénaturalisés nous amènent à interroger la virilité dans son rapport hiérarchique à la féminité<sup>336</sup>. Notons que la notion de différence sexuelle apparaît au XVIII<sup>e</sup> siècle avec le capitalisme.

La diversité biologique est indéniable. C'est ce que chaque culture fait de cette diversité, la manière dont elle interprète en la réduisant à deux opposés complémentaires qui nous intéresse. La notion de genre permettrait une approche critique sur les constructions de toute catégories. Et Butler cherche à créer un autre ordre qui bouleverse la structure, à dé-ranger en créant du trouble. La cohabitation complexe du genre et de la sexualité est génératrice de trouble. Le sexe lui-même est aussi une fabrique. Les genres sont mouvants et changeants. *« Les différences sexuelles ne sont pas définies en fonction d'une opposition du masculin et du féminin qui serait transcendante, ni par « complétude » de l'homme et l'incomplétude - ou le « manque » de la femme, mais elles sont vues comme un problème impossible à trancher, un défi (...). (Le genre) est un objet qui ne contient pas seulement ce que Foucault appelle des « régimes de vérité » sur le sexe ou la sexualité, mais également les fantasmes et les transgressions résistant à toute régularisation ou catégorisation. C'est le fantasme en effet qui sape toute notion d'immutabilité psychique ou d'identité figée (...) »*<sup>337</sup>.

Pour résumer : le concept de genre a d'abord été pensé dans un rapport d'opposition à l'égard du sexe ; ainsi dans les années 1970-80, le sexe était du côté biologique et le genre du côté du social. Dans les années 1980, on comprend que le sexe était, lui aussi, un objet social : les caractéristiques relevant de la sexuation n'ont pas de sens en elles-mêmes. On peut dire que dans le sexe, puisqu'il y a déjà du social, il y a déjà du genre. Forme de pré-pensée, le genre offre une appartenance à un groupe, une apparence, un masque, un paraître en lieu d'être, un faux self, mais jamais acquis. Car le genre et l'identité vacillent, ils nous troublent lors de certaines rencontres. Il questionne l'évidence d'une ligne d'équivalence et de continuité du sexe et du genre, naturelle, pour faire apparaître les normes. Il propose ainsi une dé-essentialisation du sexe, une

<sup>336</sup> Schneider, 2010

<sup>337</sup> Scott, 2012, p. 14, op. cit.

dénaturalisation du lien sexe-genre et du système hétéronormatif qui conditionne l'expression des genres. Rappelons que Wittig nommera l'hétérosexualité un « *régime politique* »<sup>338</sup>. Pour elle par exemple il n'est pas question d'abolir les genres mais de les faire proliférer.

Le genre est un outil de critique des normes, outil qui permet de formuler des questions plus que des réponses. Il révèle les modalités de production de la différence et ses effets. Son originalité réside dans sa fonction analytique et critique. Il est aussi un champ d'études et un mouvement social. Il parle autrement par exemple de la violence faite aux femmes.

## e2 Le sexe comme construit historiquement

Laqueur<sup>339</sup>, historien et aussi « sexologue », nous présente la différence anatomique homme - femme comme minuscule, chromosomique puis hormonale. Il décrit les variations historiques des catégories de genre et de sexe depuis la pensée grecque jusqu'aux hypothèses de Freud sur la bisexualité. Ainsi, il étudie le passage de la bisexualité platonicienne au modèle de l'unisexualité créé par Galien. Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, le corps humain est représenté sans réelle distinction de sexe, les organes sexuels sont pensés comme identiques, un extérieur, l'autre intérieur. Il n'y a donc pas de vocabulaire spécifique pour l'anatomie féminine. Puis, à partir du siècle des lumières, les différences deviennent incommensurables. « *C'est l'idéologie, et non l'exactitude de l'observation, qui déterminera la vision qu'on avait d'eux (les hommes et les femmes) et des différences qui comptaient* »<sup>340</sup>.

Depuis, cette division devient le socle immuable, fondateur, impossible à reconsidérer. Laqueur évoque un premier paradigme : il n'y a pas de corps au féminin, le

<sup>338</sup> Wittig, 1992, p. 18, op. cit.

<sup>339</sup> Laqueur, 1990, op. cit.

<sup>340</sup> *ibid*, p. 150

corps est unisexe. Puis après les Lumières, on observe un second paradigme : la fabrique du corps féminin et non du genre. Pour lui, le discours sur le sexe est un lieu d'exercice du pouvoir - comme les études de genre - mais aussi d'un rapport au corps et au langage - comme la psychanalyse. Il n'y pas de rapport instinctif, naturel ou immédiat du corps. « *Le corps est toujours « discursivement constitué* »<sup>341</sup>. Il évoque la différence des sexes comme paradigme à partir duquel un discours sur le sexe et l'inconscient ( pour qui il n'y a qu'un seul sexe) peut se déployer ; mais aussi comme héritier du premier paradigme au sens où la libido freudienne est asexuée<sup>342</sup>, même si elle est considérée en fait comme masculine. « *Nous ne pouvons pas lui (la libido) donner à elle-même de sexe* »<sup>343</sup>. Aussi à la question : comment un enfant avec une disposition bisexuelle devient une femme, il répond en montrant comment le sexe prédispose au genre lui-même.

Du V<sup>e</sup> avant JC au II<sup>e</sup> siècle après JC, la médecine grecque et romaine considère que les organes génitaux féminins ne sont qu'une introversion des organes génitaux masculins. La « théorie du sexe unique » dit : la femme est un mâle mais imparfait. Cette conception négative en creux perdurera jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Elle sera supplantée au XVIII<sup>e</sup> siècle par l' « incommensurabilité » des sexes ; c'est l'invention du sexe tel que nous le connaissons aujourd'hui, c'est-à-dire imprégnant tout le corps. Un seul sexe, deux sexes ? Plus ?

La notion de construction de sexes dissimulerait le fait qu'il n'y ait qu'un seul sexe, le féminin, les hommes incarnant le genre humain. L'identification de la femme au sexe - ou au biologique - comme particularité transparaît dans l'histoire de la science et des idées. C'est pourquoi dire « il y a deux sexes », souvent suspecté de naturalisme, a été d'abord une affirmation subversive.

### e3 La catégorie du genre dans la pensée féministe

---

<sup>341</sup> *ibid*, p. 50

<sup>342</sup> *ibid*, Chapitre « Le problème de Freud »

<sup>343</sup> Freud, 1933b, p. 175, op. cit.

Les études féministes sont un champ qui s'inscrit dans le double contexte historico-politique et épistémologique. Le mot « féminisme » apparaît la première fois dans un manuel de psychiatrie aliéniste français. Il désigne une maladie touchant les hommes efféminés jusqu'à la « pire des perversions » : l'homosexualité ! Les militantes vont pervertir ce néologisme. Elles mettent en évidence la manière dont tout est fait pour que les relations entre les deux sexes se construisent sur une opposition systématique, hiérarchisée en faveur des hommes.

C'est la question de la « différence » qui a alimenté le débat féministe, sous les deux courants principaux. Et un des enjeux de l'articulation psychanalyse et féminisme est la différence des sexes et ce débat a permis un déplacement de la question même de la différence sexuelle. Il tente d'explicitier ses présupposés politiques et non les masquer comme il accuse la recherche « mainstream » de le faire. Les études féministes et de genre (pas au sens de Stoller, pour qui l'identité est a-conflictuelle), toujours restées en lien avec la psychanalyse, construites depuis le début dans un débat permanent avec elle, que ce soit comme analyse des discours ou critique d'une certaine tendance à naturaliser la différence sexuelle, participeront à continuer et subvertir les questions de Freud et Lacan. Elles sont les premières à utiliser le genre comme puissant levier conceptuel. Freud est le premier à avoir théorisé la distinction sexe anatomique et genre (masculin, féminin) : pensée déconstructive, en avance sur l'identité sexuelle jamais définitive, toujours incertaine et indécidable de leur signification. Il a proposé de penser la sexualité à partir de la sexualité infantile, ne relevant pas de structures a priori, ni de clivages normatifs, mais d'une plasticité infinie, une « polymorphie » originelle. Alors il s'agit de reprendre une lecture de Freud, de Lacan, comme lecture impudique, première, toujours à revisiter, ne disant jamais le dernier mot, un geste politique. Derrida nous invite à « habiller » le texte comme un textile, tisser, lire « avec », par dessus, par dessous, en tournant tout autour<sup>344</sup>.

Les rapports furent toujours complexes entre féminismes et psychanalyse ; les relations de genre et de sexe sont au centre du féminisme qui ôte l'évidence du dispositif oedipien, corrélé avec des dispositions historiques : culte phallique, maternage de la

---

<sup>344</sup> Derrida, 1967b, op. cit.

femme, pouvoir symbolique du père etc. Les pensées féministes, quelle que soit leur orientation, n'ont jamais pu ignorer les postulats de la psychanalyse, qui, comme ceux de toute science, sont historiquement datés et répondent aux inquiétudes du moment. Et c'est la psychanalyse qui a pour une large part contribué à la partition du mouvement en ses diverses tendances. Nous pouvons en dégager deux : la vision « identitaire et différentialiste », souvent nommées « essentialiste » ou « naturaliste », avec revendication, reconnaissance de la différence sexuelle comme structurelle et structurante. Il y a bien « deux sexes » et la féminité et la maternité sont un territoire spécifique de l'expérience et du pouvoir/savoir des femmes. Et la vision « égalitaire et universaliste » - contre l'approche structurelle et intemporelle de la psychanalyse - où la différence entre homme et femme est d'abord un rapport de pouvoir. La hiérarchie des sexes doit être neutralisée pour l'égalité. Capitalisme ou patriarcat sont les ennemis<sup>345</sup>. Elles ont en commun une revendication d'égalité, l'une dans la différence, l'autre dans l'identité.

Le féminisme matérialiste, avec Delphy et Wittig, rejette la psychanalyse, pour elles une théorie inégalitaire, où l'oppression des femmes apparaît comme une donnée, et donc une a-politisation. Le féminisme radical, avec Fouque (« *Psychanalyse et politique : psychopo* »<sup>346</sup>), se nourrit de la psychanalyse dans son versant subversif. Il récuse la femme comme énigme, représentant l'excès, une essentialisation de la question du féminin. Fouque parle de « l'envie d'utérus » chez les hommes, avec une différence sexuelle marquée encore par le « manque » biologique. Elle propose l'existence d'une libido spécifiquement féminine de type oral-génital<sup>347</sup>.

La question de l'ordre sexué implique la question du statut des corps, de la filiation, la sexualité, qui vient troubler la psychanalyse. Dans les années 1970, il est davantage question des différences que de la différence : occidental/non occidental, genre, classe, ethnicité, nationalité, origine sociale. La question de la bi-catégorisation hommes-femmes est remise en cause. Le concept de genre va permettre de penser la masculinité et la féminité comme des variables historiques et culturelles. Et jusqu'à la publication du « *Deuxième Sexe* »<sup>348</sup>, il est question de déterminisme biologique ou d'identité sexuelle. Le sexe induisait le genre, non distingués, les deux liés dans le cadre d'un paradigme

---

<sup>345</sup> Delphy, 1998

<sup>346</sup> Tendance du MLF qu'elle animera dès 1968 avec l'articulation de l'inconscient et de l'histoire

<sup>347</sup> Fouque, 2007

<sup>348</sup> De Beauvoir, 1943

causal. Dans le discours scientifique ou politique, le cerveau et donc l'esprit est associé au masculin, la femme à l'utérus, au corps, impliquant une hiérarchie des sexes.

La lutte féministe au départ ne remet pas en cause une différence naturelle mais l'inégalité : le genre, comme sexe social, n'est pas distingué du sexe. Le corps n'est pas une construction. De Beauvoir maintient une certaine forme d'essentialisme en maintenant le dualisme corps-esprit. Se constituent des féminismes différentialistes et matérialistes. Le genre devient alors un instrument de dénaturalisation du social. Ici le genre est défini comme le « sexe social ». La catégorie « les femmes » se maintient, après celle de « la femme », forme de « re-naturalisation », d'un irréductible de la différence. On passe à une catégorie définie par le social et non plus par le biologique, avec le risque de « réification » du genre ; le corps devient simple véhicule.

Dans les années 1990, Butler participera à la « troisième vague », constructiviste et postmoderne, en tenant compte de tous les régimes de pouvoir marquant les corps. Il y a remise en question de la distinction sexe-genre, de leur rapport mimétique et aussi d'un régime politique de « la matrice hétérosexuelle ». Il n'y a donc plus de lien direct entre le corps naturellement sexué et « l'identité de genre », pas d'unité du sujet. Elle préférera une « lutte dans », subversive, et non une lutte « pour » (l'égalité) ou « contre » (le masculin) ; plutôt une lutte vers la déconstruction des catégories « hommes-femmes » et non leur élimination. Plutôt vers la valorisation de la multiplicité des genres, ce que rend possible la dissociation totale entre le genre et le sexe. Il ne s'agit plus de lutte contre l'interprétation (le genre comme sexe social) abusive d'une réalité binaire biologique et indépassable (le corps sexué). Pour elle, le féminisme « postmoderne » dépasse le débat égalité-différence qui maintient l'idée d'une différence naturelle des sexes. Mais des siècles de différence sexuelle biologique impliquent des difficultés à penser la construction des corps sexués avec les cadres de pensée et les moyens discursifs à notre disposition.

Le développement du genre est lié au mouvement féministe nous l'avons vu, dans les années 1970, pour interroger la « domination masculine ». Il invite à penser le sexe biologique indépendamment de l'identité sexuelle (masculin ou féminin). En France, la

sociologue Delphy<sup>349</sup> l'introduit sous l'angle d'un « système de genre ». Le concept se développe comme réflexion autour de la notion de sexe et du rapport homme-femme. Ces études insistent sur la différence entre identité sexuelle et orientation sexuelle, il s'agit alors d'étudier comment s'articulent ces deux mouvements entre eux. L'héritage demande toujours à être travaillé par d'autres lectures. Une déconstruction, une lecture, pas une critique. Pour les féministes, les trajets de l'Oedipe dans la théorie freudienne orthodoxe par exemple sont de purs décalques inconscients des formes de la domination masculine. Les arrangements de la parentalité impliquent des divisions psychiques qui assurent les formations des identifications ainsi que tel ou tel fonctionnement chez la fille ou le garçon.

L'impact du féminisme sur la déstabilisation des normes et des rôles de genre traditionnels fut important. Le pouvoir, devenu une grille de lecture, est leur concept central permettant de déconstruire le sexe et l'amour. Elle le situe aux côtés de la psychologie clinique et de la culture de la consommation, comme agent culturel le plus puissant de changements des relations homme-femme. La pensée féministe, en élaborant des outils d'analyse tels que le « mode de production domestique », les « rapports sociaux de sexe » ou le « rapport de genre », a travaillé sur l'imbrication des rapports de pouvoir : dénaturalisant la catégorie de « sexe » à l'aune de ses déterminations historico-sociales nous rappelle Dorlin<sup>350</sup>.

Depuis quelques années en France, la réflexion sur l'imbrication des rapports de pouvoir s'est complexifiée davantage, notamment sous l'influence des travaux nord et sud américains, mais aussi caribéens ou indiens. Les problématiques relatives aux identités sexuelles, aux régimes de sexualité, mais aussi celles articulant le genre et la religion et/ou la couleur, ont permis de développer un véritable champ de réflexion. Alors il s'agit d'interroger les différents outils critiques pour penser l'articulation des rapports de pouvoir. Vers les années 1980 le mouvement *queer* opère le repérage de l'impensé des normes qui régissent le sexe et le genre. Et Rubin dira : « *La psychanalyse est une théorie féministe manquée* »<sup>351</sup>. Elle posera le présupposé que les enfants des deux sexes sont sujet à un impératif d'hétérosexualité (l'Oedipe classique freudien). La fille est traversée par une contradiction insurmontable : l'amour pour la mère induit par

<sup>349</sup> Delphy, 1998, op. cit.

<sup>350</sup> Dorlin, 2008, op. cit.

<sup>351</sup> Rubin, 1975-84, p. 53-54, op. cit.

les soins maternels devrait être abandonné pour que la fille soit adaptée à son rôle sexuel et l'« appartenance » à un homme. Dans cette version, l'hypothèse de Rubin est que la division sexuelle du travail par l'instauration d'une parentalité bisexuelle des soins rendrait l'hétérosexualité moins obligatoire, permettant que le premier amour de la fille pour la mère ne soit pas abandonné. Les théories féministes ne s'attachent pas seulement à la délimitation théorique et pratique entre ce qui serait « naturel et « culturel » ou « social » entre le sexe, le genre et les sexualités, mais aux principes, aux postulats ou aux implications idéologiques, politiques, épistémologiques de cette délimitation<sup>352</sup>. Rappelons que tout savoir entretient un rapport de pouvoir. Effets de pouvoir des discours médicaux mais aussi philosophiques, historiques, psychanalytiques ou anthropologiques totalisants, dominants.

« *Le personnel est politique* », grand slogan des années 1970, indique bien la détermination à ne rien tenir à l'écart. Ce n'est pas seulement la distinction entre domaine public et domaine privé qui se trouve remise en question ; c'est le personnel, l'individuel, l'intime qui sont mis au nombre des enjeux collectifs. C'est l'emblème de ce savoir féministe, qui renvoie à un travail d'historicisation - politisation de l'espace privé, de l'intime - d'un rapport de pouvoir (donc du conflit) et aussi un travail de conscientisation de celui-ci. Ainsi le savoir féministe peut être défini comme une généalogie, au sens de Foucault, sorte d'entreprise de désassujettissement des savoirs unitaires<sup>353</sup>. La transformation des expériences en savoir, la valorisation de ressources dépréciées et invisibilisées sont le privilège épistémique à ce positionnement féministe. Une position construite à partir d'une situation subie.

Le mouvement des femmes a toujours été le point d'achoppement, le « scandale » de la psychanalyse. En effet il dénonce l'illusion d'égalité – « anti-psychanalytique » - dans cette sorte de « mépris du social » comme méconnaissance de l'inconscient qui ferait l'originalité de la psychanalyse.

Rubin<sup>354</sup> rend compte de l'oppression féminine comme un impensé théorique et Butler<sup>355</sup> remet en cause un présupposé du féminisme : celui de l'existence d'une identité féminine stable et bien identifiée. Une première version du genre, proche de Foucault et Bourdieu, rend compte de l'ensemble des déterminations culturelles, sociales,

<sup>352</sup> Dorlin, 2008, op. cit

<sup>353</sup> Foucault, 1976a, p. 11, op. cit.

<sup>354</sup> Rubin, 2010, op. cit.

<sup>355</sup> Butler, 1990, op. cit.



linguistiques, politiques, psychiques rendant compte des identités sexuelles. Ainsi Butler critique la fonction constitutive de la différence sexuelle, car la différence est toujours floue ; elle remet en question la croyance en une vérité du sexe au profit de la thèse d'une plasticité du corps. A cette première version du genre comme mascarade, trouble, floue succédera un déplacement du discours aux pratiques, à la « performance » - pas sur le modèle capitaliste - mais autour du « jeu » de genre. Le corps devient un lieu politique, surface expérimentale, espace de dé-génitalisation. Rappelons que pour une certaine pensée féministe dite « essentialiste », le postulat reste la division binaire homme-femme. Et les critiques de cette pensée vont jusqu'à déconstruire toutes identités, considérées comme multiples, contingentes et provisoires. Il n'y a pas de « nous ».

Derrida est ici une référence : « *déconstruction* », « *phallogocentrisme* », « *dissémination* », « *différance/différence* », « *indécidabilité* » seront ses termes à propos de la différence des sexes : « *ni l'un, ni le deux* », renonçant à la « différence féminine » pour une « *in-différence* »<sup>356</sup>. L'« *indécidabilité* »<sup>357</sup>, à l'origine du courant queer, ne consiste pas à faire disparaître complètement la différence des sexes, mais à ébranler la dualité fixe des sexes (« *différance* » dans le sens de « différer »). Ainsi le concept de genre « *s'émancipe du sexe* ». L'« *indécidabilité* » n'est pas l'indécision. Décider c'est prendre une responsabilité éthique et politique. Toute décision est structurée par l'expérience de l'indécidable, sans l'épreuve de l'hétérogène et de l'incalculable. Il ira jusqu'à parler d'une décision de l'autre en moi et il récuse le caractère unaire du signifiant phallique. L'hétérosexualité devient régime politique et économique et non pas uniquement une pratique sexuelle. Il y a donc stratégie de déstabilisation des identités. « *Nous voulons revendiquer des identités et non l'identité (...) Nous sommes différents et nos différences nous servent à résister aux discours* »<sup>358</sup>.

Le but des pensées féministes fut le démantèlement du dispositif qui enrégimente la sexualité. « *Une révolution féministe complète libérerait plus que les femmes. Elle libérerait les formes d'expressions sexuelles (...) de la camisole de force du genre. Comme la psychanalyse est une théorie du genre, l'écarter serait suicidaire pour un*

<sup>356</sup> Derrida, 1967, op. cit.

<sup>357</sup> Derrida, 1999, op. cit

<sup>358</sup> Bourcier, 1998, p. 94

*mouvement politique qui se consacre à éradiquer la hiérarchie du genre (ou le genre lui-même) »<sup>359</sup>. La réflexion féministe universaliste sur la différence des sexes, menée au bout de sa logique égalitariste, aboutit à l'effacement de toute différence, au dépassement de tout binarisme sexuel. Les sexes seraient-ils voués à disparaître comme les classes avec la fin du capitalisme ? Est-il question ici de fin de toute identité sexuelle ? D'une apogée ou d'un effondrement ?*

#### **e4 Les études *queer***

La « Théorie *queer* » est une expression de De Laurentis<sup>360</sup>. Au départ, les études et culture « queer » portent sur la culture propre aux minorités sexuelles aux Etats-unis. *Queer* en anglais signifie bizarre, étrange, voire fou, utilisé comme insulte envers les homosexuels ou ceux non conformes à l'hétéronormativité. Il est resignifié positivement au sein du mouvement LGBT : acronyme signifiant « lesbiennes, gais, bisexuels et transgenres », auquel se rajoute le « I » d'intersexes ). Il désigne aussi des travaux théoriques comme ceux de Butler mais celle-ci se tient désormais très à distance de cette « étiquette ». Il représente une branche d'études des conditions sociales, culturelles, politiques, anthropologiques des minorités sexuelles. Il s'agit de penser une déconstruction de toute approche identitaire et identificatoire et non pas de revendiquer une quelconque identité figée et renfermée sur elle-même, plutôt une « *identité sans essence* »<sup>361</sup>.

Les études de genre et *queer* redéfinissent trois points privilégiés : sexualité, identité, norme, en tant qu'ils dessinent l'espace et les limites de la « performativité » du

<sup>359</sup> Rubin, 1975-84, p. 68, op. cit.

<sup>360</sup> De Laurentis, 1991, p. 100.

<sup>361</sup> Halperin, 1995, p. 61

sexe et du genre - performatif entendu comme répétition des normes, des pratiques répétées, codées, donc socialement instituées - avec prise en compte du caractère historique des normes. Sexualité et pouvoir sont intimement liés ; la théorie *queer* tente de démasquer toute ontologisation de la loi (son aspect autoritaire et hétérosexuel) en montrant qu'elle est bien un processus de production et d'institution comme telle toujours modifiable, reformulable continuellement.

Le mouvement *queer*, souvent désigné comme postmoderne, rend compte des ruptures anthropologiques et des mutations culturelles relatives aux modalités de « fabrication » du sujet. Il désigne toute pratique transgressant les classifications en vigueur, les représentations traditionnelles, la résistance du devenir « normal ». Il est un courant de pensée, de lignes de force, une sensibilité, qui conteste toute référence identitaire. Le geste *queer* remet en cause la notion d'autorité et la question de l'origine.

Retenons que cette pensée ne fait aucune référence à une quelconque conception de la sub-jectivité dans le sens psychanalytique ; il n'y a ni causalité ni explication théorique des options sexuelles. Le déconstructivisme *queer* est souvent accusé de faire échec à la désignation même de la catégorie sexuelle et d'introduire l'indifférenciation. Certains évoquent un nouvel humanisme, un refus du symbolique, un déni, un rejet du corps, une atteinte portée à l'ordre symbolique ou la conséquence d'un refus du féminin dans les deux sexes. Selon Molinier « *L'insistance sur le genre encourt le risque de perdre de vue le sexe, c'est-à-dire les corps, ces «objets encombrants» (...). Avec sa prolifération de catégories sexuelles et de genre, la théorie queer (...) s'est vu reprocher de « dédramatiser la problématique des sexes » et de perdre de vue les dimensions les plus massives de l'exploitation et de l'oppression* »<sup>362</sup>.

La théorie *queer* met l'accent sur la critique des genres en faisant éclater le cadre binaire homme-femme, finalement réindexé sur la différence sexuelle avec le féminisme, en explorant plutôt la production des masculinités et des féminités - sans femmes, sans hommes par exemple. L'érosion des frontières ouvre à la dilatation des marges. La singularité fait écart à la norme. Elle s'intéresse aux effets opprimants que génèrent des conceptions de genres bloquées<sup>363</sup>. Il s'agirait d'en finir avec l'identité, y compris l'identité gay ou lesbienne, et se définir par exemple par l'homosexualité serait

<sup>362</sup> Molinier, 1993, préface de Fausto-Sterling, 1993, p.18-19, op. cit.

<sup>363</sup> Bourcier, 2005

une position essentialiste à abandonner.

## e5 Différence sexuelle comme dilemme insoluble

Scott<sup>364</sup>. en tant qu'historienne, évoque la différence sexuelle non pas définie en tant qu'opposition transcendante ou complétude de l'homme et incomplétude de la femme, mais comme un défi, un dilemme se présentant sous forme de questions ; façon de déverrouiller les significations en travaillant sur le fantasme (voir chapitre d4, Le fantasme, p.254). Ainsi selon elle, le genre sera l'étude des dispositifs historiques, pour ainsi questionner les fantasmes autour des identités homme, femme, et repérer des discours et langages de naturalisation des identités. Elle se situe proche de Rubin qui met en perspective la variabilité des identifications et nomme « théorie du genre » la psychanalyse car elle permet cette historisation - pas celle normative, mais celle qui postule que « *la différence des sexes représente un dilemme insoluble* »<sup>365</sup>. Pas celle qui pose la différence sexuelle comme invariant, anhistorique, sans analyser ses effets politiques et sociaux mais celle avec la rupture épistémologique de Freud : une polysexualité et une absence de corrélation entre « corps physique » et « identité psychique », développement non stable, une génitalité comme mythe. La maturité sexuelle est une illusion. Cette rupture dépathologise le fait sexuel. « *Le genre est une façon première de signifier les rapports de pouvoir* »<sup>366</sup>.

Freud déjà parlait de la différence sexuelle comme dilemme insoluble donc ouverte à toute sorte de variations infinies - les fantasmes le permettent - et de contraintes - la norme. Dans les rapports de sexe, le travail de déconstruction amènera à nous poser la question : comment les sexes se représentent-ils et se définissent-ils ? Scott définit le

---

<sup>364</sup> Scott, 2012, op. cit.

<sup>365</sup> *ibid*, p. 10

<sup>366</sup> *ibid*, p. 41

genre comme « *l'étude de la relation entre le normatif et le psychique, des dispositifs (...) qui ont pour but d'en finir avec la confusion que génère la différence des sexes en aiguillant le fantasme vers un objectif politique ou social* »<sup>367</sup>.

L'approche psychanalytique, par exemple à propos de la domination masculine, « *poserait la question de savoir comment les liens entre l'angoisse psychique et l'angoisse sociale se forment dans le dénigrement ou au contraire l'exaltation de la sexualité des femmes par rapport à celle des hommes* »<sup>368</sup>. Ces liens entretiennent la différence sexuelle et tiennent une place dans les dangers fantasmatiques de toutes destruction de ces frontières. Pour elle, les stéréotypes de genres : le masculin, le féminin, sont des constructions sociales tellement intégrés psychiquement qu'elles en deviennent « naturelles ». Elle nous invite à repenser les catégories qui apparaissent immuables et anhistoriques, remettant du conflit, de l'instable, de l'hésitation, de l'intranquillité dans l'appréhension des différences sexuelles, des polarités féminin-masculin, les identités figées. Le genre, c'est aussi une assignation, voire une prescription, indiquant le primat de l'autre. Et elle en appelle au « *défi critique* », à l'acceptation de se séparer de l'« objet perdu », à l'interdisciplinarité pour bâtir de nouvelles constructions narratives en faisant tomber les barrières disciplinaires.

Les mots ont une histoire ; nombre de langues connaissent une troisième catégorie de genre : asexuée ou neutre, catégorie pensée comme un mode de classement permettant d'établir des distinctions. Pour elle, le genre devient une catégorie d'analyse, en analogie avec la classe, la race ou l'appartenance ethnique, « *moyen de signifier l'effet d'une « construction sociale (...) imposée au corps sexué* »<sup>369</sup>, des rôles jugés appropriés pour les femmes et les hommes. Parallèlement, les études sur le sexe et la sexualité prolifèrent, et le genre permet de distinguer les pratiques sexuelles des rôles sociaux assignés. Une des approches des historiennes féministes prend exemple sur la psychanalyse pour expliquer la production et reproduction de l'identité de genre, proposant d'étudier « *la structuration psychique* » de celle-ci.

Lacan et les post-structuralistes insistent sur le caractère central du langage, non les mots mais les systèmes de signification ou ordres symboliques - précédant la maîtrise de la parole - ainsi que l'inconscient, lieu selon eux de la différence sexuelle. Ceci les

---

<sup>367</sup> Scott, 1986, p. 13

<sup>368</sup> Scott, 2012, p. 13, op. cit.

<sup>369</sup> *ibid*, p. 23

différence de l'école anglo-américaine, insistant sur la relation d'objet et l'expérience vécue.

*« En tant que système de signification, les identités subjectives sont des processus de différenciation et de distinction, qui requièrent la suppression d'ambiguïtés et d'éléments opposés afin d'assurer une (ou de créer l'illusion d'une) cohérence et (d') une définition commune »<sup>370</sup>.*

Le principe de masculinité par exemple reposerait sur la répression nécessaire des aspects féminins (bisexualité potentielle) rendant l'opposition masculin-féminin conflictuelle. L'identification de genre est instable, même si elle paraît cohérente et fixe. Ici Scott est troublée par la tendance à en faire la donnée principale du genre, avec universalisation des catégories, et par la fixation exclusive sur la question du sujet individuel, lecture réductrice. *« Même si cette théorie (lacanienne ) prend en compte les relations sociales en reliant la castration à l'interdit et à la loi »<sup>371</sup>.*

Ainsi le genre constituerait un champ de normes et de pratiques par le moyen duquel le pouvoir est articulé<sup>372</sup>.

## **e6 Déconstruction de la différence anatomique**

L'idée qu'il n'existe que deux sexes est profondément ancrée dans la culture occidentale. Or, d'un point de vue biologique, il existe de nombreuses gradations, des variantes sexuelles. *« Le sexe est un continuum modulable à l'infini qui ne tient pas compte des contraintes imposées par les catégories »<sup>373</sup>.*

*« Ironiquement, ce sont nos connaissances plus sophistiquées de la complexité des*

---

<sup>370</sup> *ibid*, p. 35

<sup>371</sup> *ibid*, p. 35

<sup>372</sup> *ibid*, p. 56

<sup>373</sup> Fausto-Sterling, 1993, p. 45, op. cit.

*systèmes sexuels qui ont mené à la répression de cette même complexité* »<sup>374</sup>, exemple de ce que Foucault appelle le biopouvoir avec ses avancées médicales non pas comme progrès mais comme discipline.

L'apport des sciences peut nous permettre de penser la norme. La biologie se moque des catégories. Dans un article de la revue scientifique *Nature*<sup>375</sup> est évoquée l'impossibilité de définir le sexe en termes binaires, trop simpliste, plutôt un « spectre » ou un « continuum » de sexes. Chez les biologistes, cela n'est pas nouveau : dès 1968 Moore<sup>376</sup> définissait 9 composantes de l'identité sexuelle. En 1993, dans la revue *The Science*, Fausto-Sterling, professeur de biologie et d'études de genre, suggérait l'existence de cinq sexes. Dans son livre *Les cinq sexes*, avec sous-titre : *Pourquoi mâle et femelle ne sont pas suffisants*, elle conceptualise « le sexe et le genre comme différents points dans un espace multidimensionnel »<sup>377</sup>, plutôt que d'envisager les deux catégories masculin et féminin comme les deux extrémités d'un continuum ; non plus comme elle le pensait auparavant dans un continuum des sexes, car ce serait toujours penser entre deux pôles. La palette entre les deux sexes est large et habitée par des sujets ne se reconnaissant pas dans le choix binaire imposé. Elle montre que l'opposition entre nature et culture est vaine, les deux étant inextricables et participant d'un même mouvement. Le biologique n'implique pas l'immuable. Et cette auteure pose la question provocante : pourquoi n'y aurait-il que deux sexes ? Façon de contribuer à libérer les corps de « l'emprise du genre » par son modèle du sexe comme « *continuum modulable à l'infini* », modèle méthodologique nous permettant de saisir ce qu'une pensée féministe peut faire à la science. Elle se situe dans la lignée de Stengers, qui « *refuse de séparer les savoirs de la question de qui produit ces savoirs et de comment ils sont produits* »<sup>378</sup>.

Dans la question des intersexes par exemple, des traitements de l'ambiguïté génitale chez les enfants, les savoirs (biologie, psychologie etc) ne sont pas neutres et sont « marqués » par le genre et l'imprimant dans les corps à « corriger » (bistouri, hormones etc) pour les rendre conformes à la dualité des sexes. Selon Money<sup>379</sup>, qui vise à un alignement parfait du genre sur le sexe (chirurgie et appel aux comportements

<sup>374</sup> *ibid*, p. 54

<sup>375</sup> Revue *Nature*, Février 2005

<sup>376</sup> Moore, 1968, *Journal of the American Association*

<sup>377</sup> Fausto-Sterling, 1993, p. 85, *op. cit.*

<sup>378</sup> Stengers et Despret, 2011, p. 28

<sup>379</sup> Money, 1955, *op. cit.*

stéréotypés, accent mis sur la différence des sexes rendant la confusion entre les sexes intolérable) le sentiment d'être fille ou garçon serait peu modifiable, et fixé après dix-huit mois. Le roc de l'identité de genre reste un mythe psychologique tenace, où on ne demande pas à la psyché de faire avec le corps, tel qu'il est, accordant une flexibilité plus grande au corps qu'à la psyché. Le sexe est assigné à partir de la perception des corps. Dans le processus de réassignation dans la chirurgie génitale corrective des intersexes, le critère de la jouissance est moins prioritaire (créations de vagins impénétrables, souffrances chroniques etc) que la création d'une parodie de corps genré, un corps « comme si », un simulacre d'apparence. Corps transformés, jamais laissés en l'état, les genres sont somatisés pour chacun (corset, réduction des pieds, gonflement des seins, lèvres, corps musclés etc), prix à payer pour entrer dans les catégories sexuelles. Le corps des hermaphrodites par exemple n'intègre pas naturellement une classification binaire mais incorpore les deux sexes. Il met au défi les croyances autour de la différence sexuelle et agite la menace de l'homosexualité.

Traditionnellement, le succès d'une réattribution sexuelle est déterminé par l'hétérosexualité du patient, en accord avec son nouveau sexe. Cette « prise en main » médicale de l'intersexuation s'est développée aussi grâce à la volonté de libérer les gens de leur douleur psychologique perçue par l'extérieur, mais s'agit-il de celle des parents ou du médecin ? La clinique semble démentir cette croyance en la fixité du genre et souligner que la projection des catégories de la malformation par les médecins et les parents est davantage porteuse de souffrance pour l'enfant que la stigmatisation sociale. Fausto-Sterling pose alors la question : « *En quoi est-ce un problème si le bagage biologique de certaines personnes leur permet d'avoir « naturellement » des relations sexuelles aussi bien avec des hommes qu'avec des femmes ?* »<sup>380</sup>. D'où sa proposition d'une nouvelle éthique, laissant place à l'ambiguïté dans une culture qui aurait dépassé la division sexuelle et à un traitement construit autour de la thérapie et non plus autour de la chirurgie. Elle fera sienne la phrase de Kessler, psychologue, qui nomme le genre social les « *organes génitaux culturels* »<sup>381</sup>.

Biologiste, elle nous rappelle que nous sommes des corps marqués par le genre. Elle dramatise la dualité des sexes en mettant en question la pertinence des blessures et

<sup>380</sup> Fausto-Sterling, p. 61, op. cit.

<sup>381</sup> Kessler, 1978, *Gender : an ethnomethodological Approach*, University of Chicago Press, 1985



mutilations imposées aux intersexes pour « corriger » des « anomalies ». Leur situation joue comme une loupe grossissante pour mettre en lumière la normativité des gardiens de l'ordre, tributaires d'un modèle de la différence des sexes comme fondement de l'être humain et de la société. Cette contestation de la naturalité des corps rend les limites séparant le féminin du masculin plus difficile que jamais à définir. Elle suggère de substituer un système à cinq sexes à celui bi-catégorisé, permettant d'englober le spectre complet de la sexualité humaine : mâles, femelles, hermaphrodites « véritables », masculins et féminins. L'un des buts de son travail sera de confirmer que le domaine du sexe et celui du genre ne sont pas dans une relation de symétrie, qu'il y a indépendance du genre par rapport au sexe, comme Stoller<sup>382</sup> l'avait fait. Mais le genre sera rapidement redéfini dans une acception critique comme concept levier d'une lecture féministe de ces différences. Elle reprend le travail de Delphy<sup>383</sup>, où le système sexe-genre pourrait être dissolu par et dans la prolifération des catégories et où le genre est théorisé comme une structure sociale, justifiant l'assujettissement des femmes. Il s'agira alors de mettre au jour le caractère arbitraire et les opérateurs de leur oppression dans la structure familiale, la sexualité, le travail et le pouvoir.

Une personne sur 100 a une forme d'anomalie du développement sexuel<sup>384</sup>, ne traduisant pas nécessairement des pathologies et ne disant rien sur la sexualité des personnes. Dans l'exemple des sportifs, il y a difficulté et embarras à déterminer le « vrai » sexe d'une personne. Quand les femmes se rapprochent des hommes non seulement par le physique mais aussi par leurs performances, leurs records extraordinaires réduisent de plus en plus l'écart entre les sexes, entraînant un doute quant à l'appartenance de sexe. Dans les cas des sujets « intersexes », ils sont inclassables en tant que mâles ou femelles. L'instauration en 1966, d'un test de féminité ou « contrôle de genre » est destiné à identifier les « vraies femmes ». Or l'argument biologique véhiculé par les médecins qui expliquent que les différences de sexe ont des origines génétiques et hormonales rend les différences physiques de sexe, qui interviennent dans le domaine sportif, fixes et immuables. Le milieu médical légitime et reproduit la différence des sexes en définissant la féminité comme compatible avec les attributs symboliques du féminin. En ce qui concerne la distinction entre sexe et genre, « *le savoir des experts a*

---

<sup>382</sup> Stoller, 1968, 1972, op. cit.

<sup>383</sup> Delphy, 1998, op. cit.

<sup>384</sup> Revue *Nature*, 2005, op. cit.

*reflété des idées en vigueur dans la société en même temps qu'il façonnait la manière de penser la différence des sexes* »<sup>385</sup>. De plus, le lien entre testostérone et performance sportive relève du construit social.

Notons que l'Allemagne, en 2013, est le premier pays européen à reconnaître un troisième genre : les bébés intersexuels pourront être déclarés « indéterminé » à leur naissance, estimant que le genre ressenti et vécu est un droit humain de base.

Les « disability studies », transdisciplinaires, sont un courant de recherche médicale sur les difficultés des personnes handicapées, un réseau. Korff-Sausse pose l'hypothèse d'une analogie entre les études de genre et les études sur le handicap<sup>386</sup>. Elle prône l'étude du handicap dans son contexte social, politique et culturel : le handicap serait une inadéquation entre des difficultés à un moment et une société mal adaptée, les valides devenant une des causes du handicap. Elle s'appuie sur une convergence entre les études sur l'identité sexuelle et la construction identitaire des personnes en situation de handicap, comme par exemple les personnes « intersexe » au statut indéterminé. Ces études remettent aussi en question l'opposition binaire normal-pathologique, en parallèle avec les études du genre avec le masculin-féminin. Chaque catégorie est une figure parmi les figures multiples, hétérogènes, fluctuantes, d'où une identité de plus en plus métissée. Elle propose de repenser la différence grâce au « paradigme de métissage »<sup>387</sup>.

Pour Fausto-Sterling, les corps font partie d'un processus indivisible de nature-culture ou de sexe-genre. A ce propos, elle mobilise la bande de Moebius<sup>388</sup> pour penser l'inférence des organes sexuels vers le psychisme. Il n'existe pas un état de nature pouvant être saisi en dehors du social, nous vivons dans un monde genré où en permanence nous sommes lus et interprétés dans les catégories de genre. Quand l'anatomie répond de façon ambiguë (gros clitoris, petit pénis etc) à l'injonction d'être classé, il y a panne dans le registre symbolique, alors elle nous invite à penser autrement ; à penser que le genre précède le sexe et que comme « point de vue » ou « épistémè » il précède le sexe comme objet construit par et dans le système de genre.

*« (...) Ce qui a la plus grande importance, c'est le genre adopté par la personne,*

<sup>385</sup> Löwy et Rouch, 2003, introduction, p. 9

<sup>386</sup> Korff-Sausse, Article 2010

<sup>387</sup> *ibid*

<sup>388</sup> Fausto-Sterling, 2000, op. cit.

*sans rapport avec ce qui se trouve réellement sous ses vêtements »<sup>389</sup>. « Il existe et existera toujours des personnes extrêmement masculines . Simplement, certaines sont des femmes. Et dans mon entourage, certaines personnes des plus féminines sont bel et bien des hommes »<sup>390</sup>.*

## **F Convergences et conflits entre psychanalyse et études de genre**

La psychanalyse a-t-elle besoin d' « une théorie du genre » ? Est-ce juste une question politique pour demeurer subversive ? Il s'agira de penser avec et contre Freud, Lacan et une « certaine psychanalyse ».

### **f1 Affinités**

*« Selon l'orthodoxie freudienne, la conquête de la féminité « normale » est extorquée aux femmes au prix fort. La théorie de l'acquisition du genre aurait pu être le point de départ d'une critique des rôles de sexe. Au lieu de cela, les implications radicales de la théorie ont été radicalement refoulées. [...] Pourtant, la psychanalyse présente un ensemble unique de concepts permettant de comprendre les hommes, les*

---

<sup>389</sup> *ibid*, p. 89

<sup>390</sup> *ibid*, p. 92

*femmes et la sexualité. C'est une théorie de la sexualité dans la société humaine. Et le plus important est que la psychanalyse fournit une description des mécanismes par lesquels les sexes sont divisés et déformés, une description de la manière dont les petits enfants bisexuels et androgynes sont transformés en garçons et en filles. La psychanalyse est une théorie féministe manquée »<sup>391</sup>.*

*« Etudier la psychanalyse « avec » les théories du genre, ce n'est pas revendiquer des droits à une jouissance sans entrave, mais éviter de partir d'un a priori hétérosexuel pour investiguer le champ du pulsionnel »<sup>392</sup>.*

Il s'agira de penser la psychanalyse avec les études de genre comme enjeu éthique. La psychopathologie et la psychanalyse ont trouvé dans les études de genre un interlocuteur attentif mais critique, permettant de reposer d'anciennes questions autrement. Le point commun de la psychanalyse et des études de genre correspond au point où elles se croisent, sorte de point de capiton, qui ancre l'expérience individuelle dans une trame de signification collective : un lieu éphémère de croisement de l'individuel, du collectif et du social, des processus inconscients et sociaux de subjectivation. Rappelons que le genre n'a pas de définition admise dans le champ de la psychanalyse mais que celle-ci a toujours eu affaire avec lui. Cette notion fut introduite dans le champ de la psychanalyse par la voie médicale avec Money et Stoller.

Psychanalyse et genre me semblent une très bonne rencontre en cela qu'elle participe à extraire la psychanalyse du carcan de la médicalisation et de la psychopathologisation des comportements et conduites sexuelles pour ainsi revenir à ce qui a fait le tranchant subversif de la psychanalyse comme méthode et pratique nous rappelle Laufer<sup>393</sup>. La question du genre est celle de la psychanalyse, avant d'être celle des études de genre, mais elle ne se pose pas dans les mêmes termes, elle ne parle pas de la même chose. Les études de genre partagent beaucoup de points communs théoriques avec Freud, Lacan, Lévi-Strauss, Derrida, Foucault et d'autres, par exemple une dénaturalisation sexuelle, mais cela n'a guère favorisé les rapprochements. En touchant aux thèmes des processus

---

<sup>391</sup> Rubin, 1975-84, p. 53-54, op. cit.

<sup>392</sup> Bourlez, Article 2015, op. cit.

<sup>393</sup> Laufer, 2014a, op. cit.

d'identification, de la norme - symbolique et hétérosexuelle - du fantasme et surtout de la sexualité et du « différent des sexes », ce domaine de recherche concerne de près la psychanalyse et ne peut que l'intéresser.

Un certain nombre de psychanalystes ont puisé dans ces études : Ayouch, David-Ménard, Irigaray, Prokhoris, Hefez, Laufer, Tort, Benjamin, Tubert, Bourlez, Bourseul etc. Ils ont nourri cette recherche. Des philosophes, historiens, sociologues, biologistes aussi, attentifs à la psychanalyse : Butler, Rubin, Derrida, Scott, Fausto-Sterling, Illouz et d'autres, avec lesquels nous réfléchissons. Ils restent fidèles au courant déconstructiviste quand ils mettent en cause la fabrication des catégories homme-femme, produit de la discursivité et de la reproduction sociale. Par exemple Butler et David-Ménard dialoguent depuis 2007. Leur rencontre vise une mise au point de l'usage qu'elles font de concepts liés à la sexualité et au langage provenant de la psychanalyse, de la philosophie et des études de genre. Aussi sur l'articulation des signifiants du désir à la sexualité, à la différence des sexes, la notion de pulsion, le lien entre normes sociales et symptômes, normativité et clinique. Il y a des différences malgré des références communes (Freud, Lacan, Foucault) sur le sexuel, la sexualité, le langage ou le travail des normes mais le dialogue continue<sup>394</sup>. Ce qui intéresse David-Ménard dans la rencontre avec les philosophes, « *c'est le mélange de rigueur et d'aventure*<sup>395</sup> ». Elle pense que Butler mobilise et déstabilise à la fois la psychanalyse, afin de produire une critique radicale du genre, critique féministe, queer, philosophique et même clinique.

Les théories féministes, les études de genre et la psychanalyse ont en commun la remise en question de la conception du sujet unifié, la déconstruction du « je », le refus du principe d'une identité sexuelle biologiquement déterminée, définitive, le postulat de la différence fondamentale. Le genre utilise la psychanalyse comme méthode d'analyse des discours sur le sexe dans son articulation au politique. Et les deux champs envisagent le sexe comme discours. Et pourquoi les questions de Butler s'adressent à la psychanalyse ? « *La psychanalyse peut tout autant servir de critique de l'adaptation culturelle que de théorie de l'échec de la sexualité à se conformer aux normes sociales par lesquelles elle est régulée* »<sup>396</sup>. Butler précise en quoi sexuel et social, genres et

<sup>394</sup> Butler, 2015, Article, op. cit.

<sup>395</sup> David-Ménard, Article 2007, op. cit.

<sup>396</sup> Butler, 2006, Intro, op. cit.

normes s'interpénètrent et elle interpelle la psychanalyse quant à certaines expériences traumatiques à n'être pas normative mais interrogative. Pour elle, la psychanalyse est la base sur laquelle nous pouvons comprendre en quoi le fantasme est une dimension essentielle de l'expérience que nous faisons de notre corps ou de celui de l'autre, en tant que ce corps est « genré » par le fantasme. Elle devient l'enjeu pour elle d'une recherche où le sujet peut faire part de son genre et de ce que les normes accusent de son genre - questions mélancoliques.

Ici un rapprochement entre psychanalyse et théories du genre peut se penser : préalable à la différence des sexes, se trouve une différence de genre, du masculin et du féminin, admise par la psychanalyse sans être théorisée. Différence assignée par le social. « *Même si elle (la psychanalyse) situe la distinction masculin-féminin comme celle tout à fait terminale, celle à laquelle on doit arriver* »<sup>397</sup>.

« *Il nous faut prendre garde de ne pas sous-estimer l'influence des organisations sociales qui acculent également la femme à des situations passives. Tout cela est encore loin d'être tiré au clair* »<sup>398</sup> nous rappelle Freud. Mais cette prise en compte de Freud n'a jamais été pensée au delà. Il a toujours évoqué l'opposition masculin, féminin comme la plus rebelle à la pensée car elle n'est ni purement biologique, ni purement sociologique, ni purement psychique, mais un peu des trois. Masculin, féminin est une question, indépendante de la différence des sexes, à laquelle chacun élabore une réponse spécifique et originale. La clinique psychanalytique montre que le sujet ne se fait pas si facilement à cette dualité. D'ailleurs, n'y aurait-il que deux genres ? La différence homme-femme à la fois saute aux yeux et est opaque, voire abstraite. La pensée inconsciente, libre, rebelle, polymorphe, secoue en permanence les barrières des oppositions binaires ; y coexistent les différences et les contradictions. Elle joue des contrastes et des dissemblances. Invitation de Prokhoris à maintenir cette créativité dans l'expérience éveillée<sup>399</sup>.

Bourseul inscrit l'enjeu éthique des théories du genre pour la psychanalyse à travers une « *problématisation historico-conceptuelle* »<sup>400</sup>. Penser la psychanalyse avec les

<sup>397</sup> *ibid*, p. 9

<sup>398</sup> Freud, 1933b, p. 156, op. cit.

<sup>399</sup> Prokhoris, 2000, op. cit.

<sup>400</sup> Bourseul, 2015, p. 263, op. cit.

études de genre est pour lui un enjeu éthique. Sans appréhender le pulsionnel à partir d'un point de vue strictement hétéro-normatif et aussi sans être enfermé dans une logique imaginaire et volontariste d'auto-entrepreneuriat de la dimension subjective. Pour lui, les travaux sur le genre relancent de manière efficace et inédite la réflexion clinique, l'éthique. En retour, la psychanalyse continue d'appréhender la subjectivité avec la singularité qui constitue le fondement de son approche. Faute d'en prendre considération et de se pencher sur les analyses propres aux théories du genre et d'entamer avec elles un débat fécond, la psychanalyse selon lui risque de perpétuer des malentendus sans parvenir à les déchiffrer.

Nous l'avons vu, Scott, historienne, utilise la psychanalyse comme méthode d'analyse des discours sur le sexe et le genre dans son articulation au politique. Elle réfléchit sur la rencontre entre la psychanalyse et l'analyse historique. Elle prend en compte la psychanalyse<sup>401</sup>, non pas comme études du comportement humain, mais comme une façon de mettre au jour les ruptures et les contradictions, les significations ambiguës ; cela lui permet d'analyser les identifications et fantasmes inconscients, les stratégies narratives qui créent les catégories qui elles-même permettent les stratégies de pouvoir. Elle convoque la psychanalyse, selon Rassial « *celle qui prend en compte la polysexualité freudienne et l'absence de corrélation entre « corps physiques » et « identifications psychiques »* »<sup>402</sup>. Selon Scott, la psychanalyse occupe une place centrale : avec le fantasme, elle souligne la complexité et les tensions constitutives du processus d'identification. La psychanalyse fait de la masculinité et la féminité un problème permanent, chaotique et contingent. Ainsi le genre est pensé comme objet d'angoisses, d'incertitudes et de contestation. Et face à une « certaine psychanalyse » normative, explicative, causaliste, parlant de la psychiatisation avec la normalisation des rapports de sexe, Scott utilise le genre pour historiser les discours et les concepts ; mais face à l'histoire figée, elle utilise la psychanalyse, qui permet une critique des catégories. Catégories « *en tant qu'exercice de la langue et méthode et théorie pour faire augmenter la compréhension du dilemme insoluble que la différence des sexes engendre (...)* »<sup>403</sup>. Ainsi elle sort la psychanalyse du carcan normatif et médicalisant où elle peut s'enfermer et lui redonne sa force méthodologique. Genre et psychanalyse se rencontrent

---

<sup>401</sup> Scott, 2012, p. 7, op. cit.

<sup>402</sup> Rassial, 2016, p. 45

<sup>403</sup> Scott, 2012, p. 8, op. cit.

à l'endroit d'une position « inquiète » de critique des discours (dette de Foucault et Lacan). Scott a d'abord réfuté la psychanalyse en raison « *de sa façon de figer les sexes dans un état d'antagonisme permanent* » et aussi lorsque qu'elle voit « *dans les opérations psychiques de la différence des sexes des prescriptions consacrées à leur régulation* »<sup>404</sup>.

Puis elle se dirige vers une autre utilisation de la psychanalyse : l'efficacité de la notion de fantasme, résistant à toute notion de catégorisation, et la compréhension des modalités à travers lesquelles « *sont proposées des solutions qui cherchent à nier la nature problématique de cette différence* »<sup>405</sup> et donc les normes visant à sa régulation. Pour cela, Scott recherche dans les mots ambigus ce que leur ambiguïté révèle avec la psychanalyse lacanienne et son « *perpétuel principe d'inquiétude, de mise en question* »<sup>406</sup>, permettant selon elle l'examen critique des frontières figées, mais fragiles, des classifications traditionnelles, et leur historisation. Elle formulerait autrement nombre de questions.

Des anthropologues continuent à penser le rapport entre psychanalyse et anthropologie. Ils montrent que les théories du genre apparaissent comme une nouvelle façon de penser la différence des sexes, mais aussi une nouvelle façon de réadresser la question du sujet. Ces deux approches, souvent concurrentes, dialoguent rarement depuis plus d'un siècle, amenant de nombreux quiproquos. Il existe une oscillation entre conflictualité et confusion, menace d'annexion et revendication d'indépendance, comme si le devenir de l'une dépendait de l'effacement de la seconde. L'anthropologie et la psychanalyse ne parlent pas des mêmes choses lorsqu'elles parlent de l'humain : le symbolique, l'imaginaire, le sujet, le social, le politique, la culture, etc. « *Et je crois intimement que c'est précisément au nom de ces différences radicales qu'il est aujourd'hui possible d'imaginer un dialogue fécond et des emprunts réciproques sans risquer l'annexion ou la collision* »<sup>407</sup>.

Déjà Foucault<sup>408</sup> évoquait le seul point commun entre ethnologie et psychanalyse, le point où elles se croisent. Sorte de point de capiton, qui ancre l'expérience individuelle,

---

<sup>404</sup> *ibid*, p. 7

<sup>405</sup> *ibid*, p. 8

<sup>406</sup> Foucault, 1966b, p. 385, op. cit.

<sup>407</sup> Rechtman et Atlani-Duault, 2009, p. 124

<sup>408</sup> Foucault, 1966a, Conclusion, op. cit.



unique, dans une trame de significations collectives. Les deux auteurs Rechtman et Atlani-Duault<sup>409</sup> invitent à aller plus loin ; ils réfléchissent sur le comment ces chaînes s'alimentent respectivement tout en étant autonomes. Rubin, anthropologue, lectrice de Lacan, écrit : « *La psychanalyse est une théorie féministe manquée* »<sup>410</sup>. Elle estime que la psychanalyse n'a pas suffisamment embrassé la cause des femmes et des minorités du point de vue politico-social. Ainsi elle n'aurait pas assez contribué à la libéralisation de « *la camisole de force du genre* »<sup>411</sup>. Elle a tenté la rencontre entre psychanalyse freudienne et genre, tout en critiquant une certaine psychanalyse comme dispositif normatif. Nous l'avons vu, pour elle, la psychanalyse présente un ensemble unique de concepts permettant de comprendre l'homme, la femme et la sexualité et fournit une description des mécanismes par lesquels les sexes sont divisés et déformés, les petits enfants bisexuels et androgynes sont transformés en garçons et filles. « *La psychanalyse est une théorie du genre* »<sup>412</sup>, nous dit-elle, questionnant la hiérarchie du genre. Selon elle, la psychanalyse est le domaine de la théorisation de la sexualité, avec l'apport de Freud et Lacan sur le masculin et le féminin avec les processus d'identification complexes. « Homme » ou « femme » sont des signifiants de position symbolique assumés par le sujet. Elle critique l'opposition naturel-construit, ce qui impliquerait qu'il existe une « nature » transparente, et l'opposition sexe-genre, sans la prise en compte du rôle du langage dans la construction de la nature. Pour elle, la psychanalyse et le structuralisme ont très bien décrit la violence des processus de subordination et conditionnement psychiques et sociaux présidant à la production de sujets sexués. Mais elle montre la limite dans leur tentative de rationaliser ces processus de domination en les définissant soit comme structures nécessaires au développement psychique, soit comme structures invariantes de toute culture, détachant ici l'ordre symbolique de la différence sexuelle de sa forme sociale et politique : l'hétérosexualité obligatoire. Elle évoque un « *complexe d'Electre* », expression féminisée du complexe d'Oedipe<sup>413</sup>.

Hefez parle de « *nouvel ordre sexuel* »<sup>414</sup> (titre de son livre de 2012). Selon lui, la psychanalyse a tous les outils pour interpréter et participer à la réjouissance de

<sup>409</sup> Rechtman et Atlanni-Duault, 2009, op. cit.

<sup>410</sup> Rubin, 1975-84, p. 54, op. cit.

<sup>411</sup> *ibid*, p. 71

<sup>412</sup> *ibid*, p. 68

<sup>413</sup> Rubin, 1975b, p. 39-40, op. cit.

<sup>414</sup> Hefez, 2012

décloisonnement des sexes. Pour lui aussi la polarité fondatrice ne serait pas le féminin-masculin mais la fusion-défusion. Quand l'idée de la différence est exacerbée, elle agit comme idéal. Le fait de se sentir garçon ou fille ne passe pas forcément par la répudiation du féminin ou masculin, très défensive.

Linhares<sup>415</sup>, elle, pose le débat sur la pertinence du genre en psychanalyse. Elle note les réticences de celle-ci envers la notion de genre en posant l'hypothèse de l'amalgame entre deux perspectives différentes : celle de Stoller et celle des sciences sociales. Selon elle, une théorisation proprement psychanalytique du genre, comme celle de Laplanche, articulée à des apports des sciences sociales, laisserait soupçonner la possibilité d'un champ clinique étendu, allant au-delà des troubles de l'identité sexuelle.

Les théories du genre ont bien lu Freud mais avec Foucault. Ainsi elle et Laufer considèrent le champ de la sexualité comme traversé, voire constitué, par un pouvoir s'exerçant à travers des normes, qui nous assujetti à des attentes émanant de la société. Selon Bourseul<sup>416</sup>, le genre, agent de trouble, est capable d'interroger la psychanalyse, et de se définir à son tour comme concept limite entre le sexuel et le social, et non pas seulement entre le sexe et le social.

Pour beaucoup de psychanalystes, le sujet rencontre la question du genre autrement qu'en termes de normes de genre. Ce dernier nous confronte à une forme d'étrangeté, il est précaire, il nous échappe comme ce qui met en jeu notre désir et ce n'est pas qu'un semblant avec lequel on pourrait jouer. Il est question ni de nature, ni de construction sociale mais de désir nous rappelle Leguil<sup>417</sup>, qui explore une troisième voie, le concept de « l'être et le genre ». Le manque se fait connaître dans le rapport de chacun à son genre, car dans ce territoire, le texte fait défaut. Rapport au plein et au trop, temps du « *libre service libidinal* »<sup>418</sup>. Le genre fait entrer en scène le rapport au langage, donc à l'Autre ; pas le genre en général mais le genre au singulier, d'un seul, d'une seule. Pour échapper au discours stéréotypé et à la psychologie générale, il y a le discours politique ; une autre voie est le discours historique. L'homme, la femme sont des signifiants, mais ils ont reçu des signifiés différents selon les époques nous rappelle Leguil. Et la fin de l'analyse renvoie le sujet à « ce qu'il a fait de ce qu'on a fait de lui »<sup>419</sup>, une possibilité de

<sup>415</sup> Linhares et Laufer, 2010, p. 23-36

<sup>416</sup> Bourseul, 2015, op. cit.

<sup>417</sup> Leguil, 2015, op. cit.

<sup>418</sup> Bruckner, 2009, p. 195

<sup>419</sup> Sartre, 1943

détachement par rapport aux normes existantes. Ainsi se défaire de son propre attachement inconscient à la normalité.

« *Ne pas s'approcher de l'endroit où il n'y a pas de réponse à la question* »<sup>420</sup>, une défense, nous rappelle Lacan. Celui-ci se rapproche de Derrida par son style, ses retouches textuelles et dans le travail de dissémination, déconstruction à l'oeuvre dans la pensée psychanalytique, qu'elle le dise ou non. Et pourrait-on envisager une école derridienne de la psychanalyse ? Une pensée des nouages, des bords, des contours, de la dissémination ? Question proposée par Major pour le titre d'un colloque, plutôt mal accueillie<sup>421</sup>. En effet elle fut censurée.

## **f2 Affrontements**

« *Les études de genre répercutent une certaine vision de la psychanalyse, en particulier lacanienne, qui en fait la gardienne des normes de genre. Il y a là un malentendu* »<sup>422</sup>.

Nous nous sommes déjà demandés quels troubles venaient jeter sur la théorie et la méthode psychanalytique les questions autour du genre, et pourquoi cet objet d'analyse provoquait tant de peur. Il y a souvent rencontre manquée avec le genre, ces deux discours se croisent, ne se superposent pas. La psychanalyse ne peut ignorer les autres disciplines, ni comment les autres discours répondent à des questions communes comme l'identité, le symbolique etc. « *Ce qui ne « passe pas » peut se lire, peut-être, comme le refoulé d'une certaine psychanalyse* »<sup>423</sup>.

Il s'agit de comprendre pourquoi on n'utilise pas certains mots par exemple. Genre et

<sup>420</sup> Lacan, 1955-56, p. 227, op. cit.

<sup>421</sup> Colloque « Lacan avec les philosophes », 1991, Collectif, Albin Michel

<sup>422</sup> Leguil, 2015, p. 25, op. cit.

<sup>423</sup> Laufer, 2014b, p. 192, op. cit.

sexualité sont des enjeux cruciaux d'un grave conflit scientifique entre clinique et sciences sociales. La psychanalyse et les études de genre partagent la dénaturalisation sexuelle mais la différence est dans la confrontation à un noyau de jouissance - le Réel - pour la première et la déconstruction du genre comme norme sociale pour la seconde. Or s'opposer à une transformation sociale en voie d'être instituée par la loi, c'est une démarche contraire à celle de la pratique analytique. Se rabattre sur le psychique, c'est avoir renoncé au social et à la norme<sup>424</sup>.

Freud a dénoncé l'opposition entre culture et vie pulsionnelle et les effets pathogènes sur les femmes des contraintes socio-culturelles qu'elles subissent. Mais ces positions restent marginales<sup>425</sup>. Une grande part de la logique de l'inconscient - qui nous rappelle Hefez « (...) *n'est pas un règlement intérieur, il est queer* »<sup>426</sup> - s'articule autour d'une castration qui sectionne inexorablement le monde en deux camps, section qui nous amène à la différence des sexes. Est-il l'unique aboutissement possible ? Le genre critique la naturalisation des catégories homme - femme, l'anhistorisation, la dépolitisation de l'écoute, l'invariant des concepts, l'obsession d'une étiologie psychosexuelle, un universalisme interprétatif. Le point d'achoppement se situe à l'articulation entre ce qui relève du domaine individuel et les constructions sociales et les processus historiques. Et la psychanalyse a souvent résisté à toute prise en considération du domaine du social. Cette jonction difficile peut se voir dans les dérives de l'emploi du terme « genre » dans le domaine des sciences médicales. Par exemple avec Money, la distinction du sexe comme relevant du biologique et le genre de l'ordre social, aboutit à rétablir le binarisme nature-culture, escamotant le caractère de construction conceptuelle du sexe. Rappelons que pour la psychanalyse, le concept opératoire est celui de l'identification, avec sa multiplicité des figures de l'Autre, et non celui de l'identité, importé de la sociologie et de la psychologie sociale. Il serait impossible de dissocier l'identification sexuelle et le fantasme, dont la détermination sociale et culturelle ne serait qu'un des déterminants. Pour nombre de psychanalystes, le genre est situé dans le cadre du « *Surmoi culturel* »<sup>427</sup> d'une époque, sorte de théorie freudienne de l'idéologie. Analyser en terme d'idéologie ne suffit pas à rendre compte des changements subjectifs car il y a un deuxième niveau : l'acte et ses causes inconscientes et fantasmatiques. Et

<sup>424</sup> Illouz, 2012, op. cit.

<sup>425</sup> Freud, 1908b

<sup>426</sup> Hefez, 2012, p. 10, op. cit.

<sup>427</sup> Freud, 1930 : il introduit ce concept

l'« opération foucaldo-deleuzienne », nommée comme telle par certains critiques, viendrait remettre en cause les fondements de la psychanalyse. Souvent, celle-ci accuse le genre de l'évacuation de l'inconscient, du non questionnement du trouble du désir, en rappelant que le sexe est toujours traumatique.

Stoller élabore une théorie fondée sur le sentiment d'appartenance à un groupe, hommes ou femmes, et réintroduit le déterminisme biologique (le sexe précède le genre), produisant un rejet de la multiplicité, du caractère fragmentaire et indéterminé, en contradiction avec la théorie des pulsions freudiennes<sup>428</sup>.

Butler tente de montrer que le pulsionnel n'est qu'un effet de discours dans le texte de Freud. Elle conteste l'hégémonie de la différence des sexes interprétée en différence de genre, d'où un trouble dans le genre et le sujet marqué à la fois par la rage contestataire et l'exposition à la mélancolie. Pour elle, l'identification et la sexuation en psychanalyse sont issues d'une conception structuraliste du sujet et de la différence des sexes. Elle mobilise et déstabilise à la fois la psychanalyse, afin de produire selon David-Ménard une critique radicale du genre, qui se veut à la fois une critique féministe, queer, philosophique et même clinique<sup>429</sup>. Vision dérangeante par exemple par une lecture novatrice de Freud par Butler qui tente de montrer une priorité du tabou de l'homosexualité par rapport à celui de l'inceste qui structure l'Oedipe. Une lecture « glissante » de « *Deuil et Mélancolie* »<sup>430</sup> et « *Le moi et le ça* »<sup>431</sup>, en tirant l'idée que toute identité de genre se fonde sur le refus de faire le deuil d'un homo-attachement originaire, refus engendrant une mélancolie dans le genre, voire du genre en tant que tel (cf chapitre c3, *Mélancolie de genre*, p.233). Le seul universel qui vaille pour la psychanalyse c'est la structure : les lois de la parole et du langage et leurs effets de jouissance sur le corps. Elle s'éloigne des conceptions constructivistes de la sexualité, qui ne dépendent pas simplement d'un ordre symbolique. Toute construction ne serait qu'une façon de traiter, de manière ratée, le réel du sexe.

Le choix de Freud est cohérent avec sa représentation pulsionnelle de la sexualité, qui le conduit à envisager la sexualité adolescente et adulte comme la répétition de situations vécues ou ébauchées dans la sexualité infantile. Deux critiques sont émises

<sup>428</sup> Zapata, 2008, p. 21

<sup>429</sup> David Ménard, Article 2007, op. cit.

<sup>430</sup> Freud, 1917

<sup>431</sup> Freud, 1923a

par Bozon et Leridon<sup>432</sup> : la sexualité infantile apparaît pour eux comme une reconstruction adulte d'éléments ré-interprétés comme sexuels mais sans signification sexuelle car non construits comme tels. Et l'insistance sur la sexualité infantile conduirait à minorer le rôle du passage à la sexualité active qui s'effectue à l'adolescence. Et si les répartitions du masculin et du féminin ne sauraient procéder d'une séparation, mais d'un chevauchement, d'un entrecroisement au sein du même sexe/genre ? Le genre insiste sur le procès de désidentification, de soumission aux exigences de l'autre . La psychanalyse insiste sur l'après, sur le comment « accommoder les restes », trouver des bricolages.

La principale critique de Foucault envers la psychanalyse est qu'elle réintroduit la structure familiale et l'engendrement au cœur même de la sexualité et du processus de différenciation sexuelle. Elle renforcerait le dispositif d'alliance avec la reproduction et donc l'interdépendance entre l'homme et la femme. Ainsi serait la lecture de Freud que réalise Lacan. La critique de Foucault est que le « dispositif de sexualité » au XVII<sup>e</sup> siècle se superpose au dispositif d'alliance déjà établi. Ce dernier concerne directement la structure familiale : système de mariage, de fixation, de parentés, de transmission des noms et des biens. Pour lui, les théories psychanalytiques renforcent le dispositif d'alliance dont le temps fort est la reproduction, pour mieux contrôler les sexes et la sexualité. « *Avec la psychanalyse, c'est la sexualité qui donne corps et vie aux règles de l'alliance en les saturant de désir* »<sup>433</sup>.

En élevant des « faits biologiques » au rang de « desiderata » culturel, certaines théories psychanalytiques resserreraient la toile de l'union hétérosexuelle sur laquelle repose la reproduction, la famille, en fait la civilisation elle-même. Miller, à propos des travaux de Foucault sur la sexualité, lui reproche d'être du côté du « hors sexe », du côté d'un corps aux plaisirs pluriels, sans un ensemble unifié par le phallus castré<sup>434</sup>. Obsession de l'unité, de l'homogénéité dans le registre du sexe mais aussi de l'amour. Les reproches de Foucault envers la psychanalyse vont vers la loi comme essence, inaltérable et séparée. Il parle aussi de procédures d'aveu à propos de la psychanalyse, l'écoute s'exerçant dans le maintien de la césure, qui départage, juge. Mais il rappelle qu'

<sup>432</sup> Bozon et Leridon, 1993, p. 1177

<sup>433</sup> Foucault, 1976b, p. 149, op. cit.

<sup>434</sup> Miller J. A., 9 février 1970, Entretien avec M. Foucault

«il faut être juste avec Freud », reconnaissant son geste essentiel à être « le premier à avoir entrepris d'effacer radicalement le partage du (...) normal et du pathologique, du compréhensible et de l'incommunicable, du signifiant et de l'insignifiant »<sup>435</sup>

L'hypothèse de Rubin<sup>436</sup> est que la castration impliquerait qu'il faut des hommes et des femmes, malgré les tendances bisexuelles des enfants ; donc il faut une loi présidant à cette différenciation, une loi non naturelle donc sociale. Pourtant Freud réintroduit de l'anatomique à cette loi : la mère ne peut être satisfaite que par un pénis ; la petite fille se satisfait de son clitoris, avec un sentiment d'infériorité par rapport au pénis, ainsi est la reconnaissance de sa propre castration. La disposition hiérarchique des organes génitaux mâles et femelles provient donc des définitions de la situation : la règle de l'hétérosexualité. Avec le complexe d'Oedipe, le petit garçon ne renonce qu'à sa mère, la petite fille, elle, en renonçant à sa mère, renonce aussi à toutes les autres femmes.

Derrida aussi se différencie de la psychanalyse avec la question du manque, jamais selon lui à un endroit précis, repérable. Le désir n'aurait pas un rapport essentiel au manque ; même dans l'expérience de la perte, du deuil, le désir est affirmation, il n'appartient pas à un « code de négativité »<sup>437</sup>. Rappelons que pour Lacan, le phallus est signifiant du manque et de la castration et délimite le manque, le situe, réaffirmant la loi du père.

Freud présente la philosophie comme une expérience de « spéculation » à laquelle il faudrait renoncer. Il semblerait pourtant que bien des démarches psychanalytiques s'engagent dans des voies déjà tracées par la philosophie, mais s'interdisent d'en prendre acte. Ainsi une vision dualiste, platonisante, domine la question du partage sexué<sup>438</sup>. Il évoque les forces canalisantes face à la sexualité infantile, aux pulsions polymorphes et foisonnantes<sup>439</sup>. Dans cette image post-romantique de l'affrontement entre individu et société, la sexualité est considérée comme une forme d'instinct, l'expérience dans ce domaine étant universelle, les variations ne concernant que les mécanismes de répression. « (Cette affirmation) a pour effet majeur de « désocialiser » en grande partie l'activité sexuelle, et de faire passer pour secondaire le rôle central de la

<sup>435</sup> Foucault, 1975, p. 627

<sup>436</sup> Rubin, 1975b, op. cit.

<sup>437</sup> Derrida, 1972b, chapitre masculin-féminin, op. cit.

<sup>438</sup> Schneider, 2007

<sup>439</sup> Freud, 1905b, op. cit.

*construction sociale et culturelle, sans laquelle aucun désir ne pourrait pourtant apparaître et s'exprimer (...) Il a fallu relativiser le « biologisme » freudien pour que les sciences sociales de la sexualité apparaissent* »<sup>440</sup>. Selon Bozon et Leridon<sup>441</sup>, la faiblesse majeure de la tradition psychanalytique provient du fait que le procès de développement psychosexuel ne s'effectue pas selon des modalités universelles. Les pratiques sexuelles s'intègrent plus largement dans des « scripts » sociaux et des arrangements sociaux. Et ils posent alors la question : « *Comment une conscience des fondements sociaux de la sexualité humaine a-t-elle émergé malgré tout ?* »<sup>442</sup>. Ils évoquent le postulat des sciences sociales qu'il n'existe pas de nature humaine, que tout comportement doit être analysé comme une production sociale. C'est une posture antinaturaliste classique.

Lévesque<sup>443</sup>, philosophe, insiste sur les regrets de la philosophie à l'endroit de la psychanalyse, pourtant audacieuse selon lui à penser la sexuation contre les conceptions biologisantes des sexologues de l'époque de Freud : ne pas s'en être tenu à la puissance du pervers polymorphe en matière de différence sexuelle, impossible à assigner à une logique dualiste. Regrets aussi d'avoir si vite dirigé l'indétermination multiple et désordonnée de la pulsion sexuelle vers la génitalité, de s'être rabattu si vite sur la notion masculin-féminin, activité-passivité, reconduisant au primat du phallus avec Lacan. La difficulté à penser la différence sexuelle encore aujourd'hui en tant que question (et non comme idéologie) ne cesse de le troubler, question qui engage nos concepts et croyances. Cette question n'est pas marginale mais elle ébranle tout savoir, avant toute démarche, même psychanalytique ou politique. Il reproche à Freud et surtout Lacan de ne pas être allé jusqu'au bout du « différencialisme » qui imprègne encore les concepts universalistes qui fondent la théorie psychanalytique. Selon lui, la psychanalyse bute sur l'impasse structurale quand vient le temps de donner un sens analytique aux mots masculin et féminin.

Même si Lacan dit « *L'homme et la femme, nous ne savons pas ce que c'est* »<sup>444</sup>, il réserve un traitement particulier au masculin en faisant du phallus, Imaginaire et

<sup>440</sup> Bozon et Leridon, 1993, pp. 1174-75, op. cit.

<sup>441</sup> *ibid*

<sup>442</sup> *ibid*, p. 1175

<sup>443</sup> Lévesque, 2002, op. cit.

<sup>444</sup> Lacan, 12 janvier 1972, , *Séminaire ...ou Pire*, inédit



Symbolique, le modèle du sexe, même s'il est « introuvable », aussi bien pour l'homme que pour la femme. Il pose la dissymétrie : « ( Il n'y a pas ) à proprement parlé de symbolisation du sexe de la femme comme tel »<sup>445</sup>. Il y aurait donc double registre chez Freud et Lacan sur la différence sexuelle, qui doit apparaître, se voir, avec la « prévalence de la *Gelstat phallique* »<sup>446</sup> chez Lacan et l'androcentrisme. Lévesque invite à saisir tous les flottements entre le « *réel impossible du sexe* » et la réalité, tous les glissements d'une position analytique sur le sexe comme non savoir à un argument descriptif puis prescriptif. « *Le secret du sexe reste une énigme, illisible et inviolable malgré le pornographique ou les discours du « naturel* »<sup>447</sup>.

Benjamin explore ce que le genre, par son effet, éclaire de la relation transférentielle patient-clinicien. « *Le clivage de genre est ancré dans un fantasme collectif, il fait nécessairement retour (...) dans nos formulations théoriques* »<sup>448</sup>. Reprenant les critiques historiques des premières femmes psychanalystes - Horney, Klein, Mc Dougall, Deutsch - elle traduira le « *développement du genre comme un processus relationnel* »<sup>449</sup>.

Pour Tubert<sup>450</sup> le genre est devenu la métaphore de toute une époque où l'identité recouvre à la fois la sexualité et son caractère problématique. Il condenserait le désir d'une sexualité libre et le prix de sa répression, une réponse collective face à l'énigme de la sexualité. Comme pour Butler, la différence des sexes n'acquiert pour elle son plein sens que des lors qu'elle est posée comme question, et non comme point de départ, fondement à l'intérieur d'une théorie féministe<sup>451</sup>.

Des critiques plus politiques envers les études de genre - que certains appellent des positions postmodernes - sont nombreuses : perspectives individualistes et bourgeoises du « self-made-man », réactualisation de l'unisexe et de « (...) *la quintessence de l'individualisme libéral et de son obsession du choix individuel, de l'individuation qui entraîne la consommation d'identités comme autant de nouveaux objets ou fétiches qu'il convient de posséder pour devenir réellement « soi »* »<sup>452</sup>. David, sociologue, évoque la scission fondamentale et irréductible entre le masculin et le féminin, à partir de laquelle

<sup>445</sup> Lacan, 1955-56, p. 200, op. cit.

<sup>446</sup> Lévesque, Article 2002, op. cit.

<sup>447</sup> *ibid*

<sup>448</sup> Benjamin, 1996, p. 174, op. cit.

<sup>449</sup> *ibid*, p. 131

<sup>450</sup> Tubert, 2003, op. cit

<sup>451</sup> *ibid*, 2003, p. 403

<sup>452</sup> David, 2007, p. 32, op. cit.

les rapports entre les sexes peuvent évoluer. « *S'il y a bien deux corps, il y a aussi deux sexualités, masculines et féminines, toutes deux complémentaires* »<sup>453</sup>. Il critique les politiques queer ou post-féministes : elles rejetteraient le système dialectique du masculin et du féminin ainsi que celui de la nature ou de l'évidence brute du réel et de la différence objective des sexes. Elles n'exerceraient qu'une critique diffuse de la société capitaliste, si liée à la domination masculine. Elles ne s'attaqueraient pas à la destruction-crédation de nouvelles institutions mais seulement à des logiques individuelles.

« *Les aspects symboliques, discursifs et parodiques du genre sont privilégiés au détriment de la réalité matérielle et historiques des oppressions subies* »<sup>454</sup>.

« *On ne peut, en effet, être humain avant d'être homme ou femme ; car il est impossible d'être humain sans être l'un ou l'autre* »<sup>455</sup>. L'homme et la femme doivent donc faire avec « *la reconnaissance du fait qu'il n'y a pas de dépassement de la division* »<sup>456</sup>.

« *Il n'y a pas d'indistinction sexuelle* »<sup>457</sup>.

Si les stéréotypes du féminin et du masculin forment des identités figées, il y aurait danger à ce que les identités queer soient totalement intégrées et récupérées par le système capitaliste qui tend à la réification du vivant, que ce soit au niveau du corps mais aussi des identités. « *Le Marché a grand intérêt à l'existence d'identités, y compris sexuelles, flexibles et variables ; (...) pouvoir fournir des kits en tout genre (...), des panoplies identitaires : des discours, des images, des modèles, des prothèses, des produits (...)* »<sup>458</sup>.

Butler le reconnaît aussi, affirmant que les performances subversives « *courent toujours le risque de devenir des clichés usés à force d'être répétées, et chose plus importante encore, répétées dans le cadre d'une économie de marché où la « subversion » a une valeur marchande* »<sup>459</sup>.

---

<sup>453</sup> *ibid*, p. 47

<sup>454</sup> N.C. Mathieu, 1999, p. 211

<sup>455</sup> Devereux G., 1980, p. 255

<sup>456</sup> Agacinski, 1998, p. 49

<sup>457</sup> Robert-Dufour D., 2002, p. 5

<sup>458</sup> Robert-Dufour D., 2003, p. 217-18

<sup>459</sup> Butler, 1990, p. 45, op. cit.

Pour nombre de psychanalystes, « la » théorie du genre et l'« ordre naturel » seraient deux manifestations symptomatiques de la résistance narcissique contemporaine au sexuel infantile inconscient. Cela impliquerait une culture identitaire fermée s'opposant à une civilisation de l'identification, au processus indéfiniment ouvert. Dans la pensée psychanalytique aussi, le genre précède le sexe, mais dans une conceptualisation différente. La source du genre réside bien dans une assignation, comme véritable prescription, mais davantage vue comme un ensemble complexe et continu d'actes, de messages, de « souhaits inconscients » - ici Mercader<sup>460</sup> pense à « l'identification par l'adulte » de Laplanche - et de paroles venant de l'entourage de l'enfant et peu d'un univers social.

La différence sexuelle pour la psychanalyse existe d'abord dans la matérialité des corps et est d'abord une épreuve psychique. Se sentir femme dans un corps d'homme par exemple serait une construction psychique défensive. Freud indique qu'il conviendrait de rechercher aussi la psychogenèse de l'hétérosexualité<sup>461</sup>, mais cela resta sans suite. Recherche de toute psychogenèse par ailleurs considérée par certains comme discriminatoire avec le risque de psychopathologisation. De plus en plus, genre et sexe sont synonymes : le genre serait-il devenu un « cache-sexe » ? En psychanalyse, leur distinction est indispensable selon Laplanche<sup>462</sup>.

Critiques aussi sur la question des identités qui animerait les études de genre qui ne serait pas celle de la psychanalyse mais de la sociologie ou de l'histoire. Mais la question du sujet au sens psychanalytique intéresse les études de genre. Lacan met en garde contre l'intelligibilité sexuelle et la présomption de compréhension ; « homme », « femme » ne seraient que semblants, non à titre de « constructions culturelles » comme le dit Butler, mais à titre de signifiants<sup>463</sup>. Il tentera aussi d'émanciper la psychanalyse du dispositif de sexualité et de ses exigences normatives. Pour la psychanalyse, le sexe n'est jamais un événement naturel ; il ne peut non plus se réduire à une simple construction discursive. « *La différence n'est ni sexuelle, ni générique parce que le genre doit être incorporé tandis que le sexe doit être symbolisé* »<sup>464</sup>.

---

<sup>460</sup> Mercader, 2005

<sup>461</sup> Freud, 1905a, note ajoutée en 1915, op. cit.

<sup>462</sup> Laplanche, 2003b

<sup>463</sup> Lacan, 1971-72, p. 70, op. cit.

<sup>464</sup> Gherovici, 2016

De nombreux psychanalystes accusent aussi les études de genre d'une réduction sociologique et culturelle. « *Alors que pour la psychanalyse, si la culture ne vaut que par la part inconsciente phylogénétiquement transmise comme contenu du surmoi et son injonction de jouissance, les facteurs inconscients sont nodaux et ne seraient se concevoir comme simplement historiques et sociaux* »<sup>465</sup>. « (...) *il y a entre la socialité et la sexualité une antinomie de structure* »<sup>466</sup>.

Leguil<sup>467</sup> a pensé la différence entre les études de genre et la psychanalyse. Pour les premières, le sexe et le genre serait le lieu à partir duquel le sujet se soumet à des normes limitantes. La psychanalyse par contre ferait du sexe et du genre une énigme pour le sujet. La souffrance ne pourrait être prise en charge par un discours collectif. Selon elle, les études de genre défendent le modèle unisexe, version hyper-moderne d'un modèle antérieur décrit par Laqueur<sup>468</sup>. Un seul sexe, avec des différences de degré et une hiérarchie entre le corps masculin et féminin. Dans ce modèle : un sexe, le phallus, sexe masculin, est fondé sur l'angoisse de castration. Avant les Lumières, le genre, le rôle, primaient sur le sexe, « (...) *encore une catégorie sociologique et non ontologique* »<sup>469</sup>. Pour Leguil il s'agit de penser le genre au-delà des normes et stéréotypes ; le genre renvoie à un sous-texte. L'être et le genre ne se réfèrent ni à l'anatomie, ni aux règles sociales, ni même aux déterminismes oedipiens, mais à une conjoncture, un trauma, qui marque l'être « *comme une lettre écarlate* »<sup>470</sup>. Le genre ne serait pas ce qui vous commande mais ce que l'on choisit, donc n'aurait pas à être un destin mais une aventure. Dans le devenir femme, homme, un sujet rencontre des normes. Mais peut-on entièrement dissoudre le genre dans les normes que l'on rencontre demande-t-elle ? Un sujet rencontre aussi d'autres femmes, d'autres hommes, leur présentant leur version de femme, d'homme. Le genre ne serait-il qu'un point opaque dans l'existence, qu'un stéréotype ? Selon elle, le genre est le lieu de questionnement qui ne trouve pas de réponse au niveau des normes sociales, car elles sont un langage qui vaut pour tous mais ne dit rien de spécifique à chacun.

Avec Freud et Lacan, le genre est de l'ordre d'une « inquiétante étrangeté » qui

<sup>465</sup> Rassial, 2016, p. 196, op. cit.

<sup>466</sup> *ibid*, p. 203

<sup>467</sup> Leguil, 2015, op. cit.

<sup>468</sup> Laqueur, 1992, op. cit.

<sup>469</sup> Bruckner, 2009, p. 37, op. cit.

<sup>470</sup> Leguil, 2015, p. 187, op. cit.

dessaisit l'être de son savoir préalable sur le genre, qui obéit au régime de la contingence, qui signifie l'impossibilité de savoir pour prévoir. Le genre, plus qu'une norme, est un cheminement ; rien ne se passe comme prévu. Si déterminisme il y a en matière de genre, celui-ci est d'ordre psychique et inconscient, unique. Et la perspective de l'inconscient permettrait de situer le rapport du sujet à sa vie sexuelle sur une autre scène que celle de l'anatomie et de la construction sociale.

Qu'est-ce qu'un être sexué ? Un être pris dans le désir de l'Autre, un sujet divisé nous dit Lacan, dû aux effets de la parole, et avec l'inconscient et Freud, un nouveau rapport du sujet à ce qu'il dit. Ainsi le sexe est le lieu de questionnement qui conduit le sujet à inventer son propre rapport au genre à partir de son expérience du désir. En psychanalyse le paradigme de la différence n'implique pas un déterminisme anatomique ou social mais une logique inconsciente. Un sujet est parlé par d'autres avant qu'il ne parle, parlé moins par son milieu que par le désir de l'Autre. Ainsi Leguil considère le genre au delà des normes, excédant les normes et même hors norme car il est toujours de l'ordre de l'interprétation singulière. Il se dessine à partir d'une histoire, pas ex-nihilo. Il ne serait que de l'ordre de l'expérience, pas d'une assignation.

Pour Lacan, l'homme, la femme sont deux modes d'être, qui s'apparentent plus à des façons de répondre au désir de l'Autre qu'à des rôles. Etre homme, femme, c'est être cet homme là, cette femme là, à partir de la façon dont la virilité et la féminité se sont présentés dans une existence. La question du genre ne serait donc pas selon Leguil un « *noyau dur* »<sup>471</sup>, comme le dit Butler, une condamnation, mais un souffle impalpable, un possible de l'existence, de l'ordre d'une position subjective, ce après quoi le sujet court. « *Le noyau dur : c'est la pulsion* »<sup>472</sup>. Leguil évoque l'aporie des études de genre : « *De leur côté, le genre est un noyau dur qui fige l'être* »<sup>473</sup>.

## Deuxième partie

<sup>471</sup> Butler, 1990, p. 95, op. cit.

<sup>472</sup> Leguil, 2015, p. 24, op. cit.

<sup>473</sup> *ibid*, p. 24

## 5 Clinique

### A Clinique comme politique

*« L'histoire de cas, comme l'histoire du symptôme, fait événement et met en coïncidence l'un et l'autre des deux sujets de la rencontre. L'événement se constitue des mots et de la parole de l'un et de l'autre dans un « roman de la maladie » au sens originel, étymologique, du mot roman un roman qui se dit avec les mots de la langue commune et non ceux du langage savant »<sup>474</sup>.*

Nous définirons la clinique comme le va et vient permanent entre les dimensions du psychique, du social et du politique. Ce qui nous amène à penser leur intrication et à intégrer dans la pratique une sensibilité à questionner les enjeux de pouvoir des normes et de domination, en tant qu'ils constituent des subjectivités.

Le symptôme sexuel est fréquemment la conversion d'un symptôme psychique. Il est à entendre dans sa valeur métaphorique comme un message ignoré de l'auteur et adressé à autrui, une tentative de lien ; il est porteur de sens, une expression à respecter car destinée entre autres à protéger le sujet de l'angoisse, parole non dite, langage par le corps et non du corps, inscription en hiéroglyphe. Il serait donc pertinent de questionner non pas ce symptôme particulier, mais ce qui le produit en invitant le sujet souffrant dans sa sexualité à affronter son histoire singulière et son rapport aux normes, sans viser le retour à un état antérieur, état qui justement l'a rendu souffrant ; à déplacer la fixité du symptôme et les points de jouissance y attendant, sans l'appauvrissement de la déculpabilisation et la dé-conflictualisation. Peut resurgir de l'intérêt, de l'arrangement de l'environnement, une recomposition. Il y a le symptôme comme compromis de désir et

---

<sup>474</sup> Del Volgo, 2003, p. 42, op. cit.

le symptôme articulé avec ce que Freud nomme le surmoi culturel<sup>475</sup> ; dans ce sens il est un effet de la résistance psychique à la norme sociale.

Un symptôme sexuel a même valeur que tout autre symptôme névrotique ; celui-ci est un message, une résistance, un combat, toujours coûteux ; il est retour du refoulé, formation de compromis, il a sa nécessité et participe d'un équilibre global. Il est une traduction de conflits de l'inconscient, et mettre en jeu l'hypothèse de l'inconscient n'est pas du côté de la preuve mais d'une épreuve.

Dans ces rencontres ci-dessous, il sera question entre autre du sujet hystérique côté masculin ; avec son symptôme, il semble être à la recherche d'un corps pour pouvoir dire une vérité bafouée. Ce qui n'empêche qu'une fois dans le corps, il est nécessaire de le prendre au mot, donc de s'occuper aussi de son corps, face à un désir d'être « touché », rassuré par le thérapeute. Il inscrit dans sa conduite ou dans son corps les effets des ratés symboliques, vérité sur l'articulation du sexe et de la mort. On assiste souvent au paradoxe entre un sujet en souffrance sexuelle en demande d'une inhibition de son symptôme, et le fait qu'il semble tant y tenir, comme seul moyen qu'il ait inventé, comme garant de sa vie même. Je tenterai de montrer en quoi une prise en charge psychanalytique peut être pertinente par exemple face aux plaintes sexuelles comme « solution » hystérique ; l'imaginaire labile, la propension à privilégier la satisfaction fantasmatique par rapport à celle tirée de la réalité, le foisonnement du rêve diurne, présents dans la structure, favoriseraient cette approche.

La question de l'hystérie pose de nombreuses questions et parfois de façon subversive : la question de la faille entre le désir et la demande, le rapport médecin-thérapeute-malade, la confrontation à la loi symbolique, à la norme, à la faille du savoir des maîtres, et aussi la question du savoir et du pouvoir. La question de qu'est-ce qu'une femme, qu'est-ce qu'un homme ? Et la différence des sexes, le ratage, la déception. Rien dans l'inconscient ne nous permet de nous reconnaître comme homme ou femme ; cette reconnaissance est affaire d'identification où la culture, les discours normatifs tiennent une place essentielle. Elle pose aussi la question de l'insaisissable de la sexualité, de l'énigme du désir, de « que me veux l'autre » et comment être en relation avec l'autre sans lui être soumis ? (cf Chapitre d6, la question de l'hystérie, p.264).

---

<sup>475</sup> Freud, 1927

Dans la clinique du sexuel il s'agit d'avancer de déplacement en refoulement vers des sites transférentiels pas si scandaleux si la sexualité elle-même n'était déjà jamais politiquement correcte. La science propose des artifices symboliques et imaginaires dans son invitation à la dédramatisation de la sexualité : « Ne pas se prendre la tête, le rapport sexuel se fait avec le corps, laissez votre tête sur la table de chevet ».

*« La douleur fait mal, mais elle ne tue pas. Lorsque vous considérez son alternative - un rêve aseptisé fait d'autosuffisance, technologiquement assisté – la douleur apparaît comme (...) le fait que nous sommes vivants (...) Traverser une vie sans souffrance, c'est ne pas avoir vécu »<sup>476</sup>.*

Par mes rencontres cliniques, nous poserons quelques questions : comment le travail analytique peut générer des conditions permettant que la rencontre amoureuse et sexuelle soit création, invention et réinvention. Quels artifices met en place le sujet pour supporter le « ratage » inhérent à la rencontre sexuelle ?

Par exemple il faudra beaucoup de temps à Mr B., 62 ans, pour se déloger de la causalité unique de la baisse d'hormones et mettre du sens sur sa désaffection du champ sexuel. Comment utilisons-nous inconsciemment des stratégies pour nous faire admettre comme un homme ou une femme ? Ainsi, être femme ou homme serait la capacité de se faire admettre comme tel, sans doute. Imaginaire et symbolique se nouent très tôt, ou pas, comme chez les enfants qui restent fascinés par leur image dans le miroir.

Mme A. se plaint de s'être toujours sentie trop masculine ; elle dirige et contrôle tout. Son mari lui rappelle en permanence qu' « elle est comme un homme ».

Mme Po., elle, a de fortes demandes sexuelles et dit atteindre plusieurs orgasmes durant chaque rencontre sexuelle ; son compagnon est souvent mis à mal, ne pouvant répondre à ses demandes. « Elle fait l'amour comme un homme, a peu de demande de préliminaires, droit au but » dira-t-il. Il dira qu'il se sent « son compagnon maîtresse ».

Le mari de Mme F. se plaindra de la même chose : « dans la sexualité elle agit comme un homme, n'attend qu'une pénétration rapide, de la mécanique... ». Mais elle n'a jamais vraiment investi le champ sexuel, ressent peu de désir sexuel et consent à une rencontre sexuelle seulement pour le soulager et il s'en plaint.

Et à quelle sollicitation peut répondre la psychanalyse lorsque de plus en plus de

---

<sup>476</sup> Franzen, Article 28 mai 2011, « Go for What Hurts » in *NY Times*



sujets viennent nous solliciter autour de plaintes de déception d'un partenaire perturbateur de la gestion de leur investissement libidinal, pour une aide de rétablissement de l'équilibre d'un système de jouissance, ou pour une réponse adaptée à leur problème sans vouloir se confronter à l'existence de l'inconscient. Quelle place pouvons nous tenir ? Certainement pas de légiférer sur le désir et la jouissance.

Le symptôme, tout à fait singulier au sujet, est constitutif de son identité. Le pari est que l'identification au symptôme, la reconnaissance des modalités de jouissance mais aussi l'accueil de l'attachement et l'assujettissement aux normes participeront de l'allègement du sujet. Il ne s'agit pas seulement d'interpréter le discours du sujet mais de permettre de faire surgir du non-advenu, du jamais vécu, grâce à l'actualisation du transfert, chercher derrière ce qui est dit autre chose, trouver quelque chose qu'on ne sait pas.

*« Freud a formulé que l'analyste devait prendre appui, d'y conforter ce qu'il tient de sa propre analyse : c'est-à-dire à savoir pas tant ce à quoi elle a servi, que de quoi elle s'est servie »<sup>477</sup>*

Le sujet souffre d'autant plus de son symptôme qu'il ne lui fait pas confiance comme solution, sa solution symptomatique qu'il a trouvée, et demande à l'Autre de le faire disparaître. Un travail psychanalytique pourrait consister à rendre au sujet la confiance en son symptôme. Alors comment le thérapeute situe-t-il son offre ? La demande n'est pas là où on a l'habitude de la situer. L'offre se joue dans l'installation du transfert. Ce qui est en jeu est la souffrance du sujet, non sans lien avec les figures de la subjectivité contemporaine, et la possibilité qu'elle soit accueillie autrement. *« Avec l'offre, j'ai créé la demande »<sup>478</sup>*. L'exigence de jouissance implique de perdre de vue son désir. *« Dans l'analyse, on se confronte à la « dictature du plus-de-jour » »<sup>479</sup>*.

La cure rend visible l' « extimité » foncière de l' « intime », « extimité » sous forme de la loi du surmoi, du destin et de la norme - « intime » supposant exister comme intériorité originaire, renfermée. En clinique, les « ratés » peuvent être entendus comme

<sup>477</sup> Lacan, 1974, op. cit.

<sup>478</sup> Lacan, 1958, p. 617, op. cit.

<sup>479</sup> Miller, Février 2005, p. 24

questionnements des normes, indice d'une « bonne santé ». Alors quelle est la tâche de la psychanalyse face à la douleur de la norme, comment faire avec ?

Allouch évoque une pratique possible de l'analyste : *« A vrai dire, la définition stricte du sujet par le signifiant (...) suffit à exiger du psychanalyste, dans sa fraternité avec l'analysant, qu'il n'accueille celui-ci qu'en écartant quelque catégorisation que ce soit : nosographique, sexiste, raciale, communautariste. Que sais-je de qui pénètre dans mon consultoire pour me demander une psychanalyse ? Vais-je, à son aspect, juger en phénoménologue qu'il est homme, femme, homosexuel, religieux, pauvre, intelligent, noir, jeune ou quoi que ce soit ? Précisément pas. Une psychanalyse, côté psychanalyse, ne s'engage qu'avec cette abstention »*<sup>480</sup>.

La rencontre de l'autre fait toujours symptôme. *« On a l'obligation de se servir de la monnaie qui a cours dans le pays que l'on explore »*<sup>481</sup>, sachant que le pays de la sexualité est hors cartographie.

L'analyse propose une resignification, de créer de nouveaux arrangements non normatifs avec lesquels on peut vivre, permettre une nouvelle entrée dans le monde, pour choisir avec une perception renouvelée de ses propres limites et motivations. Et Butler pose cette question : *« Quelles sont les conditions psychiques de la « vivabilité », différent d'être vivant ; par exemple le choix de la non-monogamie même s'il y a souffrance, de la perte et des difficultés ? »*<sup>482</sup>.

*« Dans la clinique on ne peut faire deux choses à la fois : ou bien on repère le travail du normatif dans le social, ou bien on creuse les situations subjectives avec les instruments du transfert et de l'analyse. Le normatif est suspendu dans la séance, pour pouvoir être réintroduit par l'analysant ; la norme est toujours là, on doit la mettre de côté ; cela ne doit pas nous dédouaner de penser la norme à l'oeuvre dans les concepts analytiques. M. Tort a dit : on ne doit pas imposer le concept du nom du père aux patients. Le langage dans l'analyse s'apparente à la performativité, un mot de l'analyste peut faire acte, il agit, opère (...). Le performatif n'est pas seulement le speech act mais aussi les gestes dans la rue, la manière de s'habiller ; analyser les gestes, c'est déchiffrer la répétition, répétition qui a rapport avec la structure des objets du désir,*

<sup>480</sup> Allouch, 2007, p. 77

<sup>481</sup> Freud, 1911, p. 136

<sup>482</sup> Butler, 2015, p. 320

que Lacan appelle les objets a »<sup>483</sup>.

« Alors il s'agirait moins dans une analyse de faire disparaître le symptôme, que de faire apparaître ce qu'il contient de social et de normatif mais aussi de contingent, et de l'utiliser comme levier pour questionner les normes et le sujet qui s'y confronte ; de cette manière, la psychanalyse permet la performativité des normes sociales, au sens de resignification ; au sens où le symptôme se situe à cette frontière ambiguë et ambivalente entre le soma et la psyché, entre la pulsion et l'assignation de l'autre. La norme est tout le temps à resignifier dans l'analyse »<sup>484</sup>.

La psychanalyse travaille avec l'hypothèse de l'ancrage somatique de la vie psychique et réciproquement. Le psychique interfère tout au long de la vie sur la vie du corps. Les soins (attribués encore principalement à la mère ) comme s'introduire dans tous les orifices du corps de l'enfant et sur la peau même par les caresses, le toucher, posent la question de la zone érogène, de sa délimitation, du rapport entre la trace sur le corps de l'enfant de la jouissance de la mère et du lien entre cet enfant qui en porte la trace et ses futurs rapports amoureux et sexuels ; ces mêmes zones pourront être ouvertes ou fermées. Là vient répondre la construction du fantasme de l'hystérique : « Que me veut l'Autre? ». Parfois l'unité psychosomatique, la liaison corps-psyché est défectueuse. Au commencement est le corps, et c'est sur les premières sensations corporelles, les perceptions internes et externes que s'étaient les premiers affects, les premières images de soi et des autres dans le corps à corps avec l'adulte. La géographie du corps imaginaire se constitue progressivement à partir des sensations dans des morceaux de corps ; la diffusion du plaisir va s'étendre à l'ensemble du corps jusqu'à la perception d'un corps unifié. Il peut y avoir rejet de zones du corps non investis, évitement du déplaisir quand le lien à l'adulte est perturbé. Piera Aulagnier, psychanalyste, a analysé le développement des représentations psychiques à partir des premiers éprouvés corporels, « *les pictogrammes* »<sup>485</sup>. Alors à partir de quel seuil d'excitation le soin corporel donné par l'adulte à l'enfant, entraîne-t-il un plaisir sensuel, la mère devient-elle « la première séductrice » mais aussi le père ? A partir de quel seuil

---

<sup>483</sup> Butler, Article 2015, op. cit.

<sup>484</sup> *ibid*

<sup>485</sup> Aulagnier P. , 1975

telle sensation agréable devient-elle érogène, voire érotique ou sexuelle ?

La psychanalyse s'intéresse aux embarras du corps. Nous sommes fait de discours. Comment se passer des embrouilles du sexe et du désir pour obturer sa division et résoudre la question du savoir ? Car dans le domaine sexuel, quelles questions affrontons-nous ? Comment le réel de la contingence nous invite à repenser notre savoir psychanalytique sur le sexuel ? Comment créer la place et l'espace pour une implication subjective ? Rappeler la résurgence incessante d'un point d'impossible serait une des tâches de la psychanalyse face aux technologies nouvelles où les limites visibles reculent indéfiniment. Le patient de sa place énonce quelque chose de ce qu'il est. C'est le savoir du patient qui compte, c'est un savoir qui nous enseigne, ici est la question de la position éthique. Dans l'éthique analytique, aucune des conséquences heureuses ou malheureuses impliquées par l'hypothèse de l'inconscient ne sont refusées ; le pari est fait que le sujet peut s'arracher à la nécessité de s'exprimer par certains symptômes. Il s'agit de répondre personnellement de son acte qui nous engage à l'égard du patient, et non pas une simple application d'une technique.

L'accompagnement thérapeutique est souvent de longue haleine, dans sa tentative de rendre conscient ce que l'inconscient s'efforce de faire ignorer au sujet aux prix de douleurs et de souffrances. Il s'agit de renouveler l'intérêt que le sujet se porte à lui-même, en découvrant en même temps que lui des aspects nouveaux de son existence qu'il n'avait pas pressenti jusqu'alors, comme une création de lui-même. De toujours bien évidemment analyser le transfert et aussi notre contre-transfert. L'écoute transférentielle c'est quand le symptôme est dit par le patient et recueilli par une écoute génératrice d'un sens nouveau et non pas révélatrice d'un sens voilé et déjà là. Ainsi ne pas faire l'économie de l'angoisse, elle sert à quelque chose, elle peut être un moteur.

Ces rencontres cliniques (ici et tout au long de cette recherche) tournent toutes autour d'un sujet qui souffre dans sa position sexuée ; qui souffre dans son souci d'avoir en permanence à fournir des preuves de virilité, de féminité ; qui souffre de l'assignation sexuée. « Je me sens femme » indiquerait qu'être femme est quelque chose à accomplir, une performance. Certaines normes rendent des vies invivables car elles excluent du possible et du pensable. La sexualité nous défait, elle représente ce par quoi nous

sommes dépossédés. Il n'y a aucun modèle, tout est à inventer.

En choisissant le pari de l'inconscient, en en restituant le message, le sujet n'en est pas moins libre d'en faire l'usage qui lui plaira. Le danger serait d'orienter la pulsion vers une meilleure adaptation sociale dans une société de production-consommation. Si nous retenons l'hypothèse d'une souffrance du côté de l'identification, il s'agira d'accompagner le sujet dans la renonciation à parfaire le père réel, la mère réelle, de lui accorder le droit aux imperfections, aux échecs, aux déficiences, et ainsi de s'accorder les mêmes droits. L'expérience propre à la psychanalyse est celle de la désidérialisation de l'autre. Le message à déchiffrer est porteur d'espoir, dans la croyance en une réalisation de fantasmes. La « guérison » ne consisterait-elle pas dans l'abandon de cet espoir ? Et le message inconscient quelque peu déchiffré pourrait permettre de sortir du désir parental et des conventions sociales.

C'est à cet accompagnement que nous « oblige » le névrosé, pour ainsi ne pas le priver du recours à lui-même.

## **B Rencontres cliniques**

*« Éliminer l'intentionnalité de l'analyste (qui n'attend rien, ne veut rien) n'est pas mince affaire »<sup>486</sup>.*

---

<sup>486</sup> Estellon, 2014, p. 60

**b1 Mr F., une jouissance sans désir, sans souffrance, sans rencontre.  
Excitation à satiété, le virtuel et l'opacité du sexuel .**

Mr F, ingénieur de 31 ans, se décrit comme solitaire, timide mais entreprenant ; il se décide enfin à consulter car il pense avoir besoin d'être soigné ; il veut guérir rapidement, sans attendre et il ressent une forte urgence à « être soigné » De quoi est-il malade ? « Du sexe » me dira-t-il. Il n'en prend la mesure que depuis peu, depuis que s'impose à lui le désir de former un couple, « comme tout le monde », rencontrer une femme qu'il pourrait satisfaire ; il réalise qu'il passe de plus en plus de temps à regarder les couples dans la rue, à essayer de comprendre ce qui a pu les rapprocher, comment ce possible d'une rencontre a pu avoir lieu, bref des tas de questionnements sans réponse mais toujours la même conclusion implacable : Que font-ils ensemble ? Pourquoi une femme si bien a pu choisir un tel homme ? Ce dernier ne semble jamais à la hauteur. Il passe aussi la plupart de son temps libre sur internet sur des sites pornographiques et de rencontres, capté par le regard omniprésent de l'écran de l'ordinateur ; c'est ainsi qu'il a pu rencontrer des femmes, la plupart du temps seulement virtuellement, de moins en moins concrètement ; objet de consommation, éphémère mais déjà périmé quand il devient possible et alors en demande de remplacement.

Le discours de la science est du côté du « tout est visible », créant l'homme transparent. Ce qui est nouveau, c'est la jouissance caractérisée par la passion de « tout voir », la pulsion scopique qui vise le tout, dans une civilisation du regard, d'un exhibitionnisme généralisé qui, en même temps, permet de voir le monde et ne plus être vu, comme avec le film pornographique. On peut faire remonter l'invention du spectateur, avec le tableau et la peinture, au peintre Alberti ( 1435), grand inventeur de la fenêtre moderne, fenêtre du fantasme.

Mr F. pratique la masturbation de façon compulsive devant l'écran, et cela au moins deux fois par jour, de façon ritualisée. « J'ai besoin de l'écran, sinon je n'ai aucun fantasme, l'imaginaire c'est pas mon truc ». Solitude, mortification car il est soumis à

une jouissance sans limite, sans frein, sans parole. Freud dans « Malaise dans la civilisation »<sup>487</sup> parle de quelque chose d'irréremédiablement barré dans l'accès à une satisfaction sexuelle pleine et entière. Ce qu'il nomme sa maladie c'est n'avoir jamais pu pénétrer une femme, l'érection n'étant pas au rendez-vous, seulement dans les premiers instants. Il veut donc guérir et rapidement car une femme rencontrée sur internet l'intéresse particulièrement, elle semble « un peu différente des autres, ça pourrait coller » mais seulement s'il peut assurer sexuellement, « C'est la moindre des choses, ça va sans dire ». Sans dire ? C'est donc ce qu'une femme attendrait de lui : assurer sexuellement, pas plus, pas moins, serviteur, objet de l'autre ; et pour lui se fondre dans la demande imaginaire de l'autre, la faire sienne, l'autre objet de jouissance et pas plus ça va sans dire, deux corps autistes ; jouir de l'autre et non pas jouir avec. Comment contourner le désir, risqué, si ce n'est par l'excitation, empêcher l'affect, dangereux car il soumet à l'autre, si ce n'est par l'acte ?

« Une femme un peu différente des autres » insistera-t-il, perplexe. De cette petite différence, il dit ne pouvoir rien en dire ; l'énigme subsistera quant à une femme qui, à un moment donné, fait appel, se dégage de la répétition de La Femme, de l'enfermement dans la métonymie ; irruption du féminin à une place inattendue, entrouvrant le champ du désir et le plongeant dans un certain embarras et une perplexité qui l'amène à consulter. De cette rencontre inattendue, il pourra malgré tout associer sur deux points : sa fascination récente par les couples rencontrés dans la rue qu'il ausculte, observe en direct, sans écran, et un sentiment de honte intense qui apparaît pour la première fois.

Me revient en mémoire le film « Shame »<sup>488</sup>, qui dénuce les mécanismes de la pulsion et indique de manière saisissante « *des lignes de forces du discours contemporain quant au rapport à la jouissance* »<sup>489</sup>. En effet, c'est avec le regard, avec les sites pornographiques, que le personnage du film capture et est lui-même capturé et réussit à captiver notre propre regard, nous ramenant à ce point d'insupportable qui pourtant nous constitue ; grâce à sa sœur, il rencontrera la honte, affect qui va avec la jouissance, lui révélant « *la face mortifère de la jouissance de l'un sans l'autre* »<sup>490</sup>. Elle dira « Ce n'est pas nous qui sommes pourris, c'est notre histoire », tentant de mettre du

<sup>487</sup> Freud, 1930, op. cit.

<sup>488</sup> Steve Mc Queen, Film *Shame*, 2011

<sup>489</sup> Donnard Njn, 8-02-2012, Article « Tout doit être repris au départ de l'opacité du sexuel », in *Lacan quotidien*

<sup>490</sup> Lacan, 1961-62, p. 9

sens sur sa propre souffrance et celle de son frère à propos de sa compulsion du sexe : l'inceste. « *Lorsque l'inscription pathologique de la honte est venue figer le sujet dans sa sphère psychique, et l'exclure de l'espace transitionnel et fondamental de la parole, il y a nécessité que s'énonce cette honte et ces béances, afin que soit recueilli, (ré)approprié et transmis ce qui jusque-là n'avait pu se dire* »<sup>491</sup>.

Justement, ce qui me frappera est qu'aussitôt le personnage Mère apparaît : « je me demande si ça ferait plaisir à ma mère de me voir en couple, je n'en suis pas sûr ». Une force en lui le conduit toujours au même point, refuser une rencontre avec une femme ou s'y autoriser mais à quel prix : il ne pourra la contenter, répondre à ses demandes qui lui semblent gigantesques, alors il ne se ressent plus rien. Il dit arriver à ses limites avec sa mère mais il n'a pas le choix, il doit être présent, « C'est mon lien le plus important ». Il la décrit comme une femme forte, toujours dans la plainte de s'être fait avoir avec les hommes, son père à lui puis son beau-père, des hommes pas à la hauteur dira-t-elle souvent ; il a toujours été son confident et lui aussi tente de se confier à elle ; mais les échanges sont dans le registre du questionnaire en ce qui la concerne, c'est une question après l'autre, sur le mode du pourquoi, sans attente de réponse, déferlement de l'angoisse, et cela depuis son enfance ; elle se plaint de ne pas le comprendre ; lui aussi se plaint de ne pas comprendre les femmes ou alors peut-être de trop bien les comprendre : elles questionnent, veulent tout savoir, et à tout moment, de façon inassouvie . Même dans le silence, il a la certitude que la femme le questionne.

Alors cette compulsion d'images pornographiques, quête illimitée de tout savoir sur la jouissance féminine supposée illimitée, et donc tout savoir là aussi sur ce qu'il finit par nommer son manque de désir au contact direct des femmes ; le seul lien qu'il fera alors est son peu de sensations corporelles de plaisir dans le corps à corps avec une femme, l'anxiété l'envahit, il ne pense plus qu'à l'échec probable d'aller jusqu'au bout, au bout de quoi, de lui même ? D'une fusion menaçante, d'une perte totale de lui-même, de l'emprise de l'autre ? Et à chaque fois c'est la répétition qui peut aller jusqu'à une sensation de dégoût. Façon peut-être pour lui de lui garantir l'inviolabilité de son être par le refus de se livrer à l'Autre, pour ne pas être abusé, « pénétré » par l'autre ; protection face au corps de l'autre, sans l'écran, de se protéger de la tyrannie du désir, de se soumettre, et ainsi éviter le colloque singulier avec la femme, l'autre, véritable mise à

---

<sup>491</sup> Scotto di Vettimo, 2004, p. 115, op. cit.



l'épreuve. Il n'aura donc d'autres choix que le rapport sexuel échoue, amoindrir l'angoisse de ré-engloutissement dans le ventre maternel dans laquelle il semble se perdre. Par contre face à l'écran, tout se passe bien, toujours le même rituel : excitation, érection, éjaculation ; « Cela m'a suffi jusqu'à présent, ça me détend un temps et je peux me concentrer sur autre chose ». Ici « faire rapport sexuel », c'est se passer du langage, relation qui construit une unité sans faille ; jeu des interfaces, épaisseur entre les corps : l'espace est infini, la durée de la jouissance c'est jusqu'à l'épuisement, jouissance qui insiste, toujours la même ; exigence de satisfaire un besoin sexuel qui le harcèle ; nouvelle érotologie, « haptique », le toucher sans le contact.

Le champ clos de la sexualité est appelé à faire signe d'autre chose : l'efficacité de l'organe, garantie par l'image, ne fait que provoquer l'impossibilité de sentir, désirer une femme sans l'écran interposé, bref un désintérêt simultané. Dans son addiction à la pornographie, peut-t-on voir un signe de revendication face à une déssexualisation ou simplement l'expression de celle-ci, confortant la destitution du lien social et de l'isolement ? « Un homme ça bande, ça jouit et ça fait jouir une femme ».

Lacan parle de la relation première à son objet, perdu, sans représentation, au cœur de la relation du sujet à son corps et à celui de l'autre : une relation appareillée au langage. Dans la sexualité, il n'est pas ici question d'instinct mais de fonctions corporelles prises d'emblée dans la relation à l'Autre qui est surdéterminée, répétitive : c'est l'inconscient ; elles ne peuvent se limiter à la satisfaction d'un besoin avec la mise en jeu d'un organe : celui de la Jouissance ; pour Mr F, jouissance du tout savoir grâce à l'image pornographique. Celle-ci peut être saisie comme technologie revendiquant la représentation de la « vérité du sexe », une visibilité maximum, comme caractéristique du dispositif de savoir/pouvoir pensé par Foucault, « *technique de morcellement des corps, enregistrement voyeuriste de l'orgasme ... gros plans des organes génitaux dans une volonté de savoir qui s'apparente à (leur) saisie scientifique* »<sup>492</sup>. Le film pornographique prend la forme d'un documentaire, prétendant saisir la vérité de l'organe féminin, masculin, en excluant toutes les autres vérités ; le plaisir est comme produit mécaniquement, stimulé à l'infini, comme une expérience qui n'en finit pas de confirmer une vérité, avec une fin rythmée par l'éjaculation masculine.

La pornographie se situe au cœur de l'exigence de « toujours plus », l'inverse du

---

<sup>492</sup> Dorlin, 2008, p. 143, op. cit.

désir et de l'érotisme, appauvrissant le fantasme en le standardisant et l'uniformisant : du direct, du cru, du réaliste ; toujours plus de sexe c'est toujours moins de sexualité ; jouissance masturbatoire, sans la vacillation subjective partagée, sans le risque dont la pornographie fait l'économie. Alors comment pouvoir poser la question du désir de l'autre, la femme, l'Autre : l'ensemble des femmes qui n'occupent qu'une place indifférenciée dans une série de nombre, autrement que comme une injonction ? L'autre qui cherche aussi, chacun à sa manière. Tout dire, la transparence absolue, façon de refuser le secret, car en avoir viendrait dire qu'il y a quelque chose à cacher, donc une culpabilité. L'injonction de tout dire du côté maternel est une injonction à caractère sexuel et c'est avec ce savoir là qu'il a pu lentement accueillir un nouveau sens, que cet ordre a pu devenir parole signifiante : une mère désirant conserver son fils comme objet sexuel, objet de jouissance, suppléance à ce qu'aucun homme ne pourrait lui offrir ; femme se plaignant sans cesse d'avoir été bernée par les hommes, le fils ne pouvant que mettre en « berne » l'érection, tout identifié au pénis endeuillé, verrouillé, véritable signe de détresse.

J'ai accompagné Mr F. dans son désir qu'il nommera de « désintoxication » ; la relation sexuelle est le lieu privilégié où la question du manque se pose avec le plus d'acuité, mais certainement pas le lieu de sa réponse. S'ouvrir à l'équivoque, c'est, face à l'isolement des corps en un repli de jouissance, permettre une ouverture face à un autisme du corps.

*« Ainsi, une psychothérapie analytique des sujets souffrant de sexualité compulsive s'appliquera non pas à promouvoir impérativement l'abstinence, mais plutôt à favoriser une solution qui convienne au sujet, lui donnant l'occasion de s'interroger sur le sens de ses symptômes et de se libérer progressivement de ses entraves. Ce type de prise en charge individuelle n'est pas facile dans le sens où le travail thérapeutique implique de se confronter à des moments angoissants lorsque conflits ou souvenirs pénibles adviennent à la conscience »<sup>493</sup>.*

Mr F., sous son initiative, s'est investi dans un processus d'expérience du manque ; il semblait fortement intéressé à traverser l'éprouvé de la limite : « Jusqu'où vais-je tenir sans images pornographiques, sans masturbation ? Cela est vite devenu un jeu, un jeu d'enfant, avec la curiosité, le pari, le plaisir à l'autre, le désir de réussite, d'être fier. Les

---

<sup>493</sup> Estellon, 2014, p. 60, op. cit

mouvements de transfert maternel battaient son plein, à chaque séance, avec ses demandes évidentes de reconnaissance qu'il faisait bien, qu'il était capable de se retenir, parfois des échecs, comme un enfant qui ne demande qu'à être accepté dans son voyage du côté du deuil, de la frustration, avec ses tristesses, colères mais aussi joie de plus d'autonomie, de donner à l'autre, qui en échange l'encourage, joie de gagner en échange de ces pertes. En bref, il a pu me semble-t-il créer une « mère suffisamment bonne ».

*« L'analyste est dans une situation comparable à celle de la mère d'un enfant à naître ou d'un nouveau-né »<sup>494</sup>, la mère fonctionnant comme miroir primaire des états internes du bébé. Il semblerait que cette fonction miroir ait irrémédiablement manqué à Mr F., l'empêchant d'entrer en contact avec son propre monde affectif et représentatif. J'ai tenté d'occuper cette place, face à un petit garçon retraversant les étapes de construction-déconstruction pour ainsi tenter de se compter comme sujet. Son travail thérapeutique ressemblait à un voyage : « quand je viens en séance, j'ai l'impression à chaque fois de partir vers un pays étranger où m'attendent plein de surprises, des bonnes et des moins bonnes, parfois je vous en veux et j'ai honte ».*

*« La réaction thérapeutique négative, fréquemment traversée par le patient, fait passer le thérapeute d'une représentation de magicien guérisseur à celle d'un thérapeute limité, en échec du point de vue de la toute-puissance thérapeutique. Cette phase du processus clinique est importante, car c'est bien à partir de l'acceptation de la limitation à la toute-puissance du côté du thérapeute que le patient peut commencer à assumer son propre échec. Les bases de la cure sont alors posées pour que le sujet en souffrance commence à entendre que la limitation de l'illusoire toute-puissance n'implique pas forcément mésestime de soi, honte ou impuissance »<sup>495</sup>.*

Mr F. semblait peu à peu sortir de cette oscillation entre le « croire la mère » et le « croire au transfert », séparé entre aller vers le savoir latent, chercher, et être assujéti au texte de l'Autre.

## **b2 Mme R., se sentir enfin femme, jusqu'où ? La jupe qui raccourcit .**

<sup>494</sup> Winnicott, 1947, p. 56

<sup>495</sup> Estellon, 2014, p. 61, op. cit.

Mme R. m'est adressée par son urologue à propos d'un problème d'incontinence depuis environ 5 ans ; elle a 58 ans, est très élégante, apprêtée, petite, très mince, et d'allure plutôt jeune, quelque peu masculine. Ce symptôme apparaîtra pendant quelque temps, après le départ de son troisième et dernier enfant puis disparaîtra avant de revenir à nouveau. Elle a bénéficié de rééducation périnéale pour ses problèmes de fuites urinaires, vécue par elle comme particulièrement intrusive ; « je ne sentais rien ». La pose de bandelettes n'a eu aucun effet. La proposition de Botox\* par son urologue au moment de notre rencontre lui fut faite, « mais pas avant plusieurs séances avec la psychologue » dira-t-il. Elle s'y plie, comme dira-t-elle elle fait toujours. Après notre première rencontre elle ne reprendra pas rendez-vous ; elle me rappellera deux jours plus tard, désirant continuer ; dès la deuxième séance et à chacune ensuite, elle évoquera l'énigme de son dépôt de paroles dès notre première rencontre. Pourquoi maintenant, si vite se demandera-t-elle ? Car Mme R. évoquera d'emblée ses abus et attouchements sexuels, autour de cinq, six ans, par son grand-père et son oncle, abus quasiment jamais déposés avant. Elle décrit son père comme très autoritaire car selon lui le monde extérieur est dangereux, il fallait la surveiller. Elle part à 15 ans pour travailler, conciliante, jamais rancunière insiste-t-elle. Elle parlera de ses abus, vaguement, vers 17 ans, à sa mère qui ne veut pas en savoir plus mais cela reste très floue pour elle ; c'est vers ce moment là qu'un des frères se suicidera ; elle évoquera également ces violences sexuelles subies à sa propre fille il y a 7 ans quand celle-ci lui évoque ses difficultés sexuelles, mais là encore « juste à peine évoqué », car elle se sentait « souillée » ; sa fille ne lui fera aucun retour et n'exprimera rien. Elle évoque un fils violent et l'éventualité d'une transmission de la violence chez les hommes, « peut-être génétique » dira-t-elle ? J'évoque les secrets de famille, les répétitions et les bagages familiaux de chacun, le savoir inconscient. L'idée de l'évoquer avec son fils lui semblerait « se salir encore plus » ; j'insiste sur le fait qu'il n'y a aucune obligation, pas de norme, de règles à suivre. Je ne peux m'empêcher fréquemment d'associer sur mes rencontres avec Mme S., qui a subi l'inceste avec son père de 15 à 18 ans, jusqu'à son mariage. Son obsession, à l'inverse, sera de pouvoir l'évoquer avec fils, très distant, et dont elle se sent abandonnée : « Je dois lui dire, ça me libérera et lui aussi probablement au bout du

compte, mais je n'y arrive pas, j'ai besoin d'aide ». Après 2 années de rencontre, Mme S. pourra s'en libérer et son fils la remerciera.

Durant les séances qui suivront, Mme R. se surprend à beaucoup parler, ce n'est pas habituel pour elle et elle a beaucoup de questions : sur ses pertes de repères, pourquoi revoit-elle son grand-père après, pourquoi son père ne revoit plus ce grand-père à la mort de la grand- mère ? Elle parle de désordre, « C'est peut-être trop », nommer c'est à chaque fois être salie ; trop de paroles jamais dites, jamais autorisées. Elle ira jusqu'à évoquer ses abus subis à son mari qui lui répondra : « Si tu t'étais faites violée, tu t'en souviendrais ». Sa réponse s'arrêta là. Son mari a des problèmes sexuels dus à diverses pathologies, marquant la fin de leur sexualité ; elle se dit enfin soulagée, car « jamais portée sur ça ». Elle évoque souvent sa phrase prononcée mille fois à son mari comme une ritournelle : « Laisse moi tranquille, arrête de me tripoter ».

Au fur et à mesure des séances, Mme R. se présentera de plus en plus en vêtements d'adolescente, jusqu'à arriver en très courte mini-jupe - elle avait elle-même déjà constaté qu'elle s'autorisait lentement à porter des jupes pour la première fois - impression d'être en face d'une jeune fille, voire une petite fille ; je me pose la question : jusqu'où ça ira ? Ce fut la dernière séance, qui porta essentiellement sur son fils, qui se retrouve pour la première fois en psychiatrie après une rupture amoureuse ; elle semble paradoxalement apaisée. A ma grande surprise elle met fin à un an et demi de séances : « J'ai fait le tour ». Que viendrait alors signer pour elle l'effondrement du fils ? Ou d'un homme ? Le tour de quoi ? Dans les divers savoirs, la honte est souvent pensée du côté du versant déficitaire. La démarche de Scotto di Vettimo<sup>496</sup> me paraît ici pertinente en cela que l'expression et la reconnaissance de la honte par le sujet constituent un point d'appui fondamental dans la reconstruction et l'affirmation de l' « identité », de l'intime, permettant d'accéder à la subjectivation.

Avec ses symptômes de conversion, Mme R. resterait-elle accrochée au signifiant « la femme » tout en ne cessant d'interroger sa féminité et en dévoilant qu'il n'y a justement pas d'essence féminine ?

---

<sup>496</sup> Scotto di Ventimo, 2007

### **b3 Mr et Mme S., la PMA ou comment contourner la norme**

Je rencontrerai Mme et Mr S. deux fois ; il sont en couple depuis huit ans, se retrouvent face à moi, perplexes, ne sachant pas trop le pourquoi de leur présence ; ou peut-être trop : en effet leur gynécologue dit avoir besoin de l'avis d'un psychologue pour engager un processus de PMA ; en effet le couple n'a plus de rapport sexuel depuis deux ans environ, par choix réciproque ; en fait, plus qu'un avis, leur médecin veut qu'ils entreprennent un travail thérapeutique dans le but de retrouver une sexualité, c'est-à-dire des rapports sexuels, et si leur difficulté de procréation perdure, alors seulement il pourra s'engager à les aider.

La sexualité n'a jamais été au centre de leur préoccupation ; ils se disent depuis toujours peu investis dans ce champ là ; l'arrêt de tout rapport sexuel s'est fait selon eux de façon naturel ; ils l'ont décidé d'un commun accord, se sentent davantage proche de leur vérité ; ils ne sont pas avares de toucher, gestes de tendresses, parlent d'harmonie, sont satisfaits de leur activité professionnelle, ont une vie sociale riche et se disent toujours aussi amoureux, voire davantage qu'au début de leur relation ; ils se disent autonomes et assument pleinement leur désaffection sexuelle, aucun n'en souffre et leur seule préoccupation est qu'ils désirerait fonder une famille, avoir un enfant. Ils demandent donc une assistance médicale indispensable pour eux puisqu'ils n'ont plus de rapport sexuel. L'idée de reprendre des rapports sexuels dont l'unique but seraient la procréation et sans élan pulsionnel leur paraissait du côté de l'insupportable, hors de leur éthique : être au plus près d'eux-même, de leur vérité ; désacralisation d'un acte qui deviendrait hors sens.

Se posait pour moi la question de la norme : un couple sans désir sexuel se manifestant par le coït est-il moins apte à élever un enfant, occuper la place de père, de mère que tout autre couple ? Ma place de thérapeute m'invitait-il à octroyer un droit ou pas à un couple ne répondant pas aux normes statistiques ? La singularité de chacun, même si elle peut parfois nous laisser sans voix, n'est-elle pas ce qu'il y a de plus

nécessaire à préserver ? Ils ne se présentaient pas comme des sujets « sans sexe » ; le sexe ne semblait ni du côté du problématique – façon de l'évacuer - ni du côté du sans importance, il était juste devenu sans importance, sans intérêt, avec conscience, sans nostalgie, revendication ni acharnement à aller contre ; pas de tabous, ils en parlaient facilement, avec quelques rires, c'était ce qui leur convenait le mieux. Malgré mon invitation, ils ne désiraient pas en savoir plus sur leur choix puisqu'ils n'en souffraient pas disaient-ils.

De toute évidence, ils n'appartenaient pas à ce groupe qui se nomme les « A »<sup>497</sup>, dont la vie sexuelle ne pose aucun problème, elle n'existe tout simplement pas, la rencontre avec l'autre sexe éliminant la question insoluble des différences sexuelles. Eux revendiquaient une vie sexuelle et sensuelle, simplement elle ne passait pas par la rencontre sexuelle, en tout cas pas actuellement ; autre façon de « faire rapport sexuel », l'amour, les sentiments, la curiosité de l'autre, autre artifice que chacun met en place, autre définition individuelle, personnelle, unique, de la rencontre avec l'autre.

Ils avaient bien réfléchi à leur désir de parentalité ; soulagés par ce qu'ils nommaient ma « compréhension et mon respect de la différence », ils me faisaient comprendre qu'ils allaient probablement s'autoriser quelques leurres avec leur médecin pour accéder à une aide procréative.

#### **b4 Mr P., Avouer ou pas ? Rester dans le secret ou pas ?**

Mr P., 59 ans, a décidé de consulter car il veut mettre tout de son côté pour retrouver son érection et se sentir à nouveau un homme ; je comprends vite ce que ce « tout » implique : en effet il consulte déjà un médecin sexologue, un urologue, un andrologue, un endocrinologue, un cardiologue et un neurologue pour cette question là, sans compter d'autres spécialistes tout au long de nos échanges au gré de ses plaintes somatiques.

<sup>497</sup> « A » pour asexuel, considéré actuellement comme une orientation sexuelle, évoqué comme « trouble du désir sexuel hypoactif » dans le DSM

Il m'indique dès la première séance qu'il est quelque peu mal à l'aise de venir exposer son intimité devant une femme, ce qu'il traduira par une attitude défensive et parfois même un peu agressive ; comment peut-il être sûr que je ne vais pas le juger, lui-même ne cessant de se juger et de juger les autres ? Dès que l'occasion se présente, il s'offusquera répétitivement des personnes sans emploi qui ne veulent pas travailler, des homosexuels qui vivent une sexualité sans borne, débridée et animale, de la majorité des gens et même parmi ses amis qui manquent de franchise et d'honnêteté, du choix de facilité de nombreux couples autour de lui qui se séparent, bref une nostalgie : « avant c'était mieux, il y avait des règles, moins d'abus, moins de danger, plus de respect ».

Alors « l'avant », c'était quoi ? Une éducation à la dure, à la campagne, la loi du père, le manque et la frustration qui faisaient apprécier les bonnes choses quand méritées, les règles imposées interdites de toute remise en question, l'absence d'intimité, le tout dire ? Ou bien « l'avant » était-ce aussi une épouse aimée et aimante, une sexualité sans problèmes, quatre enfants qui s'en sortent bien, un investissement dans un travail qui lui plaisait, bref rien à redire jusqu'à il y a environ 15 ans ? A ce moment là, la libido du couple n'est plus ce qu'elle était, ses érections matinales sont de moins en moins fréquentes, son épouse va jusqu'à lui proposer de tenter de ranimer leur désir par des pratiques non conventionnelles comme l'amour à trois, ce qui n'aura jamais lieu.

Rapidement M P. réalisera qu'il a des pulsions homosexuelles et à son grand étonnement, malgré des sentiments de honte et de perplexité, il accueillera ce savoir avec une certaine résignation ; depuis ce temps, il rencontrera en secret quelques hommes dont un dont il tombera passionnément amoureux, plus proche du platonique ; il se dit en quête d'un amour identique mais sans la fin tragique de la rupture ; il insiste, il y avait des rencontres sexuelles mais « jamais de pénétration, ça il n'en était pas question ». Il semblait plutôt à la recherche de complicité, de sensualité, de tendresse, d'érotisme, de séduction, de surtout sentir le plaisir de séduire un homme. Tentative de s'approcher d'un deuil impossible, dénié, d'un amour homosexuel envers le père irreprésentable, d'une demande de reconnaissance ? Son érection quasi absente depuis 15 ans, il la désire surtout pour l'autre, lui prouver qu'il est un homme sexué, désirant ; désirant il l'est, sa libido ne l'a jamais lâché mais c'est l'organe qui l'abandonne, signe, adresse à l'autre selon lui de son désir, rétention insoutenable, énigmatique. Et pourtant si nécessaire comme il pourra le mettre à jour au cours des séances, symptôme comme



parole, à fonction défensive, protection contre un possible sans limite, animal, addictif. Désir d'un désir insatisfait, façon de conserver le désir en refusant la jouissance sexuelle. Son médecin sexologue, à qui il a confié son homosexualité après quelques hésitations, lui indique aussitôt qu'il n'y a rien d'énigmatique dans sa « dysfonction érectile » ; il l'invite à travailler son « anxiété de performance », lui explique les mécanismes physiologiques en jeu dans l'érection, que le frein se situe dans le cerveau, que tout est dans sa tête ; il le conseille, lui donne quelques exercices, l'invite à consulter en parallèle un sexologue psycho-corporel et à pratiquer de la sophrologie pour atténuer son anxiété et pourquoi pas de l'hypnose car Mr P a d'importants problèmes de sommeil.

Mais ce qui « ne passe pas » pour lui c'est l'injonction à l'aveu de la part de son sexologue. En effet pour retrouver une sexualité épanouie, il lui fait part qu'il n'a « pas d'autre choix que d'avouer son homosexualité à son épouse » et puis pourquoi pas à ses enfants, sa famille et ses amis et ainsi assumer pleinement son orientation ; alors le vrai travail de sexothérapie pourra commencer !

Il y a sans doute toujours jouissance dans le secret mais comme dit Derrida, c'est jouissance et frustration en même temps, ce qui résiste et doit résister. « *Le secret, le mot et la chose, sont liés au désir, et on pourrait le dire, est-ce même la peine de le préciser ?, à un désir qui est d'ordre sexuel ..., question de scène primitive qui renvoie à la différence sexuelle, à la mort ou à la naissance...toujours un désir de savoir* »<sup>498</sup>. La décision de garder un secret ou pas revient au sujet et à lui seul. Milner évoque le secret comme nécessaire à l'homme parce qu'il protège les plus faibles face à l'exigence actuelle de transparence : « *le secret peut être sa seule arme...c'est une irréductibilité ...placé sous le signe de l'impénétrabilité...lui seul est capable d'imaginer à quoi lui sert son secret...(il) a la propriété d'empêcher qu'on passe directement de l'échelle individuelle à l'échelle sociale...il garantit (la) possibilité de sa liberté* »<sup>499</sup>.

Qu'en est-il de sa demande qui soumettrait à l'approbation de l'Autre sa différence ? Il ne s'agit pas pour Mr P. d'une homosexualité comme impossible à supporter au sens où elle ferait symptôme mais seulement mesurée à la norme, associée à être normal ou pas (nor-mâle). Alors comment accepter, supporter, que dans tout désir il y a une dimension hors norme ? Que son symptôme a valeur de vérité, que paradoxalement il

<sup>498</sup> Entretien de Mathilde Branthomme avec Ginette Michaud, 2006, autour de : « *Tenir au secret (Derrida, Blanchot)*, Galilée, Université de Montréal

<sup>499</sup> Milner JC, Entretien 8-08-2012, *Télérama*

l'allège d'une angoisse bien plus massive : l'angoisse de mort qui vient se dire dans une hypocondrie apparue clairement au moment de sa prise de conscience de ses élans homosexuels. Il se souvient pour la première fois d'un problème d'eczéma dans les parties génitales vers l'âge de 6 ans et de sa sensation qui ne le quittera jamais que son pénis n'était pas assez développé. Cette angoisse du « petit pénis » revient souvent dans mes rencontres, abordée après un long travail et accompagnée d'une honte parfois incommensurable ; ou bien comme pour Mr S., 33 ans, abordée dès la première rencontre avec l'obsession et la demande d'une intervention chirurgicale pour agrandir son pénis qui ne le quittera pas, seule façon selon lui de régler la question de sa souffrance sans limite autour de sa virilité. « C'est ce que les femmes demandent : un homme à la hauteur ».

Mr P. a souvent comparé la taille de son pénis avec d'autres enfants jusqu'à l'adolescence, tentative d'identification face à un évident ratage. Vient s'associer un souvenir marquant : son frère aîné lui indique qu'il devrait se laver le sexe avec la lessive Omo pour guérir ; ce signifiant omo l'aurait toujours intrigué, comme « appelé » dira-t-il.

A chaque séance reviendra l'injonction du sexologue : « vous n'avancerez pas tant que vous garderez le secret ». « Je ne peux pas faire ça à ma famille, ma femme s'en doute peut-être, on a réussi à être à la fois très complices et très indépendants ; elle semble satisfaite, nous échangeons beaucoup mais ça non c'est mon secret, je ne veux pas perdre tout ça, et mes enfants ne comprendraient pas » Et lui que comprend-il dans ce qui le submerge ? Pendant les premières séances, nous travaillerons la question de son désir d'être là, de sa nécessité de multiples transferts avec médecins et psychothérapeutes, son angoisse de mort. Nous revenons sur ses plaintes continuelles envers la malhonnêteté des gens, envers les homosexuels en tant que groupe principalement tournés vers le sexe pour le sexe, envers les chômeurs, dans le registre ce n'est pas moi c'est l'autre ; il s'accusera alors de fainéantise depuis sa retraite, d'une passivité d'autant plus pesante que son épouse est très active et milite dans plusieurs associations, de peur de dire la vérité à son entourage, de son manque de courage ; son angoisse quasi continue ne semble pas le perturber, elle l'accompagne, fidèle, peut-être une dette à payer qui allège quelque peu sa culpabilité. Par contre, Mr P semble de plus en plus perturbé par ce qui se joue dans les différents lieux thérapeutiques qu'il

fréquente, choix cornélien, impossible, ne rien perdre quitte à ne rien gagner ?

Je m'autorise alors une injonction quelque peu paradoxale : « votre sexologue vous signifie que vous n'avez pas le choix des aveux, qu'en serait-il pour vous, quand vous vous sentirez prêt, de faire le choix parmi vos multiples thérapeutes qui vous accompagnent sur la question qui vous préoccupe ou bien de faire le choix de ne pas faire de choix, qui est aussi un choix ? ». A la séance suivante, Mr P. me surprit en m'indiquant que son choix était fait, que c'était évident qu'il avait besoin de s'écouter lui-même déposer de la parole, librement, sans injonction : il arrêtait avec son sexologue. La question du choix put être travaillée, choix de se sentir femme, homme, et qui se joue dans tout rapport sexuel, choix du côté du père : « Il ne m'a jamais laissé le choix de rien, c'était comme ça et pas autrement, on discutait pas, mais je crois que ça m'a aussi donné de la force ; il a toujours fallu que je fasse avec mon père ». Alors comment faire sans ? Il devenait de plus en plus enthousiaste, son hypochondrie selon lui s'allégeait ainsi que ses besoins impérieux de critiques permanentes des autres ; souvenons-nous que la critique n'avait pas droit de cité dans l'enfance. Il consultait moins, il avait décidé d'arrêter son travail avec son sexologue, il avait fait le tour pour l'instant ; il diminuait le rythme de ses consultations avec son urologue ; celui-ci continuait à lui prescrire un médicament inducteur d'érection qui n'avait depuis plus de 10 ans eu aucun effet mais qu'il continuait à prendre, avec moins de fréquence. Il évoquait avec lui ses problèmes d'érection et sa peur du cancer de la prostate, les analyses étant dans la limite depuis 3 ans, mais à aucun moment il lui mentionnera son homosexualité ; autre secret.

Lorsqu'il m'annoncera sa première érection en présence d'un homme qu'il dira chaleureux et non bestial, il ne me surprit pas en m'évoquant l'angoisse particulière, différente de d'habitude, que cela lui avait provoqué, mais mêlé de plaisir et de fierté ; ce qui avait suivi ne l'avait pas surpris non plus : une intense angoisse l'amenant à appeler le Samu, il croyait mourir ; il se dit d'ailleurs le prochain à perdre la vie, son père étant mort à 40 ans ainsi que son oncle ; lui a largement dépassé le cap et il s'en étonnera à maintes reprises. Une seconde érection aura lieu 2 mois plus tard, en solitaire, qui sera suivi d'une forte migraine ; cela l'amena à consulter en urgence un neurologue et demander de nombreux examens.

Il continuera à être très sollicité par les hommes, y répondra peu mais dit se sentir plus serein et proche de lui-même ; parfois il se pose la question de dire ou ne pas dire

son désir homosexuel à son épouse mais la question ne le tourmente plus, elle s'efface aussi vite qu'elle est apparue, il évoque même l'éventualité de reprendre une sexualité avec son épouse, « mais je n'y crois pas trop » dira-t-il. Comme si tout un champ de possible s'ouvrait à lui mais que tout choix n'était plus une question de vie ou de mort.

Il désire faire une pause dans nos séances, se dit prêt à une histoire d'amour « mais ce n'est pas une obligation, cet état de grâce d'être amoureux, ça n'arrive pas souvent, c'est même un miracle, parfois j'y crois, parfois non ».

**b5 Mr R., la sexualité sans interrogation ni investissement libidinal mais avec souci de performance.**

Mme et Mr R. sont en couple depuis 42 ans ; ils n'ont pas de demande de voir un psychologue, mais répondent à celle de leur urologue. Le symptôme dont se plaint Mr est l'anéjaculation « Je suis beaucoup trop long, ma femme s'impatiente, elle est beaucoup plus rapide ». Rapide ? En fait elle refuse de plus en plus les rapports sexuels ; il la décrira à la deuxième séance comme psycho-rigide, maniaque « il faut que tout soit propre à la maison, l'amour c'est que le matin avant le lever ». Leur sexualité est une routine, pas un jeu, mais ça ne lui a jamais trop posé problème. Elle souffre selon lui qu'il souffre, mais elle n'a pas de plainte ; il pense qu'elle pourrait « s'en passer », elle est d'accord. Il avoue que finalement il n'a plus vraiment de désir, lui qui n'avait jamais eu ce problème avant. « Je ne me reconnais plus » ; ce qu'il veut c'est « la solution pour retrouver l'orgasme », et il m'indique un peu gêné que c'est sur son urologue qu'il compte, il ne voit pas très bien ce que peut lui « apporter de raconter sa vie, d'ailleurs je crois que je vous ai tout dit ». A la troisième séance, il réitère sa non demande d'être ici et m'annonce qu'il a rendez-vous avec un andrologue pour sa testostérone et le neurologue « pour vérifier que tout marche bien, peut-être dans le bassin ça coince, c'est

peut-être un nerf ». En tout cas il me dit « être énervé » et qu'il me recontactera peut-être car me dit-il « Vous avez peut-être la solution ? ».

### **b6 Mr V. ou le masculin comme dangereux**

A 57 ans, Mr V. vient consulter pour une perte de libido qu'il vit depuis cinq ans ; elle lui semble tout à fait énigmatique, sans explications ; il parle de nostalgie quant à son désir passé et ses fantasmes qui le nourrissaient ; tout ce qui touche au sexuel l'indiffère et semble pour lui signe d'une fatalité due à l'âge, « son andropause », et doit bien cacher un problème organique majeur ; il ne semble pas lui-même en souffrir profondément, mais son épouse est de plus en plus demandeuse face à son désintérêt, elle se sent abandonnée et c'est cela qui le fait réellement demander de l'aide : « le plaisir de mon épouse, son visage transformé après l'orgasme, c'est cela qui m'intéresse plus que le mien ». Il la décrit comme auparavant plutôt passive dans l'expression de ses pulsions sexuelles et leur sexualité fut marquée par une constante hyper-vigilance, une impossibilité de s'abandonner à l'imprévu et au mystère de la rencontre ; en effet elle aurait subi des attouchements par son propre père durant de longues années, a toujours refusé tout préliminaires dans la rencontre, seule la pénétration était recherchée, ce qui n'empêche pas Mr V. de considérer leur sexualité comme plutôt harmonieuse, sans trouble, avec l'orgasme toujours au rendez-vous pour chacun d'entre eux ; le couple a connu des hauts et des bas et malgré des infidélités de sa part tenues secrètes, « pour mieux comprendre la femme et se rassurer sur sa séduction », il est solide et l'amour en est le moteur. Cette perte de désir et de fantasme l'amène à avoir des problèmes d'érection mais il insiste sur son anéjaculation ; pour lui le rapport sexuel c'est « aller jusqu'au bout », jusqu'à l'éjaculation. Il revient constamment sur la nécessité de « mélanger les fluides, laisser sa trace, déposer quelque chose de lui à l'intérieur du corps féminin pour ainsi rencontrer la vraie fusion, le sperme se dispersant par les

muqueuses, c'est cela le vrai rapport sexuel ». Il utilise un langage imagé d'une grande richesse. Son épouse a subi une hystérectomie il y a 10 ans ; il ne fait aucun lien avec ses troubles sexuels mais reconnaît que cette « ouverture bouchée », cette sensation de fermeture, cet empêchement de fusion totale le préoccupent et lui laissent un sentiment de frustration.

Au cours de la thérapie, il évoque la peur constante de lui faire mal, de la blesser, de laisser aller ses pulsions sexuelles, sa masculinité pouvant l'entraîner vers des pulsions « agressives , bestiales », qui l'identifieraient au père agresseur, celui qui a souillé son épouse. Il fera le lien entre sa perte de désir envers son épouse et la naissance chez elle d'une expression active et revendicatrice de ses propres désirs sexuels réactivés. Il fera également le lien entre sa perte d'intérêt pour tout ce qui touche au sexuel et sa retraite imposée qui à l'époque le désignait comme un « vieux » proche de la mort. Le prix à payer était la mort sexuelle. Lors de l'unique entretien en couple qu'elle a accepté d'honorer, elle put exprimer clairement que c'était son époux qui portait le symptôme et qu'elle n'avait pas sa place ici.

Il resitue son permanent besoin de séduction très tôt dans son enfance, toujours en état amoureux bien avant l'adolescence ; il se décrit comme un enfant sage, le préféré, né deux mois après le décès de sa sœur à six ans, qui resta tabou et occulté ; un père plutôt discret, plein de savoir, mais une place laissée vide dans laquelle Mr V s'est vite engouffré ; il savait qu'il ne devait pas décevoir sa mère mais ne s'était jamais questionné jusque là sur le vide qu'il devait inexorablement venir combler ; cette relation symbiotique avec la mère entraîna certainement un brouillage identitaire, enfant « féminisé ». Cette dépendance psychologique devient un obstacle à la solidification de son identité masculine ; jamais certain de sa virilité, il devra sans cesse la démontrer dans la séduction, le plus souvent sans nécessité de se confronter au passage à l'acte sexuel.

Il s'est toujours senti à une place de formateur, détenteur d'un savoir qu'il a plaisir à partager et qui le combla. Ce fut d'ailleurs l'enjeu de la relation conjugale : sa mission d'enseignant et de transmission de ses connaissances à tous les niveaux auprès de son épouse qui venait d'un milieu défavorisé. Serait-ce la mise en acte d'un fantasme de sauvetage, si souvent rencontré dans l'hystérie ? Pourtant dira-t-il « elle en sait maintenant plus que moi, je tourne en rond, je suis arrivé au bout de ma mission, je n'ai

plus rien à lui enseigner ». Perte de pouvoir de celui qui sait, qui n'a plus rien à combler. Ses parents sont morts tous les deux à 60 ans, et lui-même a toujours imaginé qu'il suivrait leur chemin. Peut-on alors parler d'une sorte de mort psychique, mort annoncée, prix à payer qui se manifeste dans une conversion, un retrait de toute vie libidinale ? Cette dette à la mère, au service de qui il fût, en étant l'enfant idéal attendu qui ne déçoit pas, l'a-t-il projetée sur les femmes ? Car le point central dans ses rencontres féminines, c'était d'être choisi, d'être certain que l'autre était « en manque d'amour ou manque sexuel » et ainsi pouvoir être à la hauteur et ne pas décevoir, être celui attendu, qui comble. Au moindre doute, il préférait s'abstenir de l'acte sexuel, l'incertitude du désir de l'autre et la non maîtrise étant insupportable, la garantie indispensable.

Après plus d'un an de travail thérapeutique et de longues hésitations, Mr V accepta l'idée d'une aide médicamenteuse à l'érection proposée depuis le début par son médecin, aide qu'il considérait depuis ces dernières années comme artificielle, désobligeante et inappropriée. Les bénéfices secondaires du symptôme seraient-ils si importants dans le maintien d'une sorte d'homéostasie dans le couple?

Ce qui me questionna fut la teneur d'un entretien qui comme souvent a débuté par « J'ai beaucoup réfléchi mais rien de nouveau, c'est toujours pareil ». En effet il m'annonça vers la fin de la séance qu'il s'était enfin décidé à prendre la « pilule », qu'il avait eu alors un rapport complet, agréable et que sa femme était très satisfaite. Aucun affect particulier ne transparaissait. Je lui mentionnai qu'il s'agissait de son premier rapport sexuel complet depuis cinq ans, je lui rappelai sa forte demande de son objectif d'un « vrai rapport jusqu'au bout pour la satisfaction des deux ». Il sembla étonné ; il ne pouvait rien en dire si ce n'est qu'il avait pu enfin satisfaire son épouse ; il me parut presque déçu puis perplexe, comme s'il prenait conscience que sa demande était ailleurs.

## **b7 Mr K. ou l'amour comme perte**

Mr K., 40 ans, consulte sur l'avis de son urologue, avec une plainte confuse autour de douleurs testiculaires et des troubles de l'érection existant plus ou moins depuis toujours selon les circonstances. Il se dit cartésien et d'autant plus en souffrance que l'énigme de sa sexualité semble lui échapper. Celle-ci occupe une place exacerbée, mise en scène d'une attitude de consommation, d'immaturité, s'appuyant sur une identification imaginaire à ce qu'une femme peut attendre d'un homme. Il dit choisir ces derniers temps des femmes de caractère, libres sexuellement et très demandeuses, sur les sites de rencontres sur Internet. A chaque fois, c'est rapidement l'échec, la relation rentre dans un cycle qu'il nomme lui-même sadomasochiste ; il se retrouve à la merci du féminin et est en demande thérapeutique pour saisir ce qu'il en est de cette répétition. Ses difficultés d'érection, malgré une aide médicamenteuse dont il dit ne pas pouvoir se passer à aucun moment (« je ne peux me permettre de prendre ce risque ! »), l'épuisent et l'obsèdent. L'importance que prend la fonctionnalité sexuelle, le sexe pour le sexe, une forte libido comme garante de son estime personnelle alterne avec une reconnaissance et une quête affective et une demande d'amour jamais suffisante.

Il réalise que jusqu'à maintenant ses rencontres suivaient toujours en alternance les même deux schémas suivants : lorsqu'il éprouve un fort sentiment d'attachement, voire amoureux, son désir sexuel s'estompe rapidement, et lorsque que seule l'attrance sexuelle anime la relation, il se sent vite frustré, en recherche soudaine d'affection, de réassurance - ne pas être qu'objet sexuel ? - et alors le désir sexuel s'évanouit soudainement. Il ressent toujours le même besoin incessant de revivre à chaque fois la tension de la séduction, connaît la fin de l'histoire avant même son début, la femme appartenant à l'une ou l'autre de la dualité « madone-putain ». C'est cela qu'il semble questionner à chaque rencontre, cette déliaison du sexuel-affectif, cet « érotico-maternel » irreprésentable, le trop plein de fusion du corps à corps ou de l'amour dans lequel il se perd et revient toujours. Ce clivage objectal comme mécanisme compensatoire tenterait de consolider sa masculinité, en maintenant inconsciente l'anxiété sous-jacente à l'unification des objets de désir et d'amour.

Auparavant marié deux fois, il mit à l'œuvre la même quête incessante : avec sa première épouse, il n'éprouva que peu d'attrance physique mais une affection et un sentiment amical très intense ; il eut un fils et au cours de la thérapie, s'étonnera de se



souvenir que sa nouvelle paternité donna naissance temporairement à un mouvement de liaison désir sexuel et sentimental, une plénitude jamais retrouvée. Peut-être rassuré dans sa masculinité, revalorisé, il se sentait enfin à la hauteur, malgré de grandes carences d'identification à des modèles masculins positifs et une fragilité identitaire porteuse d'angoisse par rapport aux exigences qui pèsent sur le père.

Nous émettrons l'hypothèse que la fierté ressentie pourrait bien être à la mesure de l'anxiété de « masculinité » traduisant l'anticipation négative du rôle du père. La paternité lui conféra un nouveau statut auprès des pairs, le rassurant temporairement sur sa virilité, illusion de réunification pour un temps sensée signée une « maturité sexuelle ».

Avec sa deuxième épouse, il choisira l'inverse ; il était fortement attiré sexuellement mais ressentait peu d'attachement, la communication était difficile et ses besoins affectifs étaient assouvis auprès d'amies femmes, des sortes de sœurs où chacun se confiait sans crainte ; identification au féminin, façon de tenter un dévoilement de l'autre sexe, de questionner la norme de la différence des sexes ? Son épouse à l'inverse ne désirait pas investir le champ sexuel et répondre aux fortes demandes de son mari. Chacun s'en plaignait, comme une sorte de comptabilité de dettes anciennes dont le montant et l'adresse restaient ignorés.

La mère reste une figure emblématique ; il se plaint d'une carence d'amour et éprouve une sorte de dégoût de tout contact corporel avec elle depuis son enfance. Il ira jusqu'à questionner le couple parental et l'intrigue de la filiation, s'avouant une conviction restée jusque là inconsciente, avec preuves à l'appui, de ne pas être l'enfant biologique de son père. Lorsque je l'invite à la possibilité de lever le doute auprès de sa mère, il dit préférer ne pas savoir, comme il exprimera clairement son désir de relations impossibles, le challenge de la performance qu'il sait voué à l'échec ; façon de se familiariser avec l'inexorable incertitude de l'autre, de son amour, son désir, son mystère, en restant à la merci de l'autre ?

### **b8 Mr L., l'hystérie comme quête identitaire**

Mr L., 61 ans, consulte pour troubles d'érection et/ou d'éjaculation et sa plainte reste toujours un peu confuse. Ce qui est clair, c'est qu'il est toujours question de performance et que sa forte libido, son hyper-sexualité et son attirance pour les femmes ne l'ont jamais abandonné. Il a « collectionné » les femmes, se faisant toujours « choisir ». Il dit s'être calmé du fait de ses déficiences et recherche actuellement plutôt la bonne entente avec UNE femme. Lors des premières séances, un déferlement de paroles - tentatives de liens déjà faits lors de ses deux précédentes psychothérapies - m'envahit ; une vision de « défécation buccale » me saisit face à cette logorrhée imperturbable. Je vois dans sa théâtralisation une tentative défensive. Il arrive souvent en retard, acte manqué, réussi : choisir d'être là ou pas là, indécision, être attendu, se faire remarquer.

Mr L. s'obstine dans ses pertes de repères (re-pères) de début de ses troubles sexuels, comme un détective, changeant sans cesse les prémisses de ses premières pannes. Il se dit plutôt cartésien mais ouvert à toutes les cultures et systèmes de pensée ; il a quelques difficultés à mettre des mots sur ses ressentis mais son imaginaire est très prolifique et c'est sur cet appui essentiellement que nous travaillerons. Il se plaint des médecins car il ne se sent pas écouté ; il se plaint aussi de ses deux précédents psychothérapeutes et d'un sexologue qu'il a consulté brièvement ; ils n'ont rien pu pour lui et ne lui ont rien appris sur lui qu'il ne savait déjà. Il dit ne se faire aucune illusion sur cette thérapie actuelle. A chaque fois je m'étonne auprès de lui de son assiduité (actuellement deux ans) et à chaque fois il me répond que rien n'a changé ou si peu ! « Et pourtant vous êtes là » lui répétais-je.

Il situe finalement sa première panne en 1987, là où il ne retrouvera jamais plus sa « vigueur d'antan » : c'est un an après son divorce, avec une femme, avocate de profession, avec qui il restera six mois, première et dernière fois qu'il « choisira » une femme et non l'inverse. Deux ans avant son divorce, son épouse lui annonce qu'il n'est pas le père de leur deuxième fils âgé à l'époque de cinq mois. Cela prend un an pour que sa paternité soit malgré tout confirmée, grâce à des tests d'ADN. Cela ne l'empêchera toutefois pas de continuer à avoir de bons rapports sexuels avec elle pendant plusieurs mois, ce qui n'aura de cesse de l'étonner, ainsi qu'avec quelques femmes jusqu'en 1987,

date fatidique de sa rencontre avec « l'avocate », seule date non floue. Il décrit toutes ses compagnes jusqu'à celle-ci (femmes également de structures hystériques ?) comme allant toujours voir du côté de ses failles, abusant de lui, souvent insatisfaites dans leur vie. Il pratiqua l'échangisme avec certaines mais abandonna car il ne se sentait plus à la hauteur.

Toujours préoccupé par la sexualité, il semble érotiser toute relation sociale, et en même temps souffre sans trop savoir pourquoi. Serait-ce d'avoir à traverser l'« épreuve » de la rencontre sexuelle avec « l'autre sexe » ? La question de la paternité pour un temps mise en doute revient sans cesse, ainsi que la série de femmes qu'il ne peut satisfaire, ou le fait qu'il ne peut plaire à toutes : épater, répondre à la demande de masculinité mais jamais à la hauteur de leur supposée attente. Il se souvient de ses rapports complexes avec sa mère dont il parle avec un certain dégoût : « Une bourgeoise moralisante, sorte d'adjutant, capricieuse et infantile » ; cette relation mère-fils, à connotation érotique, le hante : « Elle regardait sans cesse sous mes culottes courtes, de peur qu'on voit, alors elle vérifiait ». Il se sentait alors chétif, amoindri, toujours en lutte, sorte d'objet sexuel. Son père, souvent absent avec ses hautes fonctions de juriste, fut longtemps idéalisé puis rejeté. Rappelons nous ses premières pannes avec une femme avocate. Dans nos sociétés, le sujet hystérique reçoit de l'ordre juridique, incarné par le père, un ordre qu'il exécute ; le père Réel qui coïte avec la mère, le père Imaginaire, responsable de tous les malheurs (comme le médecin dont il pourra se plaindre) et le père Symbolique, le père mort, tué. Le masculin se cherche du côté de ceux qui ont le pouvoir. Une demande ne pourra alors être entendue que comme une injonction.

Depuis toujours il souffre d'un problème de vision assez handicapant. Nous connaissons l'importance chez le sujet hystérique de l'œil et de ses fonctions évidentes, où la dimension de spectacle, présentation, jeux de scène est un trait souvent retrouvé, un moi comme « *un œil érogène qui regarde le sexe de l'Autre* »<sup>500</sup>. Nous travaillons beaucoup sur ses fantasmes nombreux et riches de détails : voir, être vu, ses quelques expériences « SM », dont il garde un souvenir de grande douceur, peut-être comme pour revivre des affects refoulés dans un cadre plus sécurisant. Nous travaillons également sur ses rêves : dans un d'eux, il est chez le médecin qui lui ordonne : « Quittez mon

---

<sup>500</sup> Lacan, 1964, p. 70

cabinet » ; il fait le lien avec ses problèmes intestinaux actuels et se souvient de son plus grand plaisir enfant : déféquer et uriner dans le fond du jardin et parfois se caresser, avec toujours la terreur d'être pris, d'être vu. L'érotisme anal et urétral, c'est retenir, se priver et priver l'autre ; être éjecté par le médecin, comme objet, excréments (cf le pénis-excrément), comme peut-être son désir ambivalent d'être « viré » par moi face à ses nombreux retards. Nous travaillons également autour des représentations du rapport sexuel, de l'éjaculation (« je voudrai finir... »), du désir d'insatisfaction, des protections, des mythes, de la jouissance supposée illimitée de la femme et de son injonction.

Au travers de sa multiplication de partenaires, tel Don Juan errant de demande en demande, pose-t-il la question de comment aborder l'autre sans lui être soumis ? Avec quelle stratégie ? Cette errance lui permettrait-elle d'échapper au manque et à l'incomplétude ? Elle pose la question de l'échec du refoulement dans l'hystérie, cercle vicieux, impliquant la répétition des opérations du refoulement. Pour le relancer, c'est à travers la « consommation » de partenaires qu'il tentera de refouler ce qui, de la sexualité infantile, tend constamment à revenir à la conscience. Il tient évidemment à son symptôme, comme création défensive ; elle est tentative de relation à autrui ; dans son souci à intéresser autrui dès l'enfance, traduit-il ce besoin de confirmation, de reconnaissance par l'entourage, que sa vie en vaut vraiment la peine ? Le thérapeute sera alors mis à la place de témoin. Seule place possible pour que de la parole continue à émerger et qu'elle prenne sens pour lui.

### **b9 Mr T. ou qui sait le plus sur le sexe : sa femme, le thérapeute ou lui-même ?**

Mr T., 63 ans, consulte en couple, envoyé par un urologue. Je le reçois seul pendant plusieurs mois puis avec son épouse, puis seul à nouveau. Il est souvent jovial, paisible

et curieux de nature mais s'autorise à exprimer au fur et à mesure de nos rencontres une anxiété latente, qu'il dissimule fort bien, ainsi qu'une forte hypocondrie, une sensation de poids insurmontable, une tristesse. Il ira jusqu'à s'avouer qu'il porte une vaste colère rentrée qui se manifeste par des sursauts d'impatience et d'agressivité qui lui font honte. Cela fait plus de six ans qu'il n'a plus d'«*appétit sexuel*» envers sa deuxième épouse. L'idée d'en avoir avec d'autres femmes ne l'effleure même pas ; le corps de la femme ne l'intéresse plus, il n'a aucun fantasme ni rêves érotiques. Il ne s'en plaint pas lui-même mais : «*C'est pour elle que je dois consulter, je lui dois bien ça*».

Le couple s'accorde sur le fait qu'ils s'entendent fort bien et que leur relation est riche et harmonieuse ; la seule plainte vient d'elle : leur vie sexuelle est réduite à néant, elle ne se sent plus désirée comme femme et cela lui manque fortement. Elle lui avoue un jour en séance que confrontée aux besoins de son corps, elle se masturbe parfois. Mr T. est plutôt discret sur la mise en parole de tout ce qui touche au sexuel et accuse le coup brutalement. Cela va dans le sens de ce qu'il a toujours ressenti depuis l'enfance, il ne se sentait jamais à la hauteur. Il admet qu'il ne s'est jamais senti très vigoureux sur le plan sexuel mais qu'il a toujours tout mis en œuvre pour donner le maximum. Sa première épouse était peu friande de sexualité et cela lui convenait ; il compensait par le plaisir de plaire aux femmes, leur offrir sa présence chaleureuse et sa disponibilité sans borne, recevant beaucoup de confidences. Il réalise que sa perte totale de libido, qui s'avérera en fait un total dégoût de tout contact charnel, est peut-être apparue au moment où il a revu son ancienne compagne dont il était tombé amoureux brièvement avant de rencontrer son épouse actuelle. Elle lui aurait peut-être fait regretter sa décision . L'inhibition sexuelle ici ne signifie pas retrait mais mouvement actif de répulsion, si caractéristique que Freud n'a pas reculé à dire : «*Je tiens sans hésiter pour hystérique toute personne chez laquelle une occasion d'excitation sexuelle provoque le dégoût, que cette personne présente ou non des symptômes somatiques*»<sup>501</sup>.

Il semble que le sujet hystérique souffre de ne pas avoir à sa disposition de critère pour lui garantir le meilleur choix. Il fait aussi le lien avec sa mère très possessive, son père très sévère et le choix de son épouse : «*une femme dynamique, entreprenante, maternante et qui sait tout de moi, même lorsque j'ai soif*» . Alors comment se défendre

---

<sup>501</sup> Freud, 1905a, p. 18, op. cit.

contre l'autre intrusif, contre le désir incestueux si ce n'est en se privant et en privant l'autre pour conserver un semblant de puissance ? Il a une certaine difficulté à être sujet de sa demande et se sent souvent un peu absent pendant les séances, pas tout à fait là. « C'est pour elle que je suis ici, elle le mérite, elle est la femme idéale et je la fais souffrir ».

La question du don et de la dette apparaît constamment : devoir à qui et combien ? Il se sent en effet endetté, et cela avec tout le monde. Dans ses fantasmes de sauvetage : plaire et faire plaisir sans désirer recevoir, cherche-t-il à prouver sa virilité, comme endetté et en recherche de preuve car il n'a pas pu avoir la preuve, enfant, que quelque chose s'était vraiment joué dans l'amour ? Projette-t-il dans la femme un conflit d'ambivalence impossible à gérer ? Sa quête de perfection semble quelque peu obsessionnelle.

Il débute parfois ses questions par : « vous qui savez tant sur la sexualité... », ce à quoi je lui réponds : « c'est vous qui avez le savoir sur ce qui vous arrive, je ne fais que vous accompagner dans vos questionnements, j'apprends aussi de mes patients ». Alors la séance se termine souvent par : « je crois que je ne vous ai rien appris aujourd'hui, j'étais pas très intéressant ». Il ajoute qu'il espère aussi enseigner aux médecins qui font de la recherche dans le champ de la sexualité. Y aurait-il une sorte de jouissance à ce don de son corps, comme cobaye, objet d'études à la sexologie ? Les séances sont très riches. Mr T. se pose de nombreuses questions et ce qui lui arrive l'intrigue. A aucun moment je ne saisis chez lui le désir de ressentir du désir sexuel, tant les bénéfices secondaires sont criants. Il ira jusqu'à avoir d'insupportables démangeaisons sur tout le corps au moment où son épouse lui annonce qu'elle envisage de faire le deuil de sa sexualité pour le soulager mais qu'elle a besoin d'être touchée par lui et de recevoir des massages. Il se sent seul coupable et ne peut faire le lien entre culpabilité et pouvoir. Je lui rappelle que la sexualité est de l'ordre de l'inventif, qu'elle se joue à deux avec l'accord pour une vraie rencontre. Le corps a son langage, il s'ouvre et se ferme.

Il parle d'un rêve où il est question de balises ; je lui rappelle que balise c'est le repère et que baliser c'est avoir la trouille ; oui, il a peur, est dans l'évitement, subit et se dit finalement « en grève de don ».

Sa sexualité semble avoir toujours eu un usage défensif, c'est-à-dire qu'elle masque et résout provisoirement certains conflits qui se font jour actuellement dans la thérapie.

Il dit vouloir continuer le travail, s'excuse parfois de ne pas avancer sur le plan sexuel. Je lui rappelle que le désir reste une énigme, et que face aux normes actuelles d'« d'obligation à l'orgasme », aucune injonction au plaisir sexuel ne peut être posée par quiconque.

## **Troisième partie**

### **Une psychanalyse avec le genre**

Divers régimes théoriques se disputent le terrain sur la question de la loi symbolique, de la différence des sexes et de la souffrance due aux normes. Il est avant tout question d'interprétation. Et la recherche théorique de ces dernières années semble particulièrement riche de nouvelles perspectives qui s'éloignent des carcans d'une « certaine psychanalyse » que l'on pourrait nommer classique, une autre manière de « subjectiver » le sexe, de remettre en cause l'ordre symbolique, d'élaborer de nouvelles hypothèses quant à la différence sexuelle.

Nous commencerons par interroger la norme et les travaux de Butler nous accompagneront particulièrement.

#### **A La question de la norme**

« *Un sujet normal est essentiellement quelqu'un qui se met dans la position de ne pas prendre au sérieux la plus grande part de son discours intérieur* »<sup>502</sup>.

« (...) *Orlando blâmait les deux sexes également, comme si elle n'appartenait à aucun. Il est vrai que jusque là elle semblait vaciller ; elle était homme, elle était femme...C'était une situation affreusement déconcertante, à donner le vertige* <sup>503</sup> ». Et de citer toutes sortes de normes masculines ou féminines, absurdes, « *sottes* ».

Nous poserons quelques questions : comment les variations de la fonction sexuelle ont-elles réussi à se soustraire à l'attraction, voire à la pression exercée par la norme ? Et de quelle façon le mode d'assujettissement aux normes est-il en jeu dans la souffrance sexuelle, l'identité sexuée, dans le désir d'être et le désir de normes, le désir de reconnaissance ? Pour une clinique qui souhaite prendre en compte les changements sociaux relatifs à la sexualité, comment la psychanalyse comme théorie et pratique peut demeurer un dispositif critique à l'endroit des normes ? Peut-on imaginer de nouvelles manières d'entendre la souffrance sexuelle ?

Ainsi pouvoir penser la question de la structuration psychique davantage du côté de la norme que de la loi symbolique ; penser aussi le pouvoir disciplinaire - au sens foucaultien - de la norme, et non l'interdit, pour ainsi penser psychanalytiquement sans les pathologiser les configurations de genre, sexe et sexualité contestant la conception binaire de la différence sexuelle.

Freud fait sauter le verrou des mentalités concernant la norme sexuelle<sup>504</sup>. La norme c'est le désir inconscient. La procréation par exemple ne dépend pas que de la rencontre sexuelle. Les moyens, les béquilles pour rester ou rentrer dans la norme font partie du danger d'une politique de santé mentale. L'exemple de la nymphoplastie de réduction est parlant . Cette chirurgie esthétique consiste à raccourcir la taille des petites lèvres de la vulve. Piazza<sup>505</sup>, qui y a consacré sa thèse, y repère des représentations communes avec

<sup>502</sup> Lacan, 1955-56, p. 140, op. cit.

<sup>503</sup> Woolf, 1928, p. 156

<sup>504</sup> Freud, 1905b, op. cit.

<sup>505</sup> Piazza S., Thèse 2013



l'excision, autour de l'importance de conformer le sexe féminin à des codes régissant la sexualité. Selon elle, ces pratiques sont orientées par des représentations considérant le sexe comme sale, impur et capable d'une activité débordante et dangereuse. Le sexe imberbe est devenu la norme.

Nous analyserons la thématique du genre du point de vue de la question des normes et la prise en compte de son incorporation et son attachement dans les processus d'identification.

### **a1 La norme comme « grammaire de la subjectivation »**

Les normes imprègnent la façon dont chacun deviendra un sujet à part entière, toujours quelque peu otage. Elles sont en général implicites, difficiles à déchiffrer, discernables par les effets qu'elles produisent, imposant une grille de lecture sur le social. Elles peuvent être définies comme une formation standard de l'existence. Un autre sens peut être un dispositif en mouvement, comme un processus adaptatif. Pour Gori, la norme est le résultat d'une appréciation qualitative, côté subjectif, qualifiant un état psychologique ou social conforme à un idéal fixé par des modèles sociaux, des règles ou des exigences éthiques propre à un sujet. Cet idéal normatif diffère de la loi en cela qu'il n'est que prescriptif. Il constitue nous dit-il, « *l'opérateur d'un discours, un dispositif d'établissement de vérité et une incitation à en déduire les conséquences* »<sup>506</sup>.

Nous poserons que l'adresse au thérapeute se fait en raison d'un malaise lié aux normes, aux possibilités d'existence, d'une forme de « colonisation » par un discours. L'analyse donne lieu à invention, elle concerne le sujet de l'inconscient dans ce qu'il a de plus singulier : le symptôme, symptôme à situer aussi du côté d'une résistance au social

---

<sup>506</sup> Gori, 2013, p. 43, op. cit.

et au normatif. Au départ, il apparaît comme a-nomalie, ce qui l'empêche de se conformer à une norme, représentée par un Idéal du moi. A la fin il n'est pas question d'intégration au sein d'une norme, d'une réduction à une norme quelle qu'elle soit, d'une conformisation à un modèle, mais d'une possibilité de soutenir son a-nomalie comme création spécifique.

Il nous semble essentiel de penser la norme telle qu'elle agit dans ses effets, pas avant les conséquences de son action et indépendamment d'elles. La norme produit son champ d'action, elle s'y produit elle-même en le produisant. L'action de la norme n'ordonne sa fonction normative qu'au fur et à mesure qu'elle l'exerce. La convergence des transformations des rapports de genre et de sexe s'attaque depuis une cinquantaine d'années aux normes sexuelles, dont le père était traditionnellement le garant. Laufer nous rappelle qu'il y a bien un irréductible du sujet de la psychanalyse, c'est le sujet qui n'entre dans aucun discours normatif. Butler avance que le genre - qui est ni une règle, ni une loi - est une « norme » et l'argumente.

Depuis Platon, la norme c'est le Bien et l'impératif kantien y ajoute la perspective chrétienne de la Raison ; la norme devient morale. En grec, « norma » signifie équerre : ce qui tombe droit et juste, qui ne penche ni à droite, ni à gauche, avec l'idée de redresser, ce qui nous tient au juste milieu, immobile, sans mouvement, bref, ce qui est mort. Ce qui rend ce concept polémique et confus, nous dit Canguilhem<sup>507</sup>, et aussi politique nous dit Foucault<sup>508</sup>. En effet, les normes sont au centre d'une gestion de la politique des mœurs, au nom de la science ; le biopouvoir s'assure de la complicité active des sujets, comme « hygiène publique » du corps social selon Foucault. Les procédures normatives, les techniques d'assujettissement, captent les corps, dirigent les gestes, modèlent les comportements. Ainsi le pouvoir de la loi s'intègre à un pouvoir beaucoup plus général : celui de la norme. Ces dispositifs de normalisation s'imposent moins au sujet qu'ils le fabriquent, comme machines qui produisent des subjectivités - dispositif au sens de Agamben : « (...) *tout ce qui a d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants* »<sup>509</sup>.

---

<sup>507</sup> Canguilhem, 1966

<sup>508</sup> Foucault, 1978b, op. cit.

<sup>509</sup> Agamben, 2007, p. 31

Cela conduit à plus d'auto-contrôle, insidieusement. Nous poserons la question : comment sortir de la logique du dualisme, pour questionner la norme, déverrouiller et ouvrir des espaces ? Par exemple « *Comment trouver une orientation dans le réel, moins normative que celle par le symbolique/imaginaire ?* »<sup>510</sup> demande David-Ménard.

L'incorporation des normes explicites et implicites du discours légitime ne suppose nullement un processus conscient d'appropriation. La censure s'exerce avant tout discours et ne doit pas être confondue avec celle qui s'exerce sur certains discours, les réduisant au silence. En amont du discours, la censure implicite est rapprochée du concept psychanalytique de « forclusion ». La répression sexuelle par exemple ne s'exprime presque plus sous la forme de lois en Occident, mais elle se perpétue sous une forme bien plus totalitaire : les normes. La normativité est source de répression mais pas seulement. Elle est aussi formatrice de mode de vie et de pensée, appelant à une déconstruction. La psychanalyse traite des sujets malades des normes, d'où l'offre de Prokhoris de penser un espace où les sujets puissent inventer d'autres normes, comme apprendre d'autres langues<sup>511</sup>. Dans le travail thérapeutique, il est question d'histoires d'emprises qui peuvent se dire, pour qu'ainsi les normes d'existence ne soient plus interdites de révision et de renouvellement. Prokhoris met à jour une crise de relations aux normes qui articulent la figure d'une subjectivité. Elle nous invite à penser les normes d'existence comme l'ensemble des dispositifs régulateurs des manières d'être, qui peuvent parfois rendre tout à fait impossible d'exister, une sorte de « *grammaire de la subjectivation* »<sup>512</sup>.

Le réseau de normes prescrit les façons adéquates d'exister dans l'ordre de la sexuation et ainsi les figures de la sexualité, les bonnes façons d'être un homme, une femme. Quand Lacan dit : « *L'inconscient c'est le discours de l'autre* »<sup>513</sup>, c'est l'ensemble puissant, très agissant, de ses premiers liens à d'autres, d'abord aux plus proches, à travers des paroles prononcées, traçant une destinée, des malentendus, parfois salvateurs ; ici se situe la fêlure des normes. Les normes de subjectivation relèvent du discours, donc du monde social. Avec les normes psychiques, on a affaire à des discours.

<sup>510</sup> David-Ménard, Article 2015, op. cit.

<sup>511</sup> Prokhoris, 2000, op. cit.

<sup>512</sup> *ibid*, p. 50

<sup>513</sup> Lacan, 1960, « L'instance de la lettre », in *Ecrits*, p. 524, Paris, Seuil

Ainsi les normes nous inscrivent dans le monde et ses registres : on peut alors y circuler, sans trop d'errance et d'égarement. Le désir est conditionné mais pas radicalement déterminé.

## **a2 Caractère constitutif, productif de la norme ; la norme comme formatrice**

Partant du primat des normes sur la construction du sujet, Butler s'intéresse à la manière dont leur incorporation produit une vie psychique originale ; elle s'engage alors dans une double réflexion sur le pouvoir de la norme dans la vie et celui de la vie dans les normes qui convoquent la vie psychique<sup>514</sup>. Elle prolonge la pensée de Foucault avec la double fonction assignée au pouvoir : fonction de prohibition et fonction de production, de formation d'une identité, une continuité, une localisation, une visibilité : sociale, sexuelle etc. Elle nous invite à penser les normes sexuelles aussi à partir des marges, en continuité avec Foucault ; par exemple penser le genre à partir de la « drag-queen » et de l'expérience limite du transsexualisme, mettant au jour l'indétermination foncière des assignations sexuées.

Tort, avec ce qu'il nomme « *la psychanalyse de repli* »<sup>515</sup>, propose que la question sexuelle dans la psychanalyse soit réarticulée à partir de ce que l'homosexualité donne à penser, et de réexaminer le statut du rapport à la norme, aux normes dans la psychanalyse ; il propose aussi de réévaluer les théories du développement car pour lui les histoires dépendent autant des idéaux que des faits. Réinterroger par exemple la « scène primitive », reconceptualiser le « métapsychologique » à partir des différences culturelles et historiques. Notons qu'en Occident, plus de la moitié des sujets ne vivent pas des conditions traditionnelles. Pour Butler, « *il n'existe ni fondement naturel des normes, ni fondement culturel, d'où une indécision ontologique pour le sujet contraint par les normes mais aussi pouvant en assurer la dispersion, faire proliférer les*

<sup>514</sup> Brugère et Le Blanc, 2009

<sup>515</sup> Tort, 2005, op. cit.

*rhizomes* »<sup>516</sup>. La norme ne doit être pensée qu'historiquement, qui est aussi la position de Canguilhem<sup>517</sup>. Celui-ci remet en cause le caractère naturel de la norme, qui émerge de manière contingente. Il n'y a pas un avant, toujours un après.

Produites dans la vie sociale, incorporées et rejouées dans la vie psychique, les normes tiennent leur pouvoir de leur répétition. Aussi les sujets se règlent sur rien d'autre que la seule répétition des règles. Contingence des normes, dans lesquelles nous sommes pris et assujettis. Cette violence inaugurale, comment la contester, la différer ? Par des pratiques de vie ? Par une analyse renouvelée de l'emprise des relations de pouvoir sur les vies et des formes d'aliénation mentale qui lui sont liées, demande Butler<sup>518</sup> ? La norme procède de la fréquence de son apparition, d'où son caractère productif, sa vocation à se réaliser dans un contexte particulier, à lisser la conduite, comme normée ou normale. Elle n'est pas préétablie ou pré-constituée mais elle s'élabore au fil du même processus antagonique qui fait et défait les formes de la vie humaine. Par une sorte d'action en retour, les effets que produit l'action de ces normes interviennent dans le processus de leur propre production. Déterminantes et déterminées à la fois, « normées » et « normantes », les normes font corps avec le mouvement de la vie.

Il est aussi possible d'interpréter le concept de « norme vitale » de Canguilhem en renonçant à présupposer un idéal « pouvoir de vivre » donné en soi, donné préalablement à l'expérience où les normes qui accompagnent la manifestation de ce pouvoir sont effectivement assumées. Ce qui amène à ne pas considérer les normes comme l'application mécanique d'un pouvoir pré-constitué ; à montrer comment le mouvement concret des normes élabore au fur et à mesure de son déroulement ce pouvoir qu'il produit à la fois sur le plan de sa forme et de son contenu. Il est question ici de projet au sens propre de cet élan qui déséquilibre la norme en la projetant sans cesse au devant. Il n'y a pas de norme en soi, pas de loi pure, pas de loi de la sexualité. La norme n'a pas de valeur en soi, elle est liée à l'interprétation et à ses effets. « *Point de vie sans normes de vie* » nous dit Canguilhem<sup>519</sup>. Les normes tissent notre subjectivité, elles ne sont pas transcendantes, pas achevées ; il s'agit de penser la norme comme

<sup>516</sup> Brugère et Le blanc, 2009, p. 4, op. cit.

<sup>517</sup> Canguilhem, 1966, op. cit.

<sup>518</sup> Butler, 2005a, op. cit.

<sup>519</sup> Canguilhem, 1966, p. 155, op. cit.

perpétuelle reconfiguration. Canguilhem définit la normalité comme la capacité de maladie (comme puissance de transformation) et nous rappelle que les normes sociales, à inventer, miment le fonctionnement des normes organiques.

« (...) *Les normes relèvent d'une fiction et donc de l'imaginaire social* »<sup>520</sup>.

« *Les normes sociales plongent leur racines dans l'inconscient* »<sup>521</sup> nous dit Freud à propos du Surmoi. Et Lacan reprend l'idée de Freud de la norme comme fiction. Pour lui « Il n'y a pas de rapport sexuel » car la pulsion, le ratage ne vient plus de l'Autre, des normes sociales, mais est propre aux êtres parlants. « *Il y a des normes sociales faute de toute norme sexuelle, voilà ce que dit Freud* »<sup>522</sup>.

Butler reprend la figure d'Antigone, celle pour qui le deuil public est lui-même un crime. Elle refuse d'obéir à toute loi ne lui accordant pas la reconnaissance publique de sa perte, « *mourant d'un manque de reconnaissance (...), d'un bouclage hâtif des normes* »<sup>523</sup>. Elle proposera de penser cette question avec ce qui entoure la maladie du sida. « *Les normes n'agissent pas unilatéralement sur la psyché ; elles se trouvent plutôt regroupées sous la figure d'une loi à laquelle la psyché fait retour. La relation psychique aux normes sociales peut, sous certaines conditions, poser en principe que ces normes sont inflexibles, punitives, éternelles. Freud l'appellera « la culture de la pulsion de mort »* »<sup>524</sup>.

Il y a conjonction entre certains aspects de la théorie psychanalytique et les façons dont les normes d'existence, intriquées aux normes sociales, traceront une ligne de partage entre bonnes et mauvaises (« achevées », matures ou « inachevées », pathologiques) façons de s'identifier, se définir comme homme ou femme. Les normes, indispensables pour vivre les uns parmi les autres, dessinent une ligne de partage entre le possible et le « monstrueux ». La théorie de la sexualité, qui a trait à la dimension de la sexuaction, définit le « sujet sexuel », selon un ordre qui ne peut être questionné, seulement transgressé : menace d'écrasement de possibles insoupçonnés. La norme a une temporalité qui débouche sur une subversion de l'intérieur et sur un futur ne pouvant être pleinement anticipé. Pour une « certaine psychanalyse », les normes de la

<sup>520</sup> Laufer, 2014b, p. 212, op. cit.

<sup>521</sup> Freud, 1930, op. cit.

<sup>522</sup> Lacan, 1973, Interview diffusée sur France Culture, publiée dans la revue Le Coq Héron, 1974

<sup>523</sup> Butler, 2000, p. 90, op. cit.

<sup>524</sup> *ibid*, p. 38

sexuation sont liés à trois signifiants : la loi de la différence sexuelle et de la castration symbolique, prévue par le complexe d'Oedipe . Dans la « norme-mâle »<sup>525</sup>, Lacan pose le « mâle » comme figure qui institue la loi universelle autour du « *complexe de castration (qui) a une fonction essentielle de normalisation*<sup>526</sup>, où chacun peut trouver son propre « *mode, sinon normal, du moins normatif* »<sup>527</sup>.

Pour Guillemin<sup>528</sup>, si la norme oedipienne est une référence constante de la psychanalyse, elle est en rupture radicale avec les autres normes ; la norme analytique, si elle existe, existe une par une, en fonction du mode de jouissance. Mais comment s'est constitué cet ordre en son historicité ? Car cet ordre est variable et les normes n'existent que comme l'effet, puissant mais non nécessaire, de relation de pouvoir exerçant leur mainmise. Au sujet d'Oedipe et de sa fonction, Lacan nous dit qu'il est la norme incontournable de toute structuration<sup>529</sup>. Vingt ans plus tard, il changera radicalement et déclarera : « *Oedipe, comme tel, est un symptôme* »<sup>530</sup>. Et les normes demandent elles-mêmes à être réexaminées comme des symptômes, nous dit aussi Mac Dougall <sup>531</sup>. Lacan va concevoir la féminité comme un mode d'être renvoyant à ce qui excède toute norme ; pas seulement les normes sociales, mais au sens des normes de la logique elle-même. Peut-on parler d'opposition entre norme et symptôme ? La norme universelle serait « La norme », et le symptôme le singulier ? Lacan nous rappelle qu'on peut savoir ce qu'on ignore, savoir qu'on ne sait pas, c'est la définition de l'inconscient, qui peut aller jusqu'à faire de l'ignorance une norme, et de la norme, un symptôme : « *...défense qui consiste à ne pas s'approcher de l'endroit où il n'y a pas de réponse à la question. On est plus tranquille comme ça et, somme toute, c'est la caractéristique des gens normaux. Ne nous posons pas de question* »<sup>532</sup>.

Si l'inconscient est structuré comme un langage, c'est lui qui nous parle, nous n'en sommes que les effets, et c'est au fond la seule norme qui vaille nous dit Lacan. Nous avons déjà vu que le travail analytique fait apparaître ce que le symptôme contient de

<sup>525</sup> Lacan, Entretien à la télévision belge, 1972

<sup>526</sup> Lacan, 1956-57, p. 162

<sup>527</sup> Lacan, 1960-61, p. 238

<sup>528</sup> Guillemin, Article 2011

<sup>529</sup> Lacan, 1955-56, op. cit.

<sup>530</sup> Lacan, 1975-76, p. 21, Leçon du 18-11-1975

<sup>531</sup> Mac Dougall, 1978

<sup>532</sup> Lacan, 1955-56, p. 227, op. cit.

social et de normatif, et aussi de contingent, le lien existant entre normes sociales et symptômes comme résistance psychique à celles-ci. Aussi la prise de distance vis à vis des instances surmoïques propres aux normes du capitalisme : « soyez toujours plus ». Avec Lacan, la psychanalyse a formulé l'impossibilité qu'il y ait une norme du rapport entre les sexes, pas de norme, pas de satisfaction pleine, il reste donc à chacun à inventer une solution particulière, qui s'appuie sur son symptôme. La relation entre les sexes n'a pas de solution qui puisse être « pour tous ». Pourtant, en ce qui concerne la norme en médecine, celle-ci s'en emparera avec le sexuel du côté des troubles, effet d'un excès ou d'une insuffisance de sexualité, pour les condamner, corriger, décourager : l'enfant masturbateur, la femme hystérique et le sujet déviant : champ nouveau de préoccupation, postures normatives<sup>533</sup>. Les déviations ne prennent sens que par ce qui les distinguent du « bon coït » hétérosexuel à visée reproductive.

Les levées de tabous, les changements culturels ( Conseil sexologique, relayé par une industrie pharmaceutique etc) ont fait reculer les normes sociales et accru la liberté, mais pour quel succès ? L'espace public s'ouvre au regard de la loi (harcèlement sexuel, viol conjugal etc). Mais lorsqu'une norme sexuelle s'efface (pornographie etc) un autre malaise souvent se manifeste. Les normes peuvent être saisies comme encouragement pour adopter tel mode de représentation de soi, tel type de relation, ou incitation à combattre tel penchant, telle forme d'amour, orientant notre trajectoire subjective et invalidant certains choix de vie au point de les rendre impensables. Alors dans quelle mesure le clinicien a-t-il partie liée à un tel pouvoir ?

Foucault parle de jouer les différences les unes contre les autres, il n'y a pas recours à une norme extérieure, ici le normal est premier, la norme s'en déduit, elle n'est donc pas extérieure à son champ d'application car elle le produit et elle s'y produit elle-même en le produisant, comme nous l'avons déjà posé. Foucault évoque le rapport des sujets à la norme en même temps qu'il les exclut, les disqualifie ou les identifie<sup>534</sup>. Dans « Histoire de la folie »<sup>535</sup>, il évoque les normes de savoir et de pouvoir, avec pour modèle l'interdit, l'anormalité, le pathologique. Dans « Histoire de la sexualité »<sup>536</sup> c'est le modèle du licite ou du normal qu'il convoque.

---

<sup>533</sup> Roudinesco, 2007

<sup>534</sup> Foucault, 1978-79

<sup>535</sup> Foucault, 1964

<sup>536</sup> Foucault, 1976b, op. cit.



Macherey<sup>537</sup> affirme également le caractère productif de la norme et invite à penser son immanence - pas l'interdit - parallèlement à la psychanalyse : le sexe, le désir, n'est pas réprimé, c'est la loi constitutive du désir et du manque qui l'instaure, rapport de pouvoir déjà là où est le désir.

### **a3 « La maladie de la normalité »**

Guillemin, psychanalyste, interroge avec Lacan la norme chez les êtres sexués .  
« Prendre la norme trop au sérieux, c'est souffrir de ne pouvoir s'en distancier »<sup>538</sup>.

Penchons nous sur les travaux de Le Blanc, qui réfléchit sur « la vie psychique des normes », sur la maladie de la normalité . Il opère un renversement : l'homme normal est malade<sup>539</sup>. Il déplace la maladie de l'homme normal sur le plan de la vie psychique et des normes sociales, avec Canguilhem : les troubles naissent de la permanence de l'état normal, d'une faille dans la « *confiance biologique* » en lui-même. Il met lui aussi l'accent sur le caractère constitutif des normes pour le sujet ; nous naissons par et dans les normes. « *Le conflit n'est donc pas entre le normal et le pathologique puisqu'il n'y a aucun sens à sortir des normes, mais entre une norme majoritaire et minoritaire* »<sup>540</sup>.

Cette distinction conduit à une nouvelle opposition : l'homme normal et « *les mille et une créations de la vie ordinaire* ». Ainsi il décrit l'homme normal comme un sujet qui adhère aux normes, écrase les rébellions de sortie de norme, et n'a donc accès à lui-même que par les normes ne venant pas de lui. Le recours à ce reste, qui résiste à la normalisation, permettrait dans notre clinique de s'emparer du créatif, de la possibilité de contestation des normes. La normalité est porteuse de souffrance, souffrance d'être dans la norme. Et il met en évidence deux types de souffrances : avec l'affect, la création

<sup>537</sup> Macherey, 1992, p. 203-221

<sup>538</sup> Guillemin, Article 2011, op. cit.

<sup>539</sup> Le Blanc, 2004

<sup>540</sup> *ibid*, p. 14

de devenir psychiques nouveaux et l'entrave avec obsession : souffrance venant de l'identification à des normes uniques et fixation à un affect dominant ou idée obsessionnelle, impliquant un ressassement et une non mobilité. Ces deux souffrances : le sujet s'exposant aux normes majoritaires et le sujet vivant son désir de normes minoritaires, l'amènent à se débattre dans les normes, pour y échapper, mais le plus souvent pour y revenir. La normalité est « riche d'un négatif qui le hante »<sup>541</sup>. L'homme normal serait débarrassé de la revendication de sortie de la norme et des conflits de norme pour aller vers un conformisme, scindé, qui fait violence car il est exposé à un reste qui le tourmente : le désir d'anormalité.

La clinique est confrontée aux différents « ratés » de la subjectivation, ratés comme questionnements des normes. Le Blanc lie souffrances psychiques et souffrances sociales et existentielles. La vie mentale et sociale ne sont pas opposées.

La psychanalyse invite à un nouveau rapport à soi, à rendre l'homme normal moins normal, susciter des expériences psychiques inédites . Canguilhem<sup>542</sup> invite à redonner à la vie psychique un pouvoir de révision et d'institution des normes. L'homme normal est une construction, un conflit constitutif. « Toute norme adoptée est l'objet d'une trahison, d'une incorporation malgré soi »<sup>543</sup>, entraînant une souffrance psychique. Il y a aussi dépendance avec la répétition. L'« homme normal » est malade car il tient à réaliser l'accomplissement d'une seule norme, à coïncider sans reste avec les normes. Le Blanc évoque trois phases : attachement, adaptation, centralité de certaines normes. Ainsi l'homme normal, c'est celui qui efface, par sa tentative de coïncider avec les normes, le travail des normes, qui le rend « malade ».

Les premières figures de normalité sont souvent la mère parfaite, le professeur exemplaire, le héros, en lien avec le culte de la performance etc : référence qui n'existe pas, exigence imposée à une existence. Il y a retournement de la norme sur soi. Ainsi le sujet est enfermé dans une identité, malade de la norme à laquelle il se soumet. La vie psychique est réduite à une dimension opératoire. Or la vie psychique est « plus vaste que les normes ». Le jeu avec les normes, c'est produire un déplacement, une mise à distance de prescription, une négociation subjective permanente, une résistance. Résistance du psychique au social, jeu au double sens de la marge et de l'invention, la

---

<sup>541</sup> *ibid*, p. 189

<sup>542</sup> Canguilhem, 1943

<sup>543</sup> Le Blanc, p. 11, op. cit.

création ; les normes s'inventent. Alors comment assumer les normes qui nous produisent ? Selon Le Blanc, l'homme normal est conscient de la précarité des normes biologiques, d'où l'angoisse. Il ne reconnaît pas la norme à l'extérieur de lui, ainsi il expérimente l'écart ; avec le non questionnement de la norme, la mort psychique peut être préférée - hystérie de conversion par exemple - ou l'évitement de toute errance, d'auto-réflexion, ou une pensée purement opératoire. En étouffant les processus psychiques qui donnent sens à la vie, où la créativité est susceptible de contester la norme, le sujet coïncide avec la norme. Il s'appréhende sur le mode d'une « *qualité sociale* »<sup>544</sup>. Ainsi il ne peut s'ouvrir à tous les devenirs possibles : mobilité, flux, s'arracher aux normes. Il récusé la permanence de l'identité de soi, hanté de ce qui est réprimé.

Le thème central de la thèse de Canguilhem<sup>545</sup> est « l'expérience du vivant » en tant que celle-ci s'articule autour d'un certain rapport du normal à l'anormal. Ainsi s'il y a un pouvoir de la vie, celui-ci ne se laisse appréhender qu'à travers des erreurs et défaillances, lorsqu'il bute sur les obstacles entravant sa manifestation. Le pathologique n'est pas qu'une forme ou un degré du normal, appréciable en termes de plus ou moins, au nom du principe qu'il n'y aurait de science que du mesurable. L'« *intelligence de l'anomalie* », c'est le travail d'une pensée attachée à l'expérience, qui débusque, en donnant un sens aux valeurs négatives de l'existence, les indices d'un pouvoir de vivre qui ne se laisse pas mesurer objectivement. Ainsi tout est affaire de situation, et la distinction du normal et du pathologique s'applique aux existences individuelles de manière nécessairement indirecte et biaisée, en rapport avec la singularité de chaque histoire. La perspective dynamique et non statique nous permet de penser une « normativité des normes », pas un modèle mécanique de normalité. En effet, il n'y a pas de modèle normatif qui puisse être posé ou pensé en général, et dont les normes seraient les applications. Les normes n'ont pas de réalité en dehors de l'action concrète au travers desquelles elles s'effectuent « (...) *en affirmant, contre les obstacles s'opposant à cette action, leur valeur normative (...)* Nous proposerions que la condition de possibilité des règles ne fait qu'un avec la condition de possibilité de l'expérience des règles ; (Celle-ci) est la mise à l'épreuve, dans une situation d'irrégularité, de la fonction régulatrice

<sup>544</sup> *ibid*, p. 127

<sup>545</sup> Canguilhem, 1943, op. cit.

*des règles* »<sup>546</sup>.

Ni les normes vitales ni les normes sociales ne sont en mesure d'offrir des modèles d'existence préfabriqués portant en eux mêmes la puissance de s'imposer ; elles sont des paris ou des provocations, qui n'ont réellement d'impact qu'à travers l'appréhension de l'anomalie et de l'irrégularité. Il n'y a pas d'expérience du vivant en général mais seulement des expériences de vie singulières, avec découvertes, à ses risques et à ses frais, de ses propres réponses de vivant. Pour cela, le processus normatif de la vie ne se réduit pas à la mise en application de normes préétablies. Les normes, affirmation d'un pouvoir de normativité, expriment un élan. Cela implique-t-il que ces formes d'expérience, dont les manifestations sont irréductiblement plurielles, soient librement inventées ? Selon Canguilhem, en prenant en considération l'articulation du biologique et du social, il est possible de restituer à la dynamique des normes, au sens de la normativité, une nécessité interne, et non les libres initiatives d'individus réputés autonomes et indépendants les uns les autres (cf chapitre a7. Autonomie et leurre, p.198). Il fait l'hypothèse d'une constitution historico-social du pouvoir des normes. « *Il y a des normes différentes et qui, en tant que différentes, se valent toutes. Elles sont toutes normales par là* »<sup>547</sup>.

Si la norme normalise le champ social et le rend intelligible, alors être en dehors de la norme, c'est encore être défini dans un rapport avec elle. Ne pas être tout à fait masculin ou tout à fait féminin est en relation au « *« totalement masculin* » ou au « *« totalement féminin* » nous dit Butler<sup>548</sup>. Elle nous rappelle que le genre est « fait », « construit » - toujours avec et pour autrui - en fonction de certaines normes, une sorte de « pratique », c'est-à-dire qu'il n'est ni immobilisé, ni donné d'avance, qu'il s'accomplit sans cesse, sorte d'improvisation pratiquée dans un contexte contraignant. Si les normes de genre sont aussi celles qui bornent l'humain, celles-ci et celles qui constituent la personne sont intimement liées ; ne pas s'y conformer peut mettre en danger. Alors elle pose la question : « *Que se passe-t-il si l'on « défait » les conceptions normatives et restrictives de la vie sexuelle et genrée ? Il peut arriver que celles-ci « défassent* »,

<sup>546</sup> *ibid*, p. 179

<sup>547</sup> Canguilhem, 1966, p. 119, op. cit.

<sup>548</sup> Butler, 25 mai 2004, Conférence « *Faire et défaire le genre* », Université de Nanterre

« déconstruisent » la personne : « Ai-je alors la possibilité de vivre, de faire partie de l'humain? »<sup>549</sup>.

Ou bien ces conceptions normatives inaugurent-elles une nouvelle « identité » pour une meilleure viabilité de l'individualité, elle-même dépendant essentiellement de ces normes sociales ? Tel que l'entendent Canguilhem et Foucault, la norme comporte une conception positive avec une fonction d'inclusion et régulation, une relation entre le biologique (Canguilhem parle ici de possibilité de marge de tolérance, concept dynamique : faire jouer ) et le social (Foucault avec le culturel, tente de comprendre l'action des normes, comment elles déterminent les types de société). Nous l'avons vu, pour Butler, la norme n'existe que si elle est reconduite effectivement ; d'un côté la norme a une efficacité pratique, réglant les vies, d'un autre, elle n'est posée que pour autant qu'elle peut être contestée de l'intérieur d'une vie. La relation du sujet aux normes est troublée, sorte de dépossession de soi. Il n'y a pas de récupération finale du soi perdu, de retournement ; le moi est précaire, inachevé. Butler trouve dans les textes et travaux français, malgré le cadre hétérosexuel presque toujours présumé, des réflexions sur l'organisation sociale du désir et sur celle du genre. Elle convoque la violence quand le genre ne s'accorde pas aux normes admises ( pas que l'homosexualité, mais par exemple un homme à apparence plus ou moins féminine ou une femme masculine, ou juste une certaine confusion ). Il s'agit alors de reconnaître cette violence, de la penser.

Nous l'avons vu, le genre est quelque chose d'institué, porté par la répétition de pratiques sociales. Il contient un caractère dynamique, produit au cours du temps selon les contextes et certaines normes, les attentes et même parfois en opposition avec elles. Il est une façon de négocier des normes qui ne sont pas purement personnelles, mais sociales, publiques, qui ont une réalité historique ; on est toujours en train de renégocier ces normes : ce qui est féminin, masculin, transgenre. La catégorie « femme » sert souvent le dispositif utilisé pour contrôler le genre : qui peut faire partie de cette classe ou pas ? Quels sont les attributs qui la définissent ? Et quand on les définit, on se met à adopter des critères excluants ; la définition devient alors une norme régulatrice, de contrôle. Le hors-norme, la contestation, ne sont pas une donnée extérieure à la position de la norme mais en révèle la condition d'usage ; l'user c'est pouvoir la contester. La relation entre sujet et norme est toujours troublée. Et choisir le trouble, c'est subvertir le

---

<sup>549</sup> *ibid*

partage du genre établi selon le modèle hétérosexuel qui creuse les différences entre les hommes et les femmes et supprime les similitudes.

La pensée de la norme depuis l'analyse du genre permet de préciser le sujet comme corps : penser les normes en fonction des genres, c'est s'intéresser à une analyse du corps sexué dans le registre de l'incorporation des normes. Dénaturaliser le genre, c'est contribuer à éclairer les scènes sociales et culturelles qui construisent les options du genre et en retour permettent leur déstabilisation. La soumission à la vulnérabilité des rencontres avec les autres, à l'interdépendance, à l'attachement passionné aux normes sociales, sont les conditions de viabilité, de dépossession de soi.

Alors il s'agit, plutôt que de se libérer des normes, de tenter de mettre en suspens leur pouvoir de sanction sur les vies. Le sujet n'est pas une donnée première mais plus l'effet d'une intériorisation des normes. Il n'y a pas de subjectivité pure à retrouver derrière le travail des normes, il s'agit davantage de « dépotentialiser » ces normes, bien difficile vue l'attachement aux normes, en interrogeant leur provenance. « *Faire quelque chose de ce moi qui est fait par les normes* »<sup>550</sup>.

#### **a4 L'attachement aux normes**

« *L'attachement aux normes (comme port d'attache qui nécessite de couper le cordon) est d'autant plus puissant qu'il recouvre une absence totale de savoir en la matière* »<sup>551</sup>.

Freud a parlé de l'attachement à l'interdit comme formant la conscience par l'élaboration psychique d'instances normatives intérieures à la fois personnelles et

<sup>550</sup> Brugère et Le Blanc(coordonnateurs), 2009, Foessel, p. 91

<sup>551</sup> Leguil, 2015, p. 140, op. cit

collectives - idéaux comme régulateur sociaux<sup>552</sup>. La soumission du sujet, en quête de reconnaissance, peut être vue comme effet d'un « *attachement narcissique à la perpétuation de sa propre existence* »<sup>553</sup>, qui passe par un attachement à la loi. L'ambivalence est que la vulnérabilité du sujet face au pouvoir est la condition de son existence.

Nous posons que les modes d'attachement aux normes sont en jeu dans la souffrance psychique, sociale et existentielle liées ensemble. Ainsi le travail clinique s'appuiera sur l'inventivité, la créativité de la vie ordinaire, et la capacité de déplacement, de bricolage. Nous l'avons vu, il ne s'agit pas de se déprendre des normes, mais de modifier son attachement, car il n'y a aucune sortie des normes possible ; de créer des normes, les repenser, assumer son attachement, ainsi s'intéresser aux mécanismes de résistances, l'« *attachement subjectif du malade à sa maladie* »<sup>554</sup>. Le sujet est créé par les normes car il s'attache à son assujettissement. L'attachement à la norme, à l'assujettissement permet son incorporation<sup>555</sup>. Cet attachement est vital car le sujet est formé dans la dépendance. Il présuppose l'assujettissement. « *Le sujet s'initie à travers une soumission originare au pouvoir* »<sup>556</sup>. Il y a difficulté à penser la construction du sujet qui s'effectue aussi dans le déni de la dépendance aux normes ; il est donc impossible de sortir de la norme car ce serait sortir de soi. Pour Butler, le retournement de la norme sur soi est lié à une mélancolie pour un accès à soi antérieur à la norme, avec un conflit de désir de normes et de sortie<sup>557</sup>. Après avoir été assujetti dans une relation d'attachement, le sujet est vulnérable. Le marquage des normes agit au principe même du sujet et de son identité dans la configuration idéologique familiale<sup>558</sup>.

Le fantasme de la seule soumission à la norme est un autre versant, avec la désertion des « *désirs créateurs* » et de la capacité à déplacer les normes incorporées.

<sup>552</sup> Freud, 1930, op. cit.

<sup>553</sup> Butler, 2002, p.174, op. cit

<sup>554</sup> *ibid*, p. 158

<sup>555</sup> Le Blanc, 2004, op. cit.

<sup>556</sup> Butler, 2002, p. 23, op. cit.

<sup>557</sup> Butler, 1997, op. cit.

<sup>558</sup> Althusser, Janvier 1964-65, cf l'enfant « attendu »

## a5 Désir de reconnaissance

Le désir de reconnaissance ne peut être qu'ambivalent, oscillant entre vulnérabilité et performativité. Pour Butler, ce concept n'est pas une simple demande d'acceptation de soi mais une exigence d'ouverture à l'être en devenir. Il n'est jamais synonyme d'une attente d'être reconnu dans ce que je suis, ici et maintenant, car en m'adressant à autrui des changements se sont opérés en moi sans retour en arrière possible. Lacan, en relisant Hegel, évoque la reconnaissance pour parler du désir comme désir d'être reconnu, du désir du désir de l'Autre. Butler se nourrit aussi de la tradition hégélienne, liant le désir à la reconnaissance. Si ce que le désir veut en partie - il existe un désir constitutif du genre lui-même - c'est d'être reconnu, alors le genre, animé par le désir, voudra également être reconnu. « Défaire » le sujet soit en lui conférant de la reconnaissance, ou en lui refusant, implique que celle-ci devient un lieu de pouvoir où l'humain est produit de manière différentielle. Le désir impliqué dans les normes sociales est donc intimement lié à la question du pouvoir. Et « échapper » à l'emprise des normes, c'est s'en écarter, en établir une relation critique et articuler une vision alternative et minoritaire de normes et idéaux qui permettent d'agir ; une capacité clivée par le paradoxe - condition de sa possibilité - que : « *Je suis constitué par un monde social ne relevant en aucun cas de mon choix* »<sup>559</sup>.

« Je » suis donc constitué simultanément par des normes et assujetti à elles, normes pouvant devenir indéchiffrables. Il faut une certaine rupture pour initier le processus de re-création de l'humain, ne pouvant à la fois vivre sans une certaine forme de reconnaissance, dont les termes qui la permettent peuvent rendre la vie invivable ; c'est de ce point de jonction que la critique émerge, selon Butler. Foucault évoque une forme de pouvoir qui lie le sujet à lui-même et assure ainsi sa soumission aux autres<sup>560</sup>. Dans le pouvoir et ses effets, ce qui nous intéresse ici, c'est le processus qui noue ensemble constitution de soi et soumission.

Le concept de reconnaissance, dans sa double acception d'identification -

<sup>559</sup> Butler, 1993, p. 10, op. cit.

<sup>560</sup> Foucault, 1978a, op. cit.



appropriation, intériorisation - et d'affirmation, permet de mettre en évidence comment opère la logique assujettissante, avec ses critères dans un cadre de valeurs. Nous l'avons vu, le désir constitutif de norme peut exclure mais nous pouvons désirer le rejoindre ; c'est l'objet d'un désir de norme. Il n'y a pas départage entre l'homme normal et pathologique mais entre le désir de norme et le désir de la contrer. Le désir de norme est pris d'assaut par « l'homme normal » nous rappelle Le Blanc ; ainsi l'attachement aux normes peut être asphyxiant ou peut laisser de l'air frais. Les procédures d'attachement, essentiellement inconscientes, ne visent pas à coïncider avec les normes, il est moins question d'intériorisation. L'adaptation est du côté du conscient, elle suppose le repérage des normes tenues pour centrales et le renoncement aux possibilités d'actions subjectives refoulées dans la sphère inconsciente de l'impossible. Il y a toujours une « deuxième vie interdite » faite de ces potentialités refusées<sup>561</sup>.

Rappelons que le réel est de l'ordre de l'impossible - impossible à saisir par le concept - de l'irreprésentable, un point de butée, inaccessible, que l'on n'atteint pas.

## **a6 Assujettissement, consentement, incorporation, interpellation**

*« Le principal enjeu de la lutte réside (...) dans la constitution de sujets définis par leur manière de gouverner, d'être gouvernés et de se gouverner pour ne pas l'être »<sup>562</sup>.*

L'étymologie du mot « sujet » vient du latin *subjectus* : soumis, assujetti, au XII<sup>e</sup> siècle. En psychanalyse, il s'agit du sujet du désir. Pour Lacan, c'est le sujet divisé<sup>563</sup>. La psychanalyse est une pratique tirant son fondement de l'étude du symptôme en tant qu'il est la manifestation la plus vraie de l'assujettissement du sujet au discours qui le produit et qu'il produit, lui permettant d'approcher la nature du lien social qu'il a réussi à tisser, plus ou moins bien, avec l'Autre et quelques autres. C'est dans le mouvement

<sup>561</sup> Le Blanc, 2004, op. cit.

<sup>562</sup> Feher M., 2002

<sup>563</sup> Lacan, 1966b, p. 292

entre singularité et universalité que la psychanalyse fonde son action nous rappelle Hefez<sup>564</sup>. Il s'agit d'un travail à la fois de désaliénation et de reconnaissance d'un certain assujettissement ; leurs conditions se doivent d'être pensées et critiquées.

Les « *signifiants énigmatiques* »<sup>565</sup> de Laplanche - messages qui rendent compte d'une première inscription de traces dans le contexte de ce qu'il nomme « *la séduction originaire* » - sont les messages dans le soin qui configurent les attentes d'amour, porteurs d'effets d'assujettissement de l'enfant de telle ou telle manière. Selon Klein<sup>566</sup>, le surmoi est bien plus précoce que le complexe d'Oedipe, il n'est pas son héritier et n'est pas nécessairement transmis par le père. On ne peut réduire l'inconscient aux limites de l'appareil psychique individuel, ni dissocier la formation de la vie pulsionnelle des relations inter-psychiques s'établissant dans les corrélations de subjectivités. Nous pouvons supposer que la formation de l'inconscient peut être « *étroitement associée aux vicissitudes, formes et contenus de l'inconscient d'un autre ou de plus d'un autre* »<sup>567</sup>.

« *La pulsion sexuelle reste faite d'emprise sur l'autre* »<sup>568</sup>.

Nous l'avons vu, la productivité de la norme selon Butler implique une logique de la sujétion. L'humain ne devient sujet qu'en ayant été d'abord assujetti, d'où la nécessité d'une critique passant par la reconnaissance de la puissance des normes. Nous pouvons les déplacer et sa répétition n'est jamais sa reproduction à l'identique mais implique sa dispersion dans des figures sans cesse nouvelles. Le sujet n'est pas déterminé par les règles qui le crée, car la signification n'est pas un acte fondateur mais un processus régulé de répétition, avec possibilité de variation. Ainsi il s'agit de penser ensemble production et usage des normes avec capacité d'agir.

A travers le concept d'assujettissement, Butler fait tenir ensemble pouvoir et psyché. Le choix d'une sexualité serait plutôt une identification de genre advenant dans « *un jeu de forces et de libertés assujettissant et subjectivant à la fois, pratique d'improvisation, les normes peuvent être reprises et contestées* »<sup>569</sup>

A propos de la reformulation de la loi, Butler note le paradoxe de la création

<sup>564</sup> Hefez, 2012, op. cit.

<sup>565</sup> Laplanche, 1993, p. 98

<sup>566</sup> Klein, 1945

<sup>567</sup> Kaes, 1999, p. 122

<sup>568</sup> Schneider, 2007, p. 99, op. cit.

<sup>569</sup> Ayouch, 2015, p. 310, op. cit.

instituant auquel même le symbolique et son prétendu ordre sexuel ne pourront plus se soustraire. « *Le paradoxe de l'assujettissement est précisément que le sujet qui veut résister à ces normes est lui-même capable de le faire en vertu de ces normes, voire est produit par elles* »<sup>570</sup>.

Les normes gouvernent la lisibilité du monde social, permettant à certains sujets et à certaines pratiques d'être reconnus viables. Les catégories normatives sur le sujet s'appuie sur son désir de reconnaissance, d'exister ; exister dans la subordination est mieux que de ne pas exister. Les normes sont constitutives du sujet qui se décompose en assujettissement et individuation. L'assujettissement est la condition de l'action du pouvoir, à travers laquelle il est approprié et possiblement altéré par le sujet. Il s'agit d'interroger et de déstabiliser la cohérence des catégories discursives de genre. Il y a désaccord entre Butler et Bourdieu<sup>571</sup>. Pour elle, l'acte de langage peut tirer sa force de la rupture qu'il opère par rapport à son contexte d'énonciation, il n'y a pas de déterminisme, ce dont Bourdieu fut parfois accusé.

Le concept de « *subjectivation* », introduit par Deleuze et Guattari dans « *Mille Plateaux* »<sup>572</sup>, nomme la production de subjectivité comme intrinsèquement collective, politique et analytique. Le capitalisme est précisément défini comme « *une entreprise mondiale de subjectivation* »<sup>573</sup>. Ce concept y est décrit comme une strate d'organisation sociale, celle de l'assujettissement, déterminant des modes d'expression collectifs qui visent à réguler le désir ou le désirable. Mais en même temps cette strate sociale porte le désir, l'expression des signes du désir ; ambivalence déjà au cœur de la politique du désir de « *L'anti-Oedipe* »<sup>574</sup>.

Pour ces deux auteurs, la division du sujet intervient bien effectivement au niveau du désir, de l'économie libidinale, elle n'est pas pour autant une structure propre au désir mais seulement l'effet d'un assujettissement social. Assujettissement que la psychanalyse reproduit, selon eux, quand elle méconnaît, dans les images de la neutralité ou de l'impartialité symboliques, qu'elle est elle-même, consciemment ou non, une politique de l'inconscient. Mais ils évoquent la possibilité d'un écart, d'une « *schize* » désassujettissante, même si la revendication d'une modification « *court le risque de*

<sup>570</sup> Butler, 2009, p. 30

<sup>571</sup> Bourdieu et Passeron, 1964

<sup>572</sup> Deleuze et Guattari, 1980, chapitre « Sur quelques régimes de signes »

<sup>573</sup> *ibid*, chapitre « Appareil de capture »

<sup>574</sup> Deleuze, Guattari, 1972

*nous reconduire à des contestations essentiellement réactives ou à des formes de protestation purement symboliques »<sup>575</sup>.*

L'assujettissement chez Foucault est à la fois soumission à l'autre « *par le contrôle et la dépendance (...), et formation d'un rapport à soi, de l'attachement à sa propre identité par la conscience ou la connaissance de soi* »<sup>576</sup>. Il évoque le rapport entre assujettissements (et résistances) et subjectivation sur un mode nouveau. Le consentement, l'acceptation, la soumission du sujet aux normes qui le constituent et l'autodétermination qu'elle permet, a une place centrale chez Butler. Il n'y aurait pas de contradiction entre les notions de choix et de contraintes. Ainsi il s'agit de rendre politique une position individuelle déjà là<sup>577</sup> et de déplacer les normes en instituant de nouvelles formes d'existence vivables, pensables et humaines.

Le sens du consentement dans l'oeuvre de Butler se trouve posé avec la question de norme, d'identité et de résistance, dans l'articulation d'un sujet en situation de domination et de puissance d'agir. Il n'est pas question de consentement véritable mais de conditions : refus de moralisation, de victimisation, pouvoir penser le rapport du sujet au pouvoir plus souple et diversifié, le déplacement de la notion de domination à celle de pouvoir : « *L'ensemble de contraintes et mécanisme régulateur* »<sup>578</sup>.

« *La sexualité résulte toujours d'une négociation prise dans des forces sociales et inconscientes qui parfois se moquent de nos choix* »<sup>579</sup>. Elle insiste sur le caractère paradoxal de l'assujettissement marquant l'emprise d'un pouvoir sur le sujet : penser ensemble la théorie du pouvoir et la théorie de la psyché, au delà de l'orthodoxie foucauldienne et psychanalytique mais aussi le processus par lequel un sujet se constitue à partir du pouvoir et des normes. Elle élargit alors le sens de consentement. Elle le renvoie à une actualisation répétée et continue des injonctions de pouvoir, qui à la fois forme le sujet dans la subordination et constitue la condition paradoxale de son autonomie et de sa résistance au pouvoir. Ainsi les notions de liberté et d'autonomie sont repensées. Son analyse se fonde sur la notion de régulation par les normes, entre autre

<sup>575</sup> Inter-séminaire.org, 8 sept. 2015, p. 5, « Assujettissement et politique du désir inconscient »

<sup>576</sup> Foucault, 1980-88, p. 227

<sup>577</sup> Fraisse, 2007, p. 112

<sup>578</sup> Butler, 2006, p. 67, op. cit.

<sup>579</sup> Butler, 2003, p. 50, op. cit.

sous leur forme discursive : rendre conforme à une règle. Le consentement aux normes serait moins un acte volontaire ou contraint explicite, excédant toute restriction temporelle, qu'un processus nécessaire pour l'affirmation du sujet. Il se réitère à mesure que le sujet (ré)articule son identité d'adhésion. Il s'inscrit dans une durée et s'exerce dans des pratiques, rituels (discursifs, comportementaux, vestimentaires, corporelles etc) qui viennent incarner les représentations sociales dominantes<sup>580</sup>. Ainsi nous rapprocherons le genre comme performance et le concept psychanalytique de mélancolie, selon lequel l'identité genrée se construit sur le consentement à l'interdit ( par exemple le renoncement au désir homosexuel) et à la nécessité d'incarner un genre, l'incorporation magique et ritualisée de ses attributs. Ce déni vit ainsi dans la performance répétée du genre et dans les « *identifications hyperboliques par lesquelles la maternité et la féminité hétérosexuelles se confirment au quotidien* »<sup>581</sup>.

Butler refuse l'idée d'une sexualité absolument libérée d'un ancrage dans une organisation hétérosexuelle et phallique. Elle conçoit le genre comme construction idéologique, construction n'entraînant pas l'illusion ou le pur artifice. L'assujettissement se traduit en assignation de genre.

Malgré la violence des normes de genre, le corps n'est pas réduit à être l'espace mécanique de la reproduction d'une loi culturelle. La norme de genre est visible aussi dans les violences et discriminations de ceux qui n'arrivent pas à « incarner » le genre et aussi un potentiel lieu de déstabilisation du « modèle du reflet », de nouveaux possibles culturels. La non souveraineté du sujet, un sujet « incomplet », l'interdépendance aux autres, le consentement, les assignations : voilà les conditions de sa puissance d'agir, ancrée dans une vulnérabilité constitutive nous rappelle Butler.

Dans son film « *Carol*<sup>582</sup> », Haynes nous montre de façon magistrale un univers clos, des êtres totalement soumis aux décisions autoritaires d'une société tyrannique et pudibonde sur les rôles sexuels. Grâce aux prises de vue, la perspective confine la protagoniste à travers l'encadrement de porte, de fenêtre, de vitre etc, fragmentation et perspective brisée. « *Dès que l'on commet une transgression, cela produit une réaction en chaînes et tout le monde en souffre. Il n'y a pas de méchants. Seuls les désirs humains se heurtent à la rigidité de la société* »<sup>583</sup>.

<sup>580</sup> Cf Despentes, 2006 sur la prostitution

<sup>581</sup> Butler, 2004, p. 219

<sup>582</sup> Haynes, 2015

<sup>583</sup> Henry M., Mars 2003, Interview *Positif*

Paveau<sup>584</sup>, philosophe, pense l'interpellation comme forme d'intersubjectivité, avec la pluralité de sujets, un monde étranger à soi. Elle l'articule à d'autres concepts : l'attachement, l'assignation, l'affiliation, la reconnaissance : manière de voir les relations sociales de pouvoir, celui de l'inconscient, lié à l'idéologie ; celle-ci vient comme structure imaginaire impliquant un pouvoir assujettissant, souvent dénié.

L'inconscient fonctionne comme une structure intemporelle. Son moteur est la structure imaginaire. Lacan parlera de représentation leurrante et Althusser dira qu'« *elle existe sous forme de concepts et d'attitude, de geste, d'intention, d'aspirations, de refus, de permissions, d'interdits...* »<sup>585</sup>. L'imaginaire renvoie au rapport du sujet avec ses identifications et au rapport du sujet au réel. C'est l'ensemble des représentations imaginaires, inconscientes dont l'existence est liée au clivage du sujet, entraînant méconnaissance, projection et dénégation. L'identification du sujet, c'est la capacité à dire : « *Moi, Untel* » : une évidence première.

Selon Leguil<sup>586</sup>, psychanalyste, il n'est pas question d'assujettissement aux normes sociales mais plus d'une certaine façon d'animer les signifiants d'homme, de femme, obéissant plutôt à une logique de la rencontre.

Lacan parle de la façon dont le corps en tant que sexe entre dans le registre du symbolique. Le corps est accessible à l'occasion d'une adresse, d'une interpellation qui le constitue dira Butler<sup>587</sup>. Le genre comme perspective analyse le corps sexué dans le registre de l'incorporation des normes. Celles-ci donnent valeur d'humanité à certaines vies, à d'autres pas ; c'est l'arbitraire du « possible », du « vivable »<sup>588</sup>. La vulnérabilité ( en opposition au désir mélancolique) est en rapport avec la viabilité, impliquant donc la possibilité de résistance.

La psychanalyse peut penser comment le consentement est élaboré par des mécanismes psychiques spécifiques situés sur la scène de l'inconscient dans la formation du sujet. Il lui revient alors de penser ensemble la théorie du pouvoir et la théorie de la psyché, au delà de l'orthodoxie foulcadienne et psychanalytique.

---

<sup>584</sup> Paveau, 2010

<sup>585</sup> Althusser, 1965, p. 108

<sup>586</sup> Leguil, 2015, op.cit.

<sup>587</sup> Butler, 2004, p. 26, op. cit.

<sup>588</sup> Brugère, Le Blanc, 2009, op. cit.

## a7 Autonomie et leurre

Nous l'avons vu, il n'y a pas d'autonomie subjective absolue ; il s'agit donc d'imaginer une façon alternative d'exister avec les autres. Il y a une impossible coïncidence avec les normes. La lutte pour la reconnaissance – au sens hégélien - considère une autonomie renforcée comme condition d'une reconnaissance. Elle semble peu tenable dans le domaine des relations amoureuses et érotiques, « *aveugle qu'elle (cette position) est aux contradictions qui divisent le désir érotique et le font se retourner contre lui-même (...) C'est (...) l'autonomie qui charge de contradictions insurmontables le désir érotique moderne . (...) La conscience de soi découvre que sa propre identité d'être désirant implique de passer par un autre* »<sup>589</sup>.

Ainsi Illouz<sup>590</sup> conçoit ici une reconnaissance organisée au sein d'une vision économique des émotions. Selon elle, les modes thérapeutiques d'auto-contrôle ont de plus en plus mis l'accent sur l'autonomie par rapport à la reconnaissance. L'autonomie serait acquise quand le sujet peut comprendre le rôle joué par son passé. Ainsi les échecs sont envisagés comme l'irruption d'événements passés traumatiques ou non résolus, à maîtriser. L'amour de soi est au centre, sans attendre la validation de l'autre, niant la nature fondamentalement sociale de la valeur que l'on s'accorde. La fusion amoureuse deviendrait alors une menace à remplacer par un autre idéal : négociation entre deux moi adultes autonomes. Autonomie et capacité à préserver son intérêt personnel, avec calcul coûts-bénéfices : signe d'une bonne santé mentale, loin de l'immaturité.

Butler croise l'écrivaine Virginia Woolf autour de la conception d'un sujet qui n'est pas strictement autonome. La construction de récits cohérents et continus entretient l'autonomie subjective, impliquant une violence infligée aux autres. Dans *Mrs*

<sup>589</sup> Illouz, 2012, p. 252, op. cit.

<sup>590</sup> *ibid*

*Dalloway*<sup>591</sup>, on retrouve la notion de contrôle de soi comme norme sociale : être maître de ses actions. Le surmoi ne se contente pas de réprimer les désirs « meurtriers » mais se nourrit de ces désirs et reproduit leur férocité avec la même violence que celle employée à interdire. Dans *Les vagues*<sup>592</sup>, il est question de construction d'un « je » autonome, processus qui endure jusqu'à devenir insensible. Être exposé aux autres et dépendre d'eux précèdent la formation du sujet, une condition de vulnérabilité première émanant d'une « *impuissance première* » et d'une « *passivité qui précède le sujet* »<sup>593</sup>. Le bouleversement de la perspective à la première personne est pour elle une façon pénible dont « *nous sommes défaits par les autres* »<sup>594</sup>. Cela peut être d'être forcé d'adopter un état de passivité totale et aussi une dimension constructive à être défait. S'exposer à la présence d'un autre, c'est se mettre en danger. Suspendre la nécessité d'une identité de soi, d'une cohérence totale, d'une intégrité du « Je », c'est contrer une certaine violence éthique.

La question de l'autonomie psychique et de son rapport à la dépendance est complexe. Il n'y a pas de définition de celle-ci sans la référence à la dépendance de l'objet, dépendance qui n'est pas le contraire de l'autonomie - c'est l'hétéronomie - comme un point d'aboutissement où s'active une forme d'idéologie de la performance. Et la question de l'autonomie intéresse grandement la psychanalyse si elle veut penser le monde contemporain et continuer le travail théorique freudien. Également si elle veut accepter la double historicité du Symbolique et du Réel traumatique, ce qui implique de faire le deuil d'une autonomie absolue – qui ne peut qu'être imaginaire - de son objet de connaissance.

Ehrenberg<sup>595</sup> pense l'autonomie comme « autonomie comme condition » : la capacité pour le sujet de disposer par lui-même des conditions de son indépendance pour se gouverner soi-même en saisissant les opportunités de la vie sociale. Mais cela peut entériner le discours libéral où chacun est un entrepreneur de lui-même, confronté à la peur de ne pas être à la hauteur de cet impératif de liberté. Or, il faut des conditions de base et l'autonomie commandée n'est pas l'autonomie, elle devient injonction irréalisable, un nouveau mode de domination.

---

<sup>591</sup> Woolf, 1925

<sup>592</sup> Woolf, 1931

<sup>593</sup> Butler, 2005b, p. 31-32, op. cit.

<sup>594</sup> *ibid*, p. 23

<sup>595</sup> Ehrenberg, 2010



### **a8 Une rencontre clinique : Mme A., un corps lisse, sans traces**

Cette rencontre clinique me semble bien interroger l'autonomie et la question du genre comme performance ainsi que la nécessité d'incarner un genre avec ses attributs, l'apparence : réussir, produire un rapport sexuel normal, sans douleur, avoir une peau « lisse », fantasme d'autonomie, attachement et désir de normes, qui ont vocation à « lisser » la conduite. Elle interroge l'appareillage de jouissance : le corps comme surface où s'inscrivent les marquages : lifting, tatouages etc, corps comme objet du discours de la science, grâce aux technologies contemporaines, hors champ du désir. Le leurre d'autonomie subjective renvoie à la maîtrise-abandon-propreté : se débrouiller seule, où l'attachement à l'autre maternel reste ambivalent. Le symptôme de Mme A., c'est la brûlure au moment des rencontres sexuels avec son conjoint : un problème de jointure, de conjoint ?

Mme A. a 22 ans, elle est infirmière et est envoyée par son gynécologue. Elle souffre de douleurs majeures durant ses rapports sexuels et plus précisément de brûlures, n'entamant en rien une forte libido ; elle a consulté de nombreux gynécologues qui ne trouvent rien. Pour elle la réponse ne peut être que médicale mais se dit prête à mettre tout de son côté ; il y aura neuf rencontres entre nous. Elle a connu sa première histoire d'amour à 20 ans, avec un homme qui rapidement la trompera, et pas avant de se refaire la poitrine, un agrandissement des seins, rêvé depuis l'âge de 16 ans de façon obsessionnelle ; c'est à cet âge là aussi qu'elle aura ses premières règles, tant attendues non par elle mais par sa mère qui s'en inquiète, mère avec laquelle une relation fusionnelle la rattache.

Son rapport à son corps est complexe : elle ne supporte pas d'être vue nue par son mari, sa deuxième histoire d'amour, et évoque sa souffrance de ne pas avoir un corps « lisse ». Ce qu'elle entend par là est qu'elle constate des petites marques sur sa peau,

elle n'en dira pas plus mais le signifiant « lisse » reviendra plusieurs fois. « Un corps de femme c'est pas beau » dira-t-elle. Elle apparaît comme une jeune femme jolie, d'allure plutôt adolescente, sans jamais de décolleté mais des jupes extrêmement courtes, discours sans aspérités, plutôt lisse. Son unique désir : avoir des rapports sexuels normaux et un enfant, « comme tout le monde ». Sa rencontre avec son conjoint l'a contrainte à quitter sa région, sa famille et son travail ; ce choix lui semble parfois ambivalent, parfois cornélien ; « Quitter ma mère, c'est parfois insupportable, on se parle au téléphone plusieurs fois par jour, elle sait tout de moi et ne désire qu'une chose, que mes problèmes sexuels soient résolus au plus vite ». Ce qui la marque fortement dès notre deuxième rencontre, c'est d'avoir fortement pris conscience de son rejet de la dépendance, un insupportable, vouloir s'en sortir seule, dont elle dit ne tirer aucune glorification ; d'ailleurs elle entend souvent « accepte d'être aidée, de déléguer ». Elle désire donc en saisir davantage sur cet impératif d'autonomie et dès cette rencontre, elle téléphonera à sa mère à ce propos : oui petite, elle désirait être souvent seule, se débrouiller, être autonome, puis un coup de fil de sa mère le lendemain : « C'est plus compliqué, en fait tu comptais toujours sur moi, pour toute décision », discours paradoxal, ambivalence, lutte contre la fusion, un frère jaloué, la disparition dans l'autre ?

Elle n'a connu qu'un seul rapport sexuel sans douleur, impromptu : « Il est sorti avant l'éjaculation ». Sinon, plus le rapport sexuel est long, plus la douleur est grande mais précisément quand il se retire ; le rituel est d'aller rapidement se laver, espérant que la brûlure disparaîtra ; en général elle dure deux heures, temps où son conjoint, d'allure quelque peu « féminine », aide soignant de profession, reste à ses côtés, tentant d'alléger sa culpabilité et la sienne, évoquée l'unique fois où je les rencontre ensemble. Mon invitation, voire mon autorisation à la possibilité de s'abstenir de la pénétration, si douloureuse, pour un temps, semble la déconcerter puis rapidement l'alléger. Elle évoque les paroles du père depuis petite : « tu es à moi » et se rappelle sa frayeur à l'idée de lui présenter son conjoint, à 21 ans ; elle se souvient d'un état de dégoût, enfant et adolescente, envers son père : « C'était physique ». Sa main fréquente dans le pantalon, à aucun moment, ne pourra être parlée : « C'était comme un tic pour lui, chacun a ses habitudes », un marquage, trace indélébile ? A notre septième rencontre, avant même de prendre place, elle prononce le mot de « Nirvana ». Son gynécologue lui a injecté du

botox\*<sup>596</sup>. Après le rapport sexuel qui suivit, la douleur fut acceptable dit-elle, car pour la première fois elle connut l'orgasme au moment de la pénétration. Ensuite, durant nos deux dernières séances, elle évoquera sa « gestion » de la douleur, moins longue, une demi heure environ, pendant laquelle elle s'agit dans l'action : nettoyage, cuisine, téléphone etc.

A sa dernière séance Mme A. énonce : « on arrête, je vais très bien, les douleurs sont là mais c'est supportable, le botox\* tous les 6 mois, l'aidera pense-t-elle. Elle pose un autre regard, semble faire avec, se sent un peu plus inventive, expérimente des positions différentes. Son conjoint aurait aimé qu'elle continue le travail thérapeutique, elle, n'en voit pas l'utilité.

## **a9 Le dispositif de pouvoir**

La question des rapports entre le pouvoir et le sexuel est depuis longtemps au centre de la pensée analytique, par exemple à travers la problématique du sadisme et du masochisme. Butler parle de la vie psychique du pouvoir. Pour elle, la notion d'attachement - venant de la psychanalyse - des objets parentaux, permet une analyse du pouvoir. Influencée par Foucault, elle affirme qu'il n'y a pas de position en dehors du pouvoir mais plutôt des résistances. « ( Des résistances) « *possibles, nécessaires, improbables, spontanées, sauvages, solitaires, concentrées, rampantes, violentes, irréconciliables, promptes à la transaction, intéressées ou sacrificielles* »<sup>597</sup>. Elle propose une analyse du pouvoir, impliquant le corps et l'inconscient comme « non lieu » du refoulement et de la résistance. Elle dessine un espace à problème, sans réponses

---

<sup>596</sup> Toxine botulique utilisée pour traiter entre autre le vaginisme, affection douloureuse de la vulve et du vagin

<sup>597</sup> Foucault, 1976b, p. 126, op. cit.

simples. En jeu sont les notions de pouvoir, de symbolique, de désir, de reconnaissance, de loi et d'interdit<sup>598</sup>.

Les relations de pouvoir se tissent à l'ordre social comme allant de soi, rejetées dans la sphère de « la vie privée ». Le genre constitue pour Bertini la première technologie du pouvoir qui influe directement sur la construction de nos savoirs et de nos représentations. Il s'agit de savoir que faire de ce que le genre fait de nous<sup>599</sup>.

Les identités de genre adhèrent aux structures de pouvoir, qui solidifient et figent les significations, refusent l'ambiguïté, la confusion, le manque d'indices, l'incertitude du désir, la spontanéité. La critique du rapport de pouvoir ne peut se faire selon Butler que s'il y a prise en compte de la désirabilité, de l'attachement aux normes, impliqué dans l'identification. L'assujettissement n'est donc pas qu'exercice de domination, mais aussi une forme de pouvoir qui produit le sujet. Il exploite le désir d'existence, toujours conférée depuis un ailleurs. Il s'agit de dépasser la conception où le sujet, extérieur et antérieur au pouvoir, intériorise les injonctions et s'attache à la subordination. Il est produit par une dépendance fondamentale envers un pouvoir qui le précède et initie son action ; son consentement est donc la condition même de son émergence en tant que sujet. « Tu es une fille » : à la fois soumet et initie l'attachement à une identité fondée sur le sexe : l'identité de genre, ainsi le genre est une norme. Avec la notion de genre en tant que « *répudiation de l'attachement homosexuelle* »<sup>600</sup>, elle explore les zones obscures de la conscience : entre désir d'être et désir de normes, besoin d'être assujetti et possibilité de résister, soumission et maîtrise, culpabilité et créativité. Ce ne sont pas des couples de contraires mais des pôles unis par un mouvement d'oscillation perpétuelle - basculement de l'autonomie dans l'assujettissement et l'inverse - caractérisant le sujet en devenir. La limite est toujours mince et fragile ; le sujet y apparaît toujours en excès de lui-même, à la fois produit et producteur des identités qui le figent. Ainsi l'ambivalence, c'est tout l'espace du possible, pas seulement l'écart qui met le sujet à distance de son identité sexuelle, mais davantage l'écart lui interdisant de se confondre avec « le déjà là », pour tendre vers un « encore à venir ». Butler interroge ces pouvoirs qui nous forment et nous annihilent de l'intérieur, leur subtilité, en tant qu'ils supposent cela même qu'ils dénie : la puissance du corps et de l'inconscient. Elle rend perceptible ce

---

<sup>598</sup> Butler, 1997, op. cit.

<sup>599</sup> Bertini, 2009, op. cit.

<sup>600</sup> Butler, 2000, op. cit.

lieu invisible où le désir se fait loi, où le sujet répète ce qu'il rejette. Pour cela, elle se nourrit d'Hegel, Nietzsche, Althusser, Foucault, la psychanalyse, avec la mélancolie comme structure fondamentale du sujet refusant son identité.

Macherey<sup>601</sup>, avec Foucault, s'inquiète de la puissance et de l'immanence des normes et pose la question : d'où tirent-elles leur pouvoir ? Comment agissent-elles ? Il invite à penser toujours sur fond de normativité ou normalisation plus que de normalité. Pour lui, la force des normes ne serait pas un pouvoir ou des contraintes externes, mais une puissance : une dynamique avec simultanéité de la cause et de l'effet ; puissance en vertu de laquelle elles se produisent elles-mêmes et définissent leur allure au fur et à mesure qu'elles agissent. Il décrit les conditions pour l'invention de nouvelles formes avec l'idée d'une inventivité de la norme . Pour lui, la norme n'est pas n'importe quelle règle - même si celle-ci peut devenir norme - elle n'est pas du côté du « pas permis » ou interdit, elle est non restrictive, ni moyenne ni réglementation. Le pouvoir ne préexiste pas à l'ensemble des effets qu'il produit, la norme n'est donc pas limite toute tracée.

Pour Foucault<sup>602</sup>, la norme est un instrument du pouvoir disciplinaire, s'ajoutant à d'autres pouvoirs tels celui de la Loi, la Parole, le Texte, la Tradition. Il la conçoit comme processus de dressage et de correction, comme entreprise de subjectivation, entraînant la constitution d'une subjectivité. Le pouvoir exercé sur le mode des relations parentales a servi de modèle au pouvoir politique. Il est possible de dénaturiser les représentations du pouvoir psychique lui-même. La loi est structurante, elle change . Il y a épreuve subjective de par les transformations sociales qui désorganisent les articulations même de la subjectivité.

Tort<sup>603</sup> évoque, à propos de la formation historique qu'est le Père - nom d'une solution, d'une formation historique - un arrangement des rapports de sexe et de pouvoir. La perte des pouvoirs réels du père fut compensée selon lui par la montée de la « fonction paternelle ». Le père est confiné dans le symbolique, perpétuant ainsi nostalgiquement les ressorts d'une société d'antan (cf chapitre b4-1, Le père. Le nom d'une solution, p.217).

---

<sup>601</sup> Macherey, 1989

<sup>602</sup> Foucault, 1976a, 1978, op. cit.

<sup>603</sup> Tort, 2005, op. cit

## a10 Le concept de performativité

Le performatif c'est le « pouvoir suprême ». Nous sommes « faits » par des mots, par des paroles ou de la voix. Austin nous a révélé cette dimension de la parole qu'est la fonction performative, le « performatif, fonction du langage »<sup>604</sup>. Il met en évidence les fonctions « illocutoires et perlocutoires » des messages au delà de leur sens immédiat, certains énoncés étant en eux-mêmes l'acte qu'ils désignent, réalisant immédiatement ce qu'ils énoncent. On peut avancer deux acceptations complémentaires du mot performatif : l'une théâtrale, c'est la performance qui produit rétroactivement l'illusion d'une essence, le genre n'est pas exprimé par des gestes ou des discours ; l'autre linguistique, l'idée que nous sommes assujettis au genre dans lequel le langage nous désigne.

Pour Butler<sup>605</sup>, le genre n'est pas quelque chose qu'on a ou qu'on est, mais qu'on fait. Elle rejette la conception du corps comme lieu d'expression d'un soi, d'un sujet autonome et achevé. Si les corps sont façonnés par les systèmes de pouvoir, il s'agit de s'intéresser à la façon dont les discours donnent corps, se matérialisent. Ici intervient l'incorporation des normes et l'énoncé performatif : la dimension du discours qui a la capacité de produire ce qu'il nomme. La performance du « drag » par exemple est pour elle une parodie de ce processus d'incorporation de la norme de genre ; une figure-limite, de la marge, qui ne fournit pas « *le modèle de vérité du genre (...) pas un modèle pour la capacité d'agir en politique* »<sup>606</sup>. Ainsi le genre ne serait pas une simple invention de soi soluble dans la logique de marché. Elle conçoit la performativité du genre comme une interpellation sociale s'effectuant avant même la naissance. Par exemple à l'échographie, « c'est une fille » est un énoncé « performatif » ; il fait ce qu'il

---

<sup>604</sup> Austin, 1990

<sup>605</sup> Butler, 1990

<sup>606</sup> Butler, 1990, p. 45, intro 1999, op. cit.

dit, il fait « des sujets genrés »<sup>607</sup>. Pour elle et Foucault<sup>608</sup>, ces actes, par leur prolifération, sont susceptibles d'engendrer des effets qui l'excèdent. « Homme », « Femme » ne seraient donc que de simples performatifs, autrement dit l'effet d'un « acte de discours qui fait advenir à l'être ce qu'il nomme ». Le genre est performatif, « *il constitue l'identité qu'il est censé être* »<sup>609</sup>. Ainsi le corps genré est « performatif » dans le sens où il n'y a pas de statut ontologique indépendamment des différents actes qui constituent sa réalité. Avec le concept de performativité - performance du genre, elle analyse en détails le processus d'intériorisation des normes, des codes dominants d'intelligibilité, et aussi les modalités discursives de cette intériorisation, de cette incarnation des normes. Alors le genre serait l'ensemble des pratiques disciplinaires mais aussi d'actes discursifs, il n'a aucune efficacité sans sa propre réitération. « *Le genre c'est la stylisation répétée des corps* »<sup>610</sup>.

C'est dans cette injonction à la répétition du même que le rapport de genre est un rapport social. Butler évoque l'aspect performatif du genre ; celui-ci n'est pas exprimé par des actions, gestes ou discours produisant l'illusion d'une essence, mais la performance produit rétroactivement l'illusion d'un noyau interne lié au genre. C'est la répétition des pratiques du corps de l'enfant en présence de l'adulte qui institue le genre. Sa réflexion sur la performativité du genre est liée à une lecture de Foucault, à son idée que la norme a un double aspect : la psyché se forme par l'intériorisation des normes, et l'institution sociale des normes a une initiative dans la manière dont se produisent les règles sociales. « *Entre normativité et normalisation, il y a tout un jeu complexe*<sup>611</sup> ».

Le néologisme foucaultien « la performativité » serait pour Prokhoris<sup>612</sup> plus à entendre comme capacité d'invention et non de mise en ordre des représentations et des choses. L'incorporation des normes est permise par une répétition indéfinie d'énoncés et d'actes. Les discours normatifs instituent donc des corps genrés capables d'effectuer eux-mêmes d'autres actes performatifs rendant leur corps conformes, viables, lisibles, interprétables. Butler s'oppose ici à nouveau à Bourdieu, qui rapporte les actes de langage au contexte social, subordonnant la force du performatif au pouvoir social.

<sup>607</sup> Butler, 1993, p. 232, op. cit.

<sup>608</sup> Foucault, 1975, op. cit.

<sup>609</sup> Butler, 1990, p. 96, op. cit.

<sup>610</sup> *ibid*, p. 109

<sup>611</sup> David-Ménard, 2015, op. cit.

<sup>612</sup> Prokhoris, 2000, op. cit.

Pour Derrida au contraire, la performativité repose sur une « mise en scène de légitimité », sur la production d'une autorité crédible<sup>613</sup>, et en ce sens se dissémine à l'infini en des transformations qui se conforment aux normes de la crédibilité sans jamais y coïncider avec elles Butler isole ici le concept de « *réinscription* »<sup>614</sup> proposé par Derrida. C'est en effet dans la rupture entre le performatif et son contexte que gît la promesse de « *resignification subversive*<sup>615</sup> ». Par exemple la réappropriation d'un discours de haine au profit d'un « *discours insurrectionnel* ». La déclaration « Je suis homosexuel » est interprétée comme une sollicitation : « Je vous désire sexuellement », dotée du pouvoir contagieux du tabou. La figure – métonymique - de la contagion irrigue les règlements et Butler donne l'exemple des militaires américains avec le dévoilement ou pas de son homosexualité. Rappelons que la censure n'est pas seulement privation mais aussi contribution à la construction du sujet. L'assujettissement et la normalisation ne constituent jamais pleinement le sujet. Les gestes et les actes par lesquels le pouvoir manifeste ses effets ont toujours besoin d'être répétés<sup>616</sup>.

Pour Lacan<sup>617</sup>, c'est différent, la répétition, résistance du sujet à la loi, ne fait jamais que la perpétuer. C'est l'impossible qui cause la répétition, c'est un impossible à répéter qui se répète. L'objet « petit a » - « la plus-value, le plus de jouir », l'instrument du psychanalyste - fonctionne dans la perlaboration des concepts psychanalytiques de la répétition, du transfert et de la scansion. Ici le performatif réalise ce qu'il énonce, et de plus, il le réalise à partir de rien. Il relève de la compréhension immédiate, pré-conceptuelle, antérieure à toute connaissance réfléchie.

## B La question du symbolique

<sup>613</sup> Butler, 2004, p. 235, op. cit.

<sup>614</sup> *ibid*, p. 226

<sup>615</sup> *ibid*, p. 244

<sup>616</sup> Butler, 1997, p. 149, op. cit.

<sup>617</sup> Lacan, 1964, 1971-72, op. cit.



## **b1 Lois transcendantales, ordre symbolique immuable ?**

### **Loi symbolique comme loi sociale**

*« Si l'ordre symbolique entendu comme prescriptif nous obligerait à penser le monde sous la forme de catégories figées et immuables, ni l'histoire, ni l'art, (...) ni aucune création n'aurait pu advenir »<sup>618</sup>.*

*(...) « Or nous voyons que c'est à cela même que la loi peut parvenir, c'est-à-dire énoncer des absolus pour tous, et pour tous les cas, comme un homme arrogant et ignare qui ne permettrait à personne de rien faire contre ses ordres ni de lui poser des questions, ni même, si quelque chose de nouveau survenait, de faire mieux que ce que postule la loi en dehors de ses prescriptions »<sup>619</sup>. Cette loi, serait-ce le Surmoi en tant qu'il est à la fois « la loi en tant qu'incomprise et la loi en tant qu'obtus » ?<sup>620</sup>*

« Ordo » en latin signifie le rang, puis l'ordre de bataille, ayant à voir avec la géométrie des relations. Manifeste-t-il la faculté de différencier, de séparer, comme universelle ? Le langage préexiste-t-il à l'ordre ou bien est-il lui-même ordre, aptitude à nommer et classer en même temps ? S'il n'y pas de nature humaine, alors une définition d'une nature humaine au moyen de la différence des sexes et du genre serait caduque.

La transformation des rapports entre les sexes entame l'ordre social et aussi l'ordre symbolique. Faire place à une autre organisation du symbolique n'implique pas son effondrement. Il n'est pas ruiné mais élargi. (...) *car le symbolique n'est pas un Nom mais un Verbe qui fait phraser. Parler (...) c'est faire appel à des signifiants et les déplacer tout à la fois »<sup>621</sup>.*

Pour les psychanalystes « orthodoxes », l'« ordre » symbolique est ce qui nous structure. Il y aurait souffrance d'avancer sans références, passer sa vie à réinventer,

<sup>618</sup> Askofaré, Déc. 2007, p. 8, op. cit.

<sup>619</sup> Platon, Traduction de Castoriadis, 1986, p. 158, « Sur le politique de Platon », Ed. Seuil

<sup>620</sup> Askofaré, 2007, p. 5, op. cit.

<sup>621</sup> Collin, 2003, p. 6, op.cit.

disent-ils. Pourtant Lévi-Strauss nous rappelle que : « *Ce n'est pas le symbolique qui soutient nos sociétés, mais elles qui(main)tiennent à bout de bras un symbolique déchu, rendu obsolète par les exigences d'un réel fragmentaire et complexe (...) et laisse au désordre, au bruit et au hasard le soin de l'organiser en équilibres précaires et instables* »<sup>622</sup>. Pour « une certaine psychanalyse », la configuration dissymétrique dans la différence sexuelle est la condition même de la vie psychique, dans la mesure où elle engendre à la fois du désir et la limitation de ce désir, nous contraignant à « civiliser » nos pulsions. Et le prétexte que la différence des sexes a pu engendrer de l'inégalité ne devrait pas selon certains remettre en question l'ordre symbolique. Le plaisir pratiqué sans entraves ne semble pas résoudre la question du désir. Pour désirer, il faut être dans une dynamique de choix, de positionnement, être confronté à des enjeux, disent-ils. La différence des sexes jouerait au profit de cette dynamique. Le symbolique serait lié à la différence des sexes, tant celle-ci structure la vie en groupe et notre psychisme ; l'identité sexuée serait peut-être le dernier lieu de combat contre la « dépressivité » actuelle. Nous serions pris dans un système symbolique, un ensemble de représentations et de lois qui nous dépassent et nous précèdent. Relèveraient aussi du symbolique l'ordre des générations, les fonctions paternelle et maternelle, l'interdit de l'inceste. Dans la notion de symbolique, l'important serait selon certains qu'il y ait des choses que nous ne choisissons pas : être doté d'un corps d'homme, de femme, qui a des effets, nous plaçant d'emblée du côté du manque et de l'altérité, devant nous situer par rapport à un autre du même sexe et du sexe opposé, dans un rapport de séduction, d'identification et de rivalité.

Pour Butler, si la loi est conçue comme structure antérieure et transcendante aux manifestations sociales, politiques et historiques, alors le symbolique est une force ne pouvant être modifiée et subvertie sans la menace de la psychose ou la perversion. Si la loi est quelque chose de vécu et constamment réitéré de façon immanente aux relations de pouvoir, alors la possibilité de modification et de subversion du symbolique existe, n'entraînant pas une menace pour la culture. Une certaine déstabilisation des frontières rigides et fixes de l'identification et du désir peut entraîner d'autres formes de construction du genre qui peuvent cohabiter. La différence des sexes est figée dans les

---

<sup>622</sup> Lévi-Strauss, 1950 , p. 22

discours ontologiques - ontologisation - de la loi. Il s'agirait alors de redéfinir la norme symbolique et de dé-ontologiser les discours.

*« Pour que soit pensable une telle resignification du symbolique, il faudra en transformer la définition et l'appréhender comme la régulation temporelle de la signification et non comme une structure quasi permanente »*<sup>623</sup>. D'où une reformulation continuelle de la loi. Notons le paradoxe de l'assujettissement du sujet qui veut résister à ces normes en étant capable de le faire en vertu de celles-ci, voire est produit par elles<sup>624</sup>. Par exemple, la question de l'homoparentalité, plus qu'un impensable symbolique, nous invite à de nouvelles interrogations sociétales impliquant d'être pensées autrement. L'ordre symbolique d'où l'on déduirait un « ordre sexuel », dont l'impératif catégorique serait le modèle dominant de l'hétérosexualité, position anhistorique, peut être mis en cause par les pratiques sociales.

La psychanalyse serait-elle la gardienne de la " loi symbolique " ? Nombre de discours veulent nous en persuader. *« Car c'est la différence des sexes, dont la psychanalyse est supposée détenir la raison, qui serait l'alpha et l'oméga de notre humanité (...). Homme ou femme, il faudra donc qu'on se le tienne pour dit, et qu'on ne méconnaisse pas la " vérité " de l'ordre sexuel. Cet ordre pourtant est-il autre chose que l'effet, normatif, de certaines relations de pouvoir que l'on se garde bien d'interroger ? »*<sup>625</sup>.

L'ordre symbolique englobe des cadres rituels, juridiques, signifiants, qui sont appelés en permanence à être retravaillés, à se modifier ou à mourir. Il impliquerait que la différence sexuelle est située aux « racines anthropologiques » de la culture, avec des dispositifs institués d'alliance et de filiation, induisant de graves conséquences telles l'exclusion de certaines familles. Chaque société « bricole » son propre ordre sexuel nous rappelle Levi-Strauss<sup>626</sup>. Par exemple chez les inuits, il existe un troisième sexe où les enfants « chevauchent la barrière des sexes ». Nous sommes toujours prêts à naturaliser et à ériger en vérités universelles nos croyances. Le trajet, la circulation de la sexualité ou la façon d'aimer ne sont pas en droite ligne du sexué au sexuel - qui est lui en foisonnante extension - exigeant la soumission à la loi symbolique de la différence

<sup>623</sup> Butler, 2009, p. 36, op. cit.

<sup>624</sup> *ibid*, p. 30

<sup>625</sup> Prokhoris, 2000, p. 11, op. cit.

<sup>626</sup> Levi-Strauss, 1950, op. cit.

sexuelle. Et du symbolique l'on peut mourir.

*« C'est en tant que la fonction de l'homme et de la femme est symbolisée (...) qu'elle est littéralement arrachée au domaine de l'imaginaire pour être située dans le domaine symbolique, que se réalise toute position sexuelle normale, achevée. C'est à la symbolisation qu'est soumise, comme une exigence essentielle, la réalisation génitale – que l'homme se virilise, que la femme accepte, véritablement, sa fonction féminine »<sup>627</sup>.*

Le paradoxe est que les discours naturalistes de l'identité peuvent se passer d'une référence primaire à la Nature et lui substituer un Ordre tout aussi impérieux : l'Ordre Symbolique. L'invocation du symbolique est liée à la hantise d'une confusion généralisée, qui dit que tout ne se vaut pas, ce qui est vrai mais n'implique pas que les dispositifs de cet « ordre symbolique » soient immuables, sinon l'ordre symbolique et l'ordre sexuel d'une époque iraient un peu trop main dans la main<sup>628</sup>.

Foucault est souvent réticent à l'égard de Freud et de la psychanalyse, lui apparaissant comme *« l'effort théorique pour réinscrire la thématique de la sexualité dans le système de la loi, de l'ordre symbolique et de la souveraineté »<sup>629</sup>*. Selon lui, Freud convoque *« autour du désir tout l'ancien ordre du pouvoir »<sup>630</sup>*, celui du père, de la sanguinité de l'alliance etc, mais la réflexion freudienne est plus nuancée.

Roudinesco regrette que les deux figures centrales de la psychanalyse soient incarnées par Oedipe et Hamlet, deux parricides dont l'un incestueux. Et pourquoi pas Antigone, demande-t-elle ? Elle symbolise le refus d'obéir à l'ordre de son beau-père Créon, qui institue sa propre loi humaine. Elle fait de la désobéissance, portée par le principe féminin, le moyen d'accès au symbolique, au monde de significations communes<sup>631</sup>. Butler, à propos d'Antigone<sup>632</sup>, se réfère à Hegel et « l'ordre éthique » : sphère de la participation politique mais aussi des normes culturelles viables. Selon elle, Antigone est sous l'effet d'une condamnation fatale du fait d'avoir mis un terme au tabou de l'inceste qui articule la parenté et le symbolique. Elle défie l'édit de l'état, mais aussi celui de porter trop loin l'amour pour son frère. La lecture d'Antigone de Lacan<sup>633</sup> est

<sup>627</sup> Lacan, 1955-56, p. 200, op. cit.

<sup>628</sup> Tort, 2005, op. cit.

<sup>629</sup> Foucault, 1976b, p. 197, op. cit.

<sup>630</sup> *ibid*, p. 102

<sup>631</sup> Roudinesco, 2002

<sup>632</sup> Butler, 2000, op. cit.

<sup>633</sup> Lacan, 1959-60, chapitre 1, p. 3

différente et peut se comprendre comme bordant l'imaginaire et le symbolique, comme figure de l'entrée dans le symbolique : sphère des lois et des normes gouvernant l'accès au discours, à la discursivité. Ainsi la relation de parenté se présente ici en tant que normes symboliques séparées du social. Son désir ne peut conduire qu'à la mort car elle cherche à défier les normes symboliques. Les lois non écrites auxquelles se réfèrent Antigone, sans origine claire, sont-elles du côté d'un ordre symbolique, une alternative symbolique ou imaginaire se demande Butler<sup>634</sup> ?

Lacan théorise le symbolique avec une dette envers Levi-Strauss : la fonction symbolique est toujours déjà là. Mitchell appelle le symbolique lacanien : « *Loi universelle et primordiale* »<sup>635</sup>. Pour Lacan le statut de la loi, c'est celui donné au phallus, la place symbolique du père. Mais pour Butler, la différence entre symbolique et loi sociale ne tient pas car le symbolique lui-même est la sédimentation des pratiques sociales ; elle ne tient pas également parce que les changements radicaux dans la parenté exigent une réactualisation des pré-supposés structuralistes de la psychanalyse, et donc de la théorie du genre et de la sexualité<sup>636</sup>. « *Je suggérerai que la relation entre position symbolique et norme sociale doit être repensée* »<sup>637</sup>.

Ainsi le symbolique comme loi inflexible prend place à l'intérieur d'un fantasme de la loi vue comme autorité insurpassable. Lacan en ferait-il un symptôme ? Ainsi limité, le symbolique ne peut reconnaître la contingence de sa propre structure qu'en désavouant la possibilité de toute altération substantielle dans son champ d'opération. « *Il y a un circuit extérieur au sujet, et lié à un certain groupe de support, d'agents humains, dans lequel le sujet, (...) son destin, est indéfiniment inclus* »<sup>638</sup>. Ces signes, énoncés par des sujets mais ne provenant pas des sujets qui les disent, arrivent en tant que « *ce discours de l'autre (...) c'est le discours du circuit dans lequel je suis intégré (...) « Je suis chargé de le transmettre dans sa forme aberrante à quelqu'un d'autre* »<sup>639</sup>. Lacan comprend le legs symbolique comme une exigence et une obligation.

Quand Hyppolite se plaint auprès de Lacan que pour ce dernier, « *la fonction symbolique est (...) une fonction de transcendance, en ce sens que, tout à la fois, nous*

<sup>634</sup> Butler, 2000, op. cit.

<sup>635</sup> Mitchell, 1974, p. 370

<sup>636</sup> Butler, 2000, p. 28, op. cit.

<sup>637</sup> *ibid*, p. 38

<sup>638</sup> Lacan, 1954-55, p. 123

<sup>639</sup> *ibid*, p. 112

*ne pouvons pas y rester, nous ne pouvons pas en sortir* »<sup>640</sup>, Lacan répond : « *Si la fonction symbolique fonctionne, nous sommes à l'intérieur. Et je dirai plus - nous sommes tellement à l'intérieur que nous ne pouvons en sortir* »<sup>641</sup>. Pourtant, nous ne sommes pas, ou pleinement « en dedans », ou pleinement « en dehors » de la loi symbolique. Ainsi chaque fois que le symbolique apparaît, ce serait en tant que fonction universelle. Lacan note que les instances symboliques fonctionnent au-delà des différences au sein des sociétés en tant que structure d'un inconscient radicalement irréductible à la vie sociale<sup>642</sup>. Mais il recommandait de laisser derrière nous une pratique réactionnaire de la psychanalyse, qui procède par l'exaltation du symbolique véhiculé par la tradition<sup>643</sup>.

Bertini<sup>644</sup>, philosophe, tente de défaire l'ordre symbolique qui soutient le genre, en convoquant de multiples disciplines pour construire un nouveau paradigme de société. Elle s'attache à démonter les processus de fabrication du genre, de l'assignation au rôle de femme ou d'homme. Elle récuse l'ordre symbolique unique et homogène, pour aller vers l'intégration d'une multitude d'ordres symboliques, définissant l'ordre symbolique rigide comme l'ensemble des lois, règles, normes, interdits et tabous qui gouvernent et codifient les stratégies de sociabilité ; celles-ci sont censées exprimer alors les fondamentaux universels de l'humain. Pour elle, le système de la différence sexuelle ne sert qu'à étayer celui de l'inégalité des sexes à travers le dispositif puissant de l'ordre symbolique, fondateur et transcendant, sacré, véritable théologie pratique. Système comme processus d'assujettissement, n'étant rien d'autre que notre société elle-même en tant qu'elle tente de se donner un fondement. Le contresens est que l'ordre symbolique est éminemment culturel, pur produit de l'économie du signe, il masque ses origines en s'affirmant comme le produit de la (re)naturalisation du fait social. Toute définition est clôturée sur ses propres présupposés idéologiques de transcendance, de vérité et de morale. L'ordre symbolique selon Bertini serait « *l'ultime effort par nos cultures pour hisser au-dessus d'elles un impensé - Lacan dirait un inconscient - un point aveugle (...) au confluent tumultueux des dispositifs et des discours* »<sup>645</sup>.

<sup>640</sup> *ibid*, p. 51

<sup>641</sup> *ibid*, p. 43

<sup>642</sup> *ibid*, p. 43

<sup>643</sup> Miller, 2004, op.cit.

<sup>644</sup> Bertini, 2009

<sup>645</sup> *ibid*, 2009, p. 4

Les études de genre nous invitent à ne pas confondre la différence biologique avec les usages qui en sont faits. Le symbolique ne signifie rien par lui-même. Ni les lois, les normes, les valeurs qui les guident n'épuisent l'ordre symbolique, il est toujours à faire, à manifester, à recommencer, ouvert et irréprésentable. Nul ne saurait en être le garant car il n'y a rien à garantir, à défendre, à soutenir qui ne nous soutiennent déjà nous-mêmes. Il fait advenir le sens comme errance, en quête de toutes les déterminations provisoires possibles ; il est à la fois nécessaire et indétermination pure. En tant que tel, il ne prescrit rien, ne nous assigne à aucun devoir-être, ne promeut aucun modèle, aucun idéal-type régulateur.

Selon Lacan dès les années cinquante, le grand récit de l'ordre symbolique désigne ce qui fonde l'identité de tout sujet, à travers la triade RSI (Réel, Symbolique, Imaginaire). La castration, c'est-à-dire la reconnaissance par le sujet de l'assujettissement à l'ordre du signifiant, fonctionne comme entrée dans l'ordre symbolique, à l'inverse de l'imaginaire, production de sens propre à chacun. Le père séparateur est désigné par Lacan sous l'expression « le Nom Du Père ». Selon Tort<sup>646</sup> la théorie lacanienne de l'ordre symbolique est érigée en « dogme paternel ». La prévalence du père, séparant l'enfant de la mère, pensée comme abusive et toute puissante, signe l'entrée dans le monde symbolique régi par le principe masculin. Elle permet aussi au sujet de se constituer une identité sexuée, et une seule, la filiation étant l'autre nom de l'ordre symbolique. Le père est alors médiateur du symbolique : « le Nom Du Père ». Cet ordre symbolique repousse les femmes du côté de l'in-différencié, avec la peur ancestrale de son retour, maintenant la différenciation des sexes active par le dispositif du genre. Il efface toute trace de la société instituante de la vie humaine pour une société instituée. Il n'y a d'humain que dans le cadre de la règle, mais pas que dans le cadre de cette règle là et de cet ordre là. La diversité biologique des sexes n'est pas niable ; c'est ce que chaque société et culture font de cette diversité, la manière dont elles l'interprètent en la réduisant à deux opposés complémentaires. La différence des sexes porte les traces du bricolage symbolique qui lui a donné naissance. Même théorique, ce bricolage est toujours une pratique, un discours qui énonce les conditions de son opérativité, nous rappelle Foucault.

---

<sup>646</sup> Tort, 2005, op. cit.

L'invention d'un modèle unique et bipolaire de la parentalité assimile chaque pôle du genre à une régularité structurante et universelle du psychisme humain. Le système formé par le dispositif de la hiérarchisation des sexes et le discours de l'ordre symbolique ont longtemps constitué le principal opérateur social, culturel et politique. Actuellement les nouvelles parentalités par exemple se réorganisent autour d'une multitude d'axes et non d'un qui serait central. « *La notion d'ordre se complexifie pour laisser place à une fragmentation d'ordres. L'ordre symbolique n'est qu'un ordre social qui ne dit pas son nom* »<sup>647</sup>.

## **b2 Historicité**

« *Toute connaissance est le produit d'une situation historique, qu'elle le sache ou non . Mais qu'elle le sache ou non fait une grande différence* »<sup>648</sup>.

Toute théorie est fille de son temps. La psychanalyse, comme tout savoir, est constituée historiquement. Elle n'est pas le garant de la norme, elle n'est pas un ensemble de prescriptions morales. La généalogie des normes d'existence donne à percevoir l'historicité des normes, donc des données contingentes, nous rappelle Prokhoris.

Lacan évolue beaucoup de 1938 à 1978, mais pas vraiment dans la reconnaissance d'une dimension véritablement historique des structures. Si le Père est en déclin, catastrophe subjective disent certains, c'est qu'il représente bien une fonction historique, cédant sa place, nous rappelle Tort (cf chapitre b4-1. Le père, p.217). On y trouve une fonction sociale, une histoire des systèmes de pensée et des savoirs. Alors il s'agit de

<sup>647</sup> Bertini, 2009, p. 20, op. cit.

<sup>648</sup> Delphy, 1998, p. 277, op. cit.



questionner comment on y a identifié des fonctions psychiques.

Fraisse<sup>649</sup>, philosophe, à propos de «l'égalité dans la différence», prend en compte l'historicité de la différence, comme produite, opératrice et productrice d'histoire<sup>650</sup>. Le genre est un ensemble de codes, de signes, d'emblèmes et d'attributs culturels. Dans la « fabrique du genre » - la version de la sexuation comme réalisation de l'ordre de la « différence » - l'historicité rend compte de l'effet de l'inconscient, l'effet des relations d'emprise. Et pointer les inscriptions des postures de « femme », « homme », « mère », « père », « féminin », « masculin » dans les positions historiques et culturelles des femmes, des hommes et de leur corporalité, c'est déjà les déconstruire.

C'est dans les rapports historiques de domination que se sont forgés le caractère féminin et masculin, de telle sorte que le genre est le résultat de cette histoire et non pas dans une concordance avec la réalité biologique.

### **b3 L'ordre sexuel**

L'ordre sexuel n'est pas un ordre naturel mais inconscient, au sens où l'assujettissement à l'ordre sexué plonge ses racines dans l'inconscient. Il s'agit de questionner un ordre sexué donné comme le socle d'un ordre sexuel, gouvernant nos existences : sexuation et sexualité se trouveraient ordonnées l'une à l'autre selon un schéma d'assujettissement mutuel censé non questionnable et revendiquant le statut de lois, de l'humain, de la nature. Il s'agit aussi d'interroger l'ordre sexuel qui fonde l'ordre sexué, solidaire, nécessaire, comme « *fabrique de l'humain* »<sup>651</sup>, comme butée contre toute tentative de contestation du bien fondé des normes.

L'appel à la psychanalyse vient du malaise du sujet dans sa relation à ces normes, c'est-à-dire ses possibilités d'existence, le champ des possibles, « *d' une vie qui n'était*

---

<sup>649</sup> Fraisse, 1996, op. cit.

<sup>650</sup> Prokhoris, 2000, p. 264, op. cit.

<sup>651</sup> Legendre, 1996 ; il dénonce la collusion libérale-libertaire

*pas son genre* », pour parodier Proust<sup>652</sup>. Alors se dégager de cet enfermement le menacerait-il de la catastrophe, de la dissolution, de l'impasse ? Y a-t-il la « vérité » de l'ordre sexuel ? L'ordre sexuel serait-il au delà de toute singularité, émanant de l'ordre symbolique ? C'est ce dernier, comme rappel à l'ordre, qui fut sollicité lors des débats sur le Pacs puis le « mariage pour tous ». L'ambiguïté traverse la psychanalyse dans son exercice même sur la question de l'ordre sexuel. Pourtant son savoir tourne autour de la relation de pouvoir et le fonctionnement des dispositifs d'emprise.

L'ordre sexuel circonscrit et fixe ce que Foucault appelait le « dispositif de sexualité », c'est-à dire l'effet normatif de certaines relations de pouvoir non questionnées, ayant trait au sexe. L'ordre sexuel est non nécessaire. Il définit le chemin à accomplir pour être « femme », « homme », affaire de nœuds signifiants - signifiants qui jouent comme un ensemble d'injonctions par rapport à l'identification - où s'articulent en figures plausibles nos subjectivités inconcevables.

L'évolution familiale nous indique que la nature n'est plus un ordre. Nous pouvons envisager qu'il y a tentative de sa reconstitution dans l'invocation d'un « ordre sexuel » dans lequel la majeure partie des normes « naturelles » resurgit. Le déclin du père par exemple serait soi-disant responsable des débordements qui dangereusement effaceraient les frontières entre les sexes.

## **b4 Patriarcat et domination masculine**

### **b4-1 Le père, le nom d'une solution**

La catégorie de « père » apparaît solidaire de la crise de l'autorité et des nouvelles

---

<sup>652</sup> Proust, 1913, p. 230, dernière phrase

« institutions » que sont devenus « le Symbolique, « la Différence sexuelle », « l'Universel de la fonction paternelle ». L'Oedipe supposé universel est en fait en déconstruction. En psychanalyse, le Père est identifié à la « Loi » qui fait de nous des sujets, entre autre fait la loi à la mère. Or il n'est pas le seul rapport que le symbolique peut entretenir avec la loi mais un moment particulier. Nous retrouvons la fin du règne du père avec l'émergence du mouvement des femmes.

Comment la psychanalyse peut-elle se situer face aux mouvements sociaux, des femmes, mouvements non unifiés, remplis de controverses, qui, depuis des décennies, participent au remodelage des arrangements de l'ordre paternel qui s'étend ? La tâche de la psychanalyse est de penser la division sexuelle du pouvoir, avec l'invention de nouvelles formes d'organisation maniant autrement la division des sexes ; de penser aussi les conditions de la subjectivation, « *en dehors d'un schéma où mère et enfant sont soumis à l'intervention du père, où la mère est infantilisée* »<sup>653</sup>.

La psychanalyse n'est pas un universalisme anthropologique, elle n'est pas une universelle métapsychologie. Pourtant le père devient une fonction universelle, « la Référence », menacée. « *Le père n'est pas un vulgaire concept métapsychologique, car il est la condition de possibilité du concept lui-même et de la pensée* » nous dit Assoun<sup>654</sup>. Ainsi nous penserions depuis le père, nous le croiserions partout. En psychanalyse, il serait l'opérateur, l'organisation sociale, la socialisation. « *Les rapports sociaux sont escamotés au profit d'une analyse en termes de places structurales* »<sup>655</sup>. La fonction paternelle assumerait la transmission de l'interdit fondateur entre les générations et la différence claire et nette entre les sexes, une situation particulière car supposée commander les autres. Chaque figure de la parenté construit « sa » fonction du père sur les ruines des anciennes normes. La fonction d'un père, c'est tout simplement la part que prend un homme à la parentalité. Pourtant, pouvoir et fonction paternelle -anti-incestueuse - sont liés.

Face aux revendications ressenties comme « illimitées », le père apparaît comme « solution », en contrôlant la dérive selon Tort. Il est promu à une place centrale d'un ordre symbolique fabriqué entre 1985 et 1995, pour justifier l'opposition à des

<sup>653</sup> Tort, 2005, p.459, op. cit.

<sup>654</sup> Assoun, 1987, p.27-51

<sup>655</sup> Tort, 2005, p. 13, op. cit.

revendications autour de la procréation et la sexualité<sup>656</sup>. Le père est d'abord une valeur. Sa figure est solidaire de la représentation oedipienne. Freud saisit dans le complexe d'Oedipe les rapports inconscients qui lient les générations autour du désir incestueux, de l'interdit de ce désir et de la violence engendrée par cet interdit . Il n'est pas un mythe mais une construction des processus inconscients.

On assiste à une certaine restauration du patriarcat par la psychanalyse. Pour les adeptes de l'ordre symbolique, les changements dans la filiation, les rapports de sexe, les normes sexuelles sont rapportés au développement du libéralisme, sans Autre, de l'individualisme, qui s'attaquent à l'économie psychique<sup>657</sup>. La Jouissance phallique, qui sépare de la mère, prédominante, assumerait le refoulement des désirs incestueux - même si Lacan admet qu'il n'y ait pas besoin de la figure du père, puisque le langage s'en charge. Avec le père, Tort nous rappelle que la psychanalyse peut devenir une « *entreprise multinationale de pompes funèbres psychiques* »<sup>658</sup>.

Son point central est que « le Père » est une organisation psychique historique du pouvoir. Une « certaine psychanalyse », « orthodoxe », dénie l'aspect historique de la solution paternelle : « Depuis toujours, le père a fonction de séparer l'enfant de la mère ... ». Nostalgie du vrai père, du patriarcat ? L'enjeu central est la division de genre des soins prodigués aux enfants . Et tant que la répartition ne sera pas égalitaire, la véritable spécificité de la fonction paternelle n'apparaîtra pas. Cette réalité politique ferait limite au « pouvoir des mères », incriminé comme toxique alors qu'il est instauré par les hommes eux-mêmes.

*« Les figures historiques du père mettent en jeu la manière dont la matière de la sexualité est ordonnée par les formes de la parenté . Ces dernières sont elles-mêmes soumises aux transformations que subissent les rapports de genre et de sexe en fonction des autres rapports sociaux. Les tournants historiques de la paternité (...) correspondent aux modifications de ces rapports, caractérisés depuis longtemps par la domination masculine »* <sup>659</sup>.

---

<sup>656</sup> *ibid*

<sup>657</sup> Melman, 2005, p.17et 213

<sup>658</sup> Tort, 2005, p. 468, op. cit.

<sup>659</sup> *ibid*, p. 379

## b4-2 La domination masculine

*« La théorie psychanalytique de la sexualité, tout le monde le sait, est une théorie qui se conjugue au masculin (...). La communauté psychanalytique, dans son ensemble, n'a pas évolué (...) et elle fonctionne sur une théorie fondamentalement machiste de la sexualité »<sup>660</sup>.*

Bourdieu analyse l'inscription de la domination masculine dans les corps, les habitus etc. Il éclaire le procès de sa reproduction, mais suffit-il à expliquer les conditions qui la produisent ? *« La virilité est une notion éminemment relationnelle, construite devant et pour les autres hommes et contre la féminité, dans une sorte de peur du féminin, et d'abord en soi même »<sup>661</sup>.*

Nous soutiendrons que la souffrance sexuelle émane grandement de la réorganisation sociale de la sexualité, du choix amoureux et du désir ; elle est liée à l'organisation du pouvoir économique et politique, à la domination affective des femmes par les hommes. La grandeur de la psychanalyse est de participer à cette opération qui consiste à scruter les mécanismes par lesquels l'enfance du sujet les transforment en futurs adeptes de cette domination. Héritier constate que *« partout, de tout temps et en tout lieu, le masculin est considéré comme supérieur au féminin »<sup>662</sup>.*

Selon Couchard<sup>663</sup>, la féminité serait là pour rassurer la virilité dont les qualités sont glorifiées mais toujours menacées. Il montre bien comment la rivalité entre garçons et filles induit les garçons à en avoir « plus », en faire « plus », à démontrer qu'ils sont les « plus ». La clinique en témoigne en nous montrant combien est fréquente la peur, la certitude d'avoir par exemple un pénis trop petit, ou la honte, le déshonneur de ne pas être à la hauteur, de ne pas connaître les codes de la séduction etc.

<sup>660</sup> Dejours, 1993, p. 12, op. cit.

<sup>661</sup> Bourdieu, 1998, p. 123, op. cit.

<sup>662</sup> Héritier, 2011, p. 21

<sup>663</sup> Couchard, Article 1998

Notons que le vagin n'a été nommé qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, resté sans nom, faisant l'objet d'un refoulement primaire, qui pour certains auteurs ne peut être levé que par le pénis de l'homme, et ceci lors de chaque acte sexuel, comme objet d'une création. Confusion de zone, origine nous dit Freud de la crainte d'« être contaminé par sa féminité »<sup>664</sup>. Il semblerait que tout ce qui touche au corps et ses fonctions, la sexualité, l'accouchement, la mort etc, sont un extraordinaire stimulant pour l'imaginaire, c'est-à-dire aussi pour l'angoisse, organisant craintes universelles et mythologies. La femme incarnerait la sexualité sauvage, animale, donc idéalisée ou dangereuse, diabolique. On peut noter plus de trois cent versions du mythe du vagin dangereux, de la « vagina dentada » chez les Indiens d'Amérique du Nord et aussi en Inde, cette fois-ci un vagin rempli de serpents, et dans tout autres sociétés et cultures. Les tabous du sang, qui réunit le sexuel et la mort, et le tabou de la virginité posent le sexe comme inquiétant, inconnu. Le féminin est à la fois du côté du sacré, du magique mais aussi du tabou, de l'impur, du maléfice. Alors l'érection et la capacité de pénétration de l'homme peut parfois dépendre du rabaissement, de l'humiliation de la femme : contrôler, idéaliser, punir, enfermer, mutiler, détruire. La sexualité de déception, en se chronicisant, sollicite les affects d'humiliation, de haine, les symptômes pathologiques y trouvent alors là leur place. Les différences se marquent à partir de l'« étalon » des organes génitaux, lieu de la puissance virile, de la plus forte excitation.

Le genre est un outil de dévoilement des inégalités. La sphère de la sexualité reste largement marquée par des pratiques et des imaginaires inégalitaires. Mais rappelons que sexualité et égalité ne font pas toujours bon ménage et que la « passion de l'égalité » peut engendrer des sujets interchangeables, indéfinis, qu'elle peut s'étayer sur la haine de l'autre. « *L'égalité entre les humains nécessite-t-elle leur mêmeté, leur in-différence, ou est-elle « une égalité dans la différence ?* »<sup>665</sup>, question posée par De Beauvoir et reprise par Collin<sup>666</sup>.

Pour Dejours aussi, les rapports de domination sont socialement construits. Le levier matériel de la domination exercée par les hommes sur les femmes, ce qu'on appelle les rapports sociaux de sexe, c'est le travail, son organisation et sa division. La séparation de

<sup>664</sup> Freud, 1918, p. 120, op. cit.

<sup>665</sup> De Beauvoir, 1943, t. II, p. 661

<sup>666</sup> Collin, 2003, p. 2, op. cit.

la parentalité est organisée ainsi : la femme des soins, le père des idéaux, ainsi une division sexuelle de la parentalité. Le fonctionnement psychique et sa division du genre sont liés à la domination masculine<sup>667</sup>.

Quelle est la part politique et analytique dans la construction de la parenté en psychanalyse ? Que peut apporter la psychanalyse pour interpréter l'investissement de la division des sexes dans le champ du pouvoir ? Elle peut penser les raisons inconscientes de la division inégalitaire des sexes fonctionnant comme une donnée de base de l'organisation politique. La « libération des mœurs » et de la condition des femmes n'ont pas modifié de fond en comble les places inégales des femmes et des hommes. L'invocation d'une nécessité « structurale » anhistorique d'un arrangement des sexes permet de résister aux transformations réelles des rapports de sexe.

*« La sexualité n'est ni une institution, ni un jeu ; c'est un socle, un des chapitres fondamentaux des rapports sociaux de sexe »<sup>668</sup>.*

La liberté sexuelle a plongé dans l'obscurité ce qui rend socialement possible la domination affective des femmes. Elle rend invisible les inégalités de genre car la vie amoureuse se conforme à la logique de la vie entrepreneuriale, proche de la liberté économique, qui encadre et légitime les inégalités. L'exercice de la liberté intervient toujours dans un contexte social, il n'est pas une pratique abstraite, mais il est intégré dans une institution patriarcale contestée, mais encore puissante<sup>669</sup>, d'où de nouvelles formes d'inégalité. L'amour devient un aspect de la dynamique des inégalités dans la perception de sa propre valeur. C'est autour de cette notion que le travail d'Illouz est centré ainsi qu'autour de la souffrance engendrée par le fait que la sexualité fait l'objet d'une intense marchandisation. Et elle pose la question : *« Comment faire de la sexualité un domaine de conduite régulé à la fois par la liberté et par l'éthique ? »<sup>670</sup>.*

Firestone soutient que l'amour romantique dissimule une ségrégation de classe et sexuelle, mais surtout les perpétue et les renforce. *« (...) il (l'amour) est le pivot de leur (les femmes) condition actuelle »<sup>671</sup>.* Il est à envisager comme une pratique culturelle reproduisant l'inégalité de genre. La question de l'équité et de l'équivalence entre sexes - idéal politique d'égalité - implique que l'on compare des qualités, des émotions, et qu'on

<sup>667</sup> Tort, 2005, op. cit.

<sup>668</sup> Bozon et Leridon, 1993, p. 1183, op. cit. ; ils se réfèrent à Bourdieu, 1998, op. cit.

<sup>669</sup> Illouz, 2012, p. 125, op. cit.

<sup>670</sup> *ibid*, p. 447

<sup>671</sup> Firestone, 1970, p. 161

les classe avec évaluation et hiérarchisation des émotions. Les modes de sélection du partenaire sont inspirés par une logique de marché, avec accroissement de ses méthodes : visualisation, comptabilité, intellectualisation, compétitivité etc. « *Au lieu de reprocher avec insistance aux hommes leur incapacité affective, nous ferions mieux d'en appeler à des modèles de masculinité autres que ceux fondés sur le capital sexuel* »<sup>672</sup>. Illouz envisage la phobie de l'engagement comme un aspect de « l'hétérosexualité compulsive », définissant les différentes formes d'humiliation et de mépris des femmes par les hommes. « Certains » analystes défendent encore les positions crispées sur la passivité féminine, le passage du clitoris au vagin. Peu travaillent sur la question de l'envie du féminin chez l'homme. Klein remarque : « *La psychologie de la femme n'a pas bénéficié dans la même mesure que celle de l'homme des recherches psychanalytiques* »<sup>673</sup>.

« *Le désir sexuel a été historiquement codé à travers l'inégalité hommes-femmes, (...) les rituels traditionnels de l'interaction sexuelle et la dynamique du désir se voient perturbés* »<sup>674</sup>. L'épistémologie du genre croisée avec une épistémologie de la domination vise à développer une approche critique d'« *un champ structuré en domination* »<sup>675</sup>, au sein duquel des représentations dominantes cherchent à s'imposer comme « allant de soi ». « *L'universel est un cache-sexe qui ne recouvre le plus souvent que du masculin et qui a servi à exclure les femmes du gouvernement de la cité* »<sup>676</sup>. A propos des rapports sociaux de sexes, les féministes ont vite décelé un « *invariant : à savoir que sous toutes ces formes différentes se répète et persiste une structure dissymétrique ou hiérarchique, qui se traduit par la domination des hommes sur les femmes, de l'homme sur la femme* »<sup>677</sup> nous rappelle Scott.

« *Ce qui fait problème-problème politique- dans les rapports sociaux de sexes, ce n'est pas tant le fait de leurs assignations respectives, le fait qu'ils soient « sociaux », mais le fait qu'ils soient socialement articulés en forme de domination* »<sup>678</sup> nous dit Collin. Ils sont à ce titre déconstructibles, leur caractère inébranlable peut être contesté.

<sup>672</sup> Illouz, 2012, p. 448, op. cit.

<sup>673</sup> Klein, 1932, § 11, p. 209

<sup>674</sup> Illouz, 2012, p. 347, op. cit.

<sup>675</sup> Expression de Stuart Hall, sociologue jamaïcain, fondateur de la « New Left Review »

<sup>676</sup> Scott, Février-Mars 2011, Entretien Politis, cite M. Perrot

<sup>677</sup> *ibid*

<sup>678</sup> Collin, Article 2003, op. cit.



Les nouvelles formes de parenté et la reconnaissance des homosexualités amènent à penser une « *dé-dualisation, voire une interchangeabilité des positions sexuées, (...) une égalisation des sexes par leur indifférenciation progressive, un apaisement non seulement de la domination d'un sexe sur l'autre, mais de la spécificité de l'un et de l'autre* »<sup>679</sup>.

Collin qualifie cette transformation de « politique de l'irreprésentable » car elle n'obéit à aucun modèle pour s'y appuyer mais doit s'inventer, faisant surgir sa vérité en avançant. Un certain nombre d'auteurs dont Schaeffer<sup>680</sup> évoque « *le refus du féminin* » comme loi générale. Notons que Freud a construit une théorie quelque peu phallogocentrique du développement psychosexuel et que Lacan a fait du phallus le signifiant central de la sexualité, du désir et de la jouissance.

## **C La question du social et du psychique**

### **c1 Résistance psychique au social : c'est par le symptôme que le sujet se noue au social**

Nous poserons la question : la prise en compte du sujet social est-elle incompatible avec celle du sujet de l'inconscient ?

Le pas supplémentaire des études de genre, c'est de parler de la constitution de l'intimité du sujet dans la dépendance aussi de son inscription sociale et politique, et des

---

<sup>679</sup> *ibid*

<sup>680</sup> Schaeffer, 1997, op. cit.

normes. Il s'agira de poursuivre le recueil des outils conceptuels nécessaires pour traiter les questions que le monde contemporain pose au sujet et à la clinique. Il n'y a pas de construction du sujet sans inscription dans le social. Freud parle du roc biologique, incontournable. Avec le genre, le corps social peut aussi produire l'effet d'un roc, d'une butée, face à la singularité. Si l'on admet la puissance des déterminations sociales de « l'identité sexuelle », la question pour la psychanalyse se pose autrement<sup>681</sup>. Alors face au déterminisme et aux contraintes sociales qui pèsent sur les conduites sexuelles, comment bricolent nos patients pour trouver un compromis singularisé, mais vivable ; compromis entre le conformisme qu'implique la subordination aux contraintes sociales d'une part et l'originalité éventuelle qu'implique l'accomplissement des attentes dictées par le désir d'autre part. Entre attentes par rapport à l'accomplissement de soi dans le champ érotique, et attentes par rapport à l'accomplissement de soi dans le champ social, comment chaque sujet négocie-t-il sa sexualité ?

Dejours pense que la psychanalyse n'a pas assez pensé la question du social. Et il pose la question : « *Comment intégrer à la théorie et à la clinique psychanalytiques le roc psychosocial aussi bien que le roc biologique du sexuel ?* »<sup>682</sup>. Il évoque aussi la profonde interdépendance, dans les relations intersubjectives, du champ érotique et du champ social. Selon lui, le contexte historique, la société, les rapports sociaux ont évidemment un impact majeur sur l'évolution des mœurs sexuelles, car la sexualité ne procède pas que du désir mais aussi des mœurs, et son analyse relève de la sociologie de l'éthique. Mais nous dit-il, la psychanalyse ne sait pas comment traiter cette question, car « *elle n'a pas théorisé les rapports, dans le fonctionnement psychique, entre inconscient et champ social* »<sup>683</sup>. Ce qu'elle a théorisé dès le départ, ce sont les rapports entre l'inconscient et le « roc biologique », avec les concepts de pulsion, d'étayage. Or, comparable par sa résistance est le « roc sociologique », non intégré à la psychanalyse . Le seul concept intermédiaire serait selon Dejours celui de sublimation.

Une des hypothèses psychanalytiques est que c'est par le symptôme que le sujet se noue au social. Freud et Lacan ont toujours essayé de sortir de l'opposition duelle entre individu et social. Freud disait sa méfiance à l'égard des philosophes. Il n'a jamais été curieux pour les sciences sociales, notamment l'histoire et la sociologie. Même dans ses

---

<sup>681</sup> Dejours, 1993, p. 15, op. cit.

<sup>682</sup> *ibid*, p.1

<sup>683</sup> *ibid*, p. 14

textes dits sociologiques : « *L'ethnologie et la sociologie ne lui servent que de prétexte, d'illustration, de métaphore pour la démarche analytique* »<sup>684</sup>.

Trois femmes psychanalystes du temps de Freud vont nourrir la pensée de Freud, faisant entendre que le social, le culturel et l'économique sont des éléments incontournables de l'élaboration théorique. Ainsi la dimension du genre apparaît. Horney<sup>685</sup> précise ses désaccords avec Freud dans son orientation biologique, l'empêchant d'évaluer la complexité des interactions entre les conditions culturelles et la psychologie féminine. Elle aborde une démarche critique, relevant le manque de prise en considération du poids des déterminants sociaux et culturels sur les femmes. Pour elle, « l'envie du pénis » ne constitue pas un universel du développement de la sexualité. Deutch<sup>686</sup> aussi pose la question du rapport avec la condition sociale, les interactions culturelles, afin de cerner leurs retombées psychiques, un regard sociologique. Rivière, elle, travaille sur la question de la mascarade féminine, le semblant, la parade masculine<sup>687</sup> (cf chapitre d3. La mascarade, la parade, p.251).

Pour Butler, il n'existe pas de sujet pré-social précédant les processus de discours qui le construisent. Refus donc de l'essentialisme et du substantialisme, d'un sujet qui précéderait ses déterminations sociales. Refus d'un déjà-là, d'un corps préexistant, d'une expérience corporelle précédant la médiation sociale. Bien sûr, il y a les différences des organes génitaux, mais celles-ci n'ont en soi aucune valeur. Le corps est une construction. Le sexe est toujours déjà du genre. Il n'y a pas de corps avant, en de-ça ou au de-là de la loi, pas de corps authentique, naturel. Le genre est ce qui construit le caractère fondamentalement non construit du sexe nous rappellera Dorlin<sup>688</sup>.

Selon Dejours, la psychanalyse propose une théorie de la sexualité, qui est centrale, mais une théorie qui se conjugue au masculin. On assiste à une contestation de celle-ci, en particulier par celles et ceux qui se battent pour l'émancipation politique des femmes et l'équité femme-homme. Il pense que la raison principale est la réticence à étudier la sociologie et à soumettre le fonctionnement de leurs propres Ecoles au crible de la

---

<sup>684</sup> *ibid*, p. 11

<sup>685</sup> Horney, 1939

<sup>686</sup> Deutch, 1945

<sup>687</sup> Rivière, 1929, op. cit.

<sup>688</sup> Dorlin, 2008, op. cit.

critique sociologique, alors qu'elles répliquent systématiquement les rapports de sexe et de domination. « *Les psychanalystes ont tendance, comme Freud, à naturaliser la différence entre les sexes (...) de sorte qu'aujourd'hui, la psychanalyse est en passe de perdre son tour de parole dans l'espace public, jusque sur les questions de la sexualité, là où pérorent ces naturalistes que sont les sexologues* »<sup>689</sup>.

La sexualité et les usages du corps se sont pourtant profondément transformés. Toujours selon Dejours, ces bouleversements ne peuvent pas être expliqués par la psychanalyse. « *Aucun d'entre nous ne pourrait soutenir qu'ils résultent d'une transformation du désir* »<sup>690</sup>. Et il soutient que la difficulté de la psychanalyse à intervenir sur les débats concernant les usages du corps, sur l'évolution des pratiques sexuelles, viendrait du fait que la théorie freudienne de la sexualité est fondée sur l'analyse des rapports enfants-parents, dynamique verticale. Or l'identité sexuelle est aussi construite par les relations entre les sexes, dans l'espace privé mais aussi par les rapports sociaux entre groupes sexués dans l'espace social. La construction de l'identité se joue constamment dans deux champs : celui de la dynamique des relations intersubjectives dans le champ érotique d'une part et celui dans le champ social du travail d'autre part. Le réel, c'est ce qui se fait connaître par sa résistance : au désir d'abord, mais aussi à la maîtrise, résistance aux savoir-faire, à la connaissance. Or le déterminisme social des conduites et celui des conduites sexuelles sont pour le sujet du désir un réel : le réel du social qui est tout aussi résistant que le réel du roc biologique. La question est de savoir comment construire son identité sexuelle dans un tissu de contraintes sociales.

En psychanalyse, c'est le sujet qui forge la société à son image : la sexualité est subjectivement angoissante, elle devient alors tabou social. La source du sexuel est incestueuse, dangereuse. En sociologie, c'est l'inverse, c'est la société qui forge le sujet à son image : la sexualité est angoissante car elle est un tabou social. Alors comment pouvoir se situer à la frontière de ces deux logiques ? Il y a décalage entre un mode de référence à l'universel et ce que vient faire bouger l'universel du moment, le mouvement social.

La primauté au discours implique le genre comme identité sociale. Macé, sociologue,

<sup>689</sup> Dejours, 1993, p. 13, op. cit.

<sup>690</sup> *ibid*, p. 14

parle de « *technologie de genre* »<sup>691</sup>. Il entend par là la production d'identifications de genre et de corps genrés comme preuve de l'exercice d'un rapport social de pouvoir. Celui-ci participe de l'institution normative d'une différence nécessaire et hiérarchisée entre le féminin et le masculin. Après une relecture de la littérature des cent dernières années, il montre que cette technologie a été productive d'effets normatifs sur les corps mais aussi, en retour, de capacité d'action transformatrice des normes de genre. Il invite à dénaturiser, détraditionnaliser et resignifier les identifications de genre. Il pose alors la question : « *Comment la sociologie peut rendre compte des processus d'identification de genre, dès lors qu'ils ne peuvent être réduits ni à un déterminisme biologique, ni à un déterminisme culturel ?* »<sup>692</sup>.

Nous poserons alors la question : la sociologie peut-elle participer, avec la psychanalyse, à rendre compte des processus d'identification de genre, non réduits à un déterminisme biologique ou culturel ? Nous savons qu' un acte dans une culture peut prendre un sens différent dans une autre. Par exemple, chez les Inuit, l'enfant peut être élevé comme sexe opposé jusqu'à l'adolescence puis inversement ; ici le statut social se trouve en dehors des dichotomies femme-homme. Ou bien l'exemple de la fellation initiatique, de la défloration rituelle chez certains peuples de Nouvelle-Guinée, qui répondent à l'expression contraignante d'un certain ordre symbolique et non à des désirs ou pulsions sexuelles. On trouve aussi l'existence d'un troisième sexe, un troisième genre chez les Zapotèques : les muxhes<sup>693</sup>. Des hommes se sentent femmes, parfaitement acceptés, sans subir la discrimination réservée ailleurs aux transsexuels ; le genre est ici déterminé par le travail et le rôle social.

## **c2 La sexualité comme acte social . Le « capital érotique »**

---

<sup>691</sup> Macé, Article 2010

<sup>692</sup> *ibid*

<sup>693</sup> Butta C., 2013, Film, « *Histoire d'un garçon au féminin* », Mexique

Pour Illouz<sup>694</sup> la sociologie n'oppose pas l'individu et le social car l'intime a un fondement institutionnel et collectif. L'amour et la sexualité sont des actes sociaux. Et selon elle la sociologie aurait négligé l'analyse de la souffrance psychique intrinsèque aux rapports sociaux. Son travail tente de remettre en question le postulat que l'histoire enfouie de l'enfance explique la confusion de nos vies sentimentales par nos psychés défaillantes. Elle insiste sur le contexte social des rencontres entre les sexes. L'aide psychologique demanderait de situer les raisons de leurs ratés existentiels dans leurs histoires personnelles. Pour les sociologues la dépendance est le résultat inévitable de notre situation d'acteur social, pas une condition pathologique. Elle parle de « *la culture psychologique* »<sup>695</sup>. Si ce n'est pas de l'ordre d'un travail utilitaire de la psyché, il existe alors une pathologie psychique, un dysfonctionnement à réparer. Son fil conducteur est l'entrelacement de l'émotionnel et de l'économie. L'expérience sexuelle et érotique, non utilitariste, s'opposerait à la pensée rationnelle, disciplinée, qui fragmente l'expérience, évite le « gaspillage », tend vers la satisfaction totale, la transparence. La souffrance amoureuse et sexuelle doit être étouffée au nom du modèle utilitariste et hédoniste d'une psyché saine. Il s'agit, mieux encore que de la surmonter, de l'éviter car elle est une menace pour l'économie psychique. Elle amène la sociologie là où règne la psychologie. La biologie et la psychologie, comme modes d'explication à la souffrance amoureuse, seraient des aspects du problème, pas leur réponse. « *Se rabattre sur le psychique pour expliquer ou comprendre la conduite de l'autre, c'est avoir renoncé au social et à la norme (...) dans la culture psychologique dans laquelle nous évoluons désormais, la psyché doit travailler de façon utilitaire : elle doit penser à son bien-être, avoir des expériences qui la tirent vers le plaisir, l'utilité personnelle, la satisfaction des besoins* »<sup>696</sup>. Elle traite de l'amour et du sexe comme produit par des rapports sociaux concrets, avec concurrence et inégalité, comme Marx traite des marchandises. La relation amoureuse serait institutionnalisée par la consommation, comme avant la religion avec un véritable « marché de la rencontre ». Et la phobie de l'engagement serait précisément due à cette situation de marché. « *Ce qu'on a pensé comme la liberté sexuelle est l'aboutissement d'un long re-travail de la perception du corps, du désir, des*

---

<sup>694</sup> Illouz, 2012, op. cit.

<sup>695</sup> Illouz, Juillet 2015, Entretien *Politis*

<sup>696</sup> *ibid*

*sentiments par la culture de consommation, qui a réorganisé de l'intérieur nos désirs et notre sexualité (...) (La consommation) contribuant ainsi à instaurer un nouveau régime de la rencontre amoureuse fondé sur la perception visuelle, le « beau corps », le « sex-appeal »*<sup>697</sup>. Elle nous rappelle que les sites de rencontre ne repose pas sur la fonction scopique - l'inconscient, le coup de foudre - mais sur le verbal - le conscient et le préconscient, ce qu'on veut, ce qu'on est<sup>698</sup>. Selon elle, la sexualité serait devenue un domaine d'exploration et d'affirmation de soi autonome, et assez peu liée, au fond, à l'amour ou à la vie en commun. « *L'amour tient une place plus importante dans la psyché, d'abord parce que, dans une ère ultra-individualiste, nous avons besoin de quelqu'un qui serait témoin de notre individualité (...) et notre valeur est constamment mesurée et remise en question dans toutes les sphères de la vie sociale* »<sup>699</sup>.

L'organisation sociale de la souffrance amoureuse et sexuelle aurait profondément changé. Et elle tente de comprendre la nature de cette transformation à travers l'étude de trois changements : dans la volonté (comment nous voulons quelque chose), dans les modes de la reconnaissance (ce qui importe pour notre sens de la valeur), et dans les modes du désir (ce à quoi nous aspirons et comment). Et la compréhension de cette transformation passe par la notion de choix, aussi façonnée par la culture. Et elle questionne cette notion : quels modes d'auto-consultation permettent une décision ? Quel rôle jouent les normes et les techniques culturelles dans la formation des désirs ? « *Le choix est la « marque de fabrique » culturelle déterminante de notre époque car il incarne (...) l'exercice de la liberté (...) : la rationalité et l'autonomie* »<sup>700</sup>.

L'offre pléthorique créerait alors une grande confusion psychique, avec toutes ces possibilités, tous ces critères d'évaluation à raffiner dans la sélection. *Le choix est devenu une activité sociale en soi*<sup>701</sup>. Cette liberté sexuelle et affective produirait ses formes propres de souffrance, par exemple dans la phobie de l'engagement. L'hypothèse psychanalytique serait selon elle que l'identité de genre masculine s'est construite contre la féminine, née de la renonciation au féminin et non dans l'affirmation directe du masculin. Ainsi l'identité masculine serait précaire et fragile. Elle s'intéresse aussi à la

---

<sup>697</sup> *ibid*

<sup>698</sup> Illouz, 11 Aout 2013, Entretien *France Culture*

<sup>699</sup> *ibid*

<sup>700</sup> Illouz, 2012, p. 42, op. cit.

<sup>701</sup> *ibid*

notion d'insécurité, centrale pour elle dans les conceptions contemporaines de l'expérience amoureuse et sexuelle, retrouvée au centre des conseils et « coaching », grande manne financière. Cette notion renverrait à la peur d'invisibilité sociale, à notre valeur personnelle, non établie a priori, avec demande continue d'être affirmée, valeur établie par notre performance. Et des études semblent montrer que ce sentiment de valeur personnelle et sociale est très lié chez les femmes au fait d'avoir un compagnon<sup>702</sup>.

*Mais le bonheur en amour est chose rare : pour chaque expérience amoureuse réussie, pour chaque brève période d'enrichissement, il y a dix amours qui blessent et les dépressions qui les suivent sont plus longues encore.(...) elles suscitent un cynisme émotionnel qui rend tout nouvel amour difficile ou impossible. Pourquoi en serait-il ainsi si tout cela n'était inhérent au processus même de l'amour »<sup>703</sup>.*

Ajoutons le désir de contrôler le champ sexuel, et l'idée même de « mystère » devient un objet de dénigrement et perd toute signification<sup>704</sup>.

Weber parle de « *désenchantement* » caractérisant la modernité ; processus par lequel la croyance se trouve organisée par des systèmes de savoir et la conduite déterminée par des règles systématiques et abstraites. Rationalisation de la conduite au centre, contrôlé par l'intellect. Il définira l'action comme « (...) *un rapport moyens-fin et entraînant la baisse de l'intensité émotionnelle de l'amour, l'abandon de soi et baisse de l'expérience de ravissement* »<sup>705</sup>.

L'exercice régulé, institutionnalisé - provoquant une multitude de désirs - et marchandisé de l'imagination est centrale de la société bourgeoise, en transformant la nature même du désir amoureux, codifiant les fantasmes culturels. Cette imagination, comme pratique sociale et culturelle, constituerait une grande partie de notre subjectivité, le désir et l'acte de volonté. « *Comment des désirs, ancrés dans des cultures, créent-ils à leur tour des formes ordinaires de souffrance ?* »<sup>706</sup>. Illouz fait l'hypothèse que les imaginaires collectifs pèsent sur l'expérience amoureuse et sexuelle, utilisant des scénarios préétablis, des récits efficaces. La modernité serait caractérisée par le clivage grandissant entre l'expérience et sa représentation. « *Tout se passe comme*

<sup>702</sup> Paul P., 22-19-2010, article « Love hurts », in *NY Times*

<sup>703</sup> Firestone, 1970, p. 164

<sup>704</sup> Illouz, 2012, p. 299, op. cit.

<sup>705</sup> Weber, p. 83

<sup>706</sup> Illouz, 2012, p. 384, op. cit.



*si le désir amoureux était de moins en moins déterminé par l'inconscient »<sup>707</sup>. « J'affirme qu'il est de plus en plus difficile pour le désir, pour l'imagination et le réel de se relier les uns les autres »<sup>708</sup>. Images stéréotypées, fantasme et imagination auto-générés, associés au contrôle. Internet crée des « sentiments fantômes ». Le désir ne se nourrit que de lui-même, l'imaginaire tente de se déplacer vers un réel inatteignable.*

La psychanalyse, comme toute autre discipline, est historiquement contextualisable. Ses seuls outils ne permettraient pas de saisir pleinement les enjeux sociaux dans lesquels elle est prise selon Lézé, anthropologue de la santé mentale<sup>709</sup>. Il propose une autre lecture des fondements de l'autorité des psychanalystes que l'efficacité symbolique : montrer la rationalité sociale de la psychanalyse. Une pratique selon lui difficile à situer dans l'espace social, qui est à la fois omniprésente médiatiquement et dont les acteurs cultivent une forme d'invisibilité ; pratique reçue à la fois comme un discours intellectuel critique et comme une source d'émancipation individuelle. Certains anthropologues<sup>710</sup> pense que l'analyse du contexte social dans lequel la psychanalyse se débat actuellement mérite une authentique étude anthropologique, susceptible de l'amener à changer certaines postures sociales qui lui sont reprochées. Par exemple l'homosexualité ou l'homoparentalité. Ainsi le déclin de la suprématie de certains énoncés psychanalytiques seraient selon eux davantage une chance qu'un risque, car la nécessité d'une modernisation de son discours se fait authentiquement sentir. Ils travaillent sur certaines conséquences de la révolution des théories du genre. Notant que Lacan a construit une théorie originale du sujet, mais toujours déterminé par le rapport que le sujet entretient avec la différence anatomique des sexes, ils posent la question: *« Qu'est-ce qu'un sujet, dès lors que le sexe anatomique et le genre ne se confondent plus nécessairement ? (...) Or les études de genre (...) cherchent à dénaturer complètement le genre, et par extension le sujet, (...) de le détacher de l'idée même d'une différence fondatrice des genres »<sup>711</sup>.*

Ainsi la question se pose d'un sujet émergent non seulement d'un processus social par l'assujettissement, *« mais bien d'un sujet psychologique (empirique) ou*

---

<sup>707</sup> *ibid*, p. 426

<sup>708</sup> *ibid*, p. 426

<sup>709</sup> Lézé, 2010, op. cit.

<sup>710</sup> Rechtman et Atlani-Duault, 2009

<sup>711</sup> *ibid*, p. 127

*inconscient* »<sup>712</sup>. Une invitation à distinguer les processus sociaux de subjectivation et les processus inconscients de subjectivation, non pas pour les unir mais pour appréhender les points qui les relient les uns les autres par ces fameux points de capiton, pour penser les catégories.

### **c3 Mélancolie de genre : deuil, dépossession, tabou de l'homosexualité**

L'identification sexuelle à ce que la norme sociale définit comme genre féminin ou masculin nous indique la manière de nous représenter en tant qu'être sexué, dont chacun se perçoit au regard de la norme.

Décrire la mélancolie revient à décrire la manière dont le domaine psychique et social sont produits l'un avec l'autre, les frontières où la vie psychique est contrainte à des formes d'ambivalence mélancolique. Pour Butler<sup>713</sup>, la référence à la mélancolie permet de rendre compte de l'attachement aux normes, normes comme pouvoir de légitimation ou condamnation des vies, car exclues du possible et du pensable. Nous l'avons vu, les normes sont sans fondement naturel ni culturel, elles sont réglées uniquement sur leur seule répétition, induisant une violence. Butler se réapproprie la psychanalyse avec son concept de mélancolie de genre, une forme de dénégation à dépasser dans le deuil. Ce concept rassemble tous les enjeux de la psychanalyse : lieu de rencontre Réel-Symbolique-Imaginaire, va et vient conscient-inconscient, intime-social, vie-mort, rage-soumission, révolte-aliénation, hétéro-homosexualité et répétition. Elle apporte un supplément de compréhension, un ou deux concepts supplémentaires, modestement, sans menace d'annexion. Du devenir d'un champ de savoir ne dépend pas l'effacement d'un autre.

Psychanalyse et études de genre se croisent là où l'expérience singulière, les processus inconscients, s'ancrent dans le collectif et les processus sociaux de subjectivation. Butler cherche à comprendre comment le déni, la préservation

---

<sup>712</sup> *ibid*, p. 128

<sup>713</sup> Butler, 1990, op. cit.

mélancolique de l'homosexualité, produit du genre dans le cadre hétérosexuel<sup>714</sup>. Son hypothèse de la mélancolie de genre s'appuie sur les travaux de Freud sur l'interdit de l'inceste pour analyser les conséquences de la perte de l'être aimé. Il y a deux manières de la solder : l'introjection, qui permet de réélaborer la perte et de réinvestir son désir sur d'autres objets que la mère ou le parent. Et l'incorporation qui signe ici l'échec du deuil, le refus de la perte, par un processus fantasmatique<sup>715</sup>. Le concept d'introjection apparaît comme un prototype de l'identification. L'incorporation en est sa matrice, le prototype corporel de l'introjection<sup>716</sup>. Elle reprend la mélancolie comme processus inachevé du deuil : l'objet aimé perdu, le deuil impossible, incorporé et conservé fantasmatiquement dans son moi et « en tant que moi » par un processus d'identification mélancolique : incorporation des attributs de l'objet du même sexe en le faisant vivre à travers des actes d'imitation. L'objet est transféré de l'extérieur à l'intérieur du moi. Ainsi la mélancolie se situerait au cœur de la formation des identifications constituant le sujet, notamment quand il adopte une identité genrée déterminant à la fois son genre et son choix d'objet. Il y aurait forclusion, négation qui fonde et forme le sujet de l'homosexualité.

Le paradoxe est que la forclusion de cet amour permet sa conservation fantasmatique, avec déni et répétition de cette dépendance<sup>717</sup>. L'incorporation mélancolique entraîne la production intérieure d'une instance critique normative interne au moi : le désir, nié et transformé en colère et agression contre l'objet perdu et intériorisé, se retourne, réprimandant le moi : « l'idéal du moi ». Il est instance critique, sanctionnant et prohibant, entraînant la formation interne d'interdits renforcée par l'application de tabous sociaux. On assiste alors à un retournement de la haine de soi, pouvant devenir symptôme sexuel dans l'inadéquation du sujet aux normes. Il s'inscrit aussi dans un processus plus vaste de régulation sociale. Or on ne peut exister en tant que stéréotype, il y a violence à se construire à partir de normes tout en ne pouvant jamais s'y conformer totalement.

L'objet aimé est « enseveli », et en même temps le désir lui-même est effacé, d'où la mélancolie. Mais l'objet aimé n'est pas que l'autre sexe, à moins de supposer l'existence préalable d'un désir exclusivement hétérosexuel, ce qui n'est pas tenable. Rappelons que

<sup>714</sup> Butler, 1999, p. 147-148

<sup>715</sup> Abraham et Torok, 1987

<sup>716</sup> Freud, 1917, op. cit.

<sup>717</sup> *ibid*, p. 33

pour Freud, l'enfant est un « pervers polymorphe ». Ce qui est perdu dans une construction sexuelle est donc une partie des potentialités sexuelles de l'enfant. Cette perte concerne directement l'investissement homosexuel, qui celui-là n'est pas nommé, donc pas l'objet d'un travail de deuil. Butler parlera alors de « tabou de l'homosexualité ». Deuil dénié comme manière de ne pas pouvoir élaborer les transformations des premiers amours et attachements homosexuels - davantage chez la femme et mère, et surtout pour les sujets hétérosexuels trop affichés souligne-t-elle. Et notre clinique nous enseigne que plus la position est rigide, plus le spectre sera considérable, menaçant (avec culpabilité, auto-reproches, haine de soi etc), nécessitant la production de toute une série d'efforts pour rappeler la différence entre le sujet et l'objet de son désir - désir hanté par la terreur de ce qu'il désire. Ainsi adopter une position sexuelle, c'est déjà inclure en soi ce qui la hante<sup>718</sup>.

Et elle va plus loin : elle en déduit une théorie de la construction du corps érogène : l'effacement du désir se fait sur la surface même du corps, par la circonscription de son pouvoir érogène à certaines zones (vulves, seins, phallus). Parfois l'indifférenciation viendrait conjurer cette mélancolie. Une différenciation moins rigide le permettrait-il, pour renégocier quelque chose de son déni, ce que nous montre le travesti dans son « acting out » par exemple ?

Il s'agira de continuer avec Freud et Lacan et ouvrir, penser avec Butler la notion de deuil et mélancolie des premiers attachements, des amours homosexuels, pour lesquels le deuil est renié. Elle nous invite à ne plus penser l'opposition sexe-genre sur le modèle du divorce entre nature et culture, ce qui serait fonder une construction sociale sur le biologique. Le sexe est lui aussi une construction sociale. L'anatomie n'est pas un destin mais une fabrication historique. Il n'y aurait alors pas de différence sexuelle anatomique qui ne soit déjà prise dans le sens institué, culturellement défini, du genre. Celui-ci n'est plus opposé au sexe mais il le produit, en instaurant des normes qui traversent le sexe et la sexualité dans une véritable inscription corporelle définie comme « mélancolie de genre ». Le corps serait donc témoin muet, non comme marque ou indice à conviction dans lesquels s'attesterait une inscription sexuée, mais comme spectateur silencieux, assistant à cette mélancolie de genre qui dessine sa sexualité et son désir. La différence définie par la binarité et dont le corps se fait témoin, est celle, toute visible, d'une

---

<sup>718</sup> Butler, 1997, op. cit.

captation imaginaire. Déjà les parents installent l'enfant dans sa « vocation prématurée » pour son sexe, eux-mêmes ayant déjà pâti de la catégorie différence sexuelle. « (...) *le père et les substituts deviennent objets de désir et la mère, site précaire de l'identification* »<sup>719</sup>.

L'hypothèse de la priorité du tabou de l'homosexualité sur l'inceste peut nous enseigner dans nos cliniques, en particulier avec les sujets avec une sexuation hésitante entre plusieurs modes d'identification et qui ne peuvent faire ce deuil dû à la coercition sociale, ou aussi chez les sujets hétérosexuels nécessitant de s'afficher comme tels. Cette hypothèse peut nous aider alors à penser de nouvelles formes possibles d'existence et de lien humain, à penser que des deuils impossibles (homosexuels) deviennent possibles, éventuellement même post-mortem ; pouvoir penser les choix d'objet non en terme de placement d'un côté ou de l'autre mais de possibilités multiples dans lesquelles la différence sexuelle est une variable secondaire, estompant la bipartition sexuelle faisant écho aux études de genre. Il ne s'agit pas d'un appel à une multiplication de possibles sexuels mais à l'accueil de la possibilité de se rapporter à d'autres objets d'amour. Le travail de deuil de nos patients peut s'effectuer autour d'une perte assumée, reconnue, une forme d'ascèse, qui est le but de l'analyse elle-même. Ici, Butler confère au travail de deuil une portée politique : la mélancolie n'est pas un destin. Un deuil comme substitution des normes sociales à ce que Freud appelait « principe de réalité », comme possibilité reconquise de demeurer auprès de cette perte et possibilité d'intervention sur ces normes.

Butler élabore une théorie de la mélancolie comme constitution d'une frontière entre sphère psychique et sphère sociale ; frontière qui distribue et régule la sphère psychique en rapport avec les normes dominantes de la régulation sociale. Les identités de genre masculin et féminin se consolident par les répudiations qu'elles accomplissent. Le sujet se fabrique dans le consentement à des formes d'injonctions extérieures (punitions, tabous, normes etc) et intérieures (refoulement, interdits etc). La régulation n'est pas intériorisée de manière mécanique, ces processus n'agissent pas directement sur le sujet mais sont complices de la formation des désirs. Le sujet « *devient le site de la réitération de ces normes* (celles du pouvoir social) *à travers son propre appareil*

---

<sup>719</sup> *ibid*, p. 205

*psychique* »<sup>720</sup>.

On peut donc ici associer identité de genre et forclusion du désir, avec condamnation de certaines possibilités d'amour, majoritairement homosexuelles. Alors la position féminine-masculine se ferait en partie à travers les interdits qui exigent la perte de certains attachements sexuels. La différence entre hétérosexualité-homosexualité précéderait celle entre masculin-féminin et les désirs homosexuels interdits précéderaient le schéma oedipien. Dans la généalogie du désir, il y aurait l'impératif hétérosexuel, principe premier par rapport à l'inceste. Notons aussi que pour la psychanalyse, il n'y aurait pas d'homosexualité à proprement parlée avant l'Oedipe.

« Je suis femme dans la mesure où je ne désire pas une autre femme », car désirer une autre femme mettrait en question le fait d'être une femme. Ici intervient la mélancolie. Le genre serait le résultat d'une perte niée comme telle, pas une affirmation : ce qui est perdu n'est pas un être mais un possible. La mélancolie se dévoile ici comme processus social du fait d'un désaveu, d'une injonction : « Tu n'as rien perdu ». Ce qui amène Butler à envisager la sexualité comme un mode de dépossession. Sans reconnaissance, rien ni la sexualité ne peut être vécu sans mélancolie. Rappelons que pour la psychanalyse, le travail de déconstruction des identifications et d'assomptions du manque est déterminé par le mode de jouissance. Mais pour les études de genre il est déterminé par le genre. Ces dernières prennent en compte la complexité des identités sexuelles, c'est-à-dire la discontinuité fondamentale entre le sexe (biologique), le genre (social), et la sexualité (le désir).

Ainsi l'identité de genre se construirait au travers de l'intériorisation de la mélancolie. L'acquisition d'une identité de genre passerait par une reconfiguration du corps qui repose sur un déplacement du désir en rapport avec la perte d'objet<sup>721</sup>. Butler met en critique les normes de genre qui conduisent à la mort sociale<sup>722</sup>. La régulation n'est pas intériorisée de manière mécanique, ces processus n'agissent pas directement sur le sujet mais participeront de la formation des désirs. La mélancolie permet d'apercevoir la manière dont les frontières du social sont instituées et maintenues, en contraignant la vie psychique à des formes d'ambivalence mélancolique<sup>723</sup>. Elle désigne une triple

<sup>720</sup> Butler, 2005a, p. 121

<sup>721</sup> Butler, 1990, p. 147, op. cit.

<sup>722</sup> Butler, 2006, op. cit.

<sup>723</sup> Butler, 1997, op. cit.

opération inconsciente : la perte de l'objet de désir, la soumission à l'interdit de l'objet et l'intériorisation de cet objet désiré, perdu et interdit. Ainsi je suis ce dont je ne peux jouir. Cette identification « *apparaît avant tout comme intériorisation d'une prohibition qui s'avère formatrice de l'identité* »<sup>724</sup>.

Rappelons que la « démélancolisation » de l'existence et du lien social serait une des visées de la psychanalyse, une invitation au déplacement et à la traduction.

## **D L'identité sexuelle-sexuée, l'identité de genre, l'identification**

### **d1 L'identité, un mythe ?**

On parle actuellement beaucoup de quête identitaire, de troubles d'identité sexuelle ou de changement d'identité. L'identité est un concept psychologique, non psychanalytique, signifiant ainsi qu'il n'y a pas de permanence identitaire. Elle procède davantage de la normalisation du discours et de la naturalisation des catégories sexuelles et sociales. Foyentin, psychanalyste, préfère parler d'identité « *dite* » sexuelle<sup>725</sup>, moins enfermant, pour ne fixer ni le sexuel, ni l'identité, notions insaisissables et pleines de trous. L'identité sexuelle est étrangère à Freud car la position masculine ou féminine - le plus proche de l'identité sexuelle, les caractères sexuels psychiques - ne définit en rien une identité. Il parle de constellations identificatoires de la vie psychique toujours à requestionner et non d'identité, d'identité subjective impliquant la responsabilité du sujet. Il s'agira de questionner la notion d' « identité sexuée » et sexuelle et celle d'identification, qui est l'un des opérateurs cliniques les plus importants de Freud, pour

<sup>724</sup> Butler, 1990, p. 156, op. cit.

<sup>725</sup> Foyentin, 24 septembre 2008, Intervention *L'identité en question dans la psychanalyse*, EPFCL

une approche critique sur les discours construits et leurs effets sur le corps et la vie psychique. A l'origine, le mot identité veut dire « la qualité de ce qui est le même », parfaitement semblable, idem. Le sujet se constitue en effet en référence à l'autre semblable. L'identité sexuelle est problématique sur le plan théorique, bien qu'efficace en pratique, notamment pour la question de l'intersexualité.

Money<sup>726</sup>, psychologue et sexologue, construit dans les années 1950 la notion d'« identité de genre » ou « rôle de genre », avec l'idée de renvoyer le sexe à sa dimension biologique pour faire surgir le genre comme construction psychosociale. Il désigne le fait psychologique par lequel un sujet se sent et se comporte comme une femme ou comme un homme, mettant en évidence le caractère déterminant de l'attribution du genre dans la constitution de l'identité du sujet. Mais certains sujets résistent à cette assignation, résistance qu'il interprète comme la trace d'une force biologique inconnue, du phénomène d'empreinte et du sentiment interne de son identité sexuelle. Stoller<sup>727</sup> reprendra cette notion et l'affinera, permettant d'entendre autrement la plainte transsexuelle et de justifier sur le plan psychologique et médical des interventions chirurgicales et hormonales. Il définit l'identité de genre comme un état psychologique, renvoyant au mélange de masculinité et de féminité chez chacun. Il définit la masculinité et la féminité comme une somme de qualités dont un sujet se sent possesseur et qui fonde la croyance qu'il a d'être masculin ou féminin. Cette croyance résulte d'une auto-représentation narcissique mais aussi objectale car cette dernière passe par le regard de l'autre, dépend des désirs inconscients parentaux et des divers réseaux d'identifications. Voici donc créée une identité a-conflictuelle, entre nature et culture, justifiant la « réassignation » des sujets non ambigus au nom de leur identité sexuelle. Le « rôle de genre » sera repris dans le cadre des études de genre, mais avec une acceptation tout à fait différente.

La psychanalyse n'est pas absente du débat, elle l'initie même avec Freud et sa dénaturalisation de la sexualité. Pour lui, la question d'une identité sexuelle a-conflictuelle et originelle ne se pose pas comme telle. Il propose un modèle de la subjectivation du sexe par l'Oedipe. Son objectif est bien plutôt de déconstruire ce qui se donne comme immédiat, identique, identitaire.

<sup>726</sup> Money, 1972, op. cit.

<sup>727</sup> Stoller, 1964- 1968-1985, op. cit.



Lacan ne nomme jamais l'« identité sexuelle » mais parle d'identifications sexuées, construites sur la castration, c'est-à-dire sur le rapport à la fonction phallique, les désignant comme les formules de la sexuation (quatre) ; en cela, il est strictement freudien. Il essaie de faire correspondre ces identifications au nœud borroméen<sup>728</sup>. Une seule apparition du terme « identité de genre » apparaît en 1971 dans le Séminaire XVIII : « (...) *Pour parler d'identité de genre (...) la question n'est posée (...) qu'à partir de ceci qu'à l'âge adulte, il est du destin des êtres parlants de se répartir entre hommes et femmes et (...) il faut se rendre compte que ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme, et inversement (...)* »<sup>729</sup>. Pour lui, c'est avec et par « de l'Autre » que se constituent les identifications sexuées. Identifications comme séparation de jouissance. Il s'agit non pas d'un « se croire Homme ou Femme » mais de tenir compte de l'autre. Il n'y a donc pas plus d'identité « identitaire » chez Lacan que chez Freud. La différence sexuelle est un fait, et la subjectivité est concernée par la question du « rapport sexuel ». « *L'identité pure c'est l'objet a* »<sup>730</sup>. « ( L'objet a ) que Miller nomme la boussole de la société hypermoderne et qui s'impose à un sujet désorienté car le savoir n'est que semblant »<sup>731</sup>.

L'identité est ce qui sert à nommer, identifier, distinguer un sujet ou un groupe. L'identité première pour Lacan c'est le « *parlêtre* » doté d'un corps et d'un inconscient. Plutôt que d'identité, il préférera parler de destitution subjective, de « *désêtre* », à partir du « il n'y a pas », alors que la notion d'identité équivoque avec le « il y a ». « *Un homme, une femme ne sont rien que des signifiants. C'est de là, du dire en tant qu'incarnation distincte du sexe, qu'ils prennent leur fonction* »<sup>732</sup>.

Qu'est-ce qui sépare l'identité sexuée de l'identité sexuelle ? On constate différents usages des notions d'identité sexuelle - sexuée, qui restent dépendantes. Le plus souvent, l'identité sexuelle renvoie au sentiment d'appartenance au sexe biologique. L'identité sexuée, elle, renvoie au sentiment d'appartenance à son sexe culturellement défini par les normes sociales de féminité et masculinité prescrites. Elle se définit par l'orientation de genre, le degré d'adhésion, de conformité des sujets à l'égard des catégories de rôles

<sup>728</sup> Lacan, , *Séminaire XXI, Les non-dupes errent*, 1973-74, Ed. Transcriptions

<sup>729</sup> Lacan, 1970-71, Leçon du 20 Janvier 1971

<sup>730</sup> Lacan, « *Une réforme dans son trou* », 1969, texte commandé par Le Monde, jamais publié

<sup>731</sup> Miller, 2004, conférence de l'AMP à Comendatuba

<sup>732</sup> Lacan, Séminaire Encore, 16 janvier 1973

de sexe prescrits à leur sexe biologique. Elle est le produit d'une élaboration faite par le social sur le biologique. Sa construction est la résultante de l'interaction entre facteurs biologiques, influence normative culturelle et activité structurante du sujet impliquant son désir d'être comme on attend qu'il soit. Ainsi le sexué s'impose de l'extérieur par le truchement du regard d'autrui. La prégnance des normes est toujours très vivace et oriente nos manière d'être. On est loin de la « désexuation » des rôles et activités investis par les hommes et les femmes.

Molinier<sup>733</sup> préfère utiliser le concept d'identité sexuelle à celui d'identité sexuée, utilisé par les sciences sociales, trop désincarné, occultant la singularité de la construction identitaire. Selon elles les identités sont collectives et le terme d'identité sexuée désigne l'appartenance à un groupe défini par son genre, alors que l'identité sexuelle désigne l'appartenance à un groupe défini par son orientation sexuelle.

En psychodynamique, au contraire, l'identité est singulière, jamais complètement assurée, toujours à re-confirmer, par le regard d'autrui. La dynamique identitaire se joue dans un conflit entre le désir d'être soi, semblable à nulle autre, et le désir d'être comme (avec) les autres, au risque de perdre sa propre singularité. La psychanalyse désigne le sexué comme le travail psychique de différenciation qui commence dès la naissance du fait de l'assignation sociale du genre. Il s'impose de l'extérieur, comme exigence de conformité, comme évidence, avec peur des représailles, du rejet. L'identité sexuée est une composition complexe d'imitations, d'identifications, d'incorporations de tous ces « autres ». Chacun doit apporter la preuve qu'il est un garçon, une fille. Ici la bi-catégorisation a le statut d'une énigme.

Butler propose, à la suite de Foucault, de se servir du sexuel pour dépasser les identités et les subjectivités, bras armés de la normalisation. Se revendiquer d'une identité sexuelle, c'est s'identifier à elle, qui peut figer. Pour elle, la théorie de l'identité suppose des copies sans originaux. Mais elle s'éloigne comme nous l'avons vu de la conception théâtrale du genre, du genre comme un « rôle », pour aller vers la notion de répétition de la performativité qui donne corps au genre.

Avec Héritier<sup>734</sup>, la perception est pensée en terme d' « identité » et de « différence sexuelle », monde constitué alors comme paires d'opposition ; des réglages vont devoir avoir lieu. Le discours normalisant confond les identités sexuelles avec les mouvements

<sup>733</sup> Molinier, 2002, P. 565-580

<sup>734</sup> Héritier, 1996, op. cit.

singuliers identificatoires.

La thèse de Castel, philosophe<sup>735</sup>, autour du transsexualisme, est qu'aucune identité personnelle n'est concevable sans l'identité sexuelle : le « moi » est ce qui resterait invariant dans toute permutation sexuelle. Le « je » serait-il asexué ? *« C'est, selon lui (Castel), seulement en touchant aux « dispositifs d'arrière-plan » (...) que l'on sollicite vraiment « les nœuds qui lient le je, le corps et le langage ». (...) C'est tout ce qui permet qu'on suive les règles et qu'on en change éventuellement, l'« inaperçu », (...), la « toile de fond » des certitudes muettes du corps qui est préalable à toutes nos affirmations identitaires et les encadre à notre insu – celles contre lesquelles se cogne le transsexualiste quand il doit changer non seulement son corps mais aussi tout son rapport au monde »*<sup>736</sup>.

Rouch pointe les métaphores belliqueuses du langage scientifique véhiculant une conception du rapport à l'identité et à l'altérité qui s'enracinent dans l'idée que *« l'individu est inévitablement agressé par tout ce qui n'est pas lui, que la notion même d'identité repose sur la peur, le refus et l'exclusion de l'autre »*<sup>737</sup>. Rappelons aussi que l'altérité provoque attrait et répulsion.

Freud parle de l'état amoureux comme un *« état pathologique normal »*<sup>738</sup>, comme le rêve et le deuil. On peut rajouter le travail créateur, une épreuve d'altération, mettant en péril la figure connue des « identités » assurées. L'identité construite dans l'analyse est une identité de déconstruction des identifications, identité de « désidentification » et d'assomption du manque. Pour un grand nombre de psychanalystes, elle n'est pas déterminée par le genre mais par le mode de Jouissance. L'identité dans l'analyse n'aurait d'autre support que celui de la pure différence, *« (du) nœud de l'Un et de la différence, identité nouvelle, pas sans corps, pas sans invention »*<sup>739</sup>.

Une identité en quête d'une origine une et stable est une illusion. Elle est une notion problématique, qui peut devenir une sorte de mot d'ordre. *« L'identité est définitivement un mythe »*<sup>740</sup>.

---

<sup>735</sup> Castel, 2003

<sup>736</sup> Morel, 2005, p. 65, op. cit.

<sup>737</sup> Rouch, 2011, p. 30

<sup>738</sup> Freud, 1915b, p. 127

<sup>739</sup> Nguyễn, Déc. 2007, op. cit.

<sup>740</sup> Brugère et Le Blanc, 2009, p. 17, op. cit.

## d2 Identification à un pôle genré

« Loin d'être l'expression de différences naturelles, l'identité de genre est la suppression de similitudes différentes »<sup>741</sup>.

Plus qu'un mécanisme psychique parmi d'autres, l'identification est l'opération complexe par laquelle le sujet se constitue, toujours par une série. Pour la psychanalyse, elle est essentiellement inconsciente, première manifestation d'un attachement. Elle est liée aussi au déploiement des mécanisme de défense : lutter contre la perte de l'objet ou assurer son emprise. Par exemple un symptôme sexuel, comme défense contre la jalousie, peut être l'expression d'une identification à l'infidèle.

Le dictionnaire de la psychanalyse définit l'identification ainsi : « *Processus par lequel un individu se rend semblable à un autre, en totalité ou en partie ; on distingue avec Lacan les identifications imaginaires constitutives du moi et l'identification symbolique fondatrice du sujet* »<sup>742</sup>.

Freud insistera sur son caractère partiel et Lacan se servira de ce « trait unaire », emprunt d'un élément ponctuel à une autre personne, détestée, aimée ou indifférente. Cette assimilation d'un aspect d'un Moi étranger, inconsciente, sous l'effet du plaisir libidinal et /ou de l'angoisse, conduit le sujet, par similitude réelle ou imaginaire, à une transformation totale ou partielle sur le modèle de celui auquel il s'identifie.

Nous l'avons vu, il n'y a pas d' « identité » intrinsèque, mais seulement une série d'identifications, fragmentées, de façons diverses, selon des axes aléatoires. « Être comme », au sens d'une « *traversée des apparences* »<sup>743</sup> et non pas au sens d'une imitation appliquée. « *Les identifications s'appuient sur des signifiants, grammaire*

<sup>741</sup> Rubin, 1975b, p. 179, op. cit.

<sup>742</sup> Chemama et Vanderersch (dir.), 1995, p. 181

<sup>743</sup> Woolf, 1915, Titre français éponyme, *The voyage out*, Le cahier gris, Paris, 1948

*singulière de l'analysant, prise elle-même dans des réseaux de significations sociales »<sup>744</sup>.*

L'identification chez Freud ressort des processus inconscients - comme un processus de formation de symptômes, modalité de refoulement. Elle se trouve prise dans un réseau complexe de concepts tirés de la pratique clinique : inconscient, sexualité, vicissitudes pulsionnelles, narcissisme, pulsion de mort, répétition, Oedipe, castration. Dans la cure, on observe la chute des identifications, permettant de construire son identité, sur le plan imaginaire. Le Moi est la somme des identifications. Freud en décrit de trois sortes : l'identification au père, l'identification par un symptôme et celle à partir d'un trait particulier. Il présente l'identification comme « *l'expression première d'un lien affectif à une autre personne* »<sup>745</sup>. Elle est un mode de relation au monde constitutif de l'identité. Il désigne la bisexualité psychique par la coexistence chez un même individu de désirs apparemment contradictoires, masculins et féminins. Plus exactement la capacité à s'identifier inconsciemment, très précocement, à des personnes ou à des caractéristiques de l'un ou l'autre sexe. Dans capacité, il faut entendre ici l'investissement par un appareil psychique, de fantasmes d'identifications inconscients à des objets sexués, quel que soit leur sexe, réel ou supposé. Il est évident que cette définition est guettée par des fantasmes divers comme la confusion biologisante ou l'espérance de complémentarité, mais la question des identifications inconscientes continue d'intriguer. Freud lie la bisexualité à l'activité et à la passivité du sujet dans le fantasme<sup>746</sup>.

Le processus d'identification à l'agresseur répondrait partiellement à la crainte de l'autre sexe mais renverrait à une autre question : de quelle agression s'agit-il ? Sorte de lutte contre l'angoisse due à la perte d'un objet ou pour s'assurer une emprise sur le monde extérieur, une défense. L'identification constitue le point de départ d'une relation objectale en même temps qu'une défense contre l'absence d'objet, pouvant devenir le moyen de se détacher des objets en les appropriant. La défense identificatoire ne peut être disjointe des fantasmes que sont l'incorporation et l'introjection.

La nature du lien social et de la construction des idéaux, avec ses « dérapages » dangereux, est au centre du processus identificatoire. Les identifications sont un mode

<sup>744</sup> Laufer, 2014b, p. 210, op. cit.

<sup>745</sup> Freud, 1921, § « L'identification », p. 171, op. cit.

<sup>746</sup> Freud, 1908, p. 151

de penser l'identité sexuelle et la relation à l'objet sexué. Freud décrit le mécanisme complet de la formation du symptôme, par exemple chez les sujets hystériques<sup>747</sup> : l'identification à la personne haïe est une identification paradoxale ; elle va être utilisée comme « théâtre du sexe », maintenant une relation érotique aux objets incestueux et non une « déssexualisation ». C'est donc une identification « contre », au désir d'un autre, tentative de nier le sexuel surgi de l'intérieur.

Selon Klein, les fantasmes sadiques<sup>748</sup>, base de la première relation au monde, sont retrouvés dans l'identification aliénante à l'image de l'autre dans le miroir. L'enfant s'identifie à sa propre image, au désir du parent, sous son regard et de ce qu'il en imagine. Avec le stade du miroir<sup>749</sup>, concept fondamental, Lacan nous dit que c'est de l'autre que le sujet s'identifie et même s'éprouve tout d'abord. Freud parle d'identification au « père de la préhistoire personnelle », puis dit qu'il est plus prudent de dire « identification aux parents »<sup>750</sup> car selon lui, avant la connaissance de la différence sexuelle, père et mère ne se voient pas accorder une valeur différente. Les signifiants de la sexualité (« homme », « femme ») passeraient donc par la voie des identifications. L'identification a lieu à partir du jeu spéculaire, de la reconnaissance. « *L'identification sexuelle ne consiste pas à se croire homme ou femme, mais à tenir compte qu'il y ait des femmes, pour le garçon, de ce qu'il y ait des hommes, pour la fille (...)* Pour les hommes, la fille, c'est le phallus. Et que c'est ce qui les châtre. Que pour les femmes, le garçon, c'est la même chose, le phallus et c'est ça qui les châtre aussi, parce qu'elles n'acquièrent qu'un pénis et que c'est raté »<sup>751</sup>. Et en parlant de la distinction entre fille et garçon, Lacan énonce : « *Ils ne se distinguent pas : on les distingue* »<sup>752</sup>. Dans ses formules de la sexualité<sup>753</sup>, il démontre qu'un homme biologique peut s'inscrire, sur le plan du désir et de la jouissance, côté femme et inversement, distinguant sexe biologique et position sexuée. Le sujet au départ bisexuel, s'identifie à un genre masculin ou féminin, qui ne demeurent pas le monopole femme, homme. Freud découvre en lui, grâce à son auto-analyse, une pluralité de personnes psychiques. Il spécifiera alors dans la notion d'identification la portée d'un désir d'assimilation avec

<sup>747</sup> Freud, 1895

<sup>748</sup> Klein, 1946, op. cit.

<sup>749</sup> Lacan, 17 juillet 1949, Communication XXI ° Congrès international de psychanalyse, Zurich

<sup>750</sup> Freud, 1923b, p. 243, op. cit.

<sup>751</sup> Lacan, 1970-71, Leçon du 20 Janvier 1971

<sup>752</sup> Lacan, 1971-72, , p. 9, leçon du 8 décembre 1971, op. cit.

<sup>753</sup> ibid

l'objet, la recréation de l'autre en soi-même.

L'ambivalence est essentielle dans la constitution de l'identification, toujours au pluriel, dont la portée structurante et défensive sera différente, d'autant plus qu'elle peut s'associer à d'autres mécanismes psychiques. Le processus identificatoire peut se combiner avec le mécanisme de renversement en son contraire, la contre-identification - par exemple dans les jeux d'enfants. Il relève de deux fonctions contradictoires : fonction d'instabilité, de déplacement, de substitution, d'appropriation de symptômes de l'autre ; et aussi une fonction de permanence, de stabilité, de constance : le sujet n'est plus lui-même, il devient l'Autre absent. Identification que l'on peut nommer narcissique, mélancolique. La défense est ici un échec. Il peut aussi y avoir identification adhésive - par exemple dans l'autisme - et aliénante - par exemple dans les délires et la paranoïa. Nous pouvons entendre une double injonction du surmoi : « *Tu dois être ainsi* » (comme le père) ; « *Tu n'as pas le droit d'être ainsi* » (comme le père), c'est-à-dire « *Tu désires comme cet « homme » ( le père), donc « Tu désires la mère, mais tu ne convoiteras pas la femme de cet « homme » (le père), donc « Tu désires être cet « homme » (le père)* »<sup>754</sup>.

L'origine du genre, avant sa symbolisation en castration, est la première identification, pas « à » mais « par » selon Laplanche<sup>755</sup>. Nous sommes assignés à un genre, l'identification n'est pas un processus endogène, actif, mais passif. Par exemple, « Tu es un garçon » ( Mais j'avais très envie d'une fille). Laplanche critique le narcissisme primaire, et se distingue de Malher<sup>756</sup>, qui parallèlement à Lacan, parle d'unité symbiotique à la mère, d'une indifférenciation primitive mère/enfant, ce dernier étant pour Lacan « le phallus de la mère ». C'est donc l'extérieur qui sépare. Ainsi la mère serait du côté de la nature, le père, de la culture. Notons que c'est vers les années 1930 que s'opère un déplacement majeur du paradigme analytique du père vers la mère. Pour beaucoup de psychanalystes et psychothérapeutes (Dolto, Winnicott, Klein) le père a peu d'importance avant 18 mois ou plus, il est vécu comme mère auxiliaire.

La fonction sacrée de l'Oedipe, évoqué souvent comme « point de capiton de l'existence humaine », viendrait ordonner les usages possibles du sexe et des plaisirs :

<sup>754</sup> Prokhoris, 2000, p. 247, op. cit.

<sup>755</sup> Laplanche, 2003b, op. cit.

<sup>756</sup> Psychanalyste américaine, 1897-1985

une histoire d'amour en fait, et d'identifications. Et l'ordre symbolique assurerait alors la non-confusion des sexes et des générations, nous l'avons vu. Or le processus des mouvements et des élans d'identification ne sont pas de dociles imitations mais « *des tourbillons d'emprises plutôt sauvages* »<sup>757</sup>, identifications aux attentes supposées d'un autre très proche, parfois où toute distance est abolie. La crainte, comme gardienne d'un refoulement massif, comme oubli du pouvoir proliférant d'invention de formes de vies signifiantes, fixera la donne de la subjectivation par l'ordonnance du désir. A moins qu'apparaissent des zones de faille, des lignes de fêlure, des constructions trop bétonnées, grâce au symbolique, nous rappelle Prokhoris. Avec la loi du père et le surmoi intronisé, les mouvements identificatoires peuvent se verrouiller, se pétrifier. Et notre clinique nous enseigne au quotidien que la rigidité des rôles assignés aux femmes et aux hommes conditionne en grande partie leur souffrance.

A propos de sujets dont l'identité est peu assurée, Deutsch parle de personnalités « as if »<sup>758</sup>, « comme si » », et Winnicott<sup>759</sup> de « *faux self* ». Notons que tout un temps, l'enfant n'établit aucune différence sexuelle entre les êtres. Le cas du petit Hans<sup>760</sup> nous le démontre : il attribue indifféremment un « fait-pipi » au lion, à la locomotive qui évacue l'eau, à sa petite sœur, à sa mère. Devenir femme ou homme n'a en effet rien de naturel. Il est fait de contingences, de rencontre avec un réel, de paroles qui marquent, n'adviennent pas ou trop tard, de malentendus, de fantasmes, de symptômes. Et il se trouve que cette complexité, à l'appui d'une fausse scientificité, soit gommée en faisant de l'identité sexuelle non un choix du sujet, mais ce qui serait lié à un facteur génétique. Pour la psychanalyse, le choix du sexe est inconscient, restant néanmoins un choix. « *Les hommes, les femmes ne sont que des signifiants* »<sup>761</sup> nous dit Lacan, choix lesté par la contingence de la jouissance. « (...) *jouissance qui ne surgit jamais la première fois que comme effraction, vous laissant une marque vouée à se répéter* »<sup>762</sup>.

Le thème du genre intervient dans le contexte de « *faire quelque chose de ce moi qui*

<sup>757</sup> Prokhoris, 2000, p. 230, op. cit.

<sup>758</sup> Deutsch, 1934, « *as if* » d'abord employé par elle pour décrire certains analysants paraissant « comme si » ils étaient « normaux », cachant un vide abyssal, qu'elles classera comme « prépsychotique »

<sup>759</sup> Winnicott, 1971, op. cit.

<sup>760</sup> Freud, 1909

<sup>761</sup> Lacan, 1972-73, p. 34, op. cit.

<sup>762</sup> Miller, 10 janvier 2013, « Mariage homosexuel : oublier la nature », in *Le Point*



*est fait par les normes* »<sup>763</sup>. Celui d'un jeu d'identifications dont le « pouvoir » fixe les règles qu'il faut tenter de défaire, et seulement à la condition d'avoir fait paraître leur contingence. Ici Butler propose de faire jouer une contingence contre une autre - par exemple le travestissement - celle de nos identifications choisies contre celles des normes qui nous classent avec nos désirs dans des genres. De comprendre l'efficacité des normes, pour qu'elles soient susceptibles d'être accueillies et renforcées par le sujet lui-même. Nous l'avons vu, selon Butler l'identification genrée serait le résultat de la perte d'un autre désir associé. Il est question de forclusion du désir, de perte sans réponse, de perte des origines de soi, de dépossession sans savoir de quoi (cf chapitre c3, mélancolie de genre, p. 233). Cela implique une désirabilité de l'assujettissement mais une perte avec l'occasion de contestation, jamais en dehors des normes<sup>764</sup>. Il y a toujours un risque dans la préservation du trouble, la reconnaissance de la perte, la revendication du droit au deuil<sup>765</sup>. Lorsqu'on interroge les rapports entre la norme et les mécanismes d'identification, il y a toujours perte d'un désir. S'identifier ce serait perdre sans savoir ce que l'on a perdu, avec toujours une part de mélancolie. Avec l'identité comme effet de pratiques, de discours et d'institutions, le genre est le fruit même des expressions du genre, du performatif au sens où il produit l'identité qu'il est censé refléter. L'identité de « vraie femme » par exemple apparaît comme l'effet de l'invocation performative continue des normes de genre dans les pratiques et discours. Avec la division des genres, complémentaires, hiérarchisées, l'identité culturelle genrée est considérée comme un principe unificateur et un accomplissement.

Alors en quoi une identité sexuelle « inadéquate au genre » est une menace pour l'ordre établi ? L'identité sexuelle, sexuée, est le produit de notre identification à ce que la norme sociale définit comme genre féminin ou masculin, produit de notre ressenti à l'énoncé de ce qu'est la bonne image du féminin et du masculin. Le modèle même de la famille détient une place primordiale au sein de l'identification infantile. Cette première image des rôles féminins et masculins est déterminante pour l'enfant qui tendra bien évidemment à les reproduire. L'intégration aussi du modèle du couple comme norme sociale des relations homme-femme est dominante. L'Oedipe est une histoire d'attachements, d'amour et de haine, d'identification entre enfants et parents, jamais

<sup>763</sup> Butler, 25 mai 2004, Conférence Université ParisX-Nanterre dans le cadre du *Creart et de l'Ecole Doctorale « Connaissance et Culture »*

<sup>764</sup> Brugère, Le Blanc, 2009

<sup>765</sup> Antigone vue par Butler, 2000, op. cit.

formulée avant. Lacan prédira dès 1960 le déclin de l'Oedipe, rappelant que l'ordre symbolique n'est en rien une norme, même s'il restera quelque peu ambigu sur la question. Ce qui définit le névrosé, c'est son impossibilité à s'y conformer, ainsi il invente grâce au fantasme un rapport singulier au symbolique et au réel.

Nous nous demanderons alors si la famille ne peut être régie que selon la loi oedipienne. Est-elle un organisateur invariant individuel et groupal familial ? Comment détecter le noyau structural de la famille diversifiée ? Qu'est-ce qui constitue cet invariant ? Nous poserons l'hypothèse qu'il est simplement la transmission à l'enfant d'un désir qui ne soit pas anonyme (cf chapitre d12, L'homoparentalité, p.293).

*« Il y a des liens qui se tissent en continuité avec des traits saillants en circulation dans la vie sociale et qui, y compris dans le registre sexuel, excèdent tout à fait le cadre freudien de l'identification aux parents »<sup>766</sup>.*

On rencontre beaucoup d'exceptions qui se logent mal dans le paradigme phallique du « Nom-du-Père », où les éléments sociaux l'emportent sur le familial. Les identifications de genre résulteraient d'une sorte de mélancolie, nous l'avons vu. L'exemple des trop nombreux suicides à l'adolescence chez les garçons notamment, qui se vivent (mal) comme homosexuels, viendraient en témoigner.

L'idéal du moi, qui agit comme instance de surveillance morale, conduit à l'intériorisation des identités de genre. Quand les frontières de genre se rigidifient et se fixent, le tabou de l'homosexualité cache la perte d'un amour originel. L'hétérosexualité n'est pas « naturelle » mais serait le résultat d'une prohibition, d'un désir pour un objet du même sexe. Dans l'homoparentalité, qu'en est-il des processus d'identification ? Dans l'éducation, les parents suivent les prescriptions de leur propre surmoi, ainsi celui de l'enfant ne s'édifie pas d'après le modèle des parents mais d'après leur surmoi. Dans un couple homosexuel, l'enfant s'identifie à la part masculine ou féminine qui existe en chacun de ses parents et non à une mère ou un père qui jouerait le rôle de la femme ou de l'homme dans le couple. L'enfant peut s'orienter sur des modèles existant à l'extérieur, comme pour la famille monoparentale. Chacun compose avec ses manques et incomplétudes. Dans les familles traditionnelles, les repères identitaires peuvent paraître solides mais les identifications peuvent être massives, porteuses de lourdes névroses car

---

<sup>766</sup> Morel, 2005, p. 75, op. cit.

l'enfant a beaucoup de mal à s'en départir. C'est notre clinique quotidienne. Nous avons vu que le sexe anatomique ne donne aucune garantie quant à notre identité sexuelle.

. Nous avons vu que pour Lacan, l'identification sexuelle ne consiste pas à se croire femme ou homme mais à tenir compte qu'il y a des femmes et des hommes. On peut penser que les symptômes dont souffre un sujet reflètent une autre « identité » dont il aimerait se passer, qu'il ne reconnaît pas comme étant de lui, qui fait énigme, étrangère et familière à la fois. Il y a un hiatus entre ses identifications aliénantes mais constituantes et ce qui se singularise sous la forme du symptôme, effet de la prise du langage sur le corps.

Alors le travail thérapeutique peut être vu comme une sorte de chemin de croix à l'envers : croulant sous une identité prêt-à-porter, il repartira debout dans un habit sur mesure et rien que pour lui, sorte de « déshabillages » successifs de son identité. Le sujet dés-identifié ne fait pas de lui un sujet errant, au contraire, cela le leste, l'arrime davantage à son symptôme, au singulier cette fois. Se séparer d'un autre c'est faire la part de son propre désir enraciné au départ dans l'Autre. Processus difficile pour lequel Freud ne propose que l'identification, seul moyen d'assumer la perte. Lacan proposera le « *sinthome* »<sup>767</sup>, séparateur . La production d'une pluralisation des formes admises de la jouissance - comme catégories d'identité - établirait une identification en dehors de toute fonction paternelle, comme tentative de formuler alors une nouvelle solution à l'impasse sexuelle. Ainsi une précarité plurielle dans les positions sexuées remplacerait la logique de l'être et de l'avoir.

Laissons nous enseigner par nos patients, par exemple les souffrances énoncées comme sexuelles très fréquentes chez des hommes ou les femmes aux nombreuses conquêtes comme trophées. Ces femmes sont souvent nommées « nymphomanes », ces hommes sont souvent appelés des « Don Juan », incarnant le mythe de la virilité aboutie, et figure de l'hystérie masculine et de l'errance, d'un masque à l'autre, à la recherche de quelqu'un à qui s'identifier (cf chapitre d6, L'hystérie, p.264).

---

<sup>767</sup> Lacan, 1975-76, op. cit.

### **d3 La mascarade, la parade, une réponse à l'activation des stéréotypes de genre.**

Dionysos, dieu aux multiples visages, est celui de la mascarade, des contraires, double, homme et non-homme, mâle et femelle ; d'identité instable, androgyne, il incarne le dépassement des différences, le polymorphisme de la non-distinction ou de la confusion des sexes. Dans les Bacchantes d'Euripide<sup>768</sup>, il entre en scène habillé en femme.

La mascarade fut établie par la psychanalyse comme parade exclusivement féminine, garantissant aux femmes cherchant à s'emparer du « phallus », une forme de « non-représailles » de la part des hommes. Rivière<sup>769</sup> choisira ce terme pour évoquer la sur-féminité dont se dotent les femmes sur les lieux de pouvoir masculins. Nous l'envisagerons en tant que réponse au stéréotype de genre. Ainsi elle apparaît comme une forme d'appareillage, de simulacre de la féminité, en ce que la femme cherche à simuler le fait qu'elle n'est pas un homme. Poussant cette définition de la féminité dans le sens d'une mascarade, Rivière en vient à conférer à la mascarade le statut de « féminité ». « *La femme se fait femme en se déguisant en femme « castrée », tout en prenant « le masque de l'innocence pour assurer son impunité (...) tout comme un voleur retrousse ses poches et exige qu'on le fouille pour prouver qu'il ne détient pas les objets volés »*<sup>770</sup>.

Ainsi point d'essence féminine mais plutôt existence d'un masque ; féminité comme absence de virilité ou de masculinité. Butler emprunte et s'appuie sur le concept de mascarade, emprunté à Rivière en déclarant qu'on ne devient jamais tout à fait homme ou femme : « *Parce qu'il s'agit d'imiter sans qu'existe l'original, dans un monde de copies, on ne saurait imiter sans défaut »*<sup>771</sup>. Le genre est un « *mode de devenir »*<sup>772</sup>.

« *Chaque sexe est une mascarade pour l'autre, toute société se fonde sur une*

<sup>768</sup> Euripide, 405 av. J.C., Trad. Bollack J., Ed. De Minuit, 2005

<sup>769</sup> Rivière, 1929, op. cit.

<sup>770</sup> *ibid*, p. 162

<sup>771</sup> Butler, 2006, Préface, op. cit.

<sup>772</sup> *ibid*, p. 102

*différence d'ordre structurel, tranchée du féminin et du masculin* ». Or il y a « *trouble dans le genre* »<sup>773</sup>.

Ce qui est en cause est le rapport même du sujet à l'identité, à l'identification, au symbolique et à ses normes. Lacan avance que la mascarade dans le cadre des relations humaines se distingue de la parade en ce qu'elle est l'apanage de la femme, et qu'elle ne joue plus au niveau imaginaire seulement mais au niveau symbolique<sup>774</sup>. Ainsi la femme créerait un paraître qui vient se substituer à l'avoir (typiquement masculin) pour masquer le manque. C'est donc dans le jeu des apparences de la mascarade que, symboliquement, la femme donnerait à voir une illusion de l'existence en soi d'une essence féminine. Il y a toujours perte, résistance, et Lacan les désignera par le paraître, le « semblant », être et avoir le phallus : chez la femme, « la mascarade féminine », chez l'homme, « faire l'homme », sorte de parade. Le manque, la soi-disant envie du pénis chez la fille, n'impliquerait-il pas que le petit garçon ait pensé avoir quelque chose en trop ? En avoir ou pas, cela impliquerait de montrer qu'on l'a, et de cacher qu'on ne l'a pas. Ainsi à l'homme la parade, à la femme la mascarade. Pour Lacan, le semblant est du côté du stratagème. L'aphorisme « *La femme n'existe pas* »<sup>775</sup>, c'est-à-dire comme totalité, ou « faire l'homme », dénote cette perte, là où l'homme est contraint d'exhiber une virilité qu'il ne contrôle pas. L'aphorisme « *Il n'y a pas de rapport sexuel* » dénote qu'il n'y a pas de représentation de la différence sexuelle. Le seul support pour les deux sexes de cette différence serait la mascarade, par opposition à la parade - dans le monde animal, le mâle parade pour être accepté par la femelle.

Si nous ajustons la théorie de la mascarade de Rivière et Lacan à celle des parades de l'interactionnisme<sup>776</sup>, nous pouvons voir non seulement une réponse au manque, centrale pour la psychanalyse, mais aussi une entreprise de la part des femmes dans leur représentation à autrui, qui les amène à mobiliser les stéréotypes de genre pour se protéger des éventuelles controverses liées à leur nouveau statut. En ce sens, la mascarade rejoint les propos de Vives qui la définit comme : « *une stratégie baroque, où les traits de la féminité sont artificiellement créés et superposés dans sa figuration, pour*

<sup>773</sup> Butler, 1990, titre éponyme, op. cit.

<sup>774</sup> Vives, 2003, p. 201

<sup>775</sup> Lacan, 1972-73, op. cit.

<sup>776</sup> Interactionnisme, discipline où la question du sens, dérivé de l'interaction sociale et manipulé par un processus interprétatif, est centrale .

*lui permettre d'acquérir dans la mise en scène, le poids d'un sujet qu'elle n'est pas par essence, à la différence de l'homme »<sup>777</sup>.*

Pour l'interactionnisme, la figuration est tout ce qu'entreprend une personne pour que ses actions ne fassent « perdre la face » à personne, y compris elle-même. Un jeu de postures « féminines », « masculines » comme autant de moyens pour les femmes et les hommes de garder la face et de permettre aux hommes et aux femmes également de garder la leur. Faire bonne figure, répondre aux attentes de la normativité de la société, comme une injonction. Les acteurs font donc figuration dans la mise en scène, figuration comme entreprise stratégique (cf magazines féminins, où le personnage féminin, par le biais de son corps, sur-joue les rôles féminins stéréotypés). Il s'agit de permettre la réalisation d'objectifs d'identification et de reconnaissance ultérieurs en répondant à l'assignation des rôles, si les faces de chacun demeurent préservées. Ici s'établissent les prémisses de la mascarade. Mais le jeu de genres n'est pas réduit à la mascarade, il y a toujours une adresse à l'Autre.

Dans l'exemple de la photographie de mode, il s'agirait plus de représentations de la mascarade que seulement de parade de genre, de relations normatives femmes-hommes. Phénomène propre à l'identification des femmes, la mascarade établirait un nouveau rapport aux buts de reconnaissance. Lieu de négociation plus qu'un lieu de reproduction du stéréotype de genre performatif. Ainsi la mascarade permettrait davantage la déconstruction d'un stéréotype que sa simple diffusion. Cet espace de création instaurerait de nouvelles données quant à la représentation symbolique de la féminité.

La mascarade, si elle est une réponse à l'activation d'un stéréotype, en est également un moyen de le contourner, traduisant le caractère mobile et évolutif du genre, en ce qu'il est une relation symbolique, imprégnée de l'imaginaire. Ici l'emploi d'une mascarade est donc significatif d'une possibilité de détournement du stéréotype, le genre devient alors une relation sans cesse retravaillée et renégociée.

Butler saisit avec précision que Lacan opère une dé-ontologisation du sexuel. Elle revient sur le féminin comme mascarade, notion introduite, nous l'avons vu, par Rivière et repris par Lacan. Elle montre que toute identité sexuelle, pas seulement celle des

---

<sup>777</sup> Vives, 2003, p. 198, op. cit.

femmes, peut être pensée sous la notion de mascarade, c'est-à-dire que la sexuation est une affaire de relation, de rapport à l'autre. Elle ne simplifie pas la question de la sexuation. Sa thèse principale est que le féminin et le masculin ne sont pas ce qu'on croit, que toute société se fonde, pour fonctionner, sur une différence d'ordre structural, tranchée du point de vue du genre, alors que, du point de vue de la sexuation, ce qui est à l'oeuvre - et qu'on rencontre dans la psychanalyse, celle qui n'est pas trop figée - c'est l'idée d'un trouble dans le genre. C'est-à-dire que la sexuation est polarisée par la division entre masculin et féminin, mais d'une manière beaucoup moins décidable que ce dont une société a besoin pour se constituer. L'idée de Butler est de critiquer la fonction constitutive de la différence sexuelle, celle par exemple de Levi- Strauss.

Mais pourquoi alors parler de parade pour la position virile et de mascarade pour la position féminine ? Chaque sexe est d'une certaine manière une mascarade pour l'autre nous rappelle David-Ménard <sup>778</sup> et Scott nous rappelle que « *c'est le fantasme qui sape toute notion d'immuabilité psychique ou d'identité figée* »<sup>779</sup>.

#### **d4 Le fantasme**

En psychanalyse le fantasme est pensé comme un « bouchon » qui viendrait combler un vide, un manque, disons une différence radicale. Il va donner une forme supposée à ce qui n'est que vide et différence absolue. Et les deux différences radicales auxquelles le sujet est confronté seraient la différence des sexes et celles des générations. Se détourner du réel, inventer, voilà ce qui permet la logique rigoureuse du fantasme : « *Le fantasme est le moteur de la réalité psychique* »<sup>780</sup>. Freud très tôt<sup>781</sup> décrit le fantasme sous une approche topique et économique : il est conçu comme pouvant s'approcher tout près de la conscience s'il n'est pas l'objet d'un intense investissement ou renvoyé si très

<sup>778</sup> David-Ménard, Article 2015, op. cit.

<sup>779</sup> Scott, 2012, p. 14, op. cit.

<sup>780</sup> Lacan, 1968, p. 56

<sup>781</sup> Freud, 1899-1900

investi. Il le décrit sous deux formes quelque peu contradictoires : grandement organisé, notre jugement le distinguerait à peine des formations du système conscient. Il relèverait aussi de l'inconscient et des processus primaires. Ainsi le fantasme est à la fois effet du désir archaïque inconscient et matrice de toute expression désirante à venir.

Scott nous dit : « *Un fantasme collectif qui mêle désir et intérêt, qui fait mine d'offrir une réponse à l'impossible question d'une idée certaine (...) L'appartenance à un groupe offre précisément l'illusion de la complétude* »<sup>782</sup>. Celle-ci apaise les angoisses identitaires, donnant accès à une représentation adéquate. Selon elle, la psychanalyse nous met sur la piste de la dimension inconsciente de ces phénomènes, dans la façon dont le fantasme et nos constructions narratives opèrent. Elle se demandera par quels fantasmes les identités des « hommes » et des « femmes » sont articulées et reconnues et comment est signifiée la différence sexuelle (Cf chapitre e5, La différence sexuelle comme « dilemme insoluble », p.115). La sexualité érotique ne se constitue que dans le fantasme et ne paraît associée à aucun plan préétabli. Elle ne trouve son origine que dans l'inconscient. « (Le fantasme) *insufflé un désir inépuisable dans les motivations rationnelles* »<sup>783</sup>. Le fantasme nous rappelle que les désirs inconscients habitent les sujets. Il peut permettre de saisir comment les mécanismes de naturalisation, de hiérarchie, d'inégalités, produisent leurs effets, sur quels ressorts ils s'appuient. La notion de fantasme, d'identifications collectives, implique qu'il n'y a pas de « souveraineté de la conscience ». Il permet de se débarrasser de l'idée qu'il existe quelque chose de fixe, connu d'avance sur les hommes et les femmes et les rapports entre eux. « *Homme, femme, sont des termes correspondant à des idéaux destinés à régler et canaliser les comportements* »<sup>784</sup>.

Les normes sociales et la vie psychique s'interpénètrent, basés sur un lien imaginaire. Butler met au jour clairement la structure fantasmatisque de toute identification. Le genre est un fantasme construit et inscrit à la surface des corps. Ainsi la pulsion serait le meilleur terme pour analyser la convergence du culturel et du biologique. Adopter une position sexuée, c'est déjà inclure ce qui la hante. « *Je crois que l'on est défini autant par ce que l'on est pas que par la position que l'on occupe*

---

<sup>782</sup> Scott, 2012, p. 12, op. cit.

<sup>783</sup> *ibid*, p. 11

<sup>784</sup> *ibid*, p. 99



*explicitement* »<sup>785</sup>.

Nous verrons dans le chapitre suivant que le corps s'aborde toujours à partir d'une structuration du fantasme, d'inscription imaginaire et aussi symbolique, et que le fantasme met à mal toute notion d'identité figée immuable.

## **d5 Le corps, une opération interprétative**

*« La police du genre exige des qualités différentes du petit garçon et de la petite fille. Elle façonne les corps afin de dessiner des organes sexuels complémentaires. Elle prépare la reproduction, de l'école au Parlement, l'industrialise »*<sup>786</sup>.

### **d5-1 le corps, une pièce à conviction ?**

*« Le corps n'est pas une chose mais une situation »*<sup>787</sup> nous rappelle De Beauvoir.

Nous interrogerons la psychanalyse dans ce qu'elle a à dire du rapport à la jouissance du corps, le plaisir devenant barrière à la jouissance, au sens où le corps s'éprouve ; rapport aussi des assignations idéologiques. Freud évoque la pulsion comme *« l'exigence de travail qui est imposée au psychique en conséquence de sa liaison au*

<sup>785</sup> Butler, 2005, p. 22-23, op. cit.

<sup>786</sup> Preciado, 14 janvier 2013, Entretien dans *Libération*

<sup>787</sup> De Beauvoir, 1949, p.75, op. cit.

*corporel* »<sup>788</sup>.

La perception de la différence sexuelle sur le plan phénoménologique serait-elle le vecteur de la structuration psychique ? Comment (re)penser le corps entre deux assignations théoriques : l'essentialisation du « tout est nature », et le constructivisme radical pour lequel « tout est culture » ?

La psychanalyse s'intéresse aux « encombrements » du corps, sorte de « sciences du ratage ». Il s'agira de penser la façon dont le réel du corps s'articule au symbolique et à l'imaginaire. Bien sûr l'abord psychanalytique du corps n'est pas celui de la médecine. Il s'agit de deux discours différents. Le corps n'est pas une évidence première mais une énigme, avoir un corps pose problème. « *Nous croyons que nous avons un corps, en réalité nous ne l'avons pas, mais notre corps est notre seule consistance mentale, car notre corps fout le camp à tout instant* »<sup>789</sup>.

La sexualité est d'abord un rapport à soi, toujours équivoque. Les premiers émois qui forment la sexualité infantile sont les premiers apprentissages à son corps, à l'autre et au désir de l'autre. Chacun va toujours courir après ses premiers émois sexuels tout au long de sa vie, par nature perdus. Lacan l'appellera « objet a ». Il y a donc toujours ratage, structurant, et l'accès à l'expérience de la sexualité s'organisera donc autour de la perte et d'une résistance à cette perte. Les pulsions sexuelles dans l'enfance sont toujours partielles, elles s'adressent à des morceaux de corps, « pièces détachées » - bouche, anus, odeur, posture, son etc - et même dans la sexualité adulte dite génitale, les pulsions restent partielles, elles ne sont pas dirigées vers une personne entière, en totalité. En cela la sexualité est toujours quelque peu « perverse ».

Avec Ayouch<sup>790</sup> nous poserons la question : le corps serait-il un témoin, c'est-à-dire servirait-il de preuve, rendrait-il compte, serait-il un indice, une attestation, lié à la perception de la différence anatomique des sexes ? Témoigne-t-il directement d'une assignation de sexe et comment s'effectue l'assignation d'une sexuation, par le regard de l'enfant et par celui de la théorie ? Ainsi il pose la question : « *Le corps serait-il une pièce à conviction dans l'inscription de la différence sexuelle ou témoignerait-il d'une idéologie ?* »<sup>791</sup>. « *De quelle articulation à la visibilité des corps la différence des sexes*

<sup>788</sup> Freud, 1915, p. 18, op. cit.

<sup>789</sup> Lacan, 1975-76, p. 66, op. cit.

<sup>790</sup> Ayouch, 2013, op. cit.

<sup>791</sup> *ibid*, p. 2

*procède, quelle inscription de l'ordre symbolique elle permet, et comment elle peut être, par la théorie, assignée ? »<sup>792</sup>.*

En psychanalyse, les réseaux du toucher, sensible, voir, entendre, ne correspondent pas à l'immédiateté naturelle d'un percevoir mais à la multiplicité d'inscriptions imaginaires et symboliques. « *Il n'est de corps que psychisé et symbolisé (...) le corps s'aborde toujours à partir d'une structuration du fantasme* »<sup>793</sup>.

La Gestalt identifie les critères de masculinité et de féminité, visuellement, dans le jeu des gestes et des attitudes du corps. Mais la différence ne peut être l'effet d'un simple constat ; l'expérience rencontre non pas une binarité oppositive, mais une diversité de figures, divergeant ou convergeant pour construire des sexuations.

*« Les signifiants de la sexuation (...) traduisent l'angle de perception de ressemblances et dissemblances entre les sexes. Si l'on conçoit le sexe comme produit par le genre, la différence des sexes n'advient alors que d'une mise en relation particulière des corps, d'une opération interprétative »<sup>794</sup>.*

Et Fassin se demande, à propos des Mémoires d'Herculine Barbin<sup>795</sup> : « *A qui appartient un corps ? A la grammaire du sujet ou à la subjectivité d'une époque ?* »<sup>796</sup>. Quelle est cette nécessité d'avoir un vrai sexe et une correspondance de l'appartenance et de l'attraction sexuelle ? Dès « *Les trois essais sur la théorie sexuelle* »<sup>797</sup>, Freud introduit une dé-biologisation de la sexuation et de la sexualité. Mais dans leur définition psychique, sa théorie n'est pas univoque. « *La différence morphologique (doit) se manifester dans des différences dans le développement psychique (...) l'anatomie est un destin* »<sup>798</sup>.

Le biologique n'intervient-il pas comme l'index d'une énigme, celle, irréductible, de la sexualité ? « *(...) pour le psychique le biologique joue véritablement le rôle du roc d'origine sous-jacent. Le refus de la féminité ne peut évidemment rien être d'autre qu'un fait biologique, une part de cette grande énigme de la sexualité* »<sup>799</sup>.

<sup>792</sup> *ibid*, p. 3

<sup>793</sup> *ibid*, p. 2

<sup>794</sup> *ibid*, p. 11

<sup>795</sup> Barbin, 1874, Sujet intersexe né en 1838, réassigné homme .

<sup>796</sup> Fassin, 2014, Postface de Foucault, 1978b, op. cit.

<sup>797</sup> Freud, 1905b, op. cit.

<sup>798</sup> Freud, 1927, p. 121, op. cit.

<sup>799</sup> Freud, 1911, tome 2, p. 267

La différence sexuelle serait liée à la mince opposition entre passivité-activité ou intelligible et sensible. Freud évoque l'anatomie comme destin, nous amenant à trouver à en faire quelque chose. Il peut aussi dépasser la binarité, la logique d'un « avoir-ne pas avoir de pénis », au delà d'une captation imaginaire provenant d'une théorie sexuelle infantile. A propos de la différence sexuelle, il parle de trajets parallèles du garçon et de la fille dans le développement libidinal rattachés à l'épreuve oedipienne. Il accorde dans ce cadre un rôle central à l'expérience de la perception de la différence sexuelle sur laquelle se modèle la représentation de la castration.

Pour Schneider<sup>800</sup>, c'est la fécondité et non le sexe qui ferait la différence entre masculin et féminin, et avec Freud, elle fait un lien entre érection et accouchement, introduisant une proximité entre les sexes. Masculin et féminin ne concernerait pas une différence des sexes, mais un chevauchement, un entrecroisement au sein du même sexe, « (...) *un vacillement dans les opérations visant à statuer sur la différence* »<sup>801</sup>. Elle évoque l'imprécision de Freud quant à la nomination du sexe féminin : la « région génitale », la comparant à la prescription culturelle d'un devoir d'ignorance concernant le féminin originaire. Dans ses « études sur l'hystérie »<sup>802</sup>, Freud développe l'image d'une fente, caractérisant autant l'anatomie qu'un lieu psychique, avec fermeture-ouverture, un espace vide, délocalisé, attribué au psychisme en général ; « *opération de désymbolisation du féminin liant le matriciel, l'interne, le retiré du regard, au cloacal* »<sup>803</sup>. C'est donc par le regard aussi que la fille serait assignée à une sexualité que la théorisation ne manque pas de reproduire.

Pour Butler, l'opposition entre sexe et genre ne peut être pensée sur le modèle nature-culture car ce serait naturaliser la différence sexuelle pour historiciser celle des genres et fonder une construction sociale sur un substrat biologique. « *Le genre est l'ensemble des moyens discursifs et culturels par lesquelles une nature sexuée ou un sexe naturel est produit et établi dans un domaine prédiscursif qui précède la culture, telle une surface politiquement neutre sur laquelle intervient la culture après-coup* »<sup>804</sup>.

Le corps serait alors témoin, témoin silencieux, car il n'apparaît que comme construit

<sup>800</sup> Schneider, 2010, p. 15-29, op. cit.

<sup>801</sup> Schneider, 2006, pp. 27-42

<sup>802</sup> Freud, 1895, op. cit.

<sup>803</sup> Schneider, 2004

<sup>804</sup> Butler, 2005a, p. 69, op. cit.

culturel modelé par des assignations de genre qui produisent le sexe, comme effet réel des régulations sociales. Répétition singulière créant l'idée d'un modèle originaire. Selon elle, ce n'est pas un choix délibéré mais une interpellation sociale, une réitération collective, une assignation normative, cette dernière soulignant le primat de l'autre, d'une « identification comme ».

Laplanche parlera d'« identification par » et non « à »<sup>805</sup>. Ainsi le genre produirait le sexe, avec une véritable inscription corporelle définie comme « *mélancolie de genre* » nous l'avons vu. « *Cette prévalence du genre détermine une sexualité plus qu'elle n'en résulte* »<sup>806</sup>.

Pour Leguil<sup>807</sup>, les études de genre sont une façon d'interpréter le corps, paradigmatique des aspirations des sujets « hypermodernes ». Ce qui primerait serait les pratiques sexuelles. L'unicité du corps impliquerait le primat de la différence des sexes qui sépare irréductiblement le corps masculin et féminin. Lacan développera sa théorie du phallus pour tenter de lever toute dimension biologisante de la différence des sexes ; phallus comme semblant, signifiant d'un désir qui ne se structure pas de la différence sexuelle. Mais pourtant dans ses formules de la sexualité<sup>808</sup>, avec deux formes de jouissance, il a « *recours préalable à deux groupes sexués universels, « les hommes », « les femmes », et au mythe, sexué, de la horde primitive* »<sup>809</sup>.

Le corps serait témoin « *de ceci que la différence des sexes n'est pas la première, la principale ou l'unique qui structure la psyché ; elle vient se signifier dans une série d'autres différences par lesquelles elle est produite. Le témoin muet de la construction (...) de la différence des sexes serait ainsi le corps social dans lequel cette différence est produite* »<sup>810</sup>.

En effet, notre clinique au quotidien nous enseigne que la différence sexuelle fonctionne dans une série d'autres différences : gentil-cruel, faible-fort, passif-actif etc, tout aussi instituées. Pour Mme C., un travail de désentification du féminin « conventionnel » a pu se faire, face à un sentiment de ne pas correspondre à ce qui est attendu. Travail davantage autour de la naissance de ses frères, son éviction, son

<sup>805</sup> Laplanche, 2003, p. 167, op. cit.

<sup>806</sup> Ayouch, 2013, p. 9, op. cit

<sup>807</sup> Leguil, op. cit

<sup>808</sup> Lacan, 1972-73, op. cit.

<sup>809</sup> Ayouch, 2013, p. 10, op. cit.

<sup>810</sup> *ibid*, p. 11

assignation par des autres à une identification de genre contestée, car liée à une opposition à ses frères. Il ne s'agit donc pas tant ici de la différenciation anatomique que l'arrivée des frères et l'assignation.

### **d5-2 Le corps comme construction**

*« Le corps(...) organe de plaisir, devient et doit devenir un instrument de performance, performance nécessaire aux exigences même de la production »<sup>811</sup>.*

Pour Lacan, le rapport au corps et au langage (à l'Autre), côté féminin, repose sur une autre logique que celle du masculin, fondée sur une articulation entre phallus et castration.

Fausto-Sterling<sup>812</sup> utilise l'analogie avec le ruban de Moebius à propos de la construction de la sexualité ; construction qui commence avec la surface extérieure du corps et infère des conduites et des motivations que l'on pense venir de l'intérieur du corps, allant des organes sexuels vers le psychisme. Qu'est-ce que le genre fait au corps ? Pour Butler, le sexe-corps est déjà du genre. Les genres produisent les corps. Elle définira le corps comme « configuration stylisée » et le genre comme « style corporel ». *« L'effet du genre est produit par la stylisation du corps et doit donc être compris comme la façon banale dont toutes sortes de gestes, de mouvements et de styles corporels donnent l'illusion d'un soi généré durable. Cette façon de formuler les choses extrait la conception du genre d'un modèle substantiel de l'identité au profit d'une conception qui le voit comme une temporalité constituée »<sup>813</sup>.*

Il s'agira de penser les processus sociaux qui produisent les corps et les façons dont eux-mêmes interviennent dans les processus sociaux. Mais déconstruire avec une trop

<sup>811</sup> Foucault, 1974-75, p. 221

<sup>812</sup> Fausto-Sterling, 2000, op. cit.

<sup>813</sup> Butler, 1990, p. 75, op. cit.

grande focalisation sur le rôle social peut devenir une menace d'invisibilité du corps. Il y a toujours risque de le dématérialiser, de le déréaliser, de l'occulter. On a reproché à Butler d'oublier la matérialité des corps, où le réel se réduirait à des jeux de discours et à des représentations. Ses critiques disent qu'alors « tout est genre » y compris le sexe, le corps est oublié, le corps comme effet du psychisme et non l'inverse comme chez Freud. La déconstruction se ferait au détriment du corps. Bourcier<sup>814</sup> par exemple parle de cette décorporalisation comme en partie un effet de la connexion à la psychanalyse comme appareillage théorique et non comme technologie de pouvoir comme chez Foucault par exemple. Butler dit que cette matière n'est pas neutre, qu'elle doit être historicisée. Le corps est le produit d'une histoire sociale incorporée, avec l'exemple du processus de « *mélancolie de genre* » qu'elle développe. Ce processus construit l'identité de genre et le corps hétérosexuel, circonscrit ses zones érogènes, élit certains organes (vulves et seins, phallus) et en interdit d'autres. Elle en déduit une théorie de la construction du corps érogène : l'effacement du désir se fait sur la surface même du corps, par la circonscription de son pouvoir érogène à certaines zones, « (...) *force punitive qui attende à la vie même de ces corps* »<sup>815</sup>. Elle tente de penser une matérialité des corps dégagée de l'illusion d'une fixité, de la permanence d'une substance. « (...) *certaines parties du corps deviennent des sources possibles de plaisirs précisément parce qu'elles correspondent à un idéal normatif relatif à un corps d'un certain genre* »<sup>816</sup>. Ainsi pour elle un corps est construit, car pris dans un faisceau de discours, de pratiques, de fantasmes, mais aussi dans sa matérialité la plus concrète, comme matérialisation de normes régulatrices, comme effet de pouvoir. Un corps comme chair, sensible et familier, et un corps non accessible sans médiation car lié à ses significations culturelles nous rappelle Laqueur<sup>817</sup>.

Alors le genre, comme « catégorie utile », peut être pensé non plus comme seulement sexe social, mais comme une catégorie discursive produisant le corps sexué. Nous connaissons l'effet du langage sur le sujet et sur son corps à travers les symptômes, l'accès aussi à son corps à partir des gestes et paroles que l'Autre lui adresse.

Irigaray, psychanalyste et linguiste, s'attache aux discours qui produisent le féminin.

<sup>814</sup> Bourcier, 2005, op. cit.

<sup>815</sup> Butler, 1993, p. 127, op. cit.

<sup>816</sup> *ibid*, p. 166

<sup>817</sup> Laqueur, 1990, op. cit.

Pour elle la différence sexuelle n'est pas un fait mais un produit des structures de langage, dont elles sont exclues. Les femmes sont « l'irreprésentable », « *ce sexe qui n'en est pas un* »<sup>818</sup>. Et il y a toujours danger d'un retour indirect du corps comme « naturel », d'une différence sexuelle impondérable. Pour Butler, le corps sexué n'est pas la cause d'un rapport de pouvoir, mais plus son effet. Il s'agit de relativiser la rigidité des concepts initiaux, de légitimer la complexité du genre et ainsi développer un nouveau lexique. Les genres existent depuis toujours mais ils ne sont pas admis. « *Ces formes réelles, nous les appelons, par nécessité, « nouvelles »* »<sup>819</sup>.

Le corps sexuel est investi par « le discours de l'autre ». Le sujet se construit avant tout selon la différence de l'autre, dont le genre n'est qu'une des composantes, nous l'avons vu. Le roc de l'anatomie n'est pas un destin. Le corps est muet s'il n'est pas animé par des flux, mouvements, déterminations sociales et culturelles. Il se façonne sur la logique d'une construction sociale. « *Le corps n'est pas une donnée a priori de la nature que la société transformerait a posteriori (...) Il ne cesse de se transformer dans un jeu constant entre nature et culture. Quand on parle de construction sociale du corps, il ne s'agit donc pas seulement de discours ; la société, en interaction avec la biologie, façonne le corps physique, et pas seulement ses représentations. Il y a une imbrication constante du biologique et du social* »<sup>820</sup>.

Comme Butler, Laqueur défend une antériorité du genre. « *Tout ce que l'on peut vouloir dire sur le sexe (...) contient déjà une affirmation sur le genre* »<sup>821</sup>. Il souligne l'importance de ne pas oublier le corps. La parole s'inscrit dans le corps, qui se trouve noué à elle, qui elle-même peut agir sur le corps. Les mots et le corps sont dans un tel rapport d'intimité qu'ils peuvent agir l'un sur l'autre. Dans une société longtemps assujettie à la religion, y aurait-il un prix à payer dans le corps ? L'observation de la différence sexuelle procède d'interprétation des perceptions, en fait tout un travail psychique de négociation de l'expérience. La différence sexuelle n'est pas une chose mais une diversité de figures voisines. Restons vigilant face au processus métonymique

<sup>818</sup> Irigaray, 1977, op. cit.

<sup>819</sup> Butler, 2006, p. 45, op. cit.

<sup>820</sup> Fausto-Sterling, 20 décembre 2012, Emission « Sexe et genre, une dualité », *France Culture, La suite dans les idées*

<sup>821</sup> Laqueur, 1990, p. 26 ( dans le projet de son livre), op. cit.



faisant du sexuel anatomique le tout de la personne.

Dans l'exemple du mythe du pénis comme organe du plaisir féminin, le rôle de la femme dans son plaisir ne serait-t-il que passif, réduit à une distanciation de son vagin ? Que se passe-t-il quand l'homme découvre l'existence pour la femme d'autres voies de plaisir ? Le clitoris deviendrait-il le trouble-fête dans l'agencement mécanique, amenant perplexité et énigme chez l'homme ?

La sexologie va jusqu'à propager le mythe de la proportionnalité du plaisir de l'homme avec la surface du gland et le nombre de corpuscules tactiles. Et s'il n'y a pas de nécessaire relation entre le pénis et le vagin pour le plaisir, cela impliquerait-il que l'un peut se passer du plaisir de l'autre, que tout plaisir est quelque peu solitaire ? Est-ce cela que le sujet hystérique questionne ?

## **d6 L'hystérie comme drame identitaire**

*« J'ai confiance en moi. L'homme est un mystère. Il faut le percer et, si cela demande toute la vie, qu'on ne dise pas qu'on a perdu son temps. Pour moi, je travaille ce mystère, car je veux être un homme »<sup>822</sup>.*

L'hystérie semble pertinente pour notre recherche car elle pose de nombreuses questions et parfois de façon subversive :

- La question de la différence des sexes, du ratage, de la déception, de son appartenance, de son identité sexuelle : qu'est-ce qu'une femme, qu'est-ce qu'un homme ? Et au delà, la question de l'être et de l'avoir : « J'ai un corps », « Je suis un corps ». Or rien dans l'inconscient ne nous permet de nous reconnaître comme homme ou femme. Cette reconnaissance est affaire d'identification où la culture, les discours normatifs tiennent

---

<sup>822</sup> Dostoïevski, août 1839, lettre à son frère

une place essentielle.

- La question de la confrontation à la faille du savoir des maîtres, du manque, du savoir et du pouvoir, de la faille entre le désir et la demande, du rapport médecin-malade. Le sujet hystérique prétend nous enseigner, à nous thérapeute, que notre savoir est plein de lacunes. Il nous confronte fondamentalement aux limites de tout savoir, et donc du pouvoir.

- Et celle de l'insaisissable de la sexualité, du comment être en relation avec l'autre sans lui être soumis, ainsi que celle de l'énigme du désir et de l'amour : « ce dernier a-t-il un rapport avec la sexualité? », « Que me veut l'autre ? ». Dans l'hystérie, quelque chose se répète à travers les corps, il s'agit alors de comprendre à quel moment le geste devient symptôme<sup>823</sup>.

Hystérie vient du grec utérus, avec la constance jusqu'à peu de temps d'être considérée comme une maladie due à la présence de cet organe. Grâce aux travaux des aliénistes du XIX<sup>e</sup> siècle et surtout de Charcot<sup>824</sup>, il fallut admettre que la présence de ce creux posait beaucoup plus de dégâts quand situé « dans la tête » et non dans le corps. L'hystérie a toujours fasciné, effrayé, et suscité rejet et répression du fait de l'exhibition du sexuel et du féminin dans ses aspects les plus énigmatiques. Elle n'a pas bonne réputation. Elle ne fut pas qu'un concept médical, mais a eu une fonction morale et politique. Déjà en Égypte ancienne et dès l'Antiquité grecque puis avec Platon, Aristote et Hippocrate, symptôme hystérique et fonction sexuelle ont été reliés. Galien<sup>825</sup>, médecin grec dont l'influence fut considérable jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, établit un lien direct entre plaisir, satisfaction sexuelle et hystérie.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le regard médical change mais continue de faire de l'hystérie une maladie féminine, comme résultat de la différence des sexes ou la marque symptomatique d'une distinction entre sexe et genre<sup>826</sup>. Enfin viendront Charcot, puis Freud, qui va dissocier l'hystérie de l'anatomie, qui ne fixerait pas le destin (même si Freud reste très ambigu sur cette question). Les souffrances sexuelles dépendent d'une autre anatomie, éminemment fantasmatique, qui agit à l'insu du sujet. Dans ce lien pressenti entre l'hystérie et la sexualité, Freud établira les processus inconscients qui permettent d'exprimer dans un corps imaginaire, une souffrance psychique liée à la

<sup>823</sup> Butler, 2015, op. cit.

<sup>824</sup> Charcot J. M., né en 1825, médecin et neurologue, travaille sur l'hypnose et l'hystérie

<sup>825</sup> Galien C., né en 129, médecin, s'appuie sur la raison (logos) et l'expérience

<sup>826</sup> Arnaud, 2005

sexualité. La grande découverte de Freud est que la sexualité infantile est un foyer inconscient de souffrance car elle est toujours démesurée par rapport aux moyens limités, physiques et psychiques de l'enfant ; elle est source des futurs symptômes. Et là où il existe une sexualité humaine, l'hystérie est partie prenante.

Elle touche aussi bien l'homme que la femme dans la souffrance en soi et en l'autre du féminin, du masculin, comme refusés, questionnés ; mais elle continue d'être essentiellement considérée comme une névrose féminine : on interpréta les symptômes hystériques comme des stigmates de sorcellerie, on brûla les femmes comme sorcières. L'hystérie masculine n'est pas souvent reconnue, ou quand elle l'est, les symptômes sont justifiés par une cause extérieure « honorable », de bonnes raisons : âge, deuil, chagrin, surmenage, échec, traumatisme, voire mauvais œil. Dans les difficultés sexuelles, ce sont souvent les femmes qui accusent, mais paradoxalement, prises dans l'ordre « phallique », elles endosseront la responsabilité. L'hystérie masculine serait-elle alors une hystérie « sans utérus », une hystérie « testiculaire » ?

Il existe plusieurs formes. Au centre de la névrose hystérique telle que Freud l'a définie est l'inversion des affects, comme l'excitation sexuelle qui se traduit en dégoût, déplaisir, ou un conflit sexuel fixé sur le corps ( la zone buccale dans le cas de Dora chez Freud<sup>827</sup> ). Ce peut être le cas de l'anorexie ou la boulimie. Il semble fondamental de savoir la reconnaître sous les masques où elle se dissimule, comme structure ou comme trait de personnalité, par exemple dans de nombreuses plaintes sexuelles. Elle est trop souvent encore diagnostiquée uniquement chez la femme. Les hommes hystériques se cachent souvent dans d'autres diagnostic, car elle garde une image honteuse, inquiétante, signe de faiblesse, une injure. Si vous êtes hystérique, vous n'êtes pas vraiment un homme. La sexualité des hommes hystériques a toujours été un domaine qui intéresse peu l'étude des névroses. Il y a peu de différence entre l'hystérie rencontrée chez l'homme et la femme ; mais notons que l'étude de l'hystérie masculine, se situant en majeure partie dans l'ère de la médecine scientifique, a donné lieu à moins de débordements et projections fantasmatiques.

Elle a été éliminée des catégorisations nosologiques type DSM, nomenclature psychiatrique, qui a réussi à l'éclater sous les termes de « troubles dissociatifs » ou « somatoformes » ou « personnalité histrionique », évacuant la dynamique sexuelle et

---

<sup>827</sup> Freud, 1905a, op. cit.

interpersonnelle, même si la médecine a toujours reconnu la prévalence de la comorbidité entre les troubles sexuels et les troubles psychiatriques<sup>828</sup>.

La clinique nous enseigne. Elle nous convainc de l'actualité de l'hystérie. Cette disparition peut être perçue comme le prix à payer pour ce « pied de nez » que la structure hystérique oppose depuis toujours à la scientificité qui la malmène et souvent la déteste. Provoquant une mise en échec, elle nous confronte à l'angoisse.

Nous envisagerons l'hystérie, non pas comme une « maladie », maladie n'impliquant qu'une seule personne, c'est-à-dire d'un point de vue descriptif à partir de symptômes observables, mais plutôt d'un point de vue relationnel, comme un mode de relation avant tout, l'état « malade » d'un rapport humain ; ce dernier assujettit une personne à une autre, sorte d'échec du lien, avec la complicité de l'entourage, traduction de conflits inconscients intra psychiques. Une sexualité désirante exige plus que la performance d'une « mécanique balistique » bien réglée ; elle implique que l'autre puisse être l'objet d'une représentation positive affectivement investie. Le symptôme hystérique prend la relève de la parole, celle qui aurait fait loi, celle qui aurait détaché l'enfant de la mère, du père ; parole non dite, qui insiste pour se faire entendre comme un signe inscrit sur le corps, à déchiffrer. Il est intéressant pour nous de constater que les symptômes les plus marquants de l'hystérie sont des symptômes de manque à percevoir, ainsi l'anesthésie, la cécité et les difficultés dans la sexualité. Le danger serait alors de se contenter de combler le manque, faire taire l'appel, sans en saisir justement la demande inconsciente de manque, la recherche désespérée d'incomplétude.

Le symptôme est création, compromis, mécanisme de défense. Il a sa nécessité, participant d'un équilibre global et constituant souvent une protection contre une souffrance plus grande. Le sujet hystérique semble refuser la norme du féminin et du masculin, en soi et en l'autre. Car en deçà de leurs mécaniques, les plaintes sexuelles semblent être en profonde relation avec une éventuelle peur à la fois de ne pas s'y conformer et de s'y conformer. Notre hypothèse centrale sera que le symptôme sexuel comme conversion hystérique et fixation, « arrêt sur image » - Freud parlera de fixation

---

<sup>828</sup> Le DSM4 y ajoute les symptômes dissociatifs : signes de perturbation de la conscience, mémoire, identité ou perception d'un environnement . Parmi le peu de recherches « comportementales » sur ce sujet, citons G. Goretti et al, 2004, « Symptômes hystérisques et troubles sexuels », études sur 175 patients consultant en sexologie, qui conclut à un lien étroit entre symptômes hystérisques et dysfonctions sexuelles .

au stade de l'incertitude sexuelle - a une fonction défensive, façon d'« être au monde », de tisser du lien, répondant à l'impossibilité ou au refus d'assumer psychiquement un sexe défini. Une représentation peut-elle être insoutenable au point qu'elle ne puisse se supporter qu'à se convertir ? Une telle inadéquation est-elle inévitable entre la représentation de soi et le sentiment d'impuissance intolérable dans le réel, amenant souvent le sujet à l'évitement de la rencontre avec le désir.

« J'ai ce qui te manque » . La complémentarité entre l'homme et la femme étant un mythe, quel est l'intolérable ? La conversion comme symptôme est l'expression d'un conflit sexuel qui ne peut être élaboré par la vie mentale, et qui donc effectue un saut du psychique au corporel ; c'est l'échec du refoulement. Comme tout symptôme, il exprime à la fois le désir et la défense, ici de manière corporelle. C'est le propre corps du sujet hystérique qui est utilisé comme corps étranger à sa psyché et étranger pour l'autre, lui imposant énigme et défi, comme passage à l'acte. « *La souffrance vécue par l'hystérique dans un symptôme de conversion équivaut à la satisfaction d'un orgasme* »<sup>829</sup>. Le sujet hystérique chercherait à substituer aux organes génitaux d'autres organes de substitution, jouant un rôle sexuel érogène : corps médical, corps diplomatique, tout corps constitué. « (...) *L'énigme contradictoire posée par l'hystérique (...) est le couple d'opposés constitué par un besoin sexuel excessif et un rejet exagéré de la sexualité* »<sup>830</sup>.

Si nous réfléchissons en terme de fantasmes inconscients et non plus de représentation (image d'une partie corporelle), en terme d'angoisse et non plus d'excès d'énergie, la théorie freudienne de la conversion ainsi renouvelée semble plus féconde que jamais pour expliquer la souffrance sexuelle du sujet hystérique. Le corps de l'hystérique souffre en effet de se diviser. Le manque dont l'hystérique se fait le porte-parole, dans sa plainte souvent érotisée, c'est celui entre la parole et le corps, la béance, le trou, l'insupportable identifié depuis Hippocrate jusque dans la psychiatrie actuelle plus ou moins au trou vaginal, à la cavité utérine. Le fantasme vient alors ici faire bouchon, fantasme comme notes ajoutées au « bruit familial et culturel » par l'enfant avant même d'en avoir l'entendement. Organiser par exemple un fantasme de femme idéale permet de n'être qu'insatisfait à rencontrer des femmes qui, elles, ne sont jamais

<sup>829</sup> Nasio, 1990, p. 42

<sup>830</sup> Freud, 1905a, p. 78, op. cit.

idéales.

Freud<sup>831</sup> parle de quatre couples organisateurs : actif-passif (la phase anale), phallique-châtré (le tout ou rien), féminin-masculin (la différence des sexes) et bisexualité-refus du féminin (le refus de cette différence). Le sujet hystérique serait donc comme fixé dans l'incertitude sexuelle, ce dont il souffrirait précisément. Notons que Freud a reconnu que activité et passivité avaient été désignées de manière erronée par lui pour caractériser le masculin et le féminin et que réceptivité était préférable. L'homme serait-il alors émetteur ?

Le fantasme protège du danger de la jouissance, le désir ouvre sur la jouissance qui suscite le fantasme qui lui-même contient l'angoisse qui fait souffrir. Mais chez le sujet hystérique, il le plonge dans une souffrance corporelle (somatisation), sexuelle (paradoxe de sa vie sexuelle) et relationnelle (d'insatisfaction, mélancolisation). Face à la carence et vulnérabilité identitaire, le mécanisme de défense majeur que tout adolescent va utiliser et dont le sujet hystérique va s'emparer, à savoir, le clivage objectal entre sexualité et amour, dissociation de la fonction sexuelle et sphère émotionnelle (cf cas clinique Mr. L. b8, p.169, Mr. M. d8, p.278). La maximisation de la fonctionnalité génitale - chez les adolescents, elle est nécessaire car protectrice - s'opère à travers le mécanisme de dissociation de la fonction sexuelle de l'ensemble de la sphère émotionnelle consciente, comme défense. Cette stratégie compensatoire est caractéristique d'une sexualité plus défensive que complétive : mécanisme de clivage objectal entre amour et sexualité, désir, dissociation entre l'objet du désir sexuel et l'objet d'amour. La fixation chez le sujet hystérique est un refuge dans un érotisme antifusionnel mais aussi l'inverse ; quand il y a trop de besoins de fusion par rapport aux besoins d'individuation, alors l'équilibre n'est pas intégré.

L'hystérie serait alors un combat, une résistance « au mensonge parental » et sociétal. L'« impuissance psychique », psychosexuelle, est subie, incomprise car refoulée, dépendant entre autre d'une fixation incestueuse non surmontée. C'est une manière en somme aussi d'éviter l'inceste. Dans cette non fusion fréquente des courants tendres et sensuels, Freud avance la conclusion que le sujet doit s'être familiarisé avec la représentation de l'inceste pour accéder à une vie amoureuse libre.

La conversion sexuelle peut être saisie comme souffrance identitaire, faille

---

<sup>831</sup> Freud, 1905b, op. cit.

identificatoire. Qu'en est-il de la vulnérabilité de l'identité de genre ? Les fantasmes et les comportements de chacun concernent les rapports en soi et chez les autres du sexe et du genre, du masculin et du féminin. Ce qui définit le sujet est du registre de l'assignation symbolique : place, influences sociales, reconnu comme homme ou femme dans l'imaginaire collectif et le symbolique. Un malaise peut surgir - jusqu'à l'extrême chez le sujet transsexuel - quand la proportion du masculin et du féminin est ressenti comme mal harmonisée, comme un décalage existentiel. Dans la clinique, il est fréquent de constater un état passif, triste, mélancolique dans lequel le moi est constamment en attente de recevoir de l'Autre non pas la satisfaction qui comble mais curieusement la non réponse qui frustre.

Venons-en au lien entre jouissance, désir sexuel, plaisir et hystérie ; différencions jouissance et plaisir sexuel. Nommons jouissance l'accomplissement de désir et désir le surgissement pour l'hystérique d'un trop de sexualité. Le sujet hystérique refuserait donc le plaisir, il n'en voudrait pas : drame identitaire, drame du désir. Il s'identifie au désir de l'autre, il est dans le désir d'un désir insatisfait, préférant la « suspension » de la jouissance à l'assouvissement du plaisir qui anéantit (cf chapitre b6, Cas clinique, Mr V., p.164). Rappelons l'hypothèse de Freud : c'est le développement de la sexualité infantile et l'angoisse de castration qui organiserait l'inconscient. Qu'en est-il du social ?

Dans « *Le Surmâle* », Alfred Jarry ouvre ainsi le récit de son hystérie : « *L'amour est un acte sans importance puisqu'on peut le faire indéfiniment* »<sup>832</sup>. Don Juan se propose, selon Lacan, d'incarner le supplément de jouissance, ce qu'il a nommé l'« objet a », l'objet qui manque à tout jamais. Il se désigne comme un homme sans nom et aussi homme et femme ; en chaque femme qu'il séduit, il cherche celle qui ne succombera pas, qui refusera la jouissance phallique, virile. Il ne sait que dire oui, à la merci de l'autre, avec un désir comme un étranger en terre conquise. Il s'agit donc d'animer, faire travailler ce corps mort, identifié à un cadavre. Il n'a pas droit à l'erreur, sa séduction, c'est sa docilité. Don Juan consacre beaucoup de temps à la numération, la suite infinie des nombres, question ou recherche d'une limite ; il n'est que tourné vers la jouissance de la femme qu'il imagine infinie. Les souffrances sexuelles s'éclairent alors d'un jour nouveau, comme façon de répondre à la demande inconsciente de la mère, du père, du social. Fidélité, d'où la multiplication des liaisons, répétitions incessantes d'une même

---

<sup>832</sup> Jarry A., 1902, *Le Surmâle*, ouvre le livre

scène déjà jouée, peur de la mort, inscrite dans leur vie à répétition. « *Le refus du féminin (...), une part de cette grande énigme de la sexualité* »<sup>833</sup>. Freud accole ce « refus du féminin » aux modalités prégénitales, aux défenses contre l'angoisse de pénétration (pénétrer ou être pénétré) : l'angoisse pour l'homme de passivation homosexuelle ; il le désigne comme un « roc » sur lequel viennent buter les efforts thérapeutiques. Chez le garçon l'angoisse du féminin peut prendre la forme d'une angoisse de soumission à un homme. Rappelons que la bisexualité chez Freud parle de l'identification précoce et inconsciente à l'un et l'autre sexe avec des désirs contradictoires. Et notons la légende rapportée par Ernest Jones dans « Le Diable »<sup>834</sup> où la bisexualité est prise en compte, mettant à nu toute la structure d'une névrose hystérique : le Diable, malgré ses magnifiques attributs phalliques, n'a pas de sperme à lui ; pour donner la vie, il est réduit à se glisser dans le lit d'un homme, comme un démon féminin, pour y recueillir son sperme ; détour donc par la féminité, dans le désir de l'homme d'être aimé du père, pour réussir à se compter en tant qu'homme. Défense selon lui de la position féminine passive vis à vis du père, lutte contre les dangers de sa propre féminité ; derrière la fixation au père, se révèle celle plus ancienne à la mère. En abandonnant la position féminine à l'égard du père tout puissant, il pourrait donc assumer une position virile et surtout choisir une femme comme objet d'amour et non pas comme objet d'identification. Notons aussi la légende de Zeus recueillant Dionysos et menant sa grossesse à terme, devenant parmi les dieux le premier père « enceint », père porteur (ce dont rêverait le sujet masculin hystérique car les fantasmes de grossesse y semblent fréquents). Et si un « Schreber » - « *Qu'il serait beau d'être une femme soumise à l'accouplement* »<sup>835</sup> - cherchant à vivre et à s'abandonner aux « béatitudes féminines », sommeillait en tout homme ?

Qu'est-ce qu'une femme ? Qui est le plus fort ? Qui est l'homme ? Qui suis-je ? Un homme, une femme ? Dans les questionnements identitaires de Dora<sup>836</sup>, Freud dégagera la problématique du refus du féminin, de son être manquant, ni toute, ni comblée, en manque de son double, prise dans une différence. Refus d'être femme, face à l'homme, jamais à la hauteur, ne pouvant la combler d'être son idéal, sa moitié. Quête inconsciente

<sup>833</sup> Freud, 1893, p. 266

<sup>834</sup> Jones E., 1931, médecin et psychanalyste britannique (1879-1958)

<sup>835</sup> Schreber, *Mémoire d'un névropathe*, 1903, p. 290, cité par Lacan, 1955-56 et Freud

<sup>836</sup> Freud, 1905a, op. cit.



selon lui d'éviter sa déception de l'autre - autre différent, limité, dans l'hétérogène à savoir la différence sexuée, sexuelle, non niée. Ainsi maintenir son désir toujours actif.

Alors un sujet hystérique serait hystérique car il n'aurait pu faire sien le sexe de son corps, méconnaissance inconsciente de son identité sexuelle. Tentons d'entendre l'appel à une demande d'être reconnu au delà des masques dont il, elle s'affuble.

### **d7 « *Il n'y a pas de rapport sexuel* »**

*« La structure de mon rapport à l'autre est celle d'un « rapport sans rapport ». c'est un rapport où l'autre reste absolument. Je ne peut atteindre l'autre de l'intérieur, et ainsi de suite. Il ne s'agit pas d'un obstacle, mais de la condition de l'amour, de l'amitié, et de la guerre, aussi. C'est une condition de la relation à l'autre »<sup>837</sup>.*

Déplions trois questions que la formule de Lacan « *Il n'y a pas de rapport sexuel* » contient :

- La question du désir avec l'incomplétude et la fonction du phallus, pour lui signifiant du désir et de la castration.
- La question de la Jouissance, des Jouissances et leur hétérogénéité et la position féminine et masculine face à celle-ci.
- La question de l'amour, suppléance au non rapport sexuel.

Selon Lacan il n'y a pas de rapport sexuel mais rapport sexué il y a.

---

<sup>837</sup> Derrida, 1997, p. 14

### d7-1 La question de l'incomplétude

Cet aphorisme, provoquant et énigmatique jeu de mot, se retrouvera dans divers écrits de Lacan dont le séminaire XX « Encore », en 1972 et « L'envers de la psychanalyse » en 1970<sup>838</sup>. Lacan parlera d'« un semblant de rapport sexuel » et pose qu'« il est impossible de poser le rapport sexuel ». Il nous intéressera particulièrement en tant que façon de penser, de dire qu'il n'y a pas de formule de référence, de mode d'emploi du côté du sexuel, que le sujet se définit par son désir et que la relation sexuelle n'entraîne pas en soi le rapport à l'autre.

Nous tenterons de montrer en quoi le « *Il n'y a pas de rapport sexuel* » est une bonne nouvelle, une chance, de par ce qu'elle engendre : invention, création, trouvailles, source du désir laissé en éveil, de par comment chacun va tenter de le rendre possible, par des stratagèmes et des suppléances comme l'amour et le semblant : « Faire l'homme », « Faire la femme », mais aussi le symptôme, le pornographique etc, et comment chacun va construire un savoir inconscient sur le sexe. Lacan parle ici de ratage structurel<sup>839</sup> qui paradoxalement va permettre que la rencontre se produise. Avec le non rapport sexuel, Lacan nous offre une logique qui ne se confond pas avec les identifications, les pratiques et les partenaires choisis. Le désir est une demande, infinie, qui ne concerne aucun besoin, qui lui peut être comblé. En fait il est toujours une demande d'amour. Lacan dira : « *Le désir c'est le désir de l'Autre (...)* », l'empruntant à Kojève<sup>840</sup>. « *Le désir est une demande signifiée* »<sup>841</sup>. Dans « *Il n'y a pas de rapport sexuel* » il y a « rapport » et faire rapport en mathématique, dont l'écriture est la plus aboutie, c'est éliminer toute ambiguïté, subjectivité, toute équivoque.

Dans l'exemple  $x = 2y$ ,  $x$  se définit par rapport à  $y$ , ainsi  $x$  et  $y$  sont coincés ensemble ; si  $x$  et  $y$  se complétaient selon une logique de rapport, alors la conjonction entre eux les rendrait tous les deux complets. Et la complétude, c'est l'anéantissement, l'annihilation du désir, les deux s'annuleraient dans la rencontre, ce qui n'empêche que cette complétude est recherchée quand même. Selon lui, la confrontation de l'« Un Unifiant » : « Ils ne feront qu'une chair », la fusion, sont héritées de la relation à la mère

<sup>838</sup> Lacan, 1970, 1972, op. cit.

<sup>839</sup> Lacan, 1972-73, op. cit.

<sup>840</sup> Kojève, 1947

<sup>841</sup> Lacan, 1957-58, p. 245, op. cit.

et transposée dans l'acte sexuel ; si l'unité est sans faille, la différence est abolie.

La clinique avec les couples nous l'enseigne ; nombreux sont ceux qui viennent se plaindre d'une perte de désir, disparu, voire anéanti, revendiquant leur fusion, jamais assez étranger pour éprouver du désir, une sorte de « gardiennage mutuel », le manque, l'énigme y sont absents. Ce « choix » c'est de ne plus s'encombrer des avatars, des inconvénients du désir et de l'érotisme, de sa soumission, ses frustrations, c'est en finir avec un inconscient toujours tributaire du désir de l'Autre. Le désir n'est jamais comblé, satisfait, ni en phase. Alors dire « *Il n'y a pas de rapport sexuel* », c'est une façon de dire qu'il n'existe pas d'écriture logique d'un rapport entre un homme et une femme, ou deux hommes, deux femmes, non réduits à mâle ou femelle, non purs corps privés de langage. Il n'existe pas de pulsions génitales propres à chaque sexe, pas de détermination biologique de la féminité, de la masculinité.

Lacan avec Freud reprendra le mythe grec, éclairant, d'Aristophane<sup>842</sup> : Zeus, fâché par l'arrogance des hommes, décide de supprimer leur pouvoir en les coupant en deux, corps divisé, leur imposant une recherche nostalgique de leur moitié sexuelle, de l'autre sexe ou du même sexe ; recherche moins du complément sexuel que de la part à jamais perdue de lui-même, regret dans une tentative d'un retour à l'unité primitive. Ce regret d'une complétude et d'une fusion psychique et corporelle devient la source du désir.

### **d7-2 La position femme, homme, du côté de la jouissance**

« (...) *Il n'y a pas de rapport sexuel, aussi parce qu' il y a un rapport genré (...)* L'expérience analytique nous apprend que la réinvention des sexes est permanente au lieu du non rapport sexuel.(...) *C'est à la différence des sexes que nous faisons porter l'impossible des sexes (...)* Les sexes impossibles disparaissent sous l'évidence de la différence des sexes (...) *Nous trouvons dans l'espace transférentiel les traces de ces sexes impossibles possiblement effacés par la différence des sexes qui les recouvre trop vite* »<sup>843</sup>.

<sup>842</sup> Aristophane, poète grec comique du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C

<sup>843</sup> Ayouch, 2013, p. 51, op. cit.

Le genre est vecteur de sexualité, outil nécessaire pour l'écriture de ces sexes « impossibles ». Rappelons que Lacan considère deux jouissances, disjointes, irréductibles : phallique et Autre, côté homme, côté femme, impossible à conjointre. Dire : « *Il n'y a pas de rapport sexuel* », c'est dire que la Jouissance est toujours inadéquate à satisfaire le désir. Dans la rencontre sexuelle, le vrai partenaire est sa jouissance pulsionnelle, expérience solitaire, la Jouissance ne se partage pas, elle sera toujours la notre, nous nous absentons, emporté loin de l'autre. Le sexuel ne conjoint pas, il sépare (« *secre* »). Jouissance plutôt narcissique mais l'illusion de partage est là. Chacun est quelque peu isolé dans ses rêves onanistes. « *Le fantasme c'est un tourisme sexuel, on va ailleurs chez l'autre puis on revient chez soi* »<sup>844</sup>.

Foucault, dans ses travaux sur l'antiquité, nous dit : « *La scène sexuelle est à un seul personnage (...). Une activité en quelque sorte unitaire, unique, non relationnelle du sujet constitue l'essence même de l'acte sexuel* »<sup>845</sup>.

Le rapport sexuel est à considérer en tant qu'absent car le sexe est partout là où il ne devrait pas être et fait défaut là où on pourrait l'espérer<sup>846</sup>. Rappelons qu'à propos de la position sexuée femme, homme, ce qui définit la femme ou l'homme pour Lacan, ce n'est pas son essence - féminine ou virile - mais tient dans son rapport à l'autre. Dire « *Il n'y a pas de rapport sexuel* », c'est dire qu'il n'y a pas de savoir, de code sur la jouissance de l'Autre ; qu'il n'y a pas de réponse à la question : la jouissance selon laquelle l'un jouit de l'autre est-elle la même Jouissance selon laquelle l'autre jouit de l'un ? La clinique nous confirme de cette non conjonction des jouissances sexuelles, témoignant d'un non savoir sexuel irréductible. Il n'y aurait donc pas de nouveau Tirésias nous révélant la formule impossible du rapport sexuel, de la jouissance . Ce prophète devin, aveugle, s'initie au plaisir féminin et masculin, devenant homme et femme. Il divulguera le secret intime, le mystère du rapport sexuel, de l'origine de la vie. Dans sa double expérience de la bisexualité, de l'auto-complétude, il sait tout. Sa réponse : il donne à la femme neuf part sur dix du côté de la jouissance.

Le fantasme de supposer le savoir sexuel à l'autre est suppléance, illusion, fantasme

<sup>844</sup> Ruff J., mars 1998, Conférence, « Vous avez dit sexuel ? », à l'Unesco

<sup>845</sup> Foucault, 1981, p. 86-87

<sup>846</sup> Allouch, 2016

de transparence - comme par exemple le pornographique - tentative de réponse à la jouissance de l'autre, amenant à la répétition, voire l'addiction, au leurre sur l'existence d'une Jouissance absolue qui serait du côté du rapport incestueux. Or, il n'y a pas de savoir, pas de sexuel brut.

### **d7-3 Trois vignettes cliniques**

Madame S. évoque son premier mari comme très peu demandeur de rapports sexuels, plus proche d'un frère ou d'un ami, ce qui ne l'empêche pas de rencontrer l'orgasme à chaque rencontre dit-elle, jouissance auto-érotique (Lacan l'appellerait-il phallique ?).

Avec son deuxième mari, dont elle tombe passionnément amoureuse, elle découvre la sensation de se sentir femme pour la première fois, protégée, mais elle ne ressent aucun orgasme, ce dont elle ne se plaint pas, mais une grande jouissance (Jouissance Autre dirait Lacan) où l'organique intervient peu .

Monsieur P. se plaint d'une éjaculation prématurée avec son épouse qu'il décrit comme très sensuelle et entreprenante sexuellement - posant la question de la jouissance passive, active - dans faire l'amour, il y a faire<sup>847</sup>. Il dit tout faire pour se concentrer, se recentrer, faire des exercices proposées par son sexologue, rien n'y fait. Quand il décide d'avoir des rapports sexuels avec d'autres femmes, il dit les choisir peu sensuelles, ainsi il peut différer son éjaculation et ressentir d'avantage de satisfaction. Symptôme rebelle, son orgasme prématuré n'est prématuré qu'au regard de l'orgasme de son épouse et son origine inconsciente est quelque peu incontestable. « Je souffre pour elle, moi ça va ».

L'inconscient trafique par des voies souvent vécues comme particulièrement humiliantes : prendre, être pris, écourter la rencontre, le plaisir, mais pour quels

---

<sup>847</sup> Pommier, 2010

bénéfices ? Ressentirait-il un danger de féminisation devant l'expression de la jouissance féminine, devant son énigme ? Une impossibilité de « tuer le père » selon Lacan ?

Certaines femmes disent s'abstenir de toute expression et extériorisation de jouissance. Le père, la mère, continuent-ils à régner ?

Monsieur R. a pu constater, après de longues résistances, qu'il ne souffrait plus de difficultés d'érection ou d'éjaculation dès lors qu'il éprouvait la sensation que la femme le repoussait. Ainsi seul le rejet d'une femme lui permettait d'accéder à ce qu'il nommera « sa virilité ». Il a pu se souvenir de nombreuses confidences très intimes de sa mère faites à ses amies lorsqu'il était jeune enfant, témoin, comme s'il n'était pas là, comme s'il faisait partie des « femmes » - mis dans l'intimité du féminin, féminisé - comme s'il n'était pas homme comme son père.

Souffrance d'appartenance, de reconnaissance, d'assujettissement.

#### **d7-4 Suppléance au non rapport sexuel**

Rappelons que nous avons posé, au début de notre recherche, l'hypothèse - nourrie de la réflexion de Bourseul<sup>848</sup> - que la différence des sexes masquait le non rapport sexuel, comme traduction d'un impossible des sexes du fait de leur existence innombrable. Alors le réel du genre permettrait de réinventer les sexes, façon de pouvoir se passer de cette si fameuse différence sexuelle. Pour Lacan, il n'y aurait rapport que dans l'amour car l'amour s'adresse à l'être dans sa totalité. Le désir, qui est toujours une demande d'amour, est quelque peu fétichiste, dans le sens où il s'adresse aux objets partiels, au corps découpé. L'amour, lui, s'adresserait à l'être même, suppléance au non rapport sexuel, même si l'amour est toujours quelque peu narcissique - « Je m'aime à

---

<sup>848</sup> Bourseul, 2016, op. cit.

travers l'autre ». « *On aime celui ou celle qui recèle la réponse à la question : qui suis-je ?* »<sup>849</sup>.

La clinique nous offre d'innombrables exemples de l'opposition entre désir et amour, du clivage entre ce que Freud appelle les versants tendres et sensuels. Quand l'amour se sexualise, ça peut poser problème, il peut se « symptomatiser ». L'amour peut aussi s'accommoder d'une absence de vie sexuelle, voire contrarier franchement le désir. La clinique nous enseigne que l'absence de tourments générés par l'érotisme peut ainsi contribuer à la longévité du couple.

Lacan au travers de cette formule nous invite à penser qu'il n'y a pas de réponses ni formules pré-établies, pas de réciprocité, symétrie, complémentarité entre la position féminine et masculine, pas de complétude - « ne faire qu'un » - du désir et des jouissances, qui sont hétérogènes. Ce « ratage », et l'opposition entre désir et amour, maintiennent le désir en éveil.

La sexualité est toujours problématique, conflictuelle et traumatique car elle nous confronte à l'énigme que représente le désir, la jouissance de l'Autre, et au manque.

### **d8 Une rencontre clinique : Mr M., le désir de savoir, « avoir ou pas les codes ». Qu'est-ce qu'une femme ?**

Mr M., 58 ans, vit seul et il s'en plaint. Il m'annonce d'emblée clairement sa demande : il a perdu toute libido depuis 5 ans environ et n'a plus eu de rapports sexuels depuis ce temps, moment de sa retraite de cheminot, alors que faire ? Rapidement il admettra que ça l'arrange aussi peut-être, l'échange et le don ne semblent pas au programme. Il s'adresse à moi en supposant que j'ai les codes pour l'aider à établir une

<sup>849</sup> Miller J. A., janvier 2010, Interview dans *Psychologies*

relation de relative confiance avec une femme. Lui-même n'a pas pu bénéficier de ces codes dira-t-il sans cesse à chaque séance (il y en aura une vingtaine). En effet il se plaindra comme une ritournelle d'un vide affectif total du côté parental, d'une haine et d'une trahison. Il se sent humilié par un père très sévère qui l'oblige à travailler dès 16 ans dans un champ qu'il n'a pas choisi, qui lui inflige des sévices corporels, une mère qui ne l'a pas protégé du père, propriété du père qui seul peut en jouir, même s'il la soupçonne d'avoir trompé son mari à maintes reprises.

Elle ne l'a jamais pris dans ses bras, l'a dédaigné, ignoré, insupportable, haïe depuis toujours. « C'est comme si j'existais pas, j'ai pas compté, ma sœur avait droit à un peu plus de considération ». Les femmes forment un ensemble fermé ; toute femme devient sa mère, rien ne peut différencier une femme et La Mère, elles sont toutes interdites. Le père, personnage brutal, jouit de torturer son fils. Le défaut d'amour initial semble la source du peu de crédit qu'il se fait et des mauvais rapports avec son corps ; il souffre en effet de son physique qu'il dit ingrat.

Trahison, c'est le mot qui reviendra sans cesse à propos des femmes : sa mère en premier, et puis ses deux ex-épouses et d'autres femmes qu'il a connues et aussi sa fille. Celle-ci choisira le camp de son beau père jusqu'à vouloir changer son nom de famille. « Je ne peux pas m'en sortir avec ça ». Que serait s'en sortir pour lui et de quoi et s'il le sait le désire-t-il ? « On ne peut pas avoir confiance dans les femmes, elles vous abusent, elles mentent ». Puis il admittra que sa vie sans femme lui convient finalement davantage. Le premier sens de trahir c'est se « séparer de » ; décevoir c'est tromper (latin *decipere* : de « écarte », « capere » : prendre, attraper).

A chaque début de séance, il m'indique qu'il tourne en rond, n'avance pas, qu'il a même songé à aller en maison de retraite ; il rectifiera « non, en maison de repos ». Alors que vient-il chercher ici ? Une autorisation à continuer son célibat, d'en finir irrémédiablement avec le désir d'une femme, une limitation, condition d'une subjectivité, face à sa plainte ravageuse envers le féminin, un lieu où dire sa détresse, une confrontation avec une femme (moi-même) qui forcément le trahira en ne lui donnant pas les clés de son savoir, une confirmation de sa place de prisonnier victime, et où le persécuteur femme lui permet de ne pas se sentir partie prenante de ce qui lui arrive ? Une demande d'échapper à toute culpabilité : « Au moins j'ai mon médecin qui



m'aide avec des conseils pour ma dépression et des anxiolytiques », façon pour l'idéologie médicale d'éponger, d'escamoter la culpabilité sans la réduire, de débarrasser le corps des inconvénients du désir.

Culpabilité justement. Mr M. m'évoque la mort de son fils par accident de moto il y a 20 ans mais ne désire pas en parler, faire son deuil pour lui est une illusion ; il dit avoir réglé la question avec son psychiatre à l'époque, il ne désire pas en parler ici, l'historiser. Ici il veut remédier à sa perte total de désir sexuel sans se faire d'illusion, si sûr de la comprendre : c'est à cause de sa mère et puis dans une moindre mesure de son père.

Il réitère donc sa demande : la clé des codes. Qu'entend-il par codes ? Un secret, quelque chose lui permettant un accès aux femmes, des informations qui ne lui ont pas été transmises et auxquelles je pourrais suppléer, permettant de corriger une erreur de transmission ; une conduite à tenir, des règles, des lois venant de qui et d'où ? A un moment inattendu, il me confiera qu'il avait lui-même provoqué la mort d'un motard il y a plus de trente ans et qu'il avait menti aux autorités ; c'est son petit secret, il n'en avait jamais parlé à personne ; alors pourquoi maintenant, ici ? « Il faisait nuit, on y voyait rien, mes phares marchaient mal ». Encore la question du code : il n'avait pas respecté le code de la route. (NB : les codes sont les phares réduits de puissance pour rencontrer l'autre ). Ici, personne n'assume ses fautes, alors que faire d'autre pour lui que de sans cesse vouloir que ce qui a été n'ait pas été ? Il me parle d'un rêve (son seul récit de rêve, il dit ne pas rêver ) où il ramasse de l'argent sale, un vieil homme a « pissé » dessus, et cela ne l'empêche pas de se l'approprier. Il ne peut rien associer si ce n'est qu'il trouve ça dégueulasse.

Etre en rapport avec l'autre, l'autre sexe, tenter d'être en lien, c'est continuer à tenter de déchiffrer la langue de l'autre. Et quand le désir cesse, l'autre bascule dans le registre de l'« objet a » , il devient déchet et énigme. A chaque fois que je l'invitai à associer, me risquai à une question, toujours entendue sur le versant d'une interprétation, un NON vociférant suivait ; était-il signe d'un mouvement d'ouverture, cet acte de dire non avec les symptômes qui relaient cette négation ? Et à chaque fois « il est sûrement préférable que je laisse tomber du côté des femmes ». Passe-t-il de la plainte à la revendication : « la femme ne désire que m'abuser » à « qu'est-ce que je désire ? ».

Freud parle de surdétermination plutôt que de déterminisme dans « la

Traumdentung »<sup>850</sup>, différent d'une causalité multiple, plutôt une causalité avec sa propre contradiction à l'intérieur : trauma à chaque rencontre avec l'autre, le féminin, engendrant la peur d'être trahi, abandonné, rejeté comme un objet abject. Alors pourquoi continuer à s'y confronter ? Comment innover au delà de toute détermination, la première subie pour tout sujet étant d'être l'objet de la jouissance de l'Autre ? Cette mise à l'épreuve, cette assignation du côté de son rapport aux femmes, il viendra la rejouer tout au long des séances du côté du transfert - agressivité, rapport de force, provocation, limite, plainte de mon non savoir, des questions incessantes : « Dites moi ce que je dois faire ? ». Il m'apportera quelques dizaines de pages imprimées de google sur la question des codes de séduction : « Vous voyez, j'ai cru comprendre que vous me disiez qu'il n'y en avait pas ! ». Il viendra parfois sous l'emprise de l'alcool : « J'ai le vin mauvais, préférez-vous que je vienne sobre ou pas ? Quand j'ai un peu bu, ça me désinhibe, c'est peut-être bien pour avancer ? ». Et puis ce jour où il me demandera mes raisons de fermer à clé mon cabinet (ce qui n'était pas le cas), après le départ du patient le précédant alors qu'il attend dans la salle d'attente, imaginant peut-être que je ne me sentais pas en sécurité avec lui. Projection du côté d'un manque radical d'une base de sécurité suffisante que Winnicott<sup>851</sup> a tant évoqué ?

Reconstruction d'une histoire de vie avec mise en acte de ce qu'il ne peut raconter ? Dès la première séance il se plaindra de ma non prise de note. « Comment pouvez-vous vous souvenir de tout ce que je vous dis ? Je ne vois pas comment vous pouvez travailler ainsi et vous souvenir de ce que disent vos patients » « Vous qui êtes une femme, dites moi qui elle est, pourquoi on ne peut lui faire confiance, je ne la comprend pas ? ». Rapidement, il ne sera plus question que de LA femme et non de son rapport aux femmes ; vaine recherche d'une essence féminine, de la femme comme une totalité, invariante, d'un savoir sur la jouissance de l'Autre.

Freud nous a montré que cette volonté de savoir, cette quête impérieuse de l'enfant qui cherche à rendre compte de ce dont il pâtit, de ce qu'il ne comprend pas, c'est la rencontre traumatique avec la jouissance. Alors interroger l'Autre, quêter dans l'Autre une réponse à la question : qu'est-ce-que cette rencontre avec une jouissance qui se marque sur le corps ? Et l'Autre (le thérapeute) par le silence, lui signale un interdit. Enfermement dans une représentation du féminin qui le fait tenir et semble donner une

<sup>850</sup> Freud, 1899-1900, op. cit.

<sup>851</sup> Winnicott, 1971, op. cit.

signification à tout ce qui lui arrive. « En fait avec ma fille je fais comme mes parents ont fait, ils m'ont pas appris, c'est pas de ma faute ; ils m'ont humilié alors ma fille fait de même », s'excluant ainsi en sautant une génération. Et lui ? Son affirmation de La femme par essence inconsistante est sous le mode de « c'est pas moi c'est l'autre ». Ressassement comme une ritournelle. Face à la haine de soi, du féminin, des éclats d'idéalisation : la femme sait, mais elle abuse de ce savoir : « Vous me regardez d'une drôle de façon » me dira-t-il parfois : une femme le regarde, que regarde-t-elle ? Et pourquoi ainsi ? A quoi pense-t-elle ? Le processus est en abîme. Comment la mère a-t-elle regardé son enfant ? Qu'a-t-elle vu devant elle ? Car l'enfant se voit dans le visage de la mère, et elle même se voit le regardant<sup>852</sup>.

Sa perte totale d'érection l'empêche même d'aller au dancing, dernière activité qui lui donnait toujours beaucoup de plaisir ; le poids du regard des femmes l'accable, le dévore, « demandeuses de relations sexuelles sinon elles ne viendraient pas danser, elles veulent que nous les hommes on les séduise, même si elles diront non aux rapports sexuels, elles abusent ; elles se passeraient le mot si j'avais un échec avec l'une d'elle », femmes en folie, liguées contre lui bien avant la rencontre.

« Que serait un échec pour vous ? » lui demandais-je. « Ne pas oser les séduire, c'est le rôle d'un homme, et pas d'érection bien sûr, j'en serai incapable ». Dysfonction de l'organe, disparition du sujet identifié à l'organe défaillant. « Je ne suis plus un homme », alors envahi par le féminin jusqu'à s'y identifier à la femme. « Je suis passif, comme les femmes, enfin celles d'avant ... j'y comprends plus rien avec ces féministes, elles sont de plus en plus agressives, des folles, que veulent-elles ? ».

La clinique nous enseigne que le symptôme se maintient en raison d'une satisfaction de nature sexuelle qu'il procure. Freud nous a montré que le champ de la sexualité s'étend à la totalité de l'expérience humaine. La pulsion de destruction a des effets de nature radical, en premier dirigé vers l'intérieur, surtout si l'intrication des pulsions n'est pas suffisamment achevée. Mes invitations à entendre que ses symptômes dont il se plaint tentent de lui dire quelque chose, aussi un dire à quelqu'un vers qui il a une attente et sur qui il veut produire un effet : LA femme ?

Butler cite Nietzsche : « *Rendre compte de soi se fait sous forme narrative et vise à persuader un public* »<sup>853</sup>.

---

<sup>852</sup> *ibid*

<sup>853</sup> Butler, 2007, p. 12

« *En cherchant une cause à ses préjugés, il pose la question de sa responsabilité ou pas, l'assumer ou pas* »<sup>854</sup>.

Ses plaintes et son agressivité continuent envers ma position de non savoir, ma rétention de conseils, d'apprentissage des codes, de ses sentiments que je l'abandonne, de qu'est-ce qu'une femme ? J'ai tenté de les accueillir en gardant à l'esprit ce que Lacan nous dit : « *Celui à qui je suppose le savoir, je l'aime...S'ils me haïssent, c'est qu'ils me dé-supposent le savoir* »<sup>855</sup>. Il évoquait à chaque séance l'éventualité de « me laisser tomber ». De ce qui lui arrive, il me soupçonne d'en savoir quelque chose, ce à quoi je lui renvoie qu'il en sait beaucoup plus qu'il ne le dit. Le désir sexuel en psychanalyse est noué d'abord au langage, au niveau du désir de savoir, première apparition dans le développement du sujet. Le travail tourna autour de la dé-idéalisation, le droit à l'échec, le refus du masculin, du féminin en soi et en l'autre. « Je tourne en rond, j'ai fait le tour...Elles m'ont quand même joué des sales tours, mes deux épouses et puis ma fille, elles m'ont toutes embobiné ». Rond, tour, jouer, embobiner. Je pense à la bobine de Freud, la perte, le deuil, le manque. Je lui demande : « Une autre façon de tourner en rond pourrait être de retourner danser, qu'en pensez-vous ? ». Alors pour la première fois nous rions ensemble. Au moment où pour la première fois j'évoquais la possibilité, voire la pertinence d'une pause, il m'annonçait que justement il avait l'intention d'arrêter les séances ; il comptait retenter un travail avec son psychiatre du moment de la perte de son fils, qui propose un travail plus directif, reprendre une thérapie cognitivo-comportementale, au moment même où son urologue lui indiquait qu'il était sur le bon chemin avec sa psychologue. A nouveau il se sent rejeté, abandonné, en échec, confirmation de ce qu'il venait chercher probablement.

Je lui indiquai que ma porte restait ouverte. Il me semblait évident que Mr M. s'était quelque peu apaisé du côté de la provocation, de l'auto-destruction et de la haine. La séance se termina par : « A moi de jouer », avec pour la première fois un sourire qui ressemblait à un don.

---

<sup>854</sup> *ibid*, p. 10

<sup>855</sup> Lacan, 1972-1973, p. 64, op. cit.

## d9 La question de l'homosexualité, amour du même ?

*« L'homophobie est d'abord une passion (...) Il trahit une peur originelle de la contingence du genre, du désir, de la jouissance »<sup>856</sup>.*

Le terme contemporain d'« homosexualité » apparaît seulement vers 1870<sup>857</sup>. La question de l'homo-hétérosexualité nous amène à penser les rapports de l'ordre sexuel avec l'inconscient du côté de la psychanalyse. La bisexualité psychique et les identifications masculines et féminines coexistent et agissent en chacun de nous davantage que l'orientation sexuelle. Dans le symptôme de Dora qui se manifeste autour de la sphère sexuelle<sup>858</sup>, la problématique désirante de nature « homosexuelle et bisexuelle » se marquera dans ses choix de femmes – compagnes viriles, androgynes ou autoritaires. *« (...) du point de vue de la psychanalyse, l'intérêt exclusif de l'homme pour la femme est aussi un problème qui requiert une explication et non quelque chose qui va de soi (...) »<sup>859</sup>.*

Rappelons que selon Freud, le sentiment social se construit sur le refoulement des désirs homosexuels (contribuant par exemple à la formation de la camaraderie, de l'esprit de corps). Pour lui, le choix d'objet masculin, féminin, a peu à voir avec un attraction donnée d'emblée dans la différence sexuelle. Il envisage la fixation amoureuse comme relevant des tournures et combinaisons afférentes au trouble ouvert par le voisinage des sexes. L'objet amoureux n'est pas d'abord et directement parce que « femme » ou « homme ». *« Notre libido à tous hésite normalement la vie durant entre l'objet masculin et féminin »<sup>860</sup>.* Une oscillation. *« Il faut se dire que la sexualité normale (l'hétérosexualité) repose sur une restriction du choix d'objet (...) »<sup>861</sup>.*

Pourtant Freud n'a pas toujours été en totale rupture avec un discours scientifique

<sup>856</sup> Leguil, 2015, p. 148, op. cit.

<sup>857</sup> Foucault, 1976b, p. 59, op. cit.

<sup>858</sup> Freud, 1905a, op. cit.

<sup>859</sup> Freud, 1905b, p. 51, op. cit.

<sup>860</sup> Freud, 1920, p. 256, op. cit.

<sup>861</sup> *ibid*, p. 249

réactionnaire où le modèle unique était le coït hétérosexuel génital. La sexualité « normale » serait déviée de son objet pour se diriger vers le même sexe, objet non « normal », créant des personnalités plus infantiles ou plus narcissiques. Avec Freud, le vrai scandale avec l'homosexualité était qu'elle bousculait la notion de masculinité et de féminité. La bisexualité psychique ou l'homosexualité inconsciente ne sont pas un désir pour les deux sexes ; elles indiquent qu'une foule de personnages signifiants de notre histoire habite notre inconscient. Pour comprendre le champ de bataille de l'inconscient, il s'agirait de sortir de la binarité. Rappelons que pour Fausto-Sterling<sup>862</sup> il y aurait cinq sexes - anatomique, chromosomique, hormonal, social et psychique - sur lesquels repose notre identité sexuée.

Hefez<sup>863</sup> dénonce l'obligation de choisir, trancher entre masculin-féminin, hétérosexuel, homosexuel, qui provoque selon Butler « la mélancolie de genre », arrachement de devoir abandonner, dès la naissance, la partie opposée de notre orientation sexuelle, donc notre identité de genre. Le genre est une question d'une multitude d'autres caractéristiques que le féminin-masculin. Rappelons que le mouvement queer demande l'abolition pure et simple du genre. Ainsi nous serions « dressés » à devenir hétérosexuel, contre l'élan premier portant davantage de créativité.

Nous pouvons penser la remise en cause des schémas diviseurs ou séparateurs masculin-féminin pour appréhender le sujet ; proposer une déconstruction radicale de l'aliénation à toute idée de prédestination, une déconstruction de l'hétérosexualité comme achèvement, de l'homosexualité comme refus de l'autre, amour du même, d'une difficulté d'une identification virile pour le fils, féminine pour la fille, comme souvent perçu pour une part de la psychanalyse. Lesourd, psychanalyste, ira jusqu'à affirmer : « *L'homosexuel aime l'autre en tant que lui-même, (...) (et opère) un déni psychique de la différence des sexes au moment de l'adolescence* »<sup>864</sup>.

Pour Lacan, l'homosexualité renverrait à un inachèvement, pensé comme incapacité à assumer l'« identité sexuelle » enclose sur elle-même. Ainsi l'hétérosexualité supposerait un achèvement. « *C'est en tant que la fonction de l'homme et de la femme est symbolisée, c'est en tant qu'elle est littéralement arrachée au domaine de*

<sup>862</sup> Fausto-Sterling, 1993, op.cit.

<sup>863</sup> Hefez, 2012, op. cit.

<sup>864</sup> Lesourd S., 14-15 mars 1999, *Le Monde*

*l'imaginaire, pour être située dans le domaine du symbolique, que se réalise toute position sexuelle normale, achevée. C'est à la symbolisation qu'est soumise, comme une exigence essentielle, la réalisation génitale - que l'homme se virilise, que la femme accepte, véritablement, sa fonction féminine »<sup>865</sup>.*

Pour lui, le choix d'un partenaire amoureux ne s'effectue qu'à partir de l'Oedipe . L'approche freudienne est différente : « *Notre libido à tous hésite normalement la vie durant entre l'objet masculin et l'objet féminin* »<sup>866</sup>. Avec Oedipe, on est dans le registre des parents de « sexe opposé ». L'hétérosexualité serait-elle native d'Oedipe ? Le « continent noir » serait l'autre : l'autre sexe » ?

L'homosexualité ne se résume pas au choix d'un corps doté d'un pénis ou pas, mais d'une masculinité, féminité incarnées. Etre un « vrai mec » serait-il ne pas se faire pénétrer ?

En 1935, Freud écrira à propos de l'homosexualité, dans une lettre à une mère angoissée à propos de son fils : « (...) *Il n'y a là rien dont on doit avoir honte, ce n'est ni un vice, ni un avilissement et on ne saurait la qualifier de maladie ; nous la considérons comme une variation de la fonction sexuelle (...) C'est une grande injustice de persécuter l'homosexualité comme un crime - et c'est aussi une cruauté (...)* »<sup>867</sup>. Freud propose de décomposer la dimension sexuelle en trois « séries de caractères » : sexuels somatiques (hermaphrodisme physique), sexuels psychiques (position masculine ou féminine) et le mode de choix d'objet, ces trois caractères ne se recoupant pas<sup>868</sup>. Il n'y a donc pas de relation entre caractère sexuel somatique et choix d'objet. Freud ne manqua pas de courage en matière d'homosexualité, même si elle fut jusqu'à peu considérée par la psychanalyse comme une perversion, une déviance, au sens étymologique du terme. Rappelons qu'avant les années 1980, on ne pouvait être analyste si l'on était homosexuel, ne pouvant soi-disant bien analyser le transfert ! Pourtant Freud dira de la sexualité « normale » qu'elle est une moyenne conventionnelle, souvent peu satisfaisante.

Roudinesco<sup>869</sup> montre que Lacan fut le premier à accepter des homosexuels en analyse, sans chercher à les transformer en hétérosexuels. Mais pour un certain nombre

<sup>865</sup> Lacan, 1973, p. 200, op. cit.

<sup>866</sup> Freud, 1920, p. 256, op. cit.

<sup>867</sup> Freud, 1935, p. 21, lettre citée par Menahem, 2003, « Désorientations sexuelles. Freud et l'homosexualité » in *Revue française de psychanalyse*, vol. 67, n° 1

<sup>868</sup> Freud, 1920, op. cit.

<sup>869</sup> Roudinesco, 1993, op. cit.

de psychanalystes, sa pensée est hétérocentrée, phallogénique et sexiste. La psychanalyse continue à être effectivement fréquemment qualifiée d'hétéronormée.

La haine du désir non-conforme au paradigme hétérosexuel, présente fréquemment dans la clinique, repose sur des représentations figées du genre. La polarité masculin-féminin, comme hypothèse du pivot de l'« ordre », est définie par le rejet, l'idéal de la famille ; l'homosexualité devient alors « *mauvais genre* » nous rappelle de Baecque<sup>870</sup>. Son hypothèse est que les représentations figées du genre, le masculin, féminin, définissent par le rejet l'idéal groupal de la famille classique et que menace l'aveu de l'homosexualité. La stigmatisation de l'homosexualité peut se retrouver remplacée par le souci de la santé mentale. Par exemple l'homoparentalité rendrait fou nos enfants du fait d'une généalogie brouillée, ignorant la plasticité de la sexualité humaine.

Le bricolage des sujets homosexuels peut nous orienter. Une clinique nouvelle, des solutions modestes n'en passent pas automatiquement par les signifiants produits par l'Oedipe, ou par l'identification, ou du côté de l'Autre mais l'autre. Castanet nous rappelle que le plus singulier - on ne le partage pas - indique ce qui est irréductible à la norme, à l'assujettissement, y compris Oedipe lui-même<sup>871</sup>.

Pour Butler, l'hétérosexualité et l'homosexualité ne sont pas les deux doigts d'une même main mais se véhiculent l'une l'autre. Il n'y aurait pas d'hétérosexualité sans homosexualité perdue, nous l'avons vu. Elle propose de retourner, subvertir la construction homophobe qui donne à l'hétérosexualité le privilège de l'origine.

## **d10 Transsexualité**

*« Comme un exilé abandonne sa nation, la personne trans laisse derrière elle le genre qu'on lui a assigné à la naissance. Leur condition politique est comme*

<sup>870</sup> De Baecque, 2010

<sup>871</sup> Castanet, 19 juillet 2014, émission radio « Homoanalysant », *France Culture*



*suspendue* »<sup>872</sup>.

Transition est le nom donné au processus censé faire passer de la féminité à la masculinité (ou vice versa) via un protocole médico-légal de réassignation d'identité de genre. Ces deux expressions décrivent la transformation d'un état à un autre en même temps qu'elles accentuent le caractère temporaire et donc provisoire du processus. Ce dernier ne désigne pas un passage de la féminité à la masculinité ou l'inverse (ces deux genres n'ont pas d'entité ontologique, seulement biopolitique et performative) mais bien celui d'un appareil de production de vérité à un autre.

Comme l'exilé, le migrant ou le réfugié, la personne trans se retrouve dans une position de vulnérabilité sociale, dans un processus temporaire de suspension de sa condition politique, avec demande d'un refuge biopolitique. Il se retrouve dans la situation paradoxale de demander à être reconnu comme sujet par ces mêmes appareils d'Etat qui les excluent nous rappelle Preciado. « *Nous demanderions à être reconnus (et par là même soumis) pour pouvoir inventer des formes de sujétion sociale libre* »<sup>873</sup>.

La rencontre avec le sujet transsexuel peut nous amener à un sentiment d'inquiétante étrangeté : exhibant le masque d'un sexe exagérément ressemblant, l'affolement d'une pulsion scopique égarée, exacerbant l'énigme de la différence des sexes en l'incarnant trop savamment, en première vision fulgurante. L'incertitude quant au sexe se fait d'autant plus vive que le sujet traverse des phases souvent proches de la mélancolie, tentant de persuader l'autre, en même temps qu'il s'en convainc, qu'il appartient à l'autre sexe. Il nous oblige à repenser radicalement ce que l'on sait de la différence sexuelle, un corps réduit à n'être que le réceptacle d'une « âme », et génère souvent des partis pris et mobilise tous les préjugés. Il peut nous mettre à mal de toute représentation de la différence sexuelle - le trop visible d'un sexe invisible - au plus près en cela de la logique de l'inconscient. Dans une surenchère spéculaire, il se conforme généralement aux stéréotypes sociaux liés à la répartition la plus traditionnelle des rôles masculins et féminins. L'ordre sexuel devient soumis à l'apparence. Le sujet transsexuel aura la certitude d'être absolument une femme ou un homme.

Il existe une abondante littérature analytique sur le transsexualisme mais souvent

---

<sup>872</sup> Preciado, Article 2016

<sup>873</sup> *ibid*

peu créative et sourde à la clinique. Rappelons que Money<sup>874</sup>, dès les années cinquante, évoque le genre comme le fait psychologique par lequel un sujet se sent femme ou homme. Il travaille avec des sujets souffrant d'anomalies génétiques, les intersexuels. Une question nouvelle émerge : et si le genre ne répondait à aucune logique binaire ?

Stoller<sup>875</sup>, qui introduit la catégorie de genre, fait reposer l'identité de genre sur la conviction d'être masculin ou féminin, la réduisant à une construction sociale advenant dans un second temps sur la base du substrat biologique du sexe, premier. Il y aurait construction primaire et secondaire, selon l'ancienneté de la conviction d'être de l'« autre » genre. A l'inverse de Money, Stoller considère que ce qu'il nomme « les troubles d'identités » ne viennent pas de l'éducation ou des apprentissages mais de l'identité acquise dans les relations précoces à la mère puis au père. Il serait simpliste de lier désir inconscient des parents et transsexualité, qui questionne la norme et les stéréotypes. L'assignation serait davantage à penser du côté de la conviction des adultes transmise à l'enfant. Il se réfère à la bisexualité psychique. La discordance - appelée dysphorie dans le DSM - entraînerait le transexualisme. La binarité de sexe mâle-femelle étant insuffisante pour la complexité du genre, il élabore une théorie du genre : le noyau de l'identité de genre proviendrait de cinq facteurs : force biologique, assignation du sexe à la naissance, attitudes des parents vis à vis du sexe du nourrisson - la relation mère-enfant serait a-conflictuelle - la protoféminité - identification première à la mère - et le moi corporel - auto-perception du corps sexué. Cette théorie est critiquée au sein de la psychanalyse et notamment par Lacan, mais aussi par les études du genre, car elle ne laisserait pas de place à la réalité fantasmatique ni aux conflits intrapsychiques inconscients. Pour Stoller, le genre est central, il détrône la bisexualité psychique, confondant la symbiose et l'identification. Or l'identification primaire à la mère par exemple est différente de l'identification à la femme et de la féminité. Lacan dénonce en Stoller les tenants d'une identité a-conflictuelle et l'accuse d'éluder ce qu'il appelle la face psychotique des cas présentés<sup>876</sup>. « *Se faire une identité sexuelle* » comme en témoignent les sujets transsexuels, n'est-il pas une figure de « *Se faire un nom* » tel que Lacan le met en évidence chez Joyce<sup>877</sup> ? Il prend l'exemple du modèle de Freud de

<sup>874</sup> Money, 1955, op. cit.

<sup>875</sup> Stoller, 1968, op. cit.

<sup>876</sup> Lacan, 1970-71, op. cit.

<sup>877</sup> Lacan, 1975-76, « Joyce le symptôme », in *Le séminaire XXIII*

la psychose de Schreber<sup>878</sup>, comme refoulement de l'homosexualité : se réaliser comme femme. Il le dépassera pour une autre interprétation, le phénomène transsexuel sera analysé à partir de la structure psychotique, très critiqué par nombre de psychanalystes.

Chilland conçoit le transsexualisme comme « maladie du narcissisme »<sup>879</sup> tandis que Ayouch<sup>880</sup> tente de repenser pour les déconstruire certains outils de la psychanalyse au sujet des transidentités et de repenser les protocoles (cf chapitre E, Proposition sur la question de la différence sexuelle, p.300). Et selon De Baecque<sup>881</sup>, la violence anti-gay, intersexe vient d'une croyance en une désintégration radicale du sens du monde et de soi car inclassable, d'un refus du défi de repenser ce monde comme autre que naturel ou nécessaire (l'ordre binaire).

La réassignation est conditionnée par des gages de conformité de genre ou considérée comme folle, chez Lacan par exemple. Pour l'approche lacanienne, ce forçage du Réel par la chirurgie est psychotique, rendant effective sa castration, celle symbolique lui étant impossible. L'erreur consisterait alors à prendre l'organe : le pénis, pour le signifiant : le phallus<sup>882</sup>. Ces métapsychologies procèdent de visions essentialisées des sexes et genres, avec la féminité et masculinité fondées dans le biologique ou le symbolique. L'identité sexuelle de sujet transsexuel serait impossible, faute d'un accès au statut symbolique de la différence des sexes, le situant à la frontière de la psychose et de la perversion : impossible de ne pas être ou un homme, ou une femme. Ici l'identification sexuelle est appartenance, tentative d'échapper à la castration avec une coupure dans le réel. Cette absence de reconnaissance du phallus symbolique le placerait hors du sexe.

Macé<sup>883</sup>, sociologue, a réfléchi sur le transsexualisme et les pratiques « trans », pratiques qui sont pour lui plus une « *technologie de genre* »<sup>884</sup>, à la différence de l'approche considérant cette pratique comme une transgression de la norme anthropologique de la différence des sexes. Il situe les pratiques « trans » comme la production d'identification de genre et de corps genrés. « *Exercice d'un rapport social*

<sup>878</sup> Lacan, 1955-56, op. cit

<sup>879</sup> Chilland, 1997

<sup>880</sup> Ayouch, 2015, op. cit.

<sup>881</sup> De Baecque, 2010, op. cit.

<sup>882</sup> Lacan, 1971-72, op. cit.

<sup>883</sup> Macé, 2010, op. cit.

<sup>884</sup> *ibid*, p. 499

*de pouvoir participant de l'institution normative d'une différence nécessaire et hiérarchisée entre le féminin et le masculin »<sup>885</sup>.*

Un concept comme le *sinthome* peut nous aider à penser la question du transgenre. « (Ce concept) *implique que la matérialité du corps, qu'on pourrait croire définissable par des organes plus ou moins visibles, n'est pas donnée mais bien construite »<sup>886</sup>.*

### **d11 Une rencontre clinique : Mr G., « J'ai 16 ans, plus que 2 ans »**

Mr G., 16 ans, désire se faire accompagner au moins jusqu'à « sa transition en femme », à l'âge légal de 18 ans, qu'il a désirée depuis toujours.

Je le reçois suite à la demande de sa mère, quelque peu désespérée. C'est « l'Ordre des médecins », à ma grande surprise, qui lui a indiqué la possibilité de me contacter et sans hésitation j'accepte de le rencontrer en enfreignant la règle de la fonction du psychologue hospitalier : en effet celui-ci est supposé ne recevoir que des patients adressés par les médecins de l'hôpital, et essentiellement ceux de son propre service.

Je les reçois tous les deux les deux premières fois, où il pleurera beaucoup, puis lui seul depuis. Au dire de la mère, Mr G., son fils unique, est au plus mal ; depuis l'âge de 4 ans environ, il est clair qu'il ne se sent pas garçon mais fille ; il attend avec impatience la possibilité d'une intervention chirurgicale. Une grande connivence et fusion se dégagent d'emblée entre eux et une évidente tolérance et acceptation du côté de la mère. Le seul conflit qui semble émerger est du côté de la question du regard de l'autre. Mr G. en effet s'autorise de plus en plus à se donner l'apparence d'une femme : maquillage, ongles peints, chaussures à talons compensés, chevelure très sophistiquée etc ; cela entraîne pour sa mère une angoisse massive, essentiellement sur sa potentielle mise en danger face aux réactions du monde, à l'agressivité et l'intolérance, une peur du suicide, enfin peut-être davantage la question des conséquences sur son compagnon qui occupe

<sup>885</sup> *ibid*, p. 501

<sup>886</sup> Gherovici, 2016, op. cit.

une place d'élue politique dans sa petite ville et qui s'en plaint. Mr G. exerce un petit chantage : « si je ne peux sortir ainsi, je reste à la maison et ne vois plus personne », ce dont d'ailleurs la mère se plaint. Il s'isolera effectivement pour quelques semaines. « Je ne suis pas dans le bon corps ».

En surjouant les rôles stéréotypés féminins, cherche-t-il davantage un lieu de négociation, aussi un moyen de le contourner dans un but de reconnaissance ? Son image dans le miroir lui est insupportable, seul son visage transformé par le maquillage lui convient, voire le fascine. Les cinq, six premières rencontres porteront essentiellement sur la question de la « transition ». Il fait preuve d'une étonnante maturité, d'une connaissance et capacité d'analyse de ses ressentis ; il est au plus près du savoir médical sur cette question grâce aux réseaux sociaux, quasi unique lieu pour lui de débats. Comme un trop plein de savoir, colmatant l'irreprésentable.

Je laisse cette parole advenir jusqu'à saturation, répétitive, centrée sur la « monstration », les « people » (re)connus qui osent s'exprimer sur leur « transition ». Il est évident que Mr. G. ne peut jusqu'à lors envisager, imaginer une autre posture que la chirurgie. « Mon sexe m'embarrasse tant, il doit disparaître ». Embarras, c'est bien ce dont il s'agit quant à moi-même. « *Eliminer l'intentionnalité de l'analyste (qui n'attend rien, ne veut rien) n'est pas mince affaire* »<sup>887</sup> nous rappelle Estellon. L'éventualité d'une perte de plaisir, voire d'une impossibilité d'atteindre l'orgasme fréquemment évoqué après les interventions ne lui pose aucun problème . « Tout ça je le sais déjà ». Un savoir ? Un savoir de comment être une femme, une « vraie », dans le regard de l'autre, une garantie ? Il a déjà eu quelques expériences sexuelles brèves avec des garçons : « Je suis plutôt homosexuel ». A quoi je l'invite à imaginer qu'il « est » actuellement aussi hétérosexuel : une femme qui désire un homme : un grand silence, du trouble, et un éclat de rire. Les catégories, les signifiants qui enferment explosent : femme, homme, homosexuel, hétérosexuel, cette binarité là, peut-on imaginer pouvoir s'en passer ?

Mr G. change de lycée et s'y sent nettement mieux car accepté ; il deviendra même délégué de classe, lui si solitaire jusqu'à lors, et décide d'intégrer une école de maquillage, exceptionnellement jusque là réservée aux femmes me dit-il fièrement. Encore faire exception, sortir du lot, de l'invisibilité, être vu, remarqué, exister ainsi. Il ressent très soudainement moins d'agressivité dans la rue, une autre lecture, un autre

<sup>887</sup> Estellon, 2014, p. 60, op. cit.

regard. « Je vis au jour le jour ». Il n'évoque plus la transition, sorti d'une certaine répétition, occupant enfin une place d'« être en devenir », en concevant une multitude de possibles auxquels je l'invitai pas à pas à penser. Il peut envisager maintenant d'autres modes d'être au monde, peut-être hors chirurgie : changement d'identité civil etc, même s'il avoue que pour l'instant « l'intervention ce serait quand même le mieux ». Cet accrochage au « encore deux ans » comme échéance, tremplin, protection, lui semblerait moins nécessaire, de même que l'impériosité d'« être remarqué, de provoquer ».

Nous continuons actuellement nos rencontres, très attendues par lui-même.

## **d12 L'homoparentalité**

Il serait en fait plus pertinent de parler « des » homoparentalités, car il y a de nombreuses formes différentes. La parentalité, c'est l'ensemble des processus psychiques conscients et inconscients par lesquels on devient parent. Ses nombreuses métamorphoses apportent un certain embarras conceptuel de par les questions qui en découlent et les modifications en abyme des champs notionnels.

« Sexualité, parenté, filiation », c'est l'objet par excellence de la psychanalyse. La clinique psychanalytique, depuis le commencement, est toujours une clinique de la famille. Elle continue à avoir un grand impact sur l'analyse des situations familiales. Son corpus théorique, la métapsychologie, basée sur la clinique, permet la compréhension des liens parent-enfant. Et les situations hors normes ont toujours intéressé la psychanalyse, dans le sens qu'elles servent de révélateur de compréhension du psychisme et de nos sociétés et interrogent nos a-prioris en provoquant ce que Freud nommait une « inquiétante étrangeté ».

Nous partons de ce qui, du point de vue de la psychanalyse, est fondamental pour la structuration de l'enfant, prémisses à une vie affective et sexuelle adulte suffisamment harmonieuse, avec l'accent sur la sexualité et la filiation. Nous concluons que rien ne

nous autorise à prédire le devenir de l'enfant quel que soit le couple qui les élève et que ce milieu parental, ainsi que d'autres milieux non traditionnels, n'est ni plus ni moins pathogène qu'un autre environnement. La causalité psychique n'est pas univoque, il n'est pas possible de dire « ceci produira cela », de prédire l'avenir d'un enfant ou prescrire des conduites. Rappelons que pour la psychanalyse, l'homosexualité est une position psychique, nous amenant à distinguer sexe anatomique et position sexuée et que nul ne peut-être tenu pour homosexuel en fonction de son choix d'objet<sup>888</sup>. Nous l'avons vu, un homme peut se comporter comme un Don Juan, « consommer » beaucoup de femmes, tout en se révélant du point de vue psychique « homosexuel » nous rappelle Freud. Pour lui, l'homosexualité est tout aussi énigmatique que l'hétérosexualité. Son véritable scandale, c'est qu'elle bouscule les notions de masculinité et de féminité. L'homoparentalité révèle un lien complexe d'une certaine psychanalyse avec l'homosexualité, pas toujours dégagée d'un discours pathologisant. Par exemple, l'homosexualité comme symptôme d'un problème psychique avec un non accès à l'altérité, un déni de la différence sexuelle, un développement psychosexuel incomplet. De nombreuses questions sont posées par la psychanalyse et à elle, face aux nouvelles formes de parentalités. L'évolution des rapports entre les sexes me semble un enjeu central dans les nouveaux modes de parentalité et la psychanalyse possède des outils pour éclairer, interpréter et ainsi accompagner ce décloisonnement des sexes.

C'est à la fois en interrogeant notre clinique et la métapsychologie freudienne, en cela les concepts théoriques, sans cesse à enrichir, à déconstruire, que nous posons à nouveau que toute connaissance, tout savoir, voit le jour dans une société donnée et dans un moment historique qui les conditionnent et qu'à leur tour ils influencent. Familles recomposées, monoparentales, homoparentales, adoption, PMA etc nous amènent à (re)questionner des concepts majeurs de la psychanalyse telle que la différence sexuelle, l'élaboration oedipienne, les identifications, l'altérité, l'ordre symbolique et sexuel, le fantasme de scène primitive, la norme, le masculin et le féminin, la bisexualité, l'orientation sexuelle etc, concepts qui sont amenés en permanence à être (re)penser avec un nouveau souffle. La psychanalyse y parvient-elle actuellement ?

La question de l'homoparentalité nous permet de penser plus largement le devenir de l'enfant, dans une situation "hors norme", engendrant un même "embarras"

---

<sup>888</sup> S. Freud et A. Freud, *Correspondances 1904-1938*, Fayard, 2012

conceptuel qu'envers d'autres formes de parentalité non traditionnelles. La question de l'orientation sexuelle s'y ajoute, où la stigmatisation, les préjugés et l'impensé restent très présents. Celle aussi des conséquences sur la filiation, qui interrogent plus vivement les fonctions de père, de mère, de différence sexuelle. Elle nous invite à nouveau à nous poser la question : le principe de différenciation qui structure l'enfant peut-il se mettre en place sans reposer sur la différence sexuelle de ses parents ? La famille est-elle nécessairement oedipienne ?

Il s'agira, au sujet d'un fait de société, de saisir ce qu'il en est « des » - car ils divergent - discours de la psychanalyse à son propos. La question contemporaine de l'homoparentalité fait débat au sein des analystes. La spécificité de la psychanalyse, qui est de ne pas être dans une norme ; mais elle peut être prise dans un discours normatif et paternaliste, avec jugement moral, ne pouvant faire entrer les nouvelles formes de famille dans le corpus freudien. Pour certains, l'homoparentalité effacerait l'altérité, ferait disparaître le rôle du père et de la mère, nuirait à l'équilibre psychique des enfants. L'histoire de la psychanalyse va contre une telle « fétichisation » de la différence sexuelle. Winter<sup>889</sup>, à propos de l'homoparentalité, évoque l'acte sexuel et la procréation comme limitant l'extension du sexuel. Il invoque la nature indépassable d'une « différence sexuelle » biologique dont l'effacement remettrait en cause « les interdits fondamentaux ». Déviation du lacanisme, son invocation s'approche d'une sacralisation de la différence. Ainsi avec le rappel de la loi, à la loi, la procréation artificielle et l'homoparentalité seraient des transgressions de l'interdit de l'inceste pour une « certaine » psychanalyse ». Pourtant Freud a beaucoup parlé de la bisexualité psychique avec le masculin et le féminin biologique d'un tout autre ordre que le masculin et le féminin psychique. Le complexe d'oedipe ne peut être réduit à une réalité extérieure et sociale : papa, maman. Père et mère sont fantasmés. Deux hommes ou deux femmes peuvent apporter à l'enfant la variation, la différenciation qui structure un enfant sans se reposer sur la différence des sexes. A propos du « mariage pour tous », Henry-Lévy déclarait : « *Et, si trouble il y a, il semble bien que le regard porté sur l'enfant par une société imprégnée d'homophobie soit infiniment plus perturbant que l'indistinction*

---

<sup>889</sup> Winter, octobre 2012, Article « Légaliser l'homoparentalité, c'est tuer le père et la mère », *Psychologies*



*apparente des rôles dans la famille ainsi composée »<sup>890</sup>.*

La paternité est une fiction légale enseignait Lacan. « Le mariage pour tous », l'extension de la PMA, dévoilent que la maternité aussi. Ainsi durant ces récents débats houleux on a pu entendre des psychanalystes, parlant au nom de la psychanalyse, se positionner contre, au nom de l'« ordre symbolique » d'où se déduirait l'« ordre sexuel » avec pour modèle dominant le modèle hétérosexuel. Certains allaient jusqu'à évoquer que l'homoparentalité rendrait nos enfants fous, avec une généalogie brouillée, qu'elle ferait sauter le tabou de l'inceste et de la polygamie ! Qu'elle porterait atteinte aux fonctions symboliques vitales pour le psychisme. Evoquer la fonction paternelle de « séparateur » et les lois symboliques comme transcendantes et immuables, c'est oublier que toute théorisation voit le jour dans une société donnée, dans un moment historique donné, avec ses normes. C'est aussi oublier de distinguer la réalité comme cadrage fantasmatique, que c'est par le langage que le sujet entre dans le sexuel et qu'il n'y a de corps que psychisé et symbolisé. Peut-on parler ici de déviation et d'instrumentalisation de la psychanalyse, qui la discrédite ? Car celle-ci ne prédit pas, elle n'est pas une "bonne parole", un guide des mœurs, mais un « *artisanat prosaïque du psychisme* »<sup>891</sup>. Sa force est dans sa position d'un certain retrait par rapport au "pour" ou "contre", elle est "avec" ceux aux prises avec les aléas et contradictions du désir, privilégiant l'abstinence de l'esprit qui privilégie la question sur la réponse. Les réticences à l'homoparentalité chez certains psychanalystes révéleraient-elles le lien complexe et ambigu, parfois teinté d'homophobie, qu'une « certaine psychanalyse » a toujours entretenu avec l'homosexualité et dont elle ne s'est jamais totalement dégagée, davantage que le bien-être de l'enfant ? Car les fonctions de père et mère sont des fonctions incertaines, un père, une mère, ce n'est pas qu'un lien biologique. Nous avons toujours une mosaïque de mère, de père, qui fonde pour nous des images parentales. La psychanalyse est souvent accusée à la fois de promouvoir le relâchement des mœurs et le délitement de la cellule familiale, mais aussi de faire obstacles aux avancées de certaines évolutions sociétales modernes par ses concepts normatifs, trop « phallogocentrés ». Ainsi de rétablir un ordre familial traditionnel : un père, représentant

<sup>890</sup> Henri-Lévy, 10 janvier 2013, article « Les mariés de l'an 13 », in *Le Point*

<sup>891</sup> Tort, 20 novembre 2010, Article « Cesser de voir la psychanalyse comme une « Bonne Parole moderne » », in *L'Humanite.fr*

de la loi, une mère, des soins.

Les psychanalystes sont très divisés et il existe diverses écoles. On a assisté à des débats passionnels, par exemple avec « le mariage pour tous », avec les mêmes fantasmes qu'avec le PACS en 1999<sup>892</sup>. Certains psychanalystes, très médiatisés et parlant au nom de la psychanalyse, restent dans un « ordre symbolique » immuable. Et plutôt que de questionner la théorie qui ne parvient plus à penser le réel, ils dénoncent ce réel qui fait exploser la théorie, parlant de « catastrophe anthropologique » : dissolution de la famille, faillite de la fonction paternelle, homosexualisation et maternisation généralisée, fin de la différence sexuelle, jusqu'à énoncer des diagnostics foudroyants. Brandir la peur de la confusion est un argument classique ( par exemple, l'argument de l'exclusion des femmes après la révolution française était que l'amitié viendrait remplacer l'amour ). Le nouveau est pathologisé et la tradition idéalisée. Il s'agit plutôt pour nous d'accompagner les innovations sociales. Et la psychanalyse se doit d'interpréter ce discours angoissant, entretenant une inquiétude permanente, là où nous pourrions penser dynamiquement un changement de base. Oui, il y a une crise des repères symboliques, réaction angoissée au changement des rapports entre les sexes. Elle touche les conditions de procréation - contraception, PMA etc, les formes de parenté et de la filiation - attribution du nom, adoption - et l'identité sexuelle elle-même. Elle me semble aussi une bonne nouvelle. Il s'agit alors de penser autrement les reconfigurations et représentations des modèles familiaux, les nouvelles places. Par exemple, la représentation de la femme comme mère, aux côtés des enfants, liée au "care", imprègne la société. Les nouveaux modes de parenté sont liés à l'évolution des rapports entre les sexes avec entre autre la remise en cause du patriarcat toujours dominant. Ainsi la rencontre de la psychanalyse avec d'autres savoirs comme les études féministes, les études de genre, l'anthropologie, la sociologie etc, peut lui permettre de conserver son versant créatif et subversif.

Nous poserons quelques questions : qu'est-ce qui fait famille ? En quoi les nouvelles structures de parentalité peuvent perturber ou pas le devenir de l'enfant, sa construction psychique ? Et en quoi un facteur comme la composition parentale peut-il être déterminant ou pas ? Multi – homo – mono – recomposé – hétéro parentalités, : ne sont-

---

<sup>892</sup> PACS : contrat civil de solidarité, contrat conclu entre deux personnes majeures, de sexe différent ou de même sexe pour organiser leur vie commune .

elles pas une donnée parmi d'autres ?

La famille peut se définir comme lien social, invention symbolique, non universel. En fait de famille, il n'y a que des sujets, avec leur problématiques particulières. Elle concerne les liens de parenté qui fixent l'interdit de l'inceste, transmet à l'enfant une filiation, une inscription dans la différence générationnelle. Ce qui fait famille :

- C'est le désir parental.

- C'est la possibilité de séparation, de différence de rôles – fluctuants -, de capacité de mettre en place les conditions de l'altérité et non la différence sexuelle. La polarité fondatrice est non pas le masculin-féminin, mais la fusion-défusion. Nous nous construisons avec la différence de l'autre, dont le genre n'est qu'une des composantes. Dans le cas d'une identification massive comme par exemple l'identification narcissique - être comme l'autre - le sujet n'a plus besoin de se séparer car il porte l'objet en lui-même, désinvestissant alors la relation à l'autre.

- C'est aussi les imagos parentales : plus que d'un père et d'une mère, l'enfant a besoin de représentations inconscientes lui permettant d'appréhender autrui, non un reflet du réel mais un schéma imaginaire construit par l'enfant qui s'imprègne du maternel tant en sa mère qu'en son père et inversement.

- C'est également la filiation. L'enfant a besoin de figures d'attachement qui lui offrent un lien et un accès à son histoire, une histoire juste de ses origines, un accès à la vérité de son origine. L'IAD<sup>893</sup> ou l'accouchement sous X par exemple serait-il alors un déni de l'origine légal ? « *Pour exister, il faut recevoir de quelqu'un un savoir et le redonner à quelqu'un d'autres* »<sup>894</sup>.

La place symbolique du père et de la mère peut être occupée de multiples façons, il n'existe pas d'entité mère, père. Dans un couple homosexuel, deux hommes, deux femmes, peuvent apporter les variations, ils ne sont pas identiques, en miroir. Nous avons toujours une mosaïque de père, de mère, qui fondent nos images parentales. La différence sexuelle s'incarne moins dans une personne réelle (papa, maman) qu'elle se lit dans le regard de l'adulte qui projette une image sexuée sur l'enfant. La division sexuelle, la répartition des rôles entre la mère des soins et du « care » aux côtés des

<sup>893</sup> Insémination artificielle avec donneur

<sup>894</sup> Stiegler, mai 2016, p. 22, Interview « Transmission impossible », Propos recueillis par X. de Jarcy- in *Télérama*

enfants et le père des idéaux qui sépare l'enfant de la mère, représentant de la loi symbolique, semblent à l'origine de bien des drames familiaux (famille oedipienne Père, Mère, Enfant [PME] avec le mythe du couple complémentaire ). Cette dimension de la filiation est effectivement essentielle comme la clinique nous le rappelle quotidiennement. En effet nous savons quel ravage jusqu'à la dissolution du sujet peut exercer une filiation falsifiée, un enfant qui ignore tout de ses origines, sa lignée. Mais l'enfant peut puiser ses références au delà de la dynamique familiale, peut concevoir d'autres configurations que la sienne et se référer à d'autres figures : grands-parents, amis, proches, parrains, marraines etc, des tiers du sexe opposé à ses parents qui créent un espace psychique. Comment cela peut se faire avec la PMA ou l'adoption ? La généalogie serait-elle impossible car impensable ? La seule zone de risque me semble être dans le rapport à ce discours de vérité et dans la confrontation avec le regard et l'hostilité de l'environnement social. En effet, on assiste à un manque de reconnaissance dû au vide juridique (par exemple un seul parent a un statut, l'autre n'est rien pour l'enfant ).

Le savoir psychanalytique est certes bousculé par les nouvelles formes de filiation issue de la PMA, s'il existe trois mères par exemple (biologique, gestationnelle et sociale), deux pères (biologique et social), ou l'absence de père ou mère. Les PMA (avec donneur, donneuse, porteuse etc) entraînent de l'incertitude, un malentendu sur l'origine, la filiation. Face à l'immuabilité des données de la parenté - certitude de la maternité biologique - dans le cas de transferts d'embryons, la question de l'identité de la mère biologique se pose ainsi : est-ce la donneuse ou la porteuse ? Cela bien sûr pose des questions éthiques, par exemple l'anonymat des donneurs.

- Enfin, ce qui fait famille c'est aussi la question de la sexualité, le rapport que les parents entretiennent avec leur propre sexualité, qui selon peut rendre impossible la construction d'une identité sexuée, toujours en devenir. L'interprétation de la sexualité reste imprégnée de l'imaginaire collectif littéralisant ce que la psychanalyse a eu le soin de métaphoriser, à emplir d'imaginaire ce qu'une théorie ne vise que comme opérateurs. Pourquoi le père devrait-il seul incarner la fonction interdictrice et la mère le collage incestueux ? Le père, la mère sont des métaphores. Les trois fonctions - père, mère Réel, Symbolique, Imaginaire - ne se rapportent pas automatiquement au même sujet. La

« sacro-sainte Loi Du Père » de Lacan ( un ensemble de règles, d'opérations de nomination, à ne pas confondre avec les personnages chargés de l'incarner à un moment donné) viendrait-elle compenser la perte réelle du pouvoir des père, comme l'indique Tort<sup>895</sup> ? La famille moderne peut apparaître comme fragilisée, décomposée ; par exemple, plus d'un enfant sur cinq vit avec un seul parent, un quart ne voient plus leur père, mais n'oublions pas de distinguer la monoparentalité sociale et psychique pour éviter sa pathologisation. Pourtant on assiste à une grande vitalité de la famille, à travers l'invention de mille et une façons de faire lien. Il s'agira alors d'accueillir ces nouvelles formes, se tenir prêt à répondre aux demandes symptomatiques qui pourraient en émerger au cas par cas. Notons aussi que le modèle familial a évolué vers une place centrale de l'enfant (enfant-objet) détenue auparavant par le père, le « pater familias », chef de famille. Notre société consumériste avec l'impératif du toujours plus, du plus de jouissance immédiate, contribue à l'élaboration d'une sexualité centrée sur le souci de performance, elle n'est plus alors une interrogation.

Nous concluons que d'un point de vue métapsychologique, les processus psychiques à l'oeuvre dans le devenir parent ne sont pas différents selon les sexes.

## **E Proposition sur la question de la différence sexuelle**

### **Une psychanalyse avec le genre**

#### **e1 Penser les catégories, inventer d'autres modalités de sexuation**

---

<sup>895</sup> Tort, 2005, op. cit.

« *La souffrance est liée aux « ratés » de la subjectivation* »<sup>896</sup>.

Nous avons tenté de questionner les frontières qui assignent le masculin et le féminin, qui sont des instants de parcours et de hasards, de bricolage du genre, bien au-delà de la différence sexuelle et de la conformité de genre. La psychanalyse ne peut échapper à la réflexion sur le processus de catégorisation à l'oeuvre dans sa théorie, surtout les identités de sexe, et à pouvoir penser les catégories non immuables. Le naturalisme propre aux sciences occidentales est pressé de catégoriser en oubliant combien la désignation de toute catégorie mérite interrogation<sup>897</sup>. A propos de la bi-catégorisation par sexe, rappelons que la différence est affaire de nuances, avec la tentative constante de les évacuer. Et gommer les écarts qualitatifs c'est gommer leurs richesses potentielles. La notion de genre permettrait à la psychanalyse une approche critique sur les constructions de toute catégorie et d'articuler individuel et collectif, qui fut important pour Freud<sup>898</sup>. Laufer et Linhares insistent sur le fait que « *la notion de genre peut permettre à la psychanalyse de rester vigilante face à la « rigidication » des catégories sexuelles comme figures du surmoi social* »<sup>899</sup>.

Elle permet aussi de penser que toute catégorie, toute division tranchée implique de l'enfermement : être ou pas une « vraie femme », un « vrai homme » implique une hiérarchie. Il s'agit alors de penser les différences sexuelles indépendamment du jeu de vérité. La notion de genre en appelle aussi au « défi critique », à l'acceptation de se séparer de l'« objet perdu », à l'interdisciplinarité pour bâtir de nouvelles constructions narratives en faisant tomber les barrières disciplinaires. Ainsi rompre avec les manières communes de penser avec les catégories. La notion d'« *indécidabilité* » de Derrida, à l'origine du courant queer, ne consiste pas à faire disparaître complètement la différence des sexes mais à ébranler la dualité fixe des sexes (la « *différance* » dans le sens de « différer »).

Nous avons posé que le genre précède le sexe et que la sexualité précède le genre. Le sexué procède du sexuel, il est ainsi originairement troublé. Ce n'est donc pas la sexualité qui dicte la partition de la sexualité mais la disposition polymorphe, apte à

<sup>896</sup> Prokhoris, 2000, p. 57, op. cit.

<sup>897</sup> Latour, 2009, op. cit.

<sup>898</sup> Freud, 1921, op. cit.

<sup>899</sup> Laufer, Linhares, Article 2010, op. cit

toutes les modifications. Ainsi le genre invite à se dégager d'une norme de la sexualité, d'une théorie de la sexualité, d'un « ordre sexuel » avec castration, phallus etc ; à reconsidérer l'Oedipe, le rapport binaire, la sexualité génitale, pour que la psychanalyse ne s'enlise pas dans la médicalisation et la pathologisation d'une demande. La différence des sexes selon Freud, tout comme la « provenance » des enfants, sont deux questions fondamentales qui poussent l'enfant à forger des « théories sexuelles infantiles ». Avec l'originalité de l'objet de la psychanalyse – polymorphie du sexuel infantile et indifférence de l'inconscient à tout principe ordonnateur – comment confirmer la validité de la logique phallique ?

Il s'agit de penser le genre pas seulement comme sexe social mais comme catégorie discursive qui produit le corps sexué ; de pouvoir penser les destins possibles du sexué : les relations sexué-sexuel - qui relèvent des liens - non déterminées de façon univoque.

Bourseul<sup>900</sup> éclaire la présence du « genre » chez Freud et ses contemporains, notamment autour des questions liées à la différence sexuelle et à l'anatomie et leurs destins culturels. Ces lectures permettent d'engager différemment un dialogue avec les questions du genre et progresser dans l'échange et l'interaction de la psychanalyse avec la société, même si le genre, rappelons le, n'est pas un concept psychanalytique. Bourseul reconsidère la pensée de Freud au sujet de « l'anatomie » et des conséquences psychiques de la différence des sexes à partir de critiques d'auteurs. Il mesure les effets et la pertinence des propositions freudiennes pour la clinique contemporaine, mais nous invite à penser l'au-delà du « roc » de la castration rencontré dans nos cliniques. Ce qu'il nous propose aussi est de renouveler notre pensée sur le développement de la différence des sexes et réviser avec Freud le destin du genre articulé à ses déterminations théoriques.

Nous avons vu que la description de Lacan de la sexuation selon une procédure universelle – castration-phallus - est conformiste . Qu'aurait-elle masqué ou négligé ? Il nous dit : « *La femme est sans l'avoir, l'homme n'est pas sans l'avoir* »<sup>901</sup>. Cela définirait-il l'ordre sexuel ? Le sinthome permettrait de se passer du recours au phallus. Il permettrait de parler du sexe sans se référer primordialement à la différence des sexes. « *La théorie du sinthome propose une alternative au Nom-du-Père en généralisant le*

<sup>900</sup> Bourseul, 2016, op. cit

<sup>901</sup> Lacan, 1973, p. 28, op. cit.

*pouvoir séparateur (...) qui peut aussi être un élément beaucoup moins « familialiste » ou oedipien, et emprunté à la vie sociale en un sens plus étendu »<sup>902</sup>.*

Une clinique nouvelle, des solutions modestes n'en passent pas automatiquement par les signifiants produits par l'Oedipe. « *Il n'est nullement évident qu'un sujet soit obligé de s'inscrire dans la fonction phallique pour subsumer son rapport au sexe et à la sexuation : le transsexualisme n'en est-il pas un exemple éminent ?* »<sup>903</sup>.

La différence sexuelle, celle articulée au nœud de la castration, diffère grandement de celle plurielle des études de genre, reconnue injustement par la psychanalyse normative comme déni de cette différence. L'Oedipe peut être considéré comme métarécit, c'est à dire une histoire partagée dans une culture donnée. Serait-il universel ? Nous l'avons vu, pour Butler la pulsion est un concept limite, pour Freud aussi qui analyse leurs condensations et leurs déplacements inconscients<sup>904</sup>. Il s'agit de s'en référer à travers des figures qui ne la fixent ni du côté de la biologie ni du côté du concept<sup>905</sup>. Le « dispositif de sexualité » présente le sexe - « l'appareil génital » - comme cause du désir, et fait de ce dernier la conséquence du sexe qui va de la sexuation de l'homme-pénis et femmes-vagins à une hétérosexualité obligatoire, liant de manière univoque sexuation et sexualité, d'où découle la catégorie « différence des sexes ». Il s'agit de revenir à ce qui a fait de la psychanalyse une révolution : la notion de pervers-polymorphe, « pervers » en tant que divers.

Le genre, par l'analyse discursive, questionne les frontières imaginaires, remet du conflit, de l'instable dans les façons d'appréhender les polarités homme - femme, les identités, les normes. Il nous invite à penser les normes sexuelles aussi à partir des marges, en continuité avec Foucault. Par exemple penser le genre à partir de l'expérience limite du transsexualisme, de l'homosexualité ou du travestisme, mettant au jour l'indétermination foncière des assignations sexuées.

Le sexe n'est pas que génital, pas uniquement une logique pénis-vagin. Tort, face à ce qu'il nomme « *la psychanalyse de repli* »<sup>906</sup>, propose que la question sexuelle dans la

<sup>902</sup> Morel, 2005, p75, op. cit.

<sup>903</sup> *ibid*

<sup>904</sup> Freud, 1923a, p. 258, op. cit.

<sup>905</sup> Butler, 2015, op. cit.

<sup>906</sup> Tort, 2005, Expression utilisée pour signifier une « certaine psychanalyse » orthodoxe, op. cit.



psychanalyse soit réarticulée à partir de ce que l'homosexualité donne à penser, et de réexaminer le statut du rapport à la norme, aux normes dans la psychanalyse. Il propose aussi de réévaluer les théories du développement car les histoires dépendent autant des idéaux que des faits<sup>907</sup>, de réinterroger par exemple la « scène primitive », reconceptualiser le « métapsychologique » à partir des différences culturelles et historiques. Rappelons qu'en Occident, plus de la moitié des sujets ne vivent pas dans des conditions traditionnelles. Avec le principe de division arbitraire, le pari pour certains peut être que le genre puisse être neutralisé jusqu'à sa simple disparition. « Les » genres au pluriel peuvent exprimer l'idée qu'il peut exister bien d'autres configurations que celles fixées par les normes binaires du genre, donc une multiplicité des sexualités. Nous retrouvons des convergences et des ruptures dans le rapport du sujet au sexe, à la sexuaction et à la sexualité.

Les études de genre peuvent participer à actualiser les théories sur la construction psychique et ses conséquences sur la sexualité adulte. Ouvrir le champ des possibles, notamment pour ceux qui vivent « *comme des êtres socialement « impossibles », illisibles, irréalisables, irréels et illégitimes* »<sup>908</sup>.

## **e2 Questionner la domination, le pouvoir, l'assujettissement et l'attachement aux normes**

Foucault nous invite à « *l'art de l'inservitude volontaire, l'indocilité réfléchie* »<sup>909</sup>.

Penser la domination, c'est ce à quoi nous invite Alice Guy, première cinéaste et productrice au monde quelque peu oubliée, qui déstabilise dès 1906 les codes

<sup>907</sup> *ibid*

<sup>908</sup> Butler, 1999, op. cit., p. 26

<sup>909</sup> Foucault, Conférence du 27 mai 1978, p. 38, « Qu'est-ce que la critique ? », in *Bulletin de la société française de philosophie, avril-juin 1990*

hétéronormés, en proposant par exemple l'incarnation d'une autre forme de virilité qui ne serait plus réservé aux hommes<sup>910</sup>. On assiste, avec la maîtrise de la procréation vers les années 1960, à une contestation et une subversion en cours de la domination de l'ordre patriarcal et hétérosexuel, de la division des rôles, des genres, de leur illusoire complémentarité et de leur hiérarchie. Les réflexions sur le genre incitent à se libérer de la Loi, à en subvertir activement le fonctionnement et à actualiser de nouvelles normes sexuelles et identitaires afin d'alléger le poids des dominations à l'oeuvre dans nos sociétés du capitalisme avancé.

Butler prolonge la pensée de Foucault avec la double fonction assignée au pouvoir : fonction de prohibition et fonction de production, de formation d'une identité, une continuité, une localisation, une visibilité : sociale, sexuelle. Cette violence inaugurale, comment la contester, la différer ? Par des pratiques de vie ? Par une analyse renouvelée de l'emprise des relations de pouvoir sur les vies et des formes d'aliénation mentale qui lui sont liées demande-t-elle ? Dans la coextensivité du sujet et du pouvoir, il s'agit d'interroger et de déstabiliser la cohérence des catégories de genre. Et il incombrerait à la psychanalyse de penser ensemble la théorie du pouvoir et la théorie de la psyché, au delà de l'orthodoxie foucauldienne et psychanalytique. S'il n'y a pas de contradiction entre les notions de choix et de contraintes, il s'agit de rendre politique une position individuelle déjà là<sup>911</sup> et de déplacer les normes en instituant de nouvelles formes d'existence vivables, pensables et humaines. La vérité du désir authentifie l'assujettissement. Alors il s'agit de penser la différence sexuelle indépendamment des jeux de vérité. De faire surgir la vérité du désir authentifiant l'assujettissement du sujet à son « véritable » désir, se substituant à la tyrannie de l'« opération vérité ».

*« C'est la loi qui est constitutive du désir et du manque qui l'instaure. Le rapport de pouvoir serait déjà là où est le désir : illusion donc de le dénoncer dans une répression qui s'exercerait après coup ; mais vanité aussi de partir à la quête d'un désir hors pouvoir »<sup>912</sup>.*

La pensée féministe, celle proche de la psychanalyse invite à ne pas faire l'impasse sur le phénomène de la domination en reconsidérant la question de l'autorité à partir du

<sup>910</sup> Guy, 1906, film : *Les conséquences du féminisme*

<sup>911</sup> Fraisse, 2007, p. 112

<sup>912</sup> Foucault, 1976b, p. 108, op. cit.

rapport homme-femme et non pas père-fils comme avec Freud. En imaginant une organisation différente des sexes, où les deux parents seraient à la fois figures d'attachement et de séparation, l'hétérosexualité serait rendue moins obligatoire. Rappelons que celle-ci est nommée par Wittig un « régime politique »<sup>913</sup>, faisant partie de l'administration des corps et de la gestion calculée de la vie et relevant de la biopolitique. Il s'agit d'interroger les différents outils critiques pour penser l'articulation des rapports de pouvoir. Questionner la domination masculine, pour desserrer, ébranler l'emprise des normes. « *Un homme ne serait pas un homme s'il ne pisse pas debout ?* »<sup>914</sup> demande Fassin. Imaginer une métapsychologie articulée en termes de pouvoir et résistance. Rappelons que le pouvoir n'interdit pas seulement.

Iacob<sup>915</sup>, juriste, centre ses réflexions sur ce qu'elle nomme « la survalorisation du juridique, du droit pénal ». Ses travaux portent sur le harcèlement sexuel - elle préfère « abus de pouvoir » - la privatisation de la sexualité, le droit à la santé sexuelle. Ce concept est l'objet d'une organisation mondiale, productive, où le médecin sexologue devient son employé. Elle travaille aussi sur les « droits sexuels » comme notion juridique qui font entrer le sexuel dans la loi pénale. Cela pose l'acte en soi au centre et non pas la question de la signification sexuelle. Quelles en sont alors les implications ? Y a-t-il danger de faire rentrer la sexualité dans la loi, d'en faire une notion juridique, c'est-à-dire de définir ce qui est sexuel ou pas ? A propos d'une certaine morale sexuelle, d'une déssexualisation de certaines parties du corps ou de certains comportements, Iacob répond : « (...) *La seule manière de n'en défendre aucune, c'est de ne pas se prononcer sur ce qui est sexuel ou non* »<sup>916</sup>. De ce qui se dérobe du côté de la définition, c'est ce qui a fait découvrir l'inconscient à Freud. Lacan dit que c'est « *l'ab-sens* »<sup>917</sup> qui désigne le sexe. Et si le sexe apparaît comme le cas le plus strict d'assignation identitaire dans les registres de l'état civil, ne devrait-il pas représenter un simple élément de la vie privée ? Si l'ordre sexuel est une construction, appartient-il à la psychanalyse de dicter à des instances de normalisation (expertise familiale, juristes, responsables politiques) ce qu'il doit-être ? Pour garder sa faculté émancipatrice dans la circulation entre singularité et

<sup>913</sup> Wittig, 1992, p. 18, op. cit.

<sup>914</sup> Fassin, , 16-03-2013, Emission *France Culture*

<sup>915</sup> Iacob, 2000, 2002, 2005b

<sup>916</sup> Iacob, 2005a, p. 305

<sup>917</sup> Lacan, 1973, p. 452, op. cit.

universalité qui fonde son action, la psychanalyse se doit d'être en permanence dans la critique des conditions d'assujettissement pour un travail de désaliénation.

Il n'y a critique du pouvoir que s'il y a prise en compte des désirs et attachements aux normes, d'une dépendance fondamentale du sujet envers un pouvoir qui le précède et initie son action. L'épistémologie de la domination avec celle du genre montre comment les discours dominants s'imposent comme « allant de soi ». Elle questionne les dispositifs qui hiérarchise les sexes, la construction des identités et des « minorités » et éclaire la façon dont se façonnent les corps, les affects, les sexualités, les mémoires, les normes etc. Elle nous aide à penser la division sexuelle du pouvoir, avec l'invention de nouvelles formes d'organisation maniant autrement la division des sexes. Mais un certain régime du discours de la psychanalyse peine à questionner l'ordre social et relationnel du pouvoir. Nous l'avons vu, toute catégorie entraîne une hiérarchie, classe et compare. Tort nous rappelle que le Père est une « *organisation historique du pouvoir* »<sup>918</sup>. Les nouvelles formes de parenté et la reconnaissance des homosexualités amènent à penser une « *dé-dualisation, voire une interchangeabilité des positions sexuées, (...) une égalisation des sexes par leur indifférenciation progressive, un apaisement non seulement de la domination d'un sexe sur l'autre, mais de la spécificité de l'un et de l'autre* »<sup>919</sup>. Rappelons que Butler refuse l'idée d'une sexualité absolument libérée d'un ancrage dans une organisation hétérosexuelle et phallique.

La non souveraineté du sujet, un sujet « incomplet », l'interdépendance aux autres, le consentement, les assignations, peuvent être les conditions de sa puissance d'agir, ancrée dans une vulnérabilité constitutive. Les modes d'attachement aux normes sont en jeu dans la souffrance psychique, sociale et existentielle, liées ensemble. Il ne s'agit pas de se dépendre des normes, mais de modifier son attachement, car il n'y a aucune sortie des normes possible nous rappelle Le Blanc. De créer des normes, les repenser, assumer son attachement, ainsi s'intéresser aux mécanismes de résistances, l'« *attachement subjectif du malade à sa maladie* »<sup>920</sup>. Canguilhem ira jusqu'à parler du sujet « *capable de maladie* »<sup>921</sup>, pas coupable mais capable de cette puissance de transformation.

Moins un détachement des normes qu'un déplacement, un détournement, qui relève du

<sup>918</sup> Tort, 2005, p. 227, op. cit.

<sup>919</sup> *ibid*

<sup>920</sup> Le Blanc, p. 158, op. cit.

<sup>921</sup> Canguilhem, 1966, p. 216, op. cit.

bricolage, du « braconnage », un piège dans la norme, un travail de reconnaissance. Jouer avec les normes c'est les mettre à distance, négocier, penser la mobilité pour mettre en suspend leur pouvoir de sanctions sur les vies.

### **e3 Déconstruire, dénaturer, historiciser la différence sexuelle**

Pointer les inscriptions des postures de « femme », « homme », « mère », « père », « féminin », « masculin » dans les positions historiques et culturelles des femmes, des hommes et de leur corporalité, c'est déjà les déconstruire. Nous avons tenté de montrer que le genre comme le sexe résultaient grandement du processus de constructions. Nous nous sommes appuyés sur la généalogie critique propre à Foucault et la déconstruction, propre à Derrida, pour conceptualiser la démarche. Ce dernier insistera sur la déconstruction du « phallogentrisme » pour ainsi éviter l'opposition duelle tranchée homme-femme. Déconstruire la psychanalyse oedipienne s'impose car elle constitue une trop évidente machine à « normer » le désir, façonner des subjectivités dociles, oublieuses de le l'inconscient subversif. Ainsi accueillir une clinique de la jouissance, du nouage au cas par cas, mais invitant l'analyste à considérer la construction de la subjectivité par les normes, à défier les normes. Penser l'Oedipe non comme première référence consistante, pour dessiner de nouvelles cartographies et entendre les subjectivités post-oedipiennes, en faisant vaciller les certitudes familialistes. Inventer de nouvelles manières d'entendre la plainte des sujets. L'Oedipe a constitué un passage possible, à une époque donnée, pour la constitution de la subjectivité. Bourlez l'appréhendera comme une donnée historico-sociale pour le déloger de ses prétentions à valoir comme loi universelle. « *Il s'agit (...) d'abandonner la référence oedipienne si elle correspond à un passage forcé par le modèle imaginaire hétéro-centré « papa-maman-bébé »*<sup>922</sup>.

Les marges, le hors norme, ont toujours intéressé la psychanalyse et nous permettent

---

<sup>922</sup> Bourlez, 2015, p. 270, op. cit.

de resignifier les instruments théoriques pour rendre compte de la spécificité des identifications au delà de la binarité des sexes, par exemple les vécus transidentitaires. Ayouch propose de repenser les transidentités (cf chapitre d10, Transsexualité, p.288) et de déconstruire certains outils analytiques. Il nous invite à repenser la filiation psychiatrique de nombre de théorisations analytiques de la « transsexualité », en désignant les points de butée. Les transidentités désigne les identifications en marge de la binarité des catégories de sexe, genre et sexualité. Ainsi voir comment il est possible de penser une psychanalyse de la « post-transsexualité »<sup>923</sup>. Voir si la théorisation psychanalytique peut se départir de certains dogmatismes théoriques et recouvrer sa visée hétérotopique<sup>924</sup>. Mais avec le terme « transsexualisme » il y a perpétuation des normes du genre, dualité des sexes et leur manifestation métonymique par les organes génitaux.

A propos de la notion de « vrai sexe » autour de la « transsexualité », Foucault<sup>925</sup> notait que la vérité du sujet se trouve réduite à son identité sexuelle : le sexe est soumis à un régime de vérité. Ayouch nous invite à penser une psychanalyse hétérotopique, foucauldienne et ouverte aux études de genre et queer, avec un paradoxal « savoir de l'inconscient », un discours qui tient à son origine et son adresse. L'hétérotopie est pensée comme motif commun aux transidentités et à la psychanalyse ; un de ses six principes (cf chapitre e2. Discours de vérité, p.25) questionne l'origine et l'adresse de toute posture discursive. Les deux produisent des hétérotopies des modèles du masculin et du féminin et des transformations des sexuations. Il propose alors de repenser les protocoles des transidentités : la chirurgie est violente, souvent là pour accéder à un changement juridique de la mention de sexe. Qui soigne ici et de quoi ? Selon lui, pour éviter une clinique de « la police des sexuations », l'approche analytique doit concevoir les transidentités non comme exceptions de la subjectivation, mais possibilités réelles propres à chacun, hors injonction thérapeutique qui annule d'entrée de jeu la position subjective. Les dispositifs cliniques et théoriques officiels amènent souvent à des situations paradoxales – un « effort pour rendre fou ». Si le sujet renonce il n'est pas un « vrai transsexuel », sinon, il est accusé de rigidité paranoïde. Il évoque l'oubli de l'historisation de la psychanalyse dans ce champ : freudisme médicalisé, dans la lignée

<sup>923</sup> Ayouch, 2015, op. cit.

<sup>924</sup> Concept de Foucault, 1977, du grec topos : « lieu », et hétéro : « autre »

<sup>925</sup> Foucault, 1980-88, p. 115-123

de la psychiatrie, avec une fureur classificatrice et normative.

Bertini propose aussi la déconstruction de la différence sexuelle. Son postulat est clair et sa thèse principale : « *C'est précisément cette co-construction, ce chiasme dans lequel le féminin et le masculin se soutiennent l'un de l'autre en s'opposant, ou plus précisément en s'excluant unilatéralement, qui constitue le genre. Etre rangé dans l'une ou l'autre catégorie implique des attitudes, des comportements, des croyances et des pratiques différentes dont le but est l'ancrage social et culturel de la différenciation* »<sup>926</sup>.

Devenir femme, homme n'est en rien naturel et toujours en devenir, jamais stable. Il est fait de rencontres, de paroles qui s'inscrivent, arrivent trop tard ou trop tôt ou n'arrivent pas. Il est fait aussi de contingence, de malentendus, de symptômes, de perplexité, de fantasmes. Y aurait-il une harmonie préétablie entre l'anatomie et la structure du symbolique comme roc autour duquel le destin des femmes et des hommes se déterminerait ? La femme serait présumée « être » le phallus en représentant le désir de l'homme, l'homme « aurait » le phallus. « Etre et avoir » seraient-ils exclusifs, départagés dans la dualité homme-femme du désir hétérosexuel ? Personne n'a le phallus, son pouvoir est une construction, on peut s'en construire un pour soi-même, comme tentent bon nombre de créateurs et artistes. Alors l'anatomie n'est pas un destin. Nous ne pouvons à partir de la distinction anatomique entre les sexes en tirer les conséquences psychiques. Il s'agit donc de repérer les discours et langages de naturalisation de la différence des sexes et des identifications.

Libérer la parole va de pair avec un élargissement de la sexualité, du concept du sexuel, par delà les normes qui selon le moment prescrivent ou condamnent toutes les autres. La psychanalyse a souvent pu faire un pas de côté vis-à-vis du traitement du sexuel aussi bien par les sciences sociales que par les sciences dures. La clinique et la théorie psychanalytique peuvent être retravaillées par l'outil épistémologique du genre et de la biopolitique qui analyse les normes à une époque donnée. Ainsi la catégorie « différence des sexes », la bisexualité, peuvent être historicisées.

---

<sup>926</sup> Bertini, 2009, p. 72, op. cit.

#### e4 Penser ses a priori, son transfert, désidentifier et « démélancoliser »

Comment être une femme, un homme ? Nous avons vu que cette reconnaissance est affaire d'identification. Rappelons que « *l'identification est la forme la plus précoce, la plus originaire du lien affectif* »<sup>927</sup>. Et la culture et les discours normatifs y tiennent une place essentielle. Le travail thérapeutique propose au sujet de penser ses identifications, sa soumission aux exigences de l'autre, pour ainsi faire « déconsister » l'autre, ce à quoi il croyait être au plus près de lui-même. Se désidentifier au sens d'une déconstruction, d'une chute des identifications, d'un déshabillage identitaire. Se revendiquer d'une « identité sexuelle » c'est s'identifier à elle, qui ne peut que figer le sujet. Ainsi pouvoir déverrouiller les mouvements identificatoires, repérer les discours et langage de naturalisation des identifications. La posture de l'analyste est de déconstruire ses propres normes, ses propres assignations et ses aprioris, de refuser toute identité stable et avancer l'idée que la notion de genre est trouble et génère un trouble dans le genre.

Scott<sup>928</sup> fait appel au défi critique. Appel à renoncer à connaître à l'avance les formes précises que prend notre qualité d'humain, pour ouvrir des possibles ; appel à accepter un état d'ignorance, une certaine forme de conflit, l'imprévisible ; se déprendre de soi, d'un rapport à soi qui assigne à une sexualité, et en faire une « différence indifférente », délestée de toute prétention de vérité sexuelle. Etre dans un certain déphasage, ainsi penser à partir de ce « jeu », de l'écart nécessaire qui permet le mouvement. Nous l'avons vu, le sexe au sens de l'appartenance est un effet de ce « discours de l'autre » qui nous enjoint d'être sexuellement homme ou femme.

David-Ménard<sup>929</sup> propose de mettre au travail les idéaux de l'analyste, de déchiffrer la répétition, d'abandonner la dualité somatique-psychique et de parler plutôt d'objets, de discours, de répétitions mais autrement que comme psychique. De ne pas s'en tenir au rapport au signifiant car la pulsion ne relève pas que d'une affaire de discours. De lever la souveraineté du signifiant. Pour échapper au « dispositif de sexualité », il s'agit de penser la différence hors d'un discours de vérité et le genre comme discours pour

<sup>927</sup> Freud, 1929a, p. 243

<sup>928</sup> Scott, 2012, op. cit.

<sup>929</sup> David-Ménard, 2015, op. cit.



s'émanciper du régime de vérité, du « vrai sexe ».

Le masculin, le féminin, c'est la première différenciation, avec certitude. Le genre serait-il un impensé avons-nous demandé ? L'intérêt de ces questions serait d'entendre nos a-priori, préjugés et représentations ainsi que les dimensions historiques et culturelles pré-déterminantes dans le champ de la psychanalyse. La menace de dogmatisation guette toute théorie et elle ne peut exempter de cette critique ses propres constructions théoriques. Il y a nécessité pour une approche psychanalytique d'écouter les savoirs locaux et minoritaires. Nécessité de se détacher des visées psychiatriques d'évaluation du « vrai sexe », de repenser les contre-transferts théoriques et cliniques. La psychanalyse ne peut s'épargner d'intégrer son analyse du « dispositif de sexualité » et reprendre sa critique du « sexe-désir » qui lie sexuation et sexualité de façon unique. Il s'agit de différencier le genre comme norme identitaire binaire de celui intrapsychique et multiple avec ses effets conflictuels dans la constitution psychique individuelle. L'hypothèse à laquelle nous invite Bernat<sup>930</sup> est que la scène conflictuelle des questions du genre ne serait qu'une scène déplacée, une autre scène, non la première, où vient se jouer la différence entre moi et non-moi et ses destins psychiques sur les élaborations de la différence, de l'étranger, de l'altérité.

Nous avons vu que le concept de mélancolie de genre liait le social et le psychique. Il nous invite à proposer un travail autour de la perte assumée, deuil comme substitution des normes sociales, possibilité de demeurer auprès de cette perte et intervenir. Dans la mélancolie, il y a toujours une force de déplacement et de traduction. Il s'agit de penser de nouvelles formes possibles d'existence et de lien humain, que des deuils impossibles (homosexuels etc) deviennent possibles. Penser les choix d'objet non en terme de placement d'un côté ou de l'autre, mais de possibilités multiples dans lesquelles la différence sexuelle est une variable secondaire, estompant la bipartition sexuelle faisant écho aux études de genre. Butler nous a accompagné, qui ne fait pas appel à une multiplication de possibles sexuels mais à l'accueil de la possibilité de se rapporter à d'autres objets d'amour. Le travail de deuil de nos patients peut s'effectuer autour d'une perte assumée, reconnue, une forme d'ascèse, but de l'analyse elle-même. Ici, le travail de deuil a une portée politique : la mélancolie n'est pas un destin ; un deuil comme

---

<sup>930</sup> Bernat, 2015, op.cit.

substitution des normes sociales à ce que Freud appelait « principe de réalité », comme possibilité reconquise d'intervention sur ces normes.

### **e5 Penser les normes, « défétichiser » la différence sexuelle**

*« (...) développer une éthique du détachement par rapport à nos identités, à nos origines, que l'époque ne cesse de fétichiser et d'hystériser. Nous passons notre temps à investir dans ces histoires de différence, de déterminisme. Le monde, plastique, lui, n'en a que faire »<sup>931</sup>.*

L'humain ne devient sujet qu'en ayant été d'abord assujéti, d'où la nécessité d'une critique passant par la reconnaissance de la puissance des normes. Il peut les déplacer, sa répétition n'est jamais sa reproduction à l'identique mais implique sa dispersion dans des figures sans cesse nouvelles. La subversion n'est pas de l'extérieur, sinon elle empêcherait la possibilité d'une subversion interne de la passivité, du renversement de la domination ou de l'intériorisation de la violence subie contre soi, comme ce qui peut arriver par exemple dans le cas du viol.

La psychanalyse peut et doit reprendre et contester les normes, pour offrir un espace pour ces reconfigurations et déconstructions, posant la question du politique, au sens foucauldien. Mettre à nu le jeu des normes derrière l'apparence de la nature. Proposer des approches subversives dans les fragilités de la « matrice hétérosexuelle », hégémonique et hiérarchisée. S'interroger sur la critique d'une présomption d'hétérosexualité. Se déshabituer des normes, imaginer d'autres versions viables, neuves, de la question de la sexuation. La relation des sexes n'a pas à être réduite à la différence. Ainsi penser la structuration psychique davantage par la norme que par la Loi, un symbolique qui n'articulerait pas l'Oedipe, le Nom-du-Père ou le Phallus comme catégories immuables.

---

<sup>931</sup> Acille Mbembe, historien et politologue camerounais, 21-27 mai 2016, Article *Télérama*

Il s'agit de permettre la (ré)ouverture d'espaces nécessaires au jeu, mouvant, du renouvellement des figures des normes. Que le sujet s'aperçoive de l'effet des normes sur son être, remettant en cause les identifications auxquelles il a été soumis depuis toujours. Qu'il puisse prendre de la distance vis à vis des injonctions à être et des instances surmoïques propres aux normes du capitalisme.

Bertini<sup>932</sup> nous invite à faire bouger les normes par une ouverture à la pluralité des interprétations, en refusant de les fixer en conventions, car les « théories du genre » sont des théories de transformation sociale. Elle critique l'universalisme et propose des savoirs multiples. Rappelons qu'une connaissance est localement élaborée, historiquement et socialement située. Il n'y a pas de relativité absolue mais partielle. Elle propose des pistes comme la réappropriation de savoirs par les communautés vaincues de l'histoire (peuples colonisés, femmes, minorités sexuelles, classes défavorisées etc) et leur valorisation.

Benjamin<sup>933</sup> propose que le genre soit appréhendé comme espace transitionnel, espace intersubjectif assouplissant les clivages normatifs et culturels. Ici le clinicien n'y est pas comme « semblant », mais comme sujet à part entière. Pas de logique du signifiant convoqué - « *ce qui représente le sujet pour un autre signifiant* »<sup>934</sup> - qui permet pourtant aussi de déjouer la dictature des genres. La constitution de l'autre se fait par soustraction avec la différence anatomique et symbolique.

La psychanalyse invite à un nouveau rapport à soi, à rendre le « sujet normal » moins normal, susciter des expériences psychiques inédites. Le jeu avec les normes, c'est produire un déplacement, une mise à distance de prescription, une négociation subjective permanente, une résistance - jeu au double sens de la marge et de l'invention, de la création ; les normes s'inventent. Pour permettre d'assumer les normes qui nous produisent, le travail clinique s'appuiera sur l'inventivité, la créativité de la vie ordinaire, et la capacité de déplacement. Selon Canguilhem<sup>935</sup>, en prenant en considération l'articulation du « biologique » et du social, il est possible de restituer à la dynamique des normes, au sens de la normativité, une nécessité interne, et non les libres initiatives d'individus réputés autonomes et indépendants les uns les autres (cf chapitre a7,

<sup>932</sup> Bertini, 2009, op. cit

<sup>933</sup> Benjamin, 1996, op. cit.

<sup>934</sup> Lacan, 1960, p. 819, op. cit.

<sup>935</sup> Canguilhem, 1966, op. cit.

Autonomie et leurre, p.198). Il fait l'hypothèse d'une constitution historico-sociale du pouvoir des normes, d'une résistance du psychique au social et nous invite à redonner à la vie psychique un pouvoir de révision et d'institution des normes. Le hors-norme, la contestation, ne sont pas une donnée extérieure à la position de la norme mais en révèle la condition d'usage ; l'user c'est pouvoir la contester. Et la relation entre sujet et norme est toujours troublée. La pensée de la norme depuis l'analyse du genre permet de préciser le sujet comme corps : penser les normes en fonction des genres, c'est s'intéresser à une analyse du corps sexué dans le registre de l'incorporation des normes. Dénaturaliser le genre, c'est contribuer à éclairer les scènes sociales et culturelles qui construisent les options du genre et en retour permettent leur déstabilisation.

La « soumission » à la vulnérabilité des rencontres avec les autres, à l'interdépendance, à l'attachement passionné aux normes sociales, sont les conditions de viabilité, de dépossession de soi. Plutôt que de se libérer des normes, il s'agirait de mettre en suspens leur pouvoir de sanction sur les vies. Le sujet n'est pas une donnée première mais plus l'effet d'une intériorisation des normes. Il n'y a pas de subjectivité pure à retrouver derrière le travail des normes, il s'agit plus de « dépotentialiser » ces normes - difficile vu l'attachement aux normes - en interrogeant leur provenance. De « *faire quelque chose de ce moi qui est fait par les normes* »<sup>936</sup>. Il s'agirait de saisir ce qu'il en est de l'efficacité des normes, de sa désirabilité, de notre attachement et notre assujettissement à elles. Elles sont constitutives de notre être (cf chapitre a2, Norme comme formatrice, p.179). Il s'agit de traduire l'impensé des sexes multiples dans une autre dimension que celle de la différence sexuelle, trop imaginaire. De penser les configurations de genre, sexe et sexualité psychanalytiquement, de contester la conception binaire de la différence sexuelle. La psychanalyse traite des sujets malades des normes, ainsi leur réaménager un espace pour inventer d'autres normes. En questionnant leur provenance, il est possible de réviser et de renouveler les normes, de les « dépotentialiser », de leur refuser le soin de définir ce qu'est une « vie vivable ». Et l'opposition sexe-genre ne peut être pensée sur le modèle nature-culture car, en voulant historiciser le genre la différence sexuelle serait naturalisée.

Nous avons réfléchi sur la fonction « sacrée » de la différence sexuelle. Derrida en

---

<sup>936</sup> Butler, 25 mai 2004, Conférence, « Faire et défaire le genre », Université Paris X-Nanterre

appelle à une sorte de « défétichisation » du phallus, de la loi, du nom propre, du signifiant, du Réel. Il évoque l'« *alibi du phallus* »<sup>937</sup> : la castration qui fait le phallus et par celle-ci le sujet se diviserait, se différencierait : ce serait la différence sexuelle. Celle-ci devient fétiche quand le désir et la loi sont liés, unis comme un pacte ; vénérée, mythifiée, statufiée, idéalisée. Dans la bataille entre la psychanalyse et les mouvements féministes et gay, Rubin nous rappelle qu'une des raisons fut que « *la tradition clinique a fétichisé l'anatomie* »<sup>938</sup>.

L'anthropologie nous enseigne que le fétiche renvoie au besoin de protection, aux armes contre les obstacles. Il remplit une fonction sociale de contrepoids. Latour<sup>939</sup>, épistémologue, se réfère au texte de Charles de Brosses<sup>940</sup> où apparaît les premières fixations du terme « fétichisme » et qui renvoie aux récits des navigateurs portugais découvrant les peuples d'au delà des océans. Ils s'empresent de briser leurs idoles fétichisées pour les remplacer par les « vrais » icônes à prier. Son travail remet en cause la notion de « croyance » et de « critique » et peut intéresser la psychanalyse. La critique qui déconstruit peut partager aussi la même croyance : si c'est construit c'est que c'est faux. Latour crée le néologisme « *faitiche* » comme notion qui agrège les faits et les fétiches : les réalités non questionnées et les faits fabriqués par un sujet (constructivisme). Avec son néologisme « *iconoclash* » il identifie la reconnaissance du non savoir, de l'indéterminé<sup>941</sup>. Il est question de destruction constructive, toute idole brisée aboutit à la création d'une multiplicité d'autres.

Le fétichisme renvoie à l'attribut de propriétés surnaturelles bénéfiques pour le possesseur, à une admiration sans réserve, un respect scrupuleux. Notons que pour la psychanalyse le fétichisme renvoie à une expression sexuelle, une composante de l'érotisme. Il est lié au manque, à la castration, au déni de la différence des sexes, substitut du pénis manquant de la femme entraînant le clivage du moi.

On ne peut jamais définir la différence sexuelle ni la saisir « en tant que telle » nous rappelle Lévesque<sup>942</sup>. Il appelle à un travail de pensée exigeant, loin des faits ou lois de nature, des certitudes identitaires, de l'apparence perceptive car la différence sexuelle

<sup>937</sup> Derrida, 1996, op. cit.

<sup>938</sup> Rubin, 1984, p. 53, op. cit.

<sup>939</sup> Latour, 2009, op. cit.

<sup>940</sup> De Brosses, 1760

<sup>941</sup> Latour, 2009, op. cit.

<sup>942</sup> Lévesque, op. cit., 2003

met à distance la réalité empirique.

## e6 Redéfinir le symbolique

*« L'ordre symbolique participe de la même réalité que l'ordre politique et économique. Il y a un continuum dans leur réalité »<sup>943</sup>* nous rappelle Wittig.

Prokhoris<sup>944</sup>, elle, nous rappelle que le symbolique qui fait de nous des humains, produit les bonnes césures pour adhérer, se conformer à l'armature du désir, aux figures relationnelles de la sexuation, façon de traitement des figures d'emprise avec verrouillage ou dissolution. Face au couperet de la « Différence des sexes », elle propose une mise en mouvement, un décollement de la « *différance* » proliférante de figures re(di)ssemblantes, pour fluidifier les combinaisons de représentations. Mieux que la référence à la loi, il semble essentiel d'être sensible aux exigences inédites que la psychanalyse a représenté pour ses contemporains, tirées de l'expérience avec les analysants adultes, adolescents et enfants, des ravages innombrables contre quoi ne prémunit aucune disposition de la loi ; de ne pas entraver les innovations sociales au nom de lois éternelles mais les accompagner donc rénover la théorie et ses concepts ; d'aller vers une multitude d'ordres symboliques. Si la loi est quelque chose de vécu et constamment réitéré de façon immanente aux relations de pouvoir, alors la possibilité de modification et de subversion du symbolique existe, n'entraînant pas une menace pour la culture. Il s'agira alors de redéfinir, resignifier la norme symbolique, dé-ontologiser les discours. *« Pour que soit pensable une telle resignification du symbolique, il faudra en transformer la définition et l'appréhender comme la régulation temporelle de la signification et non comme une structure quasi permanente »<sup>945</sup>.*

<sup>943</sup> Wittig, 1992, p. 87, op. cit.

<sup>944</sup> Prokhoris, 2000, op. cit .

<sup>945</sup> Butler, 2009, p. 36, op. cit.

Bertini<sup>946</sup> s'attaque au pan économique de l'ordre symbolique, aux avantages découlant de la bisexualisation de notre société, puis à la notion de sacré qui fait retour dans le mythe des origines. Elle déconstruit les mailles serrées de l'ordre symbolique voulant nous imposer les conséquences d'une différence sexuelle qui ne prescrit rien. D'autres normes sont possibles, rabattant le symbolique du côté du social, et donc du transformable. Il s'agit de repenser l'ordre symbolique unique et immuable et de valoriser des ordres pluriels et mouvants. De proposer de nouvelles configurations du désir, soumettre une nouvelle configuration symbolique pour une possible alternative à cet ordre symbolique qui se détacherait de la famille pour entrer dans quelque chose de l'ordre de la pulsion, de cette excitabilité protéiforme de tout corps à la rencontre d'autres corps. Cela nous amène à nous poser la question : Le savoir analytique est-il de structure, donc au delà des métamorphoses de la parenté ? Butler nous invite à resignifier le symbolique, à penser la question de la loi et de la fonction symbolique autrement que du côté d'une structure permanente.

Nous avons pensé la contribution que la psychanalyse pouvait apporter à la compréhension d'une soi-disant crise des repères symboliques. Le symbolique n'est pas tributaire de la réalité et on peut parler d'une crise des nouvelles institutions que sont devenus le symbolique et la différence sexuelle. Pour Lacan le symbolique laisserait cours au foisonnement imaginaire et à la jouissance réelle du corps qui a à voir avec les dimensions de la procréation et de la mort : deux butées de la vie qui ramènent au complexe d'Oedipe comme fondement de la sexuation, sans lequel nous risquerions de nous perdre dans notre labyrinthe relationnel donc symbolique.

Nous avons vu que certains repères de la théorie psychanalytique freudienne méritent de continuer à être repensés et en particulier deux : la prévalence phallique avec la figure paternelle et aussi la prétendue neutralité de l'ordre symbolique.

---

<sup>946</sup> Bertini, 2009, op. cit

## e7 Repenser l'articulation du social et de la psychanalyse

Les genres sont construits par les discours, les pratiques sociales et économiques . La psychanalyse ancrée dans les questions sociales, donc politiques, peut contribuer au changement social, une autre manière de faire la politique. La différence des sexes n'est pas une catégorie physique ou symbolique isolable des actes sociaux. La clinique nous enseigne en permanence que le social peut l'emporter sur le familial, clinique qui ne rentre pas dans la logique phallique du Nom Du Père par exemple. Notre pratique nous invite à penser une précarité multiple dans l'expérience de la sexualité qui pourrait remplacer la logique de l'être et de l'avoir. Laplanche<sup>947</sup> pense même qu'on peut raisonnablement négliger les conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes, mais pas méconnaître les conséquences sociales de celle-ci. Dejours plaide, en vue de désenclaver la psychanalyse de son isolement, pour l'engagement de la communauté psychanalytique dans le débat avec les chercheurs en sciences sociales. Et il pose la question : « *Pourquoi ce débat entre psychanalyse et théorie sociale n'a-t-il pas lieu ?* »<sup>948</sup>. Avec Bourdieu, il regrette la résistance de la psychanalyse à la sociologie. Le structuralisme aurait négligé les agents sociaux et l'histoire. Il manquerait encore une théorie psychanalytique de l'étayage non pas de la pulsion sur la fonction sexuelle mais de l'identité sexuelle sur les conduites socialement construites. « *La théorie de la sexualité aurait à gagner à être confrontée à la problématique des rapports sociaux de sexe ; cette question, insuffisamment élaborée, apparaît comme un verrou qui isole la psychanalyse des controverses vives donnant accès, via la communauté scientifique, à l'espace public* »<sup>949</sup>.

Il s'agira de dédiagnostiquer le genre, de décrypter le rapport d'une structure psychique en lien avec les normes sociales donc avec et parfois contre Freud. D'inventer dans la pratique freudienne, ce qui déloge une norme de son pouvoir de normalisation et catégorisation, pour ainsi lui donner sa puissance d'agir, nous rappelle Laufer<sup>950</sup>. La

<sup>947</sup> Laplanche, 1993, op. cit.

<sup>948</sup> Dejours, 1993, p.8, op. cit.

<sup>949</sup> *ibid*, p. 20

<sup>950</sup> Laufer, 2010, op. cit.



rencontre entre psychanalyse et sciences humaines est pertinente justement au nom de leur différence. « (...) *prendre comme objet d'étude ce lieu éphémère où s'effectue le croisement de l'expérience individuelle et collective, pour ne pas dire sociale, (...) défendre une clinique, à orientation psychanalytique, et enrichie d'une connaissance anthropologique plus contemporaine* »<sup>951</sup>. Il est question de repenser les rapports entre disciplines, par exemple entre psychanalyse et anthropologie, là où justement le débat n'a pas encore vraiment eu lieu, leur apporter un supplément de compréhension.

Bourseul<sup>952</sup>, réfléchissant sur le question du genre chez Freud, en appelle à un renouveau éthique pour la psychanalyse : intégrer la prise en charge du pulsionnel tel que l'éclairent les études de genre. Il examine la question oedipienne, non plus selon une perspective intrapsychique mais sociale. Bernat, lui, questionne l'impact de cette notion de genre aussi bien sur la psyché que sur son utilisation « politique ». « *La notion de genre est en tension depuis fort longtemps et non une préoccupation moderne. C'est son apparition comme concept et surtout sa médiatisation qui donne cette impression de nouveauté théorique. Seul un refoulement de l'histoire du genre permet de soutenir cela ; ainsi le genre masque son origine, c'est-à-dire son intentionnalité* »<sup>953</sup>, maintenant une sorte d'interdit de pensée. La différence des genres vise davantage à produire l'affirmation d'une « identité générale », ce qui crée une assignation. Alors comment être au plus près de soi dans un groupe qui me dit comment être pour y être admis ? Rappelons que la différence sexuelle est un mode de régulation sociale et d'organisation parmi les possibles.

Pour Delphy, sociologue, « *le genre est un concept qui contient les trois éléments du système social de sexe : d'abord le contenu social et arbitraire des différences entre les sexes, ensuite un singulier, le genre et non les genres pour penser le principe de partition lui-même, enfin une notion de hiérarchie* »<sup>954</sup>.

Et nous poserons la question : Lacan aurait-il dépolitisé la question des sexes, de la féminité, de la masculinité ?

<sup>951</sup> Rechtman et Atlani-Duault, 2009, p. 125, op. cit.

<sup>952</sup> Bourseul, 2015, op. cit.

<sup>953</sup> Bernat, 2015, p. 243, op. cit.

<sup>954</sup> Delphy, 1998, op. cit.

## e8 Résister, repolitiser la psychanalyse

La tolérance à l'emprise et à la soumission volontaire a l'avantage de permettre d'identifier la cause de nos souffrances. Assujettissement individuel compensé par un hédonisme collectif. « *Il existe une résistance à se révolter qui provient de la réticence de l'humain à échanger la souffrance liée à une cause connue contre l'angoisse d'une liberté inconnue autant que les dangers non identifiés qu'elle comporte* »<sup>955</sup>. Mais la revendication d'une modification « *court le risque de nous reconduire à des contestations essentiellement réactives ou à des formes de protestation purement symboliques* »<sup>956</sup>.

La position « politique » du psychanalyste est une posture offrant certaines façons d'écouter ses analysants, posture qui amène à déconstruire ses propres normes, ses assignations. Butler nous incite à penser la résistance non pas dans le sens où nous pourrions apprendre quelles sont les structures qui influent sur nos vies ou la création d'une utopie où le genre hétérosexuel ne serait plus qu'un genre parmi d'autres. Résister serait chercher à penser par quels moyens l'exercice d'une liberté demeure possible, par l'analyse critique du langage lui-même comme matrice du sens et guide de nos représentations. Le déplacement autour des normes, le consentement et la résistance impliquent de pouvoir penser une relation d'opposition au pouvoir liée au pouvoir même auquel le sujet s'oppose. En effet, il y a dépendance à l'égard du social et du langage. Il s'agit de pouvoir se reconnaître l'effet d'un pouvoir antérieur qui ne nous détermine jamais entièrement.

Comment résister aux normes ? Quelle puissance d'agir si la subordination est la condition de possibilité d'apparition du sujet, de sa survie sociale et son action ? L'opération du travail de déplacement est bien sûr au centre du travail analytique. Opérer un déplacement c'est accepter le pouvoir formateur des normes. Nous l'avons vu,

<sup>955</sup> Gori, 2013, p. 55, op. cit.

<sup>956</sup> Inter-séminaire.org, 08-09-2015, p. 5, « Assujettissement et politique du désir inconscient »

la résistance du sujet en termes de renversement est absurde nous rappelle Butler. Mais la résistance à travers les pratiques répétées des sujets, en créant de la variation, est possible précisément parce que les normes ne sont pas extérieures à leur champ d'application. Aussi parce que l'identité est un processus et non un acte fondateur. La résistance qu'elle propose se fait sous la forme du détournement et de la négociation : pratique d'« improvisation » à l'intérieur d'une scène de contrainte, répétition subversive susceptible d'assouplir ou contrer la norme des identités. Le symbolique et le pouvoir ne sont pas des instances souveraines et étrangères l'une à l'autre, d'où la réglementation inefficace, par exemple contre le racisme ou l'homophobie. L'acte de discours est non isolable, il y a dépendance radicale de l'acte discursif à l'égard du langage. Butler a pensé le cas de l'injure, Latour<sup>957</sup> également. Il est possible selon elle de procéder à une « re-signification » en donnant aux mots d'autres possibilités signifiantes : par un processus de décontextualisation et recontextualisation, par une déstabilisation de l'attachement à l'interpellation injurieuse, une « reterritorialisation subversive » de mots ou d'actes ; une reformulation contestataire contre l'effet sédimenté du discours. Les mots peuvent briser mais aussi être détournés - comme le mot « queer », « drag » etc - manière de questionner et de rejouer le trauma lié à l'injure pour le mettre à distance. Elle propose de retourner, subvertir la construction homophobe qui donne à l'hétérosexualité le privilège de l'origine. Façon d'introduire de la complexité et de la dissonance, une prolifération d'identités, de défaire le lien de causalité entre sexe, genre et désir et de faire proliférer le genre au delà des limites de la dualité des sexes. Par exemple, la pratique du « drag » est un acte de théâtralisation parodique soulignant le caractère construit de l'« original hétéro », lui-même comme parodie de l'idée d'original, artifice, fantasme du naturel et fiction d'une cohérence, montrant la structure imitative du genre lui-même et sa contingence<sup>958</sup>.

Résister c'est fragiliser les présupposés sur les limites et les bons usages du genre qui forcent les possibles. C'est désolidariser la notion de genre du couple féminin-masculin. C'est faire jouer une contingence contre une autre, c'est revisiter la notion de genre dans son rapport à la sexualité. C'est montrer que le genre est performatif, qui prend forme par le fait même d'être énoncé et mis en pratique, joué. Résister c'est renoncer à l'idée d'une sexualité homosexuelle ou hétérosexuelle comme « choix du

<sup>957</sup> Latour, 2009, op. cit.

<sup>958</sup> Butler, 1990, p. 261, op. cit.

même » ou de l'« autre ». Le bricolage des sujets homosexuels peut nous orienter. Prokhoris rappelle que Freud « *conduit à envisager les fixations amoureuses, qu'elles prennent une tournure hétérosexuelle ou homosexuelle, comme relevant des tournures et des combinaisons afférentes au trouble ouvert par le voisinage des sexes* »<sup>959</sup>.

Nous avons pensé les discours dominants afin de déstabiliser les assignations, pensé le sujet « incomplet », divisé, sa vulnérabilité constitutive, son interdépendance aux autres, qui sont les conditions de puissance d'agir. Avec Butler, la lutte « dans », subversive et non « pour » (« l'égalité ») ou « contre » (les hommes, le masculin etc) nous a semblé pertinente pour aller vers la valorisation de la pluralité des genres, ce que rend possible la dissociation entre le genre et le sexe. Il ne s'agit plus de lutte contre l'interprétation (le genre comme sexe social) abusive d'une réalité binaire biologique et indépassable (le corps sexué). Il s'agit plutôt de lutte vers la déconstruction des catégories « hommes-femmes » et non leur élimination. D'où la reformulation continue de la loi. « *Je suggérerai que la relation entre position symbolique et norme sociale doit être repensée* »<sup>960</sup>. C'est dans la rupture entre le performatif et son contexte que gît la promesse de « *resignification subversive* »<sup>961</sup>. Il s'agira de penser une politisation de l'écoute, de ne pas séparer les savoirs de la question de qui les produit et comment. La « *désistance* » de Derrida pour déstabiliser, élever la responsabilité nous semble un bon outil. Collin qualifie cette transformation de « *politique de l'irreprésentable* »<sup>962</sup> car elle n'obéit à aucun modèle pour s'y appuyer mais doit s'inventer, faisant surgir sa vérité en avançant. On doit à Foucault, Derrida, Deleuze d'avoir non pas parlé « *d'éradication radicale du donné(...)* mais de transit par une irrigation souterraine », (...) *des avancées ponctuelles toujours à repenser et à rectifier : un dispositif de contamination plus que d'affrontement* »<sup>963</sup>. Occupations de terrain, incursions, prises de risques, aux effets toujours imprévisibles.

Le souci de la psychanalyse est la façon dont chacun se débrouille avec l'énigme de la sexuation, avec la singularité. Or nous savons qu'elle peut aussi avoir une vision pathologisante du hors norme.

<sup>959</sup> Prokhoris, 2000, p. 193, op. cit.

<sup>960</sup> Butler, 2009, p. 38, op. cit.

<sup>961</sup> *ibid*, p. 244

<sup>962</sup> Collin, Article octobre 2003, op. cit.

<sup>963</sup> *ibid*

## 7 Conclusion

*« Un grand esprit est androgyne »<sup>964</sup>*

Ma clinique m'a invité à penser ce qui ne cessait de se dire et de ne pas se dire : donner la preuve d'être une fille, une femme, un garçon, un homme, d'être suffisamment féminin, masculin. Ainsi commença mon travail de recherche. Les processus d'exacerbation et de fétichisation de la différence sexuelle depuis des millénaires commencent à s'assouplir. Cette plus grande fluidité des rôles et des places n'engendre pas plus de confusion quant à l'identité sexuée, mais au contraire plus de partage et d'intimité pour porter le poids de l'incomplétude. Notre clinique nous enseigne au quotidien que la rigidité des rôles assignés aux femmes et aux hommes conditionne en grande partie leur souffrance.

Nous avons montré que la clinique et les concepts psychanalytiques peuvent être enrichis par d'autres discours, d'autres savoirs, sans y perdre leur spécificité, face à de nouvelles demandes, questionnements et souffrances liés aux normes. Les études de genre et féministes nous ont accompagnée tout au long de cette recherche. Nous avons suivi la réflexion de Freud et Lacan, parfois pour la déconstruire, ainsi interroger la norme comme verrouillage, le symbolique, la différence des sexes, les catégories. Nous avons interrogé le genre comme question, outil pour une articulation au politique. Nous avons pensé la production de subjectivité comme collective, politique et analytique et pu envisager la psychanalyse - une politique de l'inconscient - comme une façon de « faire de la politique ».

---

<sup>964</sup> Woolf, 1929, p. 148, cite Coleridge

Le genre nous a semblé une autre manière de désigner le Réel, le semblant. La discordance des sexes nous est apparue sous les traits d'une prétendue différence des sexes, donnant lieu à une fétichisation, métaphore, figure rhétorique du discours, masquant la non complémentarité des sexes. Préalable à la différence des sexes se trouve une différence de genre, du masculin et du féminin, admise par la psychanalyse sans être théorisée - différence assignée par le social. Et préalable à la différence des genres se trouve la différence moi-non moi. La polarité fondatrice serait la fusion-défusion et non le féminin-masculin. La question du genre ne semble donc qu'un prolongement parmi d'autres possibles d'une question plus première, celle de l'altérité. Cette différence sexuelle comme dogme inaltérable nous est apparue comme fétichisée, nous invitant à ne pas séparer les savoirs de la question de qui les produit et comment.

Nous avons imaginé une métapsychologie articulée en termes de pouvoir et de résistance. L'invitation au déplacement des modes d'attachement aux normes nous est apparue comme riche de promesses dans la clinique.

Face à l'imposture de la chimère scientifique, d'un « nouvel ordre sexuel » entraînant une dépersonnalisation, une désobjectivation, mais aussi d'un ordre sexuel immuable, loin de la prise en compte du social et du politique, revendiqué par « une certaine psychanalyse », j'ai tenté de penser diverses questions : en quoi la psychanalyse - comme discours, pratique clinique, corps de savoir et méthode d'investigation des processus psychiques - peut continuer à être le point d'ancrage de défense des références fondamentales de l'humain, et plus précisément dans la question de la souffrance sexuelle ? Comment négocier la question sexuelle entre accomplissement de soi dans le champ social et érotique, construire son « identité sexuelle » – jamais stable - dans un tissu de contraintes sociales ? Comment les études de genre – comme champ de savoir et mouvement social - renouvellent-elles nos pratiques de recherches, nos concepts, nos méthodes et nos outils en adressant une nouvelle façon de penser la différence sexuelle. Quels troubles les questions autour du genre viennent-elles semer sur la théorie et méthode psychanalytique ? Le genre est-il un impensé ? Et quelles sont les limites du pensable des devenirs subjectifs ? La différence sexuelle serait-elle l'alpha et l'oméga de l'humanité ?

Et le genre nous est apparu comme un outil de critique des normes, outil qui permet de formuler des questions plus que des réponses. Son apport nous a amené à questionner

ce que Foucault nomme « le dispositif de sexualité » comme nouvel ordre sexuel, qui circonscrit et fixe l'identité sexuelle en évoquant la « vérité du sexe ». Cette pensée nous a amené aussi à réfléchir sur l'articulation entre psychanalyse et politique, l'outil du genre nous apparaissant particulièrement pertinent. Il nous a amené à interroger la relation entre psychanalyse, historicité et pratiques sociétales, c'est-à-dire le lieu d'énonciation d'un discours car tout savoir est constitué historiquement et idéologiquement. Rencontre permettant de penser le croisement de l'individuel, du collectif et du social, des processus inconscients et sociaux de subjectivation.

Nous avons pointé les impensés de la pensée binaire toujours présente dans la psychanalyse et réfléchi sur la part politique de sa pratique : en pensant la différence, en travaillant sur les impasses des identifications, les tissant et déissant.

Nous avons réfléchi sur la fonction « sacrée » de la différence sexuelle, en appelant à sa « défétichisation » ; cette différence devient fétiche quand le désir et la loi sont liés, unis comme un pacte, comme statufiée, idéalisée. La fonction du fétiche est protectrice, comme nous l'enseigne l'anthropologie.

Nous avons tenté de comprendre l'efficacité des normes pour qu'elles soient susceptibles d'être accueillies par le sujet lui-même, d'évoquer le jeu d'une contingence contre une autre, celle de nos identifications choisies contre celles des normes qui nous classent dans des genres. Nous nous sommes particulièrement imprégnés dans cette recherche de diverses disciplines et notamment du projet de Butler qui se nourrit de la psychanalyse et qui s'adresse directement à elle. Les études de genre comme pensée critique nous ont paru contribuer à la transformation du contemporain en proposant de ne pas ignorer les enjeux sociopolitiques de l'histoire singulière, une éthique d'un nouveau genre. Nous avons tenté de mettre en partage la boîte à outils conceptuels ; de montrer en quoi l'approche de la différence des sexes sous l'angle du genre contribue à déjouer la mécanique du symbolique – phallique, familial, hétérosexuel - en pensant aussi ce qui relève de la culture et des normes sociales. Elle peut proposer d'autres configurations du symbolique, du désir, du pouvoir, inventer d'autres modalités de la sexualité, appréhender une sexualité qui s'écarte de la norme binaire. En tant que clinicien, il nous faut les entendre. « *Revenir à ce qui a fait le tranchant subversif de l'invention de la psychanalyse comme méthode et pratique* »<sup>965</sup>, c'est ce à quoi Laufer

---

<sup>965</sup> Laufer, 2014a, p. 22, op. cit.

nous invite. Selon elle, l'outil du genre peut redonner à la psychanalyse une nouvelle impulsion, en rappelant l'infantile, l'inventivité de l'enfant, le polymorphe, le divers.

Le genre révèle les modalités de production de la différence et ses effets et propose de désolidariser la notion de genre du couple féminin-masculin, de mettre à nu le jeu des normes derrière l'apparence de la nature et de refuser toute identité stable en avançant l'idée que la notion de genre est trouble et génère un trouble dans le genre. Il nous invite, nous cliniciens, à sans cesse repenser nos aprioris pour accueillir autrement la souffrance des sujets qui s'adressent à nous. Le genre parle aussi autrement par exemple de la violence faite aux femmes et pose que toute division de genre avec sa soi disant complémentarité implique une hiérarchie. Avec Butler nous avons pensé le genre comme le résultat d'une perte niée comme telle et non d'une affirmation - perte non pas d'un être mais d'un possible, et ainsi envisagé la sexualité comme un mode de dépossession. Le manque de reconnaissance tend vers la mélancolie - processus social du fait d'un désaveu – qu'elle nommera « *mélancolie de genre* ». Ainsi la visée de la psychanalyse pourrait tendre vers une « *démélancolisation* ». Cet apport nous a aussi permis de questionner certaines notions psychanalytiques de la sexuation et de la sexualité. Nous nous sommes notamment intéressé à la clinique du sujet hystérique, en demande de reconnaissance au delà des masques dont il, elle s'affuble. De plus, il nous est apparu que le genre permettait une sécularisation de la psychanalyse, face à un discours « religieux » d'un certain régime de discours de la psychanalyse, pour ainsi sortir du médical, d'une pathologisation de la vie psychique. La psychanalyse se doit de poser autrement la question du sexuel et de la différence des sexes car les déterminations sociales de l'identité sexuelle et les assignations sont puissantes. Il en va de la position éthique de maintenir un rapport critique aux savoirs institués au sein même de la psychanalyse. Derrida évoquera la « *résistance auto-immunitaire de la psychanalyse à son dehors comme à elle-même* »<sup>966</sup>.

La différence sexuelle est une opération interprétative. Elle est une différence parmi d'autres qui construisent le sujet. Elle vient se signifier dans une série d'autres différences et elle est produite dans le corps social. Les évidences naturelles sont remises en cause par l'articulation du social, du politique et de la singularité psychique.

---

<sup>966</sup> Derrida, 2000, p 17, op. cit.



Et une part de la psychanalyse a souvent été en résistance à considérer le domaine du social dans la jonction de la structuration psychique et des constructions sociales et culturelles. Le message central de la psychanalyse est le sujet désirant qui ne relèverait ni du social ni du biologique. Elle se trouve convoquée à rendre compte d'elle-même et de ses rapports à la demande sociale, de la souffrance du sujet dans sa position sexuée jusqu'au changement d'identité de sexe ou/et genre. La pratique analytique est aux prises avec le corps pulsionnel et politique. Elle est un fait de culture, les études sur le genre le lui rappellent.

Quand la parole d'une partie de l'humanité a été tue et se fait entendre, cela peut provoquer un moment de cacophonie, mais plein de promesses. La psychanalyse, en lien avec d'autres savoirs, a les outils pour accueillir ce moment ainsi que le risque de l'inédit.

## 8 Bibliographie

Abraham G. et Pasini W., 1974, *Pour une philosophie de la sexologie*, Paris, Payot

Abraham G. et Porto R., 1978, *Psychanalyse et théorie sexologique*, Paris, Payot

Abraham N., Torok M., 1987, *L'écorce et le noyau*, Ed. Flammarion

Agamben G., 2007, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* Paris, Payot, Rivage Poche

Agamben G., 2006, *L'Ouvert, de l'homme et de l'animal*, Rivage Poche

Allouch J., 1998, *La psychanalyse, une érotologie de passage*, Cahiers de L'Unebévée, Paris, 2012

Allouch J., 2003, « Lacan et les minorités sexuelles », *Cités*, n°16, pp. 71-77

Allouch J., 2005, *Le sexe du maître. L'érotisme d'après Lacan*, Exils, Paris

Allouch J., 2007, *La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault*, Paris, Epel

Allouch J., 2016, *L'Autre sexe, Du Non Rapport Sexuel Selon Jacques Lacan*, Epel

Althusser, Janvier 1964-65, « Freud et Lacan », in *La nouvelle critique*, n°161-162

Andre S., 2011, *No sex, no future*, coll. La Muette le bord de l'eau

Arnaud S., 2005, « *La catégorie de l'hystérie et la construction de la différence sexuelle : 1750-1810*, », Revue de l'AFFDV, n° 214

Askofaré S., Décembre 2007, « De l'identité à la différence et retour », note 2, *Journées de l'EPFCL*

Assoun P.L., 1987, « Fonction freudienne du Père », in *collectif, le Père*, Denoël

Aulagnier P. , 1975, *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*, Paris, Puf

Austin JL, 1970, *Quand dire c'est faire*, Points, Seuil

Ayouch T., 2013, Article « Le corps, un témoin ? », in *Psychanalyse et différence sexuelle*, Recherches en psychanalyse, 15 (1/2013), p. 49-59

Ayouch T., 2015, « Psychanalyse et transidentités : hétérotopies », in *L'évolution psychiatrique*, p. 303-316

Badinter E., 2012, p. 6, *La ressemblance des sexes*, Paris, Le livre de Poche

Badiou A., 1997, *La formation de l'universalisme, Saint Paul : « Père de l'universel »*, Paris, PUF

Badiou A, avec Truong, N, 2009, *Eloge de l'amour*, Flammarion

Badiou A., Cassin B., 2010, *Il n'y a pas de rapport sexuel, deux leçons sur « l'Etourdit »*

de Lacan, Fayard

Balint M., 1957, *Le médecin, son malade et la maladie*, Paris, Payot

Barbin H., 1874, *Mes souvenirs : histoire d'Alexina/Abel B.*, La Cause des livres, 2008

Barthes R., 1957, *Mythologies*, Ed. du Seuil, 2002

Barthes R., 1977-78, « *Le Neutre. Cours au collège de France* », Paris, Ed. du Seuil, 2002

Bejin A., 1990, *Le nouveau tempérament sexuel*, Paris, Ed. Kiné

Benjamin J., 1996, *Imaginaire et sexe, Essais sur la reconnaissance et la différence sexuelle*, Paris, Payot, 2012

Bereni L. et Trachman M., 2014, *Le genre, théories et controverses*, Paris, PUF

Bernat J., 2015, « Le genre pour tous contre l'identité pour soi », in *l'évolution psychiatrique 80*, pp. 251-262

Bertini M.J., 2009, *Ni d'Eve ni d'Adam*, Ed. M. Millo

Birman J., 2007, *Foucault et la psychanalyse*, Lyon, Parangon/Vs

Bourdieu P. et Passeron J.C., 1964, *Les héritiers, les étudiants et la culture*, Paris, Minuit

Bourdieu P., 1972, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Droz

Bourdieu P., 1998, *La domination masculine*, Editions du seuil

Bourlez F., 2015, « Théories du genre et psychanalyse. A propos des destins éthiques et politiques des cures », in *l'évolution psychiatrique 80*, pp. 263-273

Bourcier M.H., 1998, *Q comme queer; Les séminaires Q du Zoo*, ouvrage dirigé par M.H.

Bourcier, Lille, Les Chiers Gai Kitsch Camp

Bourcier M.H., 2005, *Sexpolitiques, Queer zones 2*, Paris, La Fabrique

Bourseul V., 2015, « Anatomie et destin du « genre » chez Freud et quelques contemporains », in *l'évolution psychiatrique 80*, pp. 239-250

Bozon M., Leridon H., 1993, « Les constructions sociales de la sexualité », in *Population, 48<sup>e</sup> année, n°5*, pp. 1173-1195

Brenot P., (sous sa direction), 2004, *Dictionnaire de la sexualité humaine*, L'esprit du temps

Brenot P., 2005, « Sexologie et psychanalyse, une association sulfureuse », *Le carnet PSY*, n°100, pp. 40,41

Bruckner P., 2009, *Le paradoxe amoureux*, Paris, Grasset

Brugère F. et Le Blanc G.( coordonnateurs), 2009, *Judith Butler, trouble dans le sujet, trouble dans les normes*, Paris, PUF

Butler J., 1990, *Trouble dans le genre*, Traduction C. Kraus, Ed La Découverte, 2005

Butler J., 1993, *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, Traduction C. Nordmann, Paris, Ed. Amsterdam, 2009

Butler J., 1997, *Vie psychique et pouvoir : l'assujettissement en théorie*, Léo Sheer, 2002

Butler J., 2000, *Antigone : la parenté entre vie et mort*, Paris, Epel, 2003

Butler, 2003, « Une éthique de la sexualité », <http://www.vacarme.org/article392.html>

Butler J., 2004, *Le pouvoir des mots, politique du performatif*, Paris, Ed. Amsterdam

Butler J., 2005a, « Le genre comme performance », in *Humain, inhumain, le travail critique des normes*, Traduction J. Vidal, Paris, Ed. Amsterdam

Butler J., 2005b, *Vie précaire : les pouvoirs du deuil et de la violence après le 11 septembre 2001*, Ed. Amsterdam

Butler J., 2006, *Défaire le genre*, Paris, Ed. Amsterdam, 2012

Butler J., 2007, *Le récit de soi*, PUF

Butler J. et David-Ménard M., 2015, « D'une autre à l'autre », in *L'évolution psychiatrique*

Cabassut J., mars 2009, *Petite grammaire lacanienne du collectif institutionnel*, Ed. Champ social

Cabassut J., juin 2016, « Le sexuel ? Du traumatisme ! » in *Rhizome n° 60 Orstere Sandarra*, CH Le Vinatier

Canguilhem G., 1941, « Les maladies » in *Ecrits sur la médecine*, collection Champ freudien, Paris, Le seuil, 2002

Canguilhem G., 1943, Thèse : *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*, PUF, 2013

Canguilhem G., 1966, *Le normal et le pathologique*, réed. PUF/Quadrige, Paris, 1988

Castel P. H., 2003, *La métamorphose impensable. Essai sur le transsexualisme et l'identité personnelle*, Paris, Gallimard

Castanet H., 2013, *Homoanalysant, des homosexuels en analyse*, Ed. Navarin, Bordeaux

Castoriadis C., 1990, *Le monde morcelé, les carrefours du labyrinthe, tome 3, Essais*, Points

Chemama R. et Vandermersch B. (direction), 1995, *Dictionnaire de la Psychanalyse*, Larousse-Bordas, 1998

Chilland C., 1997, *Changer de sexe*, Paris, Odile Jacob

Cixous H., 1994, « Conte de la différence sexuelle », in *Lectures de la différence sexuelle*, A.Berger et M. Negron, Paris, Des femmes, pp. 31-68

Collin F., 1999, *Le différend des sexes. De Platon à la parité*, Ed. Pleins feux, Nantes

Collin F., 2003, « Déconstruction/destruction des rapports de sexes », in *Sens Public*,

*Revue Web*

Couchard F., 1998, « Le masculin sous la menace : une question d'honneur », in *Revue française de psychanalyse*, n° 2

Cournut J., 1996, *Psychanalyse et sexualité*, Dunod

Cournut J., 2006, *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*, PUF

Cyrułnik B., 1998, *Mémoire de singes et paroles d'homme*, Seuil

David R., Automne 2007, « Postmodernité et différence des sexes », in *Illusio*, n°4 /5

David Ménard M., 2007, « L'intérêt pour la psychanalyse dans les travaux de J. Butler, Entretien avec L. Boni », in *Psychés*

David-Ménard M. et Butler J., 2015, « D'une autre à l'autre », in *L'évolution psychiatrique*

De Baecque B., 2010, « Homosexualité, mauvais genre ? », *Champ Psy*, n° 58, L'esprit du temps

De Beauvoir S., 1949, *Le Deuxième sexe*, Paris, Gallimard, Coll. Folio

De Brosses, 1760, *Du culte des Dieux fétiches*, Paris, Fayard, 1988

Dejours C., 1993, « Conférence au sein du colloque « Politiques » », *site Web filigr@ne*

Dejours C., 2001, *Le corps, d'abord : corps biologique, corps érotique et sens moral*, Paris, Payot

De Laurentis T., 1991, *Théorie Queer : sexualités lesbiennes et gaies. Une introduction*, Traduction M.H. Bourcier, Paris, La dispute

Deleuze G. et Guattari F., 1972, *Capitalisme et schizophrénie 1, L'anti-Oedipe*, Les

Editions de Minuit

Deleuze G. et Guattari F., 1980, *Capitalisme et Schizophrénie 2, Mille plateaux*, Coll. « Critique », Les Editions de Minuit.

Delphy C., 1998, *L'ennemi principal. 2 : Penser le genre*, Paris, Sylepse, 2013

Del Volgo MJ, 1997, *L'instant de dire, le mythe individuel du malade dans la médecine moderne*, Toulouse, Erès

Del Volgo MJ, 2001, « Psychanalyse et médecine : de la séparation à la réconciliation », in *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 36, pp. 167-176

Del Volgo MJ, 2003, *La douleur du malade*, Toulouse, Erès

Demailly L., 2016, « Eléments de débat sur la politique de la psychanalyse », in *Sens public, Revue Internationale*, <http://www.sens-public.org/article/1188.html>

Derrida, 1967a, *De la grammatologie*, Ed. De Minuit

Derrida J., 1967b, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil

Derrida, 1972a, *La dissémination*, Paris, Le Seuil

Derrida J., 1972b, « Eperons, les styles de Nietzsche », Conférence *Cerisy*, Cool. 10-18

Derrida J., 1972c, « Tympan » in *Marges de la philosophie*, Ed. De Minuit, Coll. « Critique »

Derrida J., 1982, « Chorégraphies », Entretien avec Christie V. McDonald, in *Points de suspension*, Paris, Galilée, pp. 95-115

Derrida, 1994, « Fourmis », in *Lectures de la différence sexuelle*, Ed. Berger et Negron, Paris Des Femmes, pp. 69-102

Derrida J., 1996, *Résistances-de la psychanalyse*, Galilée

Derrida, 1997, *A conversation with J. Derrida*, p. 14, NY, Fordham University Press

Derrida J., avec Cixous H., 1998, *Voiles*, Galilée

Derrida, 1999, « Hospitality, Justice and Responsibility » in *Questioning Ethics*, N.Y., Routledge

Derrida J., 2000, *Etats d'âme de la psychanalyse, Adresse aux Etats généraux de la psychanalyse*, Paris, Galilée

- Derrida J., 2004, *Prégnances*, l'Atelier des Brissants
- Derrida J., Juin 2006, Conférence, « Colloque International de Phénoménologie », Brésil
- Despentes V., 2006, *King Kong Théorie*, Livre de Poche, Grasset
- Deutsch H., 1934, *Les « comme si » et autres textes 1933-1970*, Seuil, Champ freudien
- Deutsch H., 1945, *La psychologie des femmes*, Paris, PUF
- Devereux G., 1980, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion
- Devereux G., 1982, *Femme et mythe*, Paris, Flammarion
- Dorlin E., 2008, *Sexe, genre et sexualités*, Philosophie, PUF
- Dorlin E., 2009, *Sexe, race, classe, Pour une épistémologie de la domination*, Paris, PUF
- Douville, 2015, Article « Psychanalyse et politique : les liaisons dangereuses », in *Le cercle Psy*
- Ehrenberg A., 2010, *La société du malaise*, Odile Jacob
- Estellon V., 2014, *Les sex-addicts*, PUF, Que sais-je ?
- Fainsilber L., 1996, *Eloge de l'hystérie masculine*, coll. Emergences, Ed. l'harmattan
- Fassin E., 2014, « Genre scientifique, genre politique », in *Le genre, théories et controverses*, pp. 81-94, Paris, PUF
- Fausto-Sterling A., 1993, *Les cinq sexes*, Ed. Payot& Rivages, 2013
- Fausto-Sterling A., 2000, *Corps en tous genres. La dualité des sexes à l'épreuve de la science*, Paris, La Découverte, 2012
- Fedida P., 1973, « Sexologie et psychanalyse », in *Nouvelle Revue de psychanalyse*
- Fedida P., 1994, « Préface à « Popper, la science et la psychanalyse » », in *Cliniques*



*méditerranéennes*, 41/42, 5-8

Feher M., 2002, « Les interrègnes de Michel Foucault », in *L'actualité de Michel Foucault*, Karthala

Ferenczi S., 1933, « L'influence de Freud sur la médecine » in *Oeuvres complètes*, Paris, Payot

Firestone S., 1970, *la dialectique du sexe*, Paris, Stock, 1972

Foucault M., 1954-1988, *Dits et Ecrits, tome III*, Paris, Gallimard, 1994

Foucault M., 1963, *Naissance de la clinique*, Paris, PUF

Foucault M., 1964, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Tel, Gallimard

Foucault M., 1966a, *Le corps utopique, les hétérotopies*, Paris, Nouvelles Editions Lignes, 2009

Foucault M., 1966b, *Les mots et les choses*, Gallimard

Foucault M., 1967, « Des espaces autres, Hétérotopies », in *Dits et écrits, tome IV*, Paris, Gallimard, 1984, pp. 752-762

Foucault M., 1969, *Archéologie du savoir*, Gallimard, Paris

Foucault M., 1974-75, *Les anormaux, Cours au collège de France*, Paris, Gallimard, 1999

Foucault M., 1975, « Pouvoir et corps, Quel Corps », in *Dits et écrits, tome II, texte n° 157*, Paris, Gallimard, 2001

Foucault M., 1976a, *Il faut défendre la société, Cours au collège de France*, Paris, Gallimard, 1997

Foucault M., 1976b, *Histoire de la sexualité I, la volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1994

Foucault M., 1978a, « Sexualité et pouvoir, conférence Tokyo », in *Dits et écrits, tome III, texte n° 233*, Paris, Gallimard, pp. 554-573

Foucault M., 1978b, *Herculine Barbin dite Alexina B.*, Hors série connaissance, Gallimard, 2014

Foucault, 27 mai 1978c, Conférence, « Qu'est-ce que la critique ? », Société Française de

Philosophie, in *Bulletin de la société française de philosophie*, 84ème année, n°2, Avril-Juin 1990

Foucault M., 1978-79, « Naissance de la biopolitique », in *Dits et Ecrits, tome III*, n° 274, Paris, Gallimard, 2004, pp. 820-829

Foucault, 1979-80, *Du gouvernement des vivants*, Cours au collège de France, Coll. Hautes Etudes, Gallimard, Seuil, 2012

Foucault M., 1980-88, *Dits et écrits, tome IV*, Paris, Gallimard, 1994

Foucault M., 1981, *Subjectivité et vérité, Cours au Collège de France*, Paris, Gallimard-Seuil, 2014

Foucault M., 1984, *Histoire de la sexualité II, l'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1997

Fouque A., 2007, *Gravidanza, féminologie II*, Ed. Des femmes

Foyentin, 24 septembre 2008, Intervention *L'identité en question dans la psychanalyse*, EPFCL

Fraisse G., 1996, *La différence des sexes*, Paris, PUF

Fraisse G., 2007, *Du consentement*, Seuil

Freud S., 1893, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1973

Freud S. et Breuer, 1895, *Etudes sur l'hystérie*, PUF, 2002

Freud S., 1899-1900, *L'interprétation des rêves*, dans OCF.P, tome IV, PUF

Freud S., 1905a, « Dora. Fragment d'une analyse d'hystérie » in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 2001, pp. 1-91

Freud S., 1905b, *Trois essais sur la sexualité*, Paris, Gallimard, 1987

Freud S., 1908, *Les femmes hystériques et leur relation à la sexualité*, in « Névrose, psychose et perversion », Paris, PUF

Freud, 1908b, « La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes », *inlibroveritas.net*, Coll. Sciences humaines

Freud S., 1909, *Le petit Hans : analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans*, Paris, PUF, 2006

Freud S., 1910, « Le président Schreber » in *Cinq psychanalyse*, Paris, PUF, 1977

- Freud S., 1911, *Résultats, idées, problèmes*, tome 1, Paris, PUF, 1984
- Freud S., 1914, « Pour introduire le narcissisme », in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969
- Freud, S., 1915, « Pulsions et destins des pulsions », in *Métapsychologie*, Coll. Folio Essais, Paris, Gallimard
- Freud, 1915b, « Observation sur l'amour de transfert », in *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1967
- Freud S., 1917, « Deuil et mélancolie », in *Métapsychologie*, 1915-17, Payot, 2013
- Freud S., 1918, *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1985
- Freud S., 1920, « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, Paris, 1978
- Freud S., 1921, « Psychologie des foules et analyse du moi », in *Essais de psychanalyse*, Payot, 1971
- Freud S., 1923a, « Le moi et le ça », in *Oeuvres complètes. Psychanalyse*, Tome XVI, Paris, PUF, 1991
- Freud S., 1923b, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1999
- Freud S., 1924, « La disparition du complexe d'Oedipe », in *Oeuvres complètes*, Tome XVII, Paris, PUF, 1992
- Freud S., 1925, « La vie sexuelle, Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », in *Oeuvres Complètes*, Tome XVII, Paris, PUF, 1992
- Freud S., 1927, *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969
- Freud S., 1930, *Malaise dans la civilisation*, Ed. Payot & Rivages, 2010
- Freud S., 1933a, XXXV<sup>o</sup> conférence : « Sur une Weltanschauung », in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984
- Freud S., 1933b, XXXIII<sup>o</sup> conférence : « La féminité », in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 2002
- Freud, 1935, lettre citée par Menahem, 2003, « Désorientations sexuelles. Freud et l'homosexualité » in *Revue française de psychanalyse*, vol. 67, n<sup>o</sup> 1
- Freud S., 1938a, *Le clivage du moi dans le processus de défense*, 1940
- Freud S., 1938b, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1985
- Gherovici P., 2016, « Born this way : L'Amérique à l'épreuve du transgenre » in *Genre et psychanalyse. La différence des sexes en question*, (dir. Rassial et Chevalier),

Toulouse, Ed. Erès

Giami A, 2004, « De l'impuissance à la dysfonction érectile. Destins de la médicalisation de la sexualité » in D.Fassin, D.Memmi (éd), *Le gouvernement des corps*, Paris, EHESS

Gori R., 1996, *La preuve par la parole, sur la causalité en psychanalyse*, Paris, PUF

Gori R., Hoffmann C., 1999, *La science au risque de la psychanalyse*, CH., Eres

Gori, R. et Del Volgo Mj., 2004, *La santé totalitaire, essai sur la médicalisation de l'existence*, Denoel

Gori R. et Le Coz P., 2006, *L'empire des coach. Une nouvelle forme de contrôle social*, Paris, Albin Michel

Gori R. et Del Volgo Mj., 2008, *Exilés de l'intime. La médecine et la psychiatrie au service du nouvel ordre économique*, Paris, Denoël

Gori R., Cassin B., Laval C., (dir.) 2009, *L Appel des appels, pour une insurrection des consciences*, Ed. Mille et une nuits

Gori R., 2010, *De quoi la psychanalyse est-elle le nom ? - Démocratie et subjectivité*, Paris, Denoël

Gori R., 2013, *La fabrique des imposteurs*, Les liens qui libèrent, Actes Sud

Gori R., 2014, *Faut-il renoncer à la liberté pour être heureux ?* Les liens qui libèrent

Green A., 1997, *Les chaînes d'Eros, Actualité du sexuel*, Paris, Odile Jacob

Guillemin, 7 mars 2011, « Norme et dupe rien », in [paris-psychanalyste.fr/=2886](http://paris-psychanalyste.fr/=2886)

Guignard P., 2009, *La nuit sexuelle*, Ed. J'ai lu

Halperin D. M., 1995, *Saint Foucault : Towards a gay hagiography*, Oxford University Press, New York Oxford

Hefez S., 2012, *Le nouvel ordre sexuel*, Editions Kero, Livre de Poche, 2013

P. Hellebois, (dir.) 2008, « Le rapport sexuel au XX<sup>e</sup> siècle, La Cause freudienne », in

*Nouvelle revue de psychanalyse*

Héritier F., 1996, *Masculin/féminin, Tome I, La pensée de la différence*, Odile Jacob

Héritier F., 2011, *La plus belle histoire des femmes*, Seuil

Horney K., 1939, *New ways in psychoanalysis*, New York, W.W. Norton&Compagny, 1966

Iacub M., 2000, « Reproduction et division juridique des sexes », in *Les temps modernes*, n°609, Juin-Aout, p. 242-262

Iacub M., 2002, *Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle ?* Paris, Flammarion, Coll. Points, 2007

Iacub M., et Maniglier P., 2005a, *Antimanuel d'éducation sexuelle*, Paris, Editions Bréal

Iacub M., 2005b, *Aimer tue*, Stock

Illouz E., 2012, *Pourquoi l'amour fait mal, l'expérience amoureuse dans la modernité*, Paris, Editions du Seuil

Illouz E., Juillet 2015, « *L'abondance met le désir en échec* », Entretien *Politis*

Irigaray L., 1974, « La tâche aveugle d'un vieux rêve de symétrie », in *Speculum-De l'autre femme*, Paris, Minuit

Irigaray L., 1977, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Minuit

Irigaray L., 1984, *Ethique de la différence sexuelle*, Collection « Critique »

Israel L., 1976, *L'hystérique, le sexe et le médecin*, Paris, Masson

Jarry A., 1902, *Le Surmâle*, Collection « l'ange du bizarre », Ed. des Humanoïdes associés

Jones E., 1931, *Le cauchemar : « Rêves et chauchemars, incubes et succubes, le vampire, le loup-garou, le diable et les superstitions »*, Ed. Payot, Paris, 2002

- Jordan, 1999, *Au delà du Pacs*, D. Borillo, D. Fassin et M. Iacub (dir.), PUF
- Kaes R., 1999, *Les théories psychanalytiques du groupes*, PUF, Poche
- Kessler, 1978, *Gender : an ethnomethodological Approach*, University of Chicago Press, 1985
- Klein M., 1932, *La psychanalyse des enfants*, § 11, Paris, PUF, 1959
- Klein M., 1945, « Le complexe d'Oedipe éclairé par les angoisses précoces », in *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris, 1972
- Klein M., 1946, « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes », in *Klein M. et al. Développements de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1966, pp.274-300
- Kojève A., 1947, *Introduction à la lecture de Hegel*, Gallimard, 1980
- Korff-Sausse S., 2010, Article : « Des gender studies au disability studies : repenser les catégories », in *L'esprit du temps*, , n°58, Champ Psy
- Krafft-Ebing, 1886, *Psychopatia sexualis*, Paris, Press Pocket, 1999
- Lacan J., *Lacan in Italia 1953-1978*, Ed. La salamandra
- Lacan J., 1954-55, *Le Séminaire II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1978
- Lacan J., 1955, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in *Ecrits II*, Points, Essais
- Lacan J., 1955-56, *Séminaire III, Les psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981
- Lacan J., 1957-58, *Le séminaire V, Les formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998
- Lacan J., 1958, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », in *Ecrits*, Paris, Le Seuil
- Lacan J., 1959-60, *Le Séminaire VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986
- Lacan J., 1960, « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966

- Lacan J., 1960, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966
- Lacan J., 1960-61, *Le Séminaire VIII, Le transfert*, Paris, Le Seuil, 2001
- Lacan J., 1964, *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, 1973
- Lacan J., 1966a, Conférence, « La place de la psychanalyse dans la médecine », in *Cahiers du collège de médecine*, pp. 761 à 774
- Lacan J., 1966b, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in *Ecrits*, Paris, Le Seuil
- Lacan J., 1967, *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001
- Lacan, 1968, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », in *Scilicet, n°1*
- Lacan J., 1969-70, *L'envers de la psychanalyse, Livre XVII*, Paris, Le Seuil, 1991
- Lacan J., 1970-71, *Le Séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007
- Lacan J., 1971, *Je parle au mur*, Seuil, 2011
- Lacan J., 1971-72, *Le Séminaire XIX, « De l'un ou l'autre sexe ...ou pire »*, Paris, Seuil, 2001
- Lacan J., 1972, « Du discours psychanalytique », Conférence à Milan, in *Lacan in Italia*, La salamandre, 1978
- Lacan J., 1972-73, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975
- Lacan J., 1973, « L'étourdit », in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001
- Lacan J., 1975, « Peut-être à Vincennes ? Propositions de Lacan », in *Ornicar, n°*, pp. 3-5
- Lacan J., 1975-76, *Le Séminaire XXIII, Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005
- Lacan J., 1977-78, *Le séminaire XXV, Le moment de conclure*, Enregistrement de P. Valas
- Lamoureux D., 1998, *Les limites de l'identité sexuelle*, Montréal, Editions du Remue-ménage
- Laplanche J., 1993, *Le fourvoiement biologisant de la sexualité chez Freud*, Synthélabo, Coll. Les Empêcheurs de penser en rond
- Laplanche J., 2003a, *Sexual. La sexualité élargie au sens freudien*, Paris, PUF
- Laplanche J., 2003b, Article « Le genre, le sexe, le sexuel », in *Sexual. La sexualité*

- élargie au sens freudien*, Paris, PUF/Quadrige, 2007, p. 153-193
- Laplanche J. et Dejours C., 2005, *Les sexes indifférents*, PUF
- Laplanche J., 2007, *Sexual : la sexualité élargie au sens freudien* », PUF, 2014
- Laqueur T., 1990, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Gallimard, coll Essais, 1992
- Lartillot F., 2010, *Corps-image-texte chez Deleuze*, Peter Lang
- Latour B., 1989, *La science en action, Les empêcheurs de tourner en rond*, La Découverte, Paris
- Latour B., 2009, *Sur le culte moderne des dieux fétiches, suivi de Iconoclash*, Les empêcheurs de tourner en rond, La découverte, Paris
- Laufer L., 2010, « La fabrique du corps sexué », in *Recherche en psychanalyse 10*, (« *Politique du sexuel* », sous la direction de Laufer)
- Laufer L. et Linhares A., Dec. 2010, « Ce que le genre fait à la psychanalyse », in *Coll. Champ Psy*, n° 58, L'esprit du temps
- Laufer L., 2014a, « La psychanalyse est-elle un féminisme manqué ? », in *Nouvelle revue de psychosociologie*, n° 17, p. 17-29
- Laufer L., et Rochefort F., 2014b, (dir.), *Qu'est-ce-que le genre ?*, Paris, Payot-Rivages
- Le Blanc G., 2004, *Les maladies de l'homme normal*, Editions du passant
- Lebrun, J.P., 1993, « Les maladies », in *Ecrits sur la médecine*, collection champ freudien, Paris, le seuil, 2002
- Lebrun J.P., 1997, *Un monde sans limite. Essai pour une clinique psychanalytique du social*, Ed. Ers
- Lebrun J.P., 2007, *La perversion ordinaire*, Paris, Denoel
- Legendre P., 1996, *La fabrique de l'homme occidental*, Paris, Mille et une nuits



- Leguil C., 2015, *L'être et le genre, Homme/Femme après Lacan*, Paris, PUF
- Lévesque C., 2002, « La psychanalyse prise au mot », in *Par delà le masculin et le féminin, ce sexe qui fait la différence*, Aubier, pp. 69-120
- Lévi-Stauss C., 1950, « Introduction à l'oeuvre de M. Mauss », in *M. Mauss, Sociologie et anthropologie*, PUF
- Lézé S., 2010, *L'autorité des psychanalystes*, Paris, PUF
- Liotta D., 2016, « Les limites du vrai sexe », in *Genre et psychanalyse, La différence des sexes en question*, Rassial et Chevalier (dir.), Erès
- Lotringer S., 1988, *A satiété*, Désordres
- Löwy I. et Rouch H., 2003, « Genèse et développement du genre : les sciences et les origines de la distinction entre sexe et genre », in *La distinction entre sexe et genre : une histoire de biologie et de culture*, Paris, L'Harmattan
- Lucchelli JP., 2011, « Le malentendu des sexes, Freud, Lacan et l'amour », in *Clinique psychanalytique et psychopathologie*, Ed. PUR
- Mac Dougall J., 1978, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Gallimard
- Macé E., 2010, « Ce que les normes de genre font au corps », in *Sociologie, n°4, Vol. 1*, pp. 497-516
- Macherey M., 1989, « Pour une histoire naturelle des normes », in *Michel Foucault philosophe*, Ed. Du Seuil, coll. Des Travaux, pp.203-221
- Macherey M., 2009, *De Canguilhem à Foucault, la force des normes*, Ed. La Fabrique, Paris

- Major R., 1991, *Lacan avec Derrida : Analyse désistentielle*, Flammarion, 2001
- Maruani M., 2005, (dir.), *Femmes, genre et sociétés*, Paris, La Découverte
- Mathieu N.C., 1999, p. 211, « Sexe et genre » in *Dictionnaire critique du féminisme*, PUF
- Mead M., 1963, *Moeurs et sexualité en Océanie*, Pocket, Paris, 2001
- Melman C., 2002, *L'homme sans gravité*, Denoel, Folio essais, 20005, Bréal
- Melman C., 2009, *La nouvelle économie psychique, la façon de penser et de jouir aujourd'hui*, Toulouse, Erés
- Mercader P., 2005, « Sexe et genre en psychologie : enjeux et problèmes », in *Le sexe, le genre et la psychologie*, P. Mercader (dir.) Paris, L'Harmattan
- Mishima Y., 1965 *La musique*, Folio
- Miller J.A., Février 2005, « Une fantaisie » in *Mental n°15*
- Miller JA., (dir.), 2006, *L'anti livre noir de la psychanalyse*, Seuil
- Mitchell J., 1974, *Psychoanalysis and feminism*, NY, Random House
- Molinier P., 2002, « Féminité sociale et construction de l'identité sexuelle : perspectives théoriques et cliniques en psychodynamique du travail », in *L'orientation scolaire et professionnelle*, 31/4, pp. 565-580
- Money J., 1955, « Hermaphroditism, gender and precocity in hyperadrenocorticism: psychologic findings » in *Bull Johns Hopkins Hosp.*, vol. 96, no 6, pp. 253-264
- Money J., Anke E., 1972, *Man and Woman, Boy and Girl. Gender Identity from Conception to maturity*, Baltimore, Johns Hopkins University Press

- Morel G., 2005, « Sexe, genre et identité : du symptôme au sinthome », in *Cités I*, n° 21, pp. 61-78
- Nahon C., 2004, *Destins et figurations du sexuel dans la culture : pour une théorie de la trans-sexualité*, 2 vol, thèse sous la direction de P. Fédida et A. Vanier, Université de Paris-VII
- Nasio JD., 1990, *L'hystérique ou l'enfant merveilleux de la psychanalyse*, Paris, Payot, 2006
- Nguyên A., Décembre 2007, « Identification d'une identité », in *Forum du champ lacanien france*, note 3
- Nietzsche F., 1886, *Par delà le mal et le bien* », Naumann
- Paveau M. A., 2010, « Norme, idéologie, imaginaire. Les rituels de l'interpellation dans la perspective philosophique du discours », in *corella.revues.org/1797*
- Perron R. et Emmanuelli M. (dir.), *Abrégé de recherche et psychanalyse*, Monographies de la Revue Française de psychanalyse, Paris, PUF
- Piazza S., Thèse 2013, « Enjeux représentationnels de la clinique de la nymphoplastie de réduction : « Coupez ce sexe que je ne saurais voir » »
- Platon, Traduction de Castoriadis, 1986, « Sur le politique de Platon », Ed. Seuil
- Pommier G, 2010, *Que veut dire « faire l'amour »*, Paris, Flammarion
- Pommier G, 2004, *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*, Flammarion
- Preciado P.B., (anciennement Beatriz), 2003, « Multitudes « queer ». Notes pour une politique des « anormaux ». A la mémoire de M. Wittig », in *Multitudes*, n° 12, pp. 17-25
- Preciado P. B., 29 mai 2016, Article « Identité en transit », in *Libération*

- Prokhoris S., 2000, *Le sexe prescrit. La différence sexuelle en question*, Aubier
- Proust, 1913, « Un amour de Swann », in *Du côté de chez Swann, tome I*, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1987
- Proust M., 1925, *A la recherche du temps perdu*, « *La fugitive* », La Pléiade, Gallimard, 1954
- Puig de la Bellacasa M., 2013, *Politiques féministes et construction des savoirs. « Penser nous devons ! »*, Paris, coll. L'Harmattan
- Rassial J.J., Chevalier F., (dir.), 2016, *Genre et psychanalyse. La différence des sexes en question*, Toulouse, Ed. Erès
- Rechtman R. et Atlani-Duault, 2009, « Psychanalyse et Anthropologie aujourd'hui. Une question de genre », in *Journal des anthropologues*, pp. 121,-129
- Rivière J, 1929, « La féminité en tant que mascarade », in *La psychanalyse*, n°7, pp 257-270
- Robert-Dufour D., 2002, « Il n'y a pas d'indistinction sexuelle », in *Essaim*, n°10
- Robert-Dufour D., 2003, *L'art de réduire les têtes*, Paris, Denoël
- Rouch H., 2011, *Les corps, ces objets encombrants. Contribution à la critique féministe des sciences*, Paris, L'harmattan
- Roudinesco E., 1993, *Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Paris, Fayard
- Roudinesco E., 2007, *La part obscure de nous-mêmes, l'histoire des pervers*, Biblio essais, le livre de poche, Albin Michel
- Roudinesco E., 2010, *La famille en désordre*, Livre de poche

Rubin G., 1975a, « Le marché au femmes », «The Traffic in Women. Notes on the Political Economy of Sex », in *Rayna Reiter, ed., Toward an Anthropology of Women*. New York-London, Monthly Review Press, pp. 157-210.

Rubin G., 1975b, *L'économie politique du sexe, Transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre*, Traduction N.C. Mathieu, Les Cahiers du Cedref, 1998

Rubin G., 1984, « Penser le sexe », in *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Paris, Epel, 2010, 1975-1984

Rubin G., 1994, *Le marché au sexe*, avec J. Butler, Traduction E. Sokol et F. Bolter, Epel, 2002

Saez J, 2005, *Théorie queer et psychanalyse*, Paris, EPEL

Sartre J.P., 1943, *L'être et le néant*, Gallimard

Schaeffer J, 1992, *Mal-être dans la sexualité (angoisse et violence)*, débats de psychanalyse, Paris, PUF

Schaeffer J, 1997, *Le refus du féminin*, PUF

Schneider M., 2000, *Généalogie du masculin*, Aubier

Schneider, 2004, « Du cloacal au matriciel », *Revue française de psychosomatique* 2, n°26

Schneider M., 2006, « Surimpressions sexuelles », in *Cliniques méditerranéennes* 2, n°74, pp. 27-42

Schneider M., 2007, *La confusion des sexes*, Paris, Flammarion

Schneider M., 2010, « Le corps masculin : une production culturelle ? », in *Champ psychosomatique* 3, n°59

Schneider M., 19 Sept. 2011, « Entretien avec S. Duverger », in *L'Obs, Au lieu du féminin*

Schreber D. P., 1903, *Mémoire d'un névropathe*, Points

Scott J. W., 2012, *De l'utilité du genre*, Fayard, Paris, traduit par C. Servan-Schreiber

Scotto di Vettimo D. et Costa Pereira M.E., déc. 2004, « Hontes sans issues... et issues de la honte : à propos d'un cas d'inceste », in *Revista latino americana de psicopatologia fundamental, ano VII*, pp. 112-134

Scotto di Vettimo, 2007, *Vivre et survivre dans la honte. Aspects cliniques, psychopathologiques et théoriques*, PUG, Coll. Psychopathologie clinique

Soler C., 2003, *Ce que disait Lacan des femmes*, Ed. du champ lacanien, Paris

Stengers I., 1992, *La volonté de faire science. A propos de la psychanalyse*, Paris, Les empêcheurs de tourner en rond, 1996

Stengers I., 1993, *L'invention des sciences modernes*, Paris, Flammarion

Stengers I., Despret V., 2011, *Les faiseuses d'histoires. Que font les femmes à la pensée ?*, Paris, Les Empêcheurs de tourner en rond, La découverte

Stiegler B., janvier 2008, « Le désir asphyxié, ou comment l'industrie culturelle détruit l'individu », in *Manière de voir*, « *La fabrique du conformisme* », *Le monde Diplomatique*, n°96

Stoller R., 1968, *Recherches sur l'identité sexuelle à partir du transsexualisme*, Paris, Gallimard, 1978

Stoller R., 1972, *Recherches sur l'identité sexuelle*, Paris, Gallimard

Stoller R., 1975, *La perversion*, Payot, Paris

Stoller R., 1979, *L'excitation sexuelle*, Payot, Paris

Sztulman H., 2008, *Psychanalyse et humanisme, manifeste contre les impostures de la pensée dominante*, coll. Rue des gestes

Tiefer L., 2007, « *Sex is not a natural act and other essays* », West view Press Inc Sex, 2° Revised Edition

Tisseron S., 2008, *Virtuel mon amour. Penser, aimer, souffrir à l'ère des nouvelles*

*technologies*, Paris, Albin Michel

Tort M., 2005, *La fin du dogme paternel*, Coll. « Champ », Flammarion, 2007

Tubert S., 2003, « Psicoanalysis y genero », in *Del sexo al genero*, Madrid, coll. Feminismos

Varikas E., 2003, « Conclusion », *Le genre comme catégorie d'analyse*, L'harmattan, Coll. « Bibliothèque du féminisme », pp. 197-212

Viderman S., 1970, *La construction de l'espace analytique*, Denoël

Vives J., 2003, « La vocation du féminin », in *Cliniques méditerranéennes* », 68, n° 2, pp. 193-205

Weber M., 1905, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 23004, pp. 61-110,

Weissman E., 2008, *La nouvelle guerre du sexe*, Stock

Winnicott, 1947, *La haine dans le contre transfert*, Payot Rivages

Winnicott DW., 1971, *Jeu et réalité*, Gallimard, 2002

Wittig M., 1992, *La pensée straight*, Ed. Amsterdam, 2013

Woolf V., 1928, *Orlando*, livre de poche, Paris

Woolf V., 1929, *Une chambre à soi*, Coll. 10-18, Denoël, 1992

Woolf V., 1930, *De la maladie*, Rivage Poche, 2007

Woolf V., 1932, *Elles*, Rivages Poche, 2012

Zapata M., 2008, « Etudes de genre et psychanalyse : quels rapports ? » , in *Lecture du genre n° 5*, [http://lecturesduggenre.fr/lectures\\_du\\_genre\\_5/Zapata.html](http://lecturesduggenre.fr/lectures_du_genre_5/Zapata.html)

Zygouris R., Nov. 1998, Journée de la fédération des ateliers de psychanalyse, Paris

Zygouris R., 2012, *L'ordinaire, symptôme* », Ed. d'octobre

Zizek S., 2006, « Détachements passionnels », in *J. Butler lectrice de Freud, chapitre 5 de « Le sujet qui fâche »*, Le centre absent de l'ontologie politique, Paris

Zizek S., 2007, « Il est permis de ne pas jouir », in *Philosophie Magazine*, n°8, avril

### **Références cinématographiques**

Butta C., 2013, Mexique, *histoire d'un garçon au féminin*

Guy A., 1906, *Les conséquences du féminisme*

Haynes T., 2015, *Caro*

Mc Queen S., 2011, *Shame*

Sciamma C., 2011, *Tomboy*